This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 00055918 1

Laporte
KAM

LE

VOYAGEUR FRANÇOIS.

Tome XI.

LE

VOYAGEUR FRANÇOIS,

OU

LA CONNOISSANCE

DE L'ANCIEN

ET DU NOUVEAU MONDE,

Mis au jour par M. l'Abbé DELAPORTE.

NOUVELLE EDITION.

TOME XI.

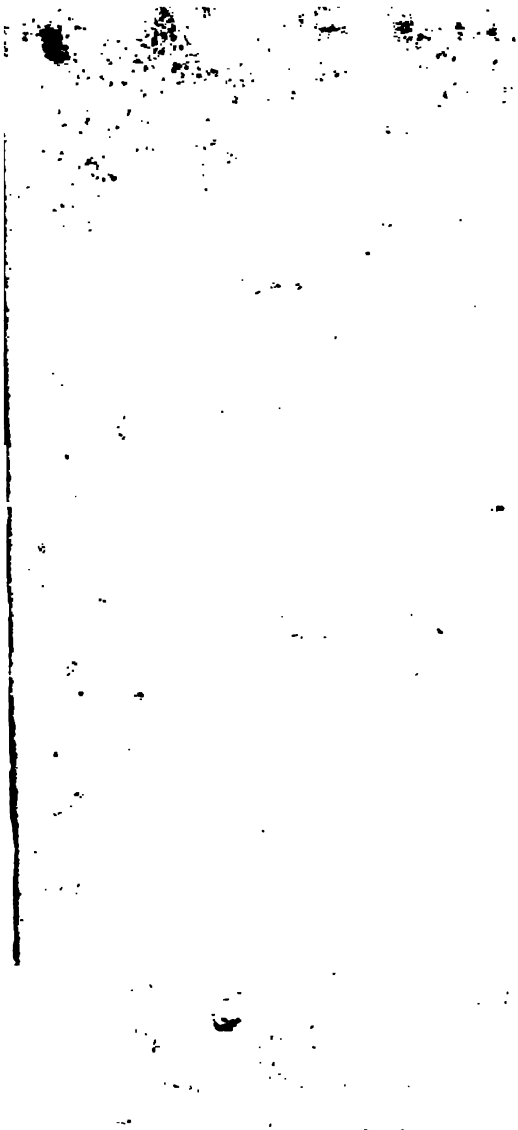
Prix 3 liv. relié.

A PARIS,

Chez L. CELLOT, Imprimeur-Libraire, rue Dauphine.

M. DCC. LXXV.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

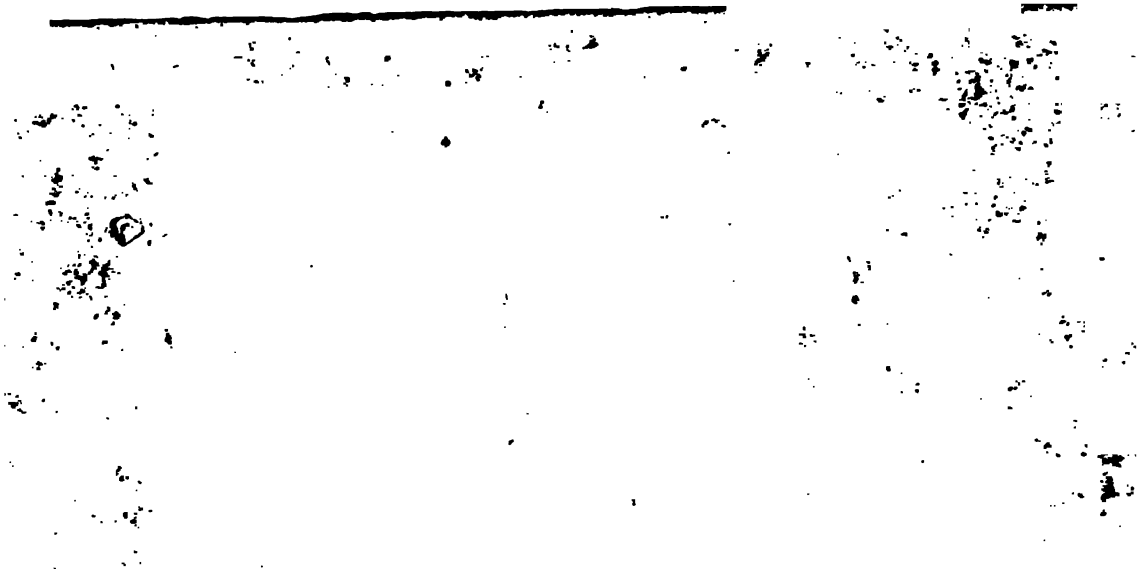
LE

VOYAGEUR FRANÇOIS.

LETTRE CXXIV.

L'Isle de Saint-Domingue.

A peine eûmes nous quité l'iſthme de Panama, pour nous rendre à Saint-Domingue, qu'il s'éleva des vents contraires, qui traverſerent notre navigation. La route en devint plus longue ; mais j'avois heureuſement l'hiſtoire de cette iſle, dont la lecture m'occupa utilement pendant le voyage ; j'eus même le tems d'en faire l'abrégé que je vous envoie ; il vous apprendra ce qu'étoit autrefois Saint-Domingue, appellée *Hayti*, lorſque Chriſtophe



Colomb y aborda. Il la nomma *Hiſpaniola*, ou petite Eſpagne, croyant y trouver quelque reſſemblance avec ce royaume, tant par les arbres & les plantes qui bordent les côtes, que par les poiſſons qui ſe pêchent dans les mers voiſines. Il eſt à propos, Madame, de vous faire connoître ce premier conquérant du Nouveau Monde, en vous parlant du pays dont il a fait la découverte. Ses premieres expéditions ont eu des ſuites ſi intéreſſantes, qu'elles ſont dignes de votre curioſité.

Ce fameux navigateur avoit été ſi peu connu juſqu'alors, qu'on ne s'eſt jamais accordé, ni ſur ſon extraction, ni ſur le lieu de ſa naiſſance. On croit communément qu'il étoit de Gênes; & pluſieurs l'ont fait naître de la lie du peuple. D'autres lui aſſignent une nobleſſe ancienne, & le diſent originaire de Plaiſance. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il paſſa ſur mer la plus grande partie de ſa jeuneſſe, & qu'ayant fait naufrage, il ſe ſauva à l'aide d'une planche, ſur les côtes de Portugal. Il épouſa à Lisbonne la fille d'un célebre marin, qui lui procura quelque fortune;

mais rien ne le flatta plus dans cette alliance, que de trouver dans les papiers de ſon beau-pere, des cartes, des manuſcrits, & une relation de voyage, dont la lecture alluma en lui le deſir le plus vif de faire des découvertes. C'eſt donc à celles des Portugais dans l'ancien monde, que nous devons le nouveau; ſi pourtant c'eſt une obligation que cette conquête de l'Amérique, ſi funeſte pour ſes habitans, & peut-être même pour ſes conquérans. Quoi qu'il en ſoit, cette eſpece de création nouvelle eſt le plus grand événement de notre globe, dont une moitié avoit toujours été ignorée de l'autre.

On prétend que les anciens avoient déja eu quelque idée de l'exiſtence d'un nouvel hémiſphere : on cite Platon, qui parle d'une iſle nommée *Atlantide*, placée au-delà des colonnes d'Hercule, près de laquelle eſt un vaſte continent. On cite encore un livre d'Ariſtote, qu'Ariſtote n'a peut-être jamais connu, & où il eſt dit qu'un vaiſſeau Carthaginois ayant pris ſa route entre le couchant & le midi, oſa pénétrer dans une mer inconnue; qu'il y dé-

Colomb y aborda. Il la nomma *Hiſpaniola*, ou petite Eſpagne, croyant y trouver quelque reſſemblance avec ce royaume, tant par les arbres & les plantes qui bordent les côtes, que par les poiſſons qui ſe pêchent dans les mers voiſines. Il eſt à propos, Madame, de vous faire connoître ce premier conquérant du Nouveau Monde, en vous parlant du pays dont il a fait la découverte. Ses premieres expéditions ont eu des ſuites ſi intéreſſantes, qu'elles ſont dignes de votre curioſité.

Ce fameux navigateur avoit été ſi peu connu juſqu'alors, qu'on ne s'eſt jamais accordé, ni ſur ſon extraction, ni ſur le lieu de ſa naiſſance. On croit communément qu'il étoit de Gênes; & pluſieurs l'ont fait naître de la lie du peuple. D'autres lui aſſignent une nobleſſe ancienne, & le diſent originaire de Plaiſance. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il paſſa ſur mer la plus grande partie de ſa jeuneſſe, & qu'ayant fait naufrage, il ſe ſauva à l'aide d'une planche, ſur les côtes de Portugal. Il épouſa à Lisbonne la fille d'un célebre marin, qui lui procura quelque fortune;

mais rien ne le flatta plus dans cette alliance, que de trouver dans les papiers de ſon beau-pere, des cartes, des manuſcrits, & une relation de voyage, dont la lecture alluma en lui le deſir le plus vif de faire des découvertes. C'eſt donc à celles des Portugais dans l'ancien monde, que nous devons le nouveau; ſi pourtant c'eſt une obligation que cette conquête de l'Amérique, ſi funeſte pour ſes habitans, & peut-être même pour ſes conquérans. Quoi qu'il en ſoit, cette eſpece de création nouvelle eſt le plus grand événement de notre globe, dont une moitié avoit toujours été ignorée de l'autre.

On prétend que les anciens avoient déja eu quelque idée de l'exiſtence d'un nouvel hémiſphere : on cite Platon, qui parle d'une iſle nommée *Atlantide*, placée au-delà des colonnes d'Hercule, près de laquelle eſt un vaſte continent. On cite encore un livre d'Ariſtote, qu'Ariſtote n'a peut-être jamais connu, & où il eſt dit qu'un vaiſſeau Carthaginois ayant pris ſa route entre le couchant & le midi, oſa pénétrer dans une mer inconnue; qu'il y dé-

couvrit une terre ſpacieuſe, arroſée de grandes rivieres, & couvertes d'immenſes forêts; qu'une partie de l'équipage s'y établit; que les autres étant retournés à Carthage, le ſénat crut devoir enſevelir dans l'oubli un événement, dont on pouvoit craindre les ſuites; qu'il fit donner ſecrétement la mort à ceux qui étoient revenus dans le vaiſſeau; & qu'à l'égard des premiers, on n'en avoit plus entendu parler.

Quelques auteurs ont écrit que l'Océan contenoit des pays fertiles, & d'une vaſte étendue, où les hommes & les animaux ſont beaucoup plus grands, & vivent plus long-tems que dans le nôtre; qu'ils y ont des uſages & des loix contraires à ceux des autres peuples, & une incroyable quantité d'or & d'argent, moins eſtimés parmi eux, que le fer ne l'eſt en Europe. Quelques-uns ont dit que les enfans de Noé s'étant établis en Sibérie, paſſerent de-là en Canada ſur la glace; & qu'enſuite leurs deſcendans nés en Amérique, allerent peupler le Pérou. Selon d'autres, ce ſont les Chinois & les Japonnois qui ont envoyé des colonies

dans le Nouveau Monde. C'eſt ainſi que les ſavans ont toujours raiſonné ſur ce que des hommes de génie ont inventé.

Moins frappé de ces conjectures, que des entrepriſes des Portugais, Colomb conçut qu'on pouvoit encore faire quelque choſe de plus grand, & par la ſeule inſpection d'une carte de notre univers, il jugea qu'il devoit y en avoir un autre; qu'on le trouveroit en voguant toujours vers l'occident, & que la plus grande partie du globe, qui étoit encore inconnue, ne devoit pas être occupée uniquement par des mers. Son courage fut égal à la force de ſon eſprit, & d'autant plus grand, qu'il eut à vaincre les préjugés de ſes contemporains, & à eſſuyer les refus de tous les princes.

Il crut devoir d'abord communiquer ſes vues à ſa patrie; mais les Génois, refroidis pour les voyages de mer, par le tort que les découvertes des Portugais cauſoient à leur commerce, rejetterent ces propoſitions comme des fables, le traiterent de viſionnaire, & perdirent la ſeule occaſion qui pouvoit s'offrir à eux de s'agrandir; car avec moins d'argent, de

monde & de vaiſſeaux qu'il ne leur en faut pour conſerver la Corſe, la ſuite a fait voir qu'ils auroient pu conquérir de très-grands empires.

Colomb s'adreſſa à Don Juan, roi de Portugal ; & cette ouverture fut d'autant mieux reçue à la cour de Liſbonne, que ſon mérite y étoit plus connu. Ce prince l'amuſa quelque tems; & quand il crut avoir bien ſaiſi ſon idée, il fit préparer un vaiſſeau, dont il confia la conduite à un autre capitaine. Celui-ci parcourut la mer inutilement, & revint pleinement perſuadé que le projet étoit chimérique. Dans l'indignation de ſe voir ainſi trompé, Colomb réſolut de quitter le Portugal, & d'offrir ſes ſervices à une autre puiſſance.

Il ne pouvoit guere s'adreſſer à la France, où les affaires étoient en confuſion, & la marine négligée ſous la minorité de Charles VIII. Le roi d'Angleterre refuſa d'adopter un projet qui entraînoit une dépenſe aſſurée, & n'offroit que des eſpérances incertaines. L'empereur Maximilien n'avoit ni port pour une flotte, ni argent pour l'équiper. Chriſtophe n'eſpéra donc

qu'en la cour d'Eſpagne : il préſenta ſon plan à Ferdinand & à Iſabelle ; mais il eut a combattre tout ce que l'ignorance, l'opiniâtreté & l'envie purent lui oppoſer. On le traita longtems avec cette hauteur inſultante, que les hommes communs, quand ils ſont en place, ont pour les hommes de génie. Après huit années de ſollicitations, ſa patience étoit totalement épuiſée : il avoit pris congé de la reine de Caſtille, dans le deſſein d'aller en France éprouver la Fortune, lorſqu'Iſabelle le rappella, & conſentit au bien que le citoyen de Gênes voulut lui faire. Elle y fut engagée par ſon confeſſeur, qui lui fit les plus vives inſtances, pour qu'elle acquieſçât à la demande de cet étranger. Cette cour étoit pauvre ; & c'eſt preſque toujours le défaut d'argent, qui fait échouer les grandes entrepriſes. Il fallut que le confeſſeur avançât une partie des frais ; deux négocians nommés Pinzon, acheverent de fournir le reſte des ſommes néceſſaires pour cette expédition ; & Chriſtophe Colomb fut nommé amiral de l'Océan, avec tous les appointe-

mens, privileges & prérogatives attachés au pavillon Eſpagnol.

Le nouvel amiral preſſa ſon armement, compoſé de trois navires, & mit à la voile au mois d'Août de l'année 1492. Après une longue navigation, ſes équipages épouvantés de l'immenſe étendue des mers qui les ſéparoit de leur patrie, commencerent à pleurer amerement, s'imaginant que peut-être ils ne reverroient jamais la terre. Colomb les raſſura, en leur faiſant eſpérer toutes ſortes de richeſſes. Ils avoient fait dix-huit lieues ce jourlà; il n'en compta que quinze, réſolu de déguiſer ainſi ſon journal durant tout le voyage, pour qu'ils ſe cruſſent toujours moins éloignés de l'Eſpagne.

Ces petits artifices étoient néceſſaires pour calmer leur eſprit: mais ils ne furent pas toujours ſuffiſans; car la crainte de périr ſur mer, en cherchant un pays qu'on ne trouveroit jamais, excita plus de murmures parmi ſes gens, qu'il n'avoit eſſuyé de refus des princes de l'Europe. Les uns, pénétrés de frayeur, ſe croyoient au milieu d'un abîme ſans fond & ſans bor-

nes, toujours prêt à les engloutir. D'autres ſe mirent à cabaler contre leur chef, qui, par une imagination extravagante, avoit, diſoient-ils, entrepris d'élever ſa fortune aux dépens de leur vie. Ils ſe ſuggérerent réciproquement, qu'ayant été aſſez loin pour faire connoître leur courage, il étoit tems qu'ils retournaſſent dans leur famille. Enfin la terreur & le déſeſpoir les pouſſerent à une telle fureur, que quelques uns propoſerent de jetter l'Amiral dans les flots, & de dire qu'il y étoit tombé par accident. Colomb avoit, comme tous ceux qui forment des projets extraordinaires, cet enthouſiaſme qui les roidit contre les jugemens de l'ignorance. Cependant il comprit la grandeur du péril; mais feignant de ne rien entendre, il employoit tantôt les careſſes & les repréſentations pour les adoucir, tantôt les menaces & l'autorité pour les intimider. Enfin la révolte devint ſi éclatante, que n'eſpérant plus rien de la ſévérité ni de la douceur, il prit le parti de faire aux plus furieux une propoſition qui ſuſpendît leurs emportemens: il leur promit que ſi dans trois

jours la terre ne paroiſſoit point, il reprendroit la route d'Europe, & s'abandonneroit à leur vengeance.

Leurs Majeſtés Catholiques avoient promis une penſion de trente écus d'or à celui qui appercevroit la terre le premier; mais pour prévenir les acclamations tumultueuſes, elles avoient ordonné que quiconque auroit crié trois jours avant qu'on la découvrît, ne ſeroit plus admis à la récompenſe, quand même l'événement prouveroit enſuite la vérité de la découverte. Colomb aſſuré par le vol des oiſeaux, par des branches d'arbres, & quelques fruits qui flottoient autour du navire, que la terre n'étoit pas éloignée, exhorta ſes gens à être vigilans pendant la nuit, parce qu'il étoit perſuadé qu'ils la verroient le lendemain. En effet, ſe trouvant, à dix heures du ſoir dans la chambre de poupe, il apperçut une apparence de lumière, & la fit obſerver à pluſieurs perſonnes, qui jugerent que c'étoit une chandelle allumée dans la cabane de quelque pêcheur. Cette vue augmenta leur précaution; & ils découvrirent enfin la côte dont ils n'étoient qu'à deux lieues. La penſion ad-

jugée à l'Amiral, lui fut payée pendant toute ſa vie, ſur les boucheries de Seville.

Les premiers rayons du jour firent reconnoître une iſle longue d'environ vingt lieues, plate & couverte d'herbes. Alors tous les gens de l'équipage ſe jettant à genoux devant Colomb, réparerent par des tranſports d'allégreſſe, d'admiration & de reſpect, les chagrins qu'ils lui avoient cauſés; & l'excès de leur joie fut porté juſqu'à l'adoration. En continuant d'approcher, on vit la côte bordée de ſauvages nuds, qui donnerent de grandes marques d'étonnement, prenant les vaiſſeaux Eſpagnols pour des créatures vivantes. Ils étoient eux-même une eſpece d'hommes nouvelle pour les Caſtillans; car aucun d'eux n'avoit de barbe. Ils furent auſſi étonnés du viſage des Européens, que des vaiſſeaux & de l'artillerie; & ils regarderent d'abord ces nouveaux hôtes, comme des monſtres ou des dieux, qui venoient du ciel ou de l'océan.

L'Amiral ſe fit conduire à terre dans ſa chaloupe bien armée, l'épée à la main, & l'étendard déployé. Chacun s'empreſſa de débarquer, ſe mit à ge-

noux pour rendre graces à Dieu, & baiſa la terre, en répandant des larmes de joie. Colomb s'étant relevé, nomma cette iſle *San-Salvador*, & en prit poſſeſſion pour la couronne de Caſtille, avec les formalités, la pompe & le cérémonial d'un vainqueur qui fait ſon entrée dans un pays de conquête. Perſonne, en Eſpagne, ne ſe doutoit alors, qu'il pût y avoir quelque injuſtice à s'emparer d'un pays, qui n'étoit pas habité par des chrétiens.

Les Inſulaires voyant qu'on écrivoit dans cette cérémonie, s'imaginerent que ces étrangers employoient contre eux quelque ſortilege, & prirent la fuite. On en arrêta quelques-uns, qui furent comblés de careſſes & de préſens. On leur laiſſa enſuite la liberté de rejoindre leurs compagnons; ce qui les rendit ſi familiers, qu'ils revinrent en plus grand nombre: ils approcherent des Eſpagnols, les uns tenant des perroquets, les autres du coton, qu'ils donnoient en échange pour des grains de verre, des ſonnettes & autres bagatelles. Ils avoient ſi peu de connoiſſance des armes européennes, qu'ils prenoient les ſabres par le tranchant;

ſans ſoupçonner qu'ils en puſſent recevoir aucune bleſſure ; & ils étoient ſi avides de poſſéder quelque choſe qui vînt des Caſtillans, qu'ils recueilloient juſqu'à des morceaux de pots caſſés & de vieille faïance ; non qu'ils y attachaſſent beaucoup de valeur ; mais ils avoient appartenu à des hommes qu'ils croyoient deſcendus du ciel.

Cependant l'Amiral voyant que cette iſle n'étoit point la terre qu'il cherchoit, retint ſix ou ſept de ces Indiens pour lui ſervir d'interpretes, & mit à la voile pour aller à la découverte d'un pays plus riche & plus étendu. Il trouva diverſes petites iſles, auxquelles il donna différens noms, tels que *la Conception*, *Fernandine*, *Iſabelle*, &c. Il s'arrêta dans celle de Cuba, en prit poſſeſſion au nom de ſes maîtres, & arriva enfin dans celle d'Hayti, aujourd'hui *Saint-Domingue*.

Les Eſpagnols ne furent pas moins ſurpris de ſa grandeur, que de la multitude de ſes habitans. Son circuit eſt d'environ trois cens cinquante lieues, & ſa poſition très-avantageuſe : placée au milieu de quantité d'autres iſles, elles paroît leur donner la loi. On la

trouva diviſée en cinq royaumes, & en quelques ſouverainetés moins puiſſantes, dont les ſeigneurs portoient le nom de *Caciques*. Ce titre, que les Caſtillans trouverent en uſage à Saint-Domingue, ſignifioit Prince ou Seigneur. Ils ont continué de l'employer dans le même ſens, pour tous les monarques & ſouverains particuliers de leurs nouvelles conquêtes, à la réſerve des Empereurs du Mexique & des Incas du Pérou. Le nombre des habitans d'Hayti montoit à près de deux millions; & dans les guerres qu'ils eurent dans la ſuite avec les Caſtillans, on nous repréſente ces derniers, combattant contre des armées de cent mille hommes rangés ſous les étendards d'un ſeul chef.

Le commun de ces inſulaires étoit d'une taille médiocre, mais aſſez bien proportionnée. Ils avoient le teint baſané, les traits du viſage hideux & groſſiers, les narines fort ouvertes, les cheveux longs, & nulle ſorte de poil ſur le reſte du corps. Ils ſe donnoient auſſi, & regardoient comme un agrément, cette forme de tête qui leur ôtoit preſque tout le front. Les en-

ſans n'étoient pas plutôt nés, que les meres la leur ſerroient entre deux planches; & cette méthode, qui tenoit le crâne replié, le rendoit ſi dur, que les Eſpagnols caſſoient quelquefois leurs épées en frappant ſur la tête de ces malheureux. Les hommes alloient nuds, & n'avoient pas même beaucoup de ſoin de ſe couvrir le milieu du corps. Les femmes portoient une eſpece de juppe, qui ne leur deſcendoit pas au-delà des genoux: les filles entiérement découvertes, s'offroient ſans honte aux regards des hommes, parce qu'elles étoient voilées de leur innocence.

La vie de ces Indiens ſe paſſoit dans une parfaite indolence; & ſi la néceſſité les tiroit quelquefois de leur inaction, c'étoit pour la chaſſe ou pour la pêche. Ils employoient dans le premier de ces exercices, une eſpece de petits chiens muets, dont les Eſpagnols ont fort vanté l'induſtrie, mais le plus ſouvent, ces barbares ſe contentoient de mettre le feu aux quatre coins d'une prairie, dont l'herbe, deſſéchée par le ſoleil, s'enflammoit aiſément; & dans l'inſtant ils la trouvoient pleine de gibier à-moitié roti.

Ces peuples mangeoient peu ; & leur nourriture la plus ordinaire étoit des racines & des coquillages. Ils employoient une partie du jour à danſer, & l'autre à dormir. Ils étoient doux, ſimples & humains, ſans apparence d'eſprit & de mémoire, comme ſans malignité & ſans fiel. Ils ne ſavoient rien, & n'avoient nulle envie d'apprendre. Quelques chanſons leur tenoient lieu de livres, & renfermoient toutes leurs connoiſſances hiſtoriques. Quand elles étoient accompagnées de danſes, un des acteurs régloit le chant & les pas, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, ou les deux ſexes mêlés enſemble. Chacun prenoit un tuyau en forme d'Y, dont il ſe mettoit les deux branches dans les narines, & tiroit, par le nez, la fumée de feuilles de tabac étendues ſur des braſiers moitié allumés. L'ivreſſe ſuivoit auſſi-tôt ; & l'on demeuroit aſſoupi dans le lieu où l'on étoit tombé. Les ſonges qui arrivoient alors, étoient regardés comme des avis du ciel. Remarquez en paſſant que l'inſtrument dont il ſe ſervoient pour fumer, ſe nommoit *Tabaco* ; faut-il chercher

ailleurs l'origine du mot de *Tabac* ?

Ces inſulaires ne connoiſſant aucunes bornes dans leurs débauches, étoient preſque tous attaqués de ce mal cruel & immonde, que les Caſtillans reçurent d'eux, & qu'ils communiquerent au reſte de l'univers. Ce venin terrible & deſtructeur, qui empoiſonne les ſources de la vie, qui corrompt la maſſe générale des humeurs, ſappe les fondemens de l'organiſation, enleve une infinité d'individus, dégrade l'eſpece, & ſe tranſmet, comme un funeſte héritage, aux races futures; cette maladie ſi commune, n'eſt ni ancienne, ni née parmi nous. Elle étoit propre de l'Amérique, & particuliérement de Saint-Domingue, comme la peſte & la petite vérole ſont originaires de la Numidie. Ce n'eſt point un vice qui ſe ſoit naturellement développé dans l'un des deux ſexes, ni qui puiſſe être produit par l'habitation d'un homme & d'une femme qui n'ont point de mal. Les approches les plus fréquentes & les plus multipliées n'ont rien de dangereux, quand on eſt ſain de part & d'autre. Il n'eſt donc pas la ſuite de l'excès dans les plaiſirs; cet excès n'a-

voit jamais été puni ainſi par la nature, dans l'ancien monde; & aujourd'hui, après un moment d'oubli, la plus chaſte union peut être ſuivie du fléau le plus cruel, le plus honteux, le plus opiniâtre & le plus durable, dont le genre humain ſoit affligé. Les Aſiatiques, dont le climat eſt très-chaud, & qui ne peuvent ſe raſſaſier de volupté, n'étoient point infectés de ce poiſon. Il eſt donc très-décidé, que c'eſt aux compagnons de Criſtophe Colomb, & conſéquemment à la découverte du Nouveau Monde, que nous devons la grande maladie, qui eſt une des principales cauſes de la dépopulation de l'ancien. Avant cette époque, il n'en étoit pas queſtion dans notre continent : Hypocrate, Celſe, Gallien, Pline, en un mot, tous les médecins, tous les naturaliſtes, tous les hiſtoriens, tous les poëtes anciens & modernes, juſqu'à la fin du quinzieme ſiecle, n'ont rien dit de ce mal hideux & terrible, qui, en portant le poiſon & la mort dans le ſein des conquérans de l'Amérique, la venge encore ſi cruellement de tous les maux que l'Europe a pu lui faire.

Joignez à ce ſilence, celui des auteurs qui ont raconté en détail toutes les débauches des princes de leur tems. Aucun de ces derniers n'auroit-il été attaqué d'un mal, fruit de l'impudicité effrenée ? Depuis ſa naiſſance, que de grands monarques ne comptons nous pas au nombre de ceux que Rabelais appelle précieux vérolés ? Un Empereur Charles V, un François I, un Charles IX, ſuivant les actes de la chambre des comptes ; un Henri III, ſelon Mézerai, ſans parler d'une infinité d'autres perſonnages illuſtres, qui ont payé ce malheureux & triſte tribut à la volupté. Comment ſuppoſer encore le ſilence profond & diſcret de tous les poëtes ſatyriques & épigrammatiques de l'antiquité, ſur un accident qui pouvoit ſeul fournir cent traits de raillerie ; qui a donné lieu de plaiſanter de tant de façons à un Rabelais, à un Marot, à un Baïf, à un Théophile, à un Sigogne, à un Bathelot, à un Saint-Amant, à un Regnier ?

D'un autre côté, pourquoi cet embarras, cet étonnement des médecins, lorſqu'ils virent paroître ce nouveau phénomene de la débauche ? Leurs écrits témoignent unanimement, qu'ils

n'avoient jamais entendu parler de ce mal étrange. Il ſe manifeſta d'abord dans le royaume de Naples, ſe communiqua à l'armée Françoiſe, & paſſa chez toutes les nations Européennes. Les Italiens l'appellerent & l'appellent encore le mal François, parce qu'ils crurent que nous l'avions apporté chez eux, lorſque le roi Charles VIII fit le ſiége de Naples. Les François au contraire le nomment, avec plus de raiſon, le mal de Naples, du lieu où ils le connurent pour la premiere fois. Il fit des progrès ſi rapides, qu'en moins de trois ans, tout notre hémiſphere s'en reſſentit: car un des principaux caracteres de ce levain contagieux, étoit, dit-on, de ſe communiquer alors, encore plus facilement qu'il ne fait aujourd'hui. On prétend que, pour reſſentir les effets de ce mal Américain, qui n'eſt malheureuſement que trop franciſé, il ſuffiſoit, quand on avoit chaud, de toucher quelqu'un qui en fût maléficié. L'amant imprudent, qui cueilloit un baiſer ſur les levres de ſa maîtreſſe; qui, à table auprès d'elle, ſe ſaiſiſſoit des morceaux qui avoient approché de ſa bouche,

ou lui déroboit le verre, dans lequel elle avoit laiſſé un reſte de liqueur, ne ſongeoit pas qu'il s'enivroit de plaiſirs empoiſonnés. On cite un jeune homme, qui n'ayant fait que porter le doigt dans un ſanctuaire redoutable, & de là à ſon nez, ſans s'être lavé la main, gagna la.... & perdit le nez.

Également ſurpris & ſatisfaits de cette merveilleuſe activité de la nature, les médecins ſe féliciterent de cette ſource nouvelle & abondante de richeſſes pour leur art. S'ils n'ont plus cette lepre fameuſe, effacée par vétuſté & anéantie par le tems, ils en ſont bien dédommagés par l'acquiſition d'un autre mal, plus rapide dans ſes progrès, plus varié dans ſes ſymptômes, plus terrible dans ſes effets, plus funeſte dans ſes ſuites, plus aiſé à ſe communiquer, plus difficile à guérir. L'exiſtence de ce nouvel ennemi de la race humaine, multiplie les reſſources de leur profeſſion, étend les limites de leur empire, augmente le nombre de leurs ſujets & de leurs victimes. Voilà, avec l'or & les remedes du nouveau monde, ce que leur a valu ſa découverte.

Les emportemens de l'incontinence,

dans l'iſle d'Hayti, n'étoient modérés par aucune loi qui réglât le nombre des femmes. Chacun n'avoit d'autre frein que ſes facultés ; & le premier degré du ſang étoit le ſeul que la nature fît reſpecter. Entre les femmes du même mari, il y en avoit une qui jouiſſoit de quelque diſtinction, mais ſans aucune ſupériorité ſur ſes compagnes. A la mort de l'époux, quelques-unes ſe faiſoient enſevelir toutes vives dans le même tombeau ; mais ces exemples étoient rares & volontaires.

Quoique les habitans d'Hayti ne connuſſent point, comme nous, le prix de l'or, parce qu'ils n'y attachoient pas la même valeur, ils ne laiſſoient pas de le recueillir avec ſoin. Il paroît même qu'ils le regardoient comme une choſe ſacrée, puiſqu'ils n'alloient à cette recherche qu'après s'y être préparés par le jeûne & la continence. Colomb avoit entrepris de faire imiter cet exemple aux Eſpagnols, en les obligeant de communier avant que d'aller aux mines ; mais tout Eſpagnols qu'ils étoient, il ne put leur faire goûter cette pieuſe pratique.

Le gouvernement de ces Indiens étoit deſpotique ; cependant les ſouve-

rains n'abuſoient pas de leur pouvoir. La plus ſévere de leurs loix regardoit le vol : le coupable étoit empalé, ſans qu'il fût permis d'intercéder en ſa faveur. Cette rigueur avoit produit la plus grande confiance dans le commerce de la vie.

Les prêtres exerçoient l'office de médecins, & faiſoient entrer beaucoup de fourberie dans la maniere dont ils traitoient leurs malades. Après diverſes cérémonies, ils ſuçoient la partie infirme ; & feignant d'en tirer une épine qu'ils avoient eu ſoin de mettre dans leur bouche, ils la donnoient comme la cauſe du mal. Pluſieurs avoient la méchanceté d'attribuer la maladie à quelque particulier, & le mettoient par-là, dans la néceſſité d'avoir recours à leur protection.

La religion de l'iſle n'étoit qu'un tiſſu de ſuperſtitions. Elle repréſentoit ſes dieux ſous différentes figures, qui avoient tout à la fois quelque choſe de bizarre & d'affreux. Les plus ſupportables étoient celles de quelques animaux, tels que des tortues, des couleuvres & des crocodiles. Si cette variété d'idoles perſuadoit aux habitans,

qu'il y avoit pluſieurs dieux, il n'étoit pas moins naturel qu'un tel excès de difformité les leur fît regarder comme des êtres malfaiſans : auſſi l'objet de leur culte n'étoit-il que de les appaiſer. Comme ils n'avoient aucun temple, leur uſage étoit de les placer à tous les coins de leurs maiſons, d'en orner les meubles, & de s'en imprimer l'image en divers endroits de leur corps. Il n'eſt pas ſurprenant que les ayant ſans ceſſe devant les yeux, ils les viſſent ſouvent dans leurs ſonges : c'eſt ce qui a fait dire aux crédules Eſpagnols, que le démon ſe montroit à eux, & rendoit des oracles. Une de ces prédictions annonçoit que des étrangers viendroient un jour de l'Orient, pour détruire leur pays. Cette tradition, miſe en chant, ſervoit dans certains jours deſtinés à de triſtes cérémonies.

Si nous portons nos regards ſur les diverſes contrées de l'Amérique, nous trouverons que les peuples de cette vaſte partie du monde ont tous été les dupes & les victimes de ſemblables prophéties. Vous avez vu les farouches Mexicains ſe ſoumettre, ſans réſiſtance, à des vainqueurs encore plus

farouches. L'empire de Montezuma devient la proie des Caſtillans, en qui l'on imagine reconnoître des conquérans annoncés par les oracles du pays, & par des phénomenes qu'on croit appercevoir dans le ciel. Vous avez vu la même attente, vague & indéterminée dans les habitans de la Nouvelle-Albion : les Européens y ſont traités comme des dieux; on leur offre des ſacrifices qui montrent viſiblement qu'on les prenoit pour des divinités cruelles, qui venoient pour exterminer. Les François furent reçus comme les envoyés du ſoleil, par les peuples du Miſſiſſipi. Vous verrez la prévention des Péruviens, nourrie par la même ſuperſtition, adorer une troupe d'Eſpagnols ſanguinaires & avares, qui bientôt deviennent les bourreaux & les deſtructeurs d'une nation, que ſes ſouverains rendoient la plus heureuſe de l'univers. Ces princes eux-mêmes ſouffrent qu'on les égorge, par une ſoumiſſion aveugle aux décrets prétendus de la providence, & à je ne ſais quelle prophétie, dont ils croient voir l'accompliſſement. D'indignes uſurpateurs profitent de ces diſpoſitions pour les

aſſervir & les immoler à leur avarice. Ces infortunées victimes ſe livrent, avec ſimplicité, à leurs tyrans, & leur pardonnent leurs excès ſans murmurer, parce qu'ils ont été prédits par des oracles.

Ceux qui ont recherché l'origine de cette opinion générale des peuples de l'Amérique, croient l'avoir trouvée dans la tradition univerſellement répandue, de la venue d'un Dieu ſur la terre à la fin des tems. Ce dogme s'étant corrompu dans cette partie du monde, comme dans preſque toutes les autres, ſe convertit en une attente vague, qui fut la ſource de toutes les calamités de ſes malheureux habitans. C'étoit de l'Orient que devoient venir ces prétendus députés du ciel, annoncés par leurs prophetes; non qu'ils euſſent connoiſſance de nos contrées, ni qu'ils les cruſſent habitées; mais c'eſt du côté de l'Orient, que le ſoleil ſe montre d'abord; & c'eſt là qu'il commence ſes révolutions, & ſemble reſſuſciter la nature: faut-il chercher une autre cauſe du reſpect de toutes les nations pour ce point remarquable de l'univers? Cet aſtre, image de la divi-

nité, ſembloit, en parcourant le ciel, indiquer la route de ces Envoyés de Dieu : doit-on s'étonner ſi l'Orient a été pour ces peuples, le pole de leurs eſpérances ou de leurs craintes, & l'origine des grands événemens ?

Je ſuis, &c.

Sur la route de Saint-Domingue, ce 5 Juin 1750.

LETTRE CXXV.

SUITE DE SAINT-DOMINGUE.

VOUS venez de voir ce qu'étoient les habitans de l'iſle d'Hayti à l'arrivée des Caſtillans. Colomb aborda dans un port qu'il appella *Saint-Nicolas*; mais les Indiens prirent la fuite à ſon approche. Ne pouvant établir aucun commerce avec eux, il continua ſa route en ſuivant la côte vers le nord, & arriva dans un autre lieu qu'il nomma *la Conception*. Les inſulaires ne marquerent pas plus de diſpoſitions à s'approcher des Eſpagnols : l'alarme ſe répandit même dans toutes les parties de l'iſle; par-tout on ne voyoit que des côtes abandonnées & des campagnes déſertes. Quelques matelots ayant pénétré dans un bois, y trouverent une jeune femme qu'ils amenerent au vaiſſeau. On l'habilla proprement; & ſans lui faire d'inſulte, on la conduiſit à ſa troupe chargée de préſens. Le lendemain on vit un grand nombre d'habi-

tans qui prenoient volontairement le chemin du port : quelques-uns portoient ſur leurs épaules, la femme qu'on leur avoit renvoyée ; ſon mari l'accompagnoit, pour faire ſes remercîmens à l'Amiral. Colomb apprit d'eux, que plus loin, vers l'Orient, il trouveroit une contrée abondante en or ; c'eſt ce que cherchoient les Eſpagnols.

Un Cacique vint les trouver avec pompe, porté dans une eſpece de palanquin, & eſcorté de deux cens hommes nuds comme lui. Il monta, ſans héſiter, ſur le bord de l'Amiral, entra dans la chambre de cérémonie, accompagné de deux de ſes principaux officiers, & s'aſſit aux pieds de Colomb. Il fut reçu avec reſpect ; on lui préſenta du vin ; & dès qu'il en eut goûté, il en envoya à ſes gens qui étoient reſtés ſur le pont. Il donna à l'Amiral une ceinture travaillée, & deux pieces d'or fort minces, reçut en échange d'autres préſens qui parurent lui être agréables, & fit entendre à Colomb, que toute l'iſle étoit à ſon commandement. Le ſoir il fut mis à terre, comme il avoit paru le deſirer ; & on le ſalua d'une décharge de plu-

ſieurs canons, dont le bruit lui inſpira moins de plaiſir que de frayeur. Cependant il fut ſi content de cette réception, qu'il ordonna à ſes gens de régaler ces étrangers; & il retourna dans le lieu de ſa réſidence, faiſant porter devant lui les préſens de l'Amiral, avec autant de pompe que d'oſtentation.

Les habitans de cette partie de l'iſle entrerent dans les ſentimens de leur ſouverain; & voyant l'ardeur des Caſtillans pour avoir de l'or, ils leur apporterent tout ce qu'ils avoient de ce précieux métal. A la vérité, leur paſſion n'étoit pas moins ardente pour les bagatelles qu'on leur diſtribuoit en échange, & ſur-tout pour les ſonnettes, dont le bruit les récréoit ſinguliérement. Ils approchoient, comme à l'envi, du vaiſſeau, en levant des lames d'or ſur leur tête, & paroiſſant craindre que leurs offres ne fuſſent point acceptées. Un d'entre eux, qui en tenoit à la main un morceau du poids d'un demi marc, étendit l'autre main, pour recevoir une ſonnette, donna ſon or, & ſe mit à fuir de toutes ſes forces, dans la crainte que le Caſtillan ſe croyant trompé, ne le rappellât, ou ne courût après lui.

L'agrément que trouverent les Eſpagnols dans la nature & les productions de l'iſle, ainſi que dans le caractere de ce peuple, & l'amitié du Cacique (il ſe nommoit Guaçanariq) les détermina à s'y établir. Ils y furent d'autant plus encouragés, que ce dernier, bien loin d'en prendre ombrage, les y exhortoit fort, & les regardoit comme des alliés utiles, qui, poſſédant le feu du ciel, le ſerviroient contre ſes ennemis. Colomb feignant de ne ſe rendre qu'à ſes inſtances, fit bâtir un fort avec le ſecours de ces inſulaires, qui travailloient gaiement à forger leurs fers : il le fournit de proviſions, de munitions, d'armes, & de canons, y mit une garniſon de trente-ſix hommes, qu'il recommanda au Cacique, & retourna en Eſpagne informer leurs Majeſtés Catholiques des pays qu'il avoit joints à leur empire.

Durant ſa route, il fut aſſailli d'une tempête ſi furieuſe, que le naufrage parut inévitable. Dans une lettre, Colomb rend compte au Roi de quelques circonſtances de cet événement. « Il y avoit » des momens, dit-il, où je croyois » que pour le châtiment de mes péchés,

» la juſtice de Dieu ne vouloit pas me
» laiſſer jouir de ma gloire. Cependant
» je ne pouvois me perſuader que mes
» découvertes ne vinſſent un jour à
» votre connoiſſance ; & pour vous en
» informer moi-même, j'avois écrit
» pendant la tempête, quelques lignes
» ſur un parchemin, avec le nom des
» terres que j'avois acquiſes à votre
» Couronne, la route qu'il falloit tenir
» pour y aller, & le tems que j'avois
» employé à mon voyage. J'informois
» votre Majeſté des coutumes des ha-
» bitans, de la nature du pays, & de
» la colonie (j'y avois laiſſée pour
» vous en c er r la poſſeſſion, J'a-
» vois fermé le min de mon ca-
» chet ; je l (veloppé d'une
» toile cirée, s ms un baril bien
» bouché, avec : criptio à votre
» Majeſté. Je l'avc jetté dans la mer,
» eſpérant que ſi nous avions tous péri
» dans les flots, quelque navigateur
» qui l'auroit trouvé, vous l'eût ap-
» porté ».

Heureuſement la tempête ſe calma ; & Colomb aborda à Lisbonne. Les ſeigneurs de cette Cour eurent ordre d'aller au devant de lui, & de l'accom-

pagner juſqu'au palais, où le Roi lui fit un accueil honorable; mais cette réception, quelque flatteuſe qu'elle fût, n'approche point de celle qu'on lui fit en Eſpagne, où ſon retour fut célébré par les tranſports de la joie la plus univerſelle. Sans attendre les ordres ſupérieurs, les boutiques furent fermées à Palos; toutes les cloches ſonnerent; & les chemins étoient couverts de gens de tous états, qui s'aſſembloient en troupes pour le voir, pour applaudir à ſes ſuccès, & contempler, avec une admiration reſpectueuſe, cet homme extraordinaire, qui s'étant ouvert, par des routes inconnues juſqu'alors, l'entrée d'un nouveau monde, avoit, pour ainſi dire, doublé les œuvres de la création.

L'Amiral, en ſortant du vaiſſeau, reçut des honneurs qu'on n'avoit jamais vu rendre qu'aux têtes couronnées. Les Indiens dont il étoit accompagné, les raretés du pays, & l'or ſur-tout qu'il ne manquoit pas d'étaler aux yeux des ſpectateurs, avoient auſſi beaucoup de part à leurs acclamations. Cette multitude d'objets étrangers, que l'imagination & la vanité por-

toient au-delà du naturel, ſembloit les tranſporter dans ces nouvelles régions, d'où ils ſe flattoient de voir bientôt couler des richeſſes inépuiſables dans le ſein de leur patrie. Les cris de joie redoubloient à chaque inſtant ; & jamais homme n'eut un jour plus glorieux, ni un triomphe plus innocent ; Colomb n'avoit point détruit des nations ; il venoit d'en découvrir de nouvelles.

La Nobleſſe & le Peuple le ſuivirent juſqu'aux pieds de Ferdinand & d'Iſabelle. L'enthouſiaſme gagna juſqu'aux Souverains ; ils étoient aſſis ſur de riches tapis, & ſous un dais de drap d'or. Ils ſe leverent, lorſqu'il approcha pour leur baiſer la main, l'obligerent de s'aſſeoir en leur préſence, & le traiterent comme un Grand de la premiere claſſe, qui avoit rendu le plus important ſervice à l'état, & le plus contribué à la grandeur de leur regne. Pour donner une forme ſolide à toutes ces marques d'honneur, Colomb fut gratifié de nouvelles lettres patentes, qui augmentoient, éclairciſſoient & confirmoient les privileges qu'il avoit déjà obtenus. On étendoit ſa vice-royauté

& ſon amirauté ſur tous les pays qu'il avoit découverts & pourroit découvrir. Le titre de *Dom* lui fut accordé, ainſi qu'à ſes freres & à ſes enfans. Il pouvoit ajouter à toutes ces qualités, celle de bienfaiteur de Ferdinand & d'Iſabelle.

Les grands, à l'exemple de leurs ſouverains, s'accorderent à le combler d'honneurs. Dans les feſtins qu'ils lui donnerent tour à tour, non-ſeulement ils lui firent prendre la premiere place, mais il y eut ordre de ne rien lui préſenter, dont on n'eût fait l'eſſai. Enfin il fut regardé comme un homme envoyé du ciel, pour réunir deux hémiſpheres, que des eſpaces immenſes & des mers ſans bornes tenoient ſéparés depuis leur création. C'étoit à qui s'intéreſſeroit à ſes entrepriſes, à qui s'embarqueroit ſous ſes ordres; car il fut réſolu qu'il retourneroit avec de nouvelles forces, pour ſoutenir la colonie qu'il venoit de fonder, pour faire de nouvelles découvertes.

Ce fut alors que, pour prévenir les différends qui pouvoient naître entre les couronnes d'Eſpagne & de Portugal, le Pape fit ce fameux partage,

nommé la *ligne de marcation*, par lequel il régloit leurs bornes reſpectives, & leur accordoit volontairement des pays, dont, bien loin d'avoir la poſſeſſion, il n'avoit pas même la connoiſſance. Par-là fut jugé, d'un ſeul trait de plume, ſur une carte géographique, le plus grand procès de l'univers. Cette ligne imaginaire, tirée d'un pole à l'autre, coupoit en deux parties égales, l'eſpace qui ſe trouve entre les iſles Açores & celles du Cap Vert. Ce qui étoit à l'occident, fut donné à l'Eſpagne; & le Portugal demeura en poſſeſſion de toutes les terres qu'on pourroit déſormais conquérir à l'Orient. Il eſt vrai que dans la ſuite, le voyage de Magellan dérangea la ligne du Pape: les iſles Mariannes, les Philippines, les Moluques ſe trouvent à l'Orient des poſſeſſions Portugaiſes: il fallut donc tracer une autre ligne, qu'on appella de *démarcation*. Vous ſavez cette plaiſanterie de François I. « Les rois d'Eſ-» pagne & de Portugal, diſoit ce prin-» ce, ont partagé entr'eux le Nouveau » Monde, ſans m'en laiſſer une part; » je voudrois qu'ils me fiſſent voir le » teſtament d'Adam, qui leur donne

» ce droit ». Toutes ces lignes furent encore dérangées, lorſque les Portugais aborderent au Bréſil; elles ne furent pas plus reſpectées par les François, les Anglois, les Hollandois, les Danois, qui allerent s'établir, les uns dans les Indes orientales, les autres en Amérique.

Les bulles du Pape qui marquoient les limites réciproques des deux Couronnes, arriverent dans le tems que Colomb ſe diſpoſoit à ſa ſeconde expédition. Il prépara toutes choſes avec tant de diligence, qu'en très-peu de tems, dix-ſept vaiſſeaux de différentes grandeur, furent prêts à mettre à la voile. On engagea un grand nombre d'artiſans & de laboureurs pour le ſervice de la colonie; & le deſir de l'or, ainſi que le ſuccès de la premiere entrepriſe, attira tant de volontaires, qu'on fut obligé d'en renvoyer pluſieurs. L'Amiral ſe borna à quinze cens perſonnes, parmi leſquelles on comptoit beaucoup de Nobleſſe, contre l'ordinaire de ces ſortes d'émigrations, preſque toujours compoſées d'un ramas de canailles & de brigands, dont on cherche à purger l'état & les pri-

ſons, ou de mauvais ſujets dont on a envie de ſe défaire. On mit auſſi ſur les vaiſſeaux, des chevaux, des ânes & d'autres animaux, qui multiplierent tellement, que de ces premieres races ſont ſorties toutes celles qui, dans la ſuite, ont peuplé le Nouveau Monde.

Après s'être pourvu de tout ce qui peut ſervir aux progrès d'un nouvel établiſſement, Colomb partit de Cadix en 1493, & dirigea ſon cours au Sud-Oueſt. Il découvrit de nouvelles iſles, qu'il nomma la *Dominique*, parce qu'il y aborda le dimanche, *Marie-Galante*, du nom de ſon propre navire, & la *Guadaloupe*, de celui d'un couvent d'Eſpagne, dont il connoiſſoit quelques religieux.

Arrivé à Saint Domingue, il vit la colonie dans un état lamentable. Ce n'étoit que ruine & déſolation: la fortereſſe étoit brûlée; & perſonne ne paroiſſoit ſur la côte. Après quelques recherches, on trouva les corps de pluſieurs Eſpagnols morts depuis peu de tems; & l'on apprit que les autres étoient tués ou diſperſés. Ils s'étoient attirés cette infortune par leur orgueil, leur licence & leur tyrannie. L'éloigne-

it de l'Amiral avoit cauſé ce dé-
'e : la diviſion introduiſit le déſor-
; le libertinage y mit le comble.
lement avares & débauchés, ils s'é-
nt répandus dans les lieux voiſins
eur fort, ſe jettant avec fureur ſur
& ſur les femmes des Indiens, dont
cruauté & leur violence leur fit
ennemis irréconciliables. Un Ca-
ıe en ſurprit quelques-uns qui en-
)ient ſes femmes, & les maſſacra.
fut le ſignal du ſoulevement géné-
& l'on ne fit plus de quartier à
ɛ qu'on put découvrir. Le ſuccès
a le cœur des Inſulaires, qui s'ap-
;urent enfin que ces hommes, qu'ils
yoient ſi invincibles, n'étoient ni
ulnérables, ni immortels.
)égoûté d'un lieu qui avoit été le
ltre de tant d'horreur, & trouvant
s le voiſinage un endroit plus com-
le, Colomb y bâtit une ville qu'il
ella *Iſabelle*, du nom de la Reine.
avoit un très-bon port ; & à la diſ-
:e d'une portée de fleche, couloit
riviere qu'on pouvoit aiſément
: paſſer au milieu de la ville. De
:re côté étoit une plaine, dont on
rit que les mines d'argent de Cibao

n'étoient pas éloignées. La nouvelle place fut percée de rues tirées au cordeau, avec un lieu convenable pour un marché. L'Amiral y fit conduire de l'eau par un canal artificiel, ſur lequel on conſtruiſit un moulin.

Il tardoit à Colomb d'étendre le domaine & la gloire de leurs Majeſtés Catholiques par d'autres découvertes. Cette entrepriſe demandant une longue abſence, il établit un conſeil dans la colonie, dont un de ſes freres fut nommé Préſident; & il ſe diſpoſa à de nouvelles courſes. Il s'avança vers une grande iſle, une des plus belles qu'il eût vues dans cette mer; & l'approche d'une quantité innombrable de canots lui apprit qu'elle étoit très peuplée. Il la nomma *Sant'Yago*, d'où, comme je l'ai dit ailleurs, eſt venu dans la ſuite le nom de *Jamaïque*.

Il retourna à l'Iſle Eſpagnole, où il trouva les Indiens ſoulevés, & aſſemblés au nombre, dit-on, de plus de cent mille hommes. Deux cens Caſtillans, avec vingt chevaux & autant de dogues, défirent cette multitude de barbares, qui, n'ayant que leurs bras pour ſe défendre, furent étrangement

ris de voir tomber, parmi eux, files entieres, par le prompt effet nos armes à feu. Trois ou quatre ces gens étoient enfilés à la fois, c les longues épées des Eſpagnols, d'autres foulés aux pieds des che- x, ou ſaiſis par de gros mâtins, qui r ſautant à la gorge, avec d'horri- i hurlemens, les étrangloient d'a- d, les renverſoient, & les mettoient pieces. Bientôt le champ de bataille neura couvert de corps morts. utres prirent la fuite; & cette vic- re intimida tellement tous les inſu- es, qu'en moins d'un an, l'iſle fut iérement ſoumiſe à la couronne de ſtille. L'Amiral lui impoſa un tribut devoit être levé tous les trois mois: que habitant, voiſin des mines, it taxé à une petite meſure d'or, les autres à vingt-cinq livres de co- . Ceux qui avoient ſatisfait à l'im- t, recevoient une marque d'étain de cuivre, qu'ils étoient obligés de ter à leur cou, pour les diſtinguer ceux qui manquoient au paiement. réglement ayant été fait du conſen- nent de toutes les parties, ces peu- s devinrent ſi tranquilles, ſi pacifi-

ques, que les Eſpagnols pouvoient traverſer tout le pays en ſûreté, & étoient reçus par tout avec autant d'amitié que de reſpect.

Colomb profita de cet état de ſoumiſſion, pour retourner en Europe, ſe juſtifier ſur pluſieurs accuſations calomnieuſes; car ſi le doute s'étoit changé, pour lui, en admiration à ſon premier voyage, l'admiration ſe tourna en envie au ſecond; & au troiſieme, l'envie le perſécuta juſques dans les fers. Il n'avoit point à ſe plaindre du Roi ni de la Reine, qui ne ceſſoient de le combler d'honneurs & de bienfaits: ils lui offrirent même dans l'Iſle Eſpagnole, un terrein à ſon choix de cinquante lieues d'étendue, avec le titre de Duc ou de Marquis; mais il n'accepta point cette grace, dans la crainte d'exciter la jalouſie des grands, qui n'étoient déjà que trop déchaînés contre lui. Il partit avec le double deſſein, de porter de nouveau ſecours à ſa colonie, & de conquérir d'autres pays.

Ce fut à ce troiſieme voyage, qu'il découvrit le continent, & vit la côte où l'on a bâti Carthagene. Il débarqua d'abord dans une iſle qu'il appella *la*

Trinité, à cauſe de trois montagnes qu'on y voyoit de fort loin. Il apprit des Indiens, que la contrée la plus voiſine de l'iſle ſe nommoit *Paria ;* & ils marquerent un grand deſir de ſe lier d'amitié avec les Caſtillans. Cette découverte ſe fit avant qu'Americ Veſpuce, négociant de Florence, eût voyagé, en qualité de géographe, ſous le commandement de l'amiral Ojéda ; mais cet Americ ayant écrit à ſes amis qu'il avoit apperçu le premier un nouvel hémiſphere, on le crut ſur ſa parole ; & il jouit de la gloire peu méritée, d'avoir donné ſon nom à la plus grande moitié de notre globe. Cette gloire appartient inconteſtablement à celui qui ayant eu le génie & le courage d'entreprendre le premier voyage, a montré le chemin au reſte du monde.

Content d'avoir touché le continent, Colomb reprit ſa route vers Hiſpaniola, & entra dans le port de Saint-Domingue, où ſon frere avoit bâti la ville de ce nom, les uns diſent en mémoire de ſon pere, qui s'appelloit Dominique, les autres parce que la principale égliſe du lieu étoit dédiée à ce ſaint : les François ont étendu ce nom à toute l'iſle.

Il n'eſt pas hors de propos de faire obſerver que c'eſt à une aventure amoureuſe, que Saint-Domingue doit ſon origine. Michel Diaz, jeune Aragonois, s'étoit battu contre un Caſtillan, & lui avoit fait une bleſſure dangereuſe. Dans la crainte du châtiment, il s'étoit ſauvé vers la partie méridionale, où régnoit une princeſſe qui prit dans la ſuite le nom de Catalina. Elle vit le jeune Eſpagnol, & conçut pour lui tant d'inclination, qu'elle réſolut de ſe l'attacher par ſes bienfaits & par ſes careſſes. C'eſt le premier exemple, ſi ſouvent répété depuis, d'une femme de Saint-Domingue, dont l'amour a fait la fortune d'un aventurier d'Europe.

Après l'avoir traité, pendant quelque tems, avec toutes les familiarités d'une amante, elle lui propoſa d'engager les Caſtillans à s'établir ſur ſes terres, remplies de mines d'or. Le pays, d'ailleurs étoit agréable & fertile; & Diaz ne balança point à ſaiſir cette occaſion de ſe reconcilier avec ſa nation. Il en parla au préſident du conſeil, frere de l'Amiral, qui reçut ſes offres avec joie, & bâtit une ville, devenue dans la ſuite

la capitale de l'iſle, & comme la métropole de toutes les colonies que les Eſpagnols fonderent dans le Nouveau Monde.

A ſon retour, Colomb trouva les Caſtillans diviſés, mécontens & prêts à ſe révolter. Les ennemis qu'il avoit dans la colonie, étoient ſecondés par ceux que ſon mérite & ſon élévation lui avoient ſuſcités à la Cour; les uns & les autres ne cherchoient que des prétextes pour le perdre. Un grand nombre de rebelles avoient demandé à retourner en Eſpagne; & cette permiſſion leur ayant été accordée, ils avoient également réuſſi à le rendre odieux au peuple, & ſuſpect aux Souverains. Ils ſe plaignoient que les Colombs les avoient réduits à la plus extrême miſere, en leur refuſant le ſalaire qu'ils avoient mérité dans les pénibles travaux des mines. Si le Roi paroiſſoit en public, ils le pourſuivoient pour demander leur paie avec de grands cris; & quand ils voyoient les deux fils de l'Amiral, qui étoient alors pages de la Reine, « Voilà, s'écrioient-ils, les » enfans de ce traître, qui n'a découvert de nouveaux pays, que pour y

» faire périr toute la nobleſſe de Caſ-» tille ». Enfin ils le repréſentoient comme un étranger cruel, avare, inſolent, qui ignorant les loix & les coutumes de la nation, n'avoit ni la dignité, ni la modération néceſſaires pour ſoutenir le rang auquel il étoit élevé. Le Roi, moins affectionné pour lui qu'Iſabelle, ne put le défendre contre ce ſoulevement univerſel; & la Reine même, après avoir fait plus de réſiſtance, fut entraînée par la force du torrent.

Cet homme extraordinaire achetoit bien cher la célébrité que ſon génie & ſes travaux lui avoient acquiſe : ſa vie fut un contraſte perpétuel de ce qui éleve & de ce qui flétrit l'ame des conquérans. Toujours en butte aux complots, aux calomnies, à l'ingratitude des Particuliers, il eut encore à ſoutenir les caprices d'une Cour orgueilleuſe & défiante, qui, tour à tour le récompenſoit & le puniſſoit, lui rendoit ſa confiance & le diſgracioit. La prévention du miniſtere Eſpagnol va ſi loin, qu'on envoie un arbitre avec le titre de Gouverneur, pour juger entre Colomb & ſes ſoldats; & l'on choiſit

Bovadilla, le plus ambitieux, le plus intéreſſé, le plus injuſte, le plus emporté de ſes ennemis. Il arrive pendant que l'Amiral eſt occupé ailleurs à appaiſer quelques troubles ; & ne trouvant perſonne pour s'y oppoſer, il prend poſſeſſion du palais, & en convertit tous les effets à ſon propre uſage. Il mande à Colomb de le venir trouver ſans délai ; & pour donner plus de force à ſes ordres, il lui envoie la lettre du Roi conçue en ces termes : « Nous avons ordonné à » dom François de Bovadilla, porteur » de la préſente, de vous expliquer » nos intentions : nous vous commandons d'y ajouter foi, & d'exécuter » tout ce qu'il vous dira de notre » part ».

L'Amiral partit ſur le champ ; & dès l'inſtant qu'on le vit ſubordonné au nouveau Gouverneur, les mécontens s'empreſſerent à dépoſer contre lui. Les accuſations portoient, que dans la fondation des villes & des forts, il les avoit aſſujettis à d'indignes travaux, qui en avoient fait périr un grand nombre ; qu'en leur refuſant le néceſſaire, il leur avoit impoſé pour les moindres

fautes, des châtimens rigoureux, ſou
vent injuſtes, quelquefois déshono
rans; qu'il s'étoit oppoſé au baptêm
des Inſulaires, aimant mieux les voi
eſclaves que chrétiens; & qu'il n'avoi
fait la guerre aux Indiens, que pou
avoir occaſion de les réduire à la ſer
vitude.

Déterminé à écouter tout ce qu
peut concourir à la perte de l'Accuſé
Bovadilla reçoit comme des convic
tions, les imputations les plus fauſſes
& paſſant de l'injuſtice à la tyrannie,
jette l'Amiral dans les fers, & le fa
conduire en Eſpagne comme le plu
vil des criminels Le Capitaine du vai
ſeau, touché de ſa ſituation, de ſo
mérite & de ſa vieilleſſe, veut lui ôte
ſes chaînes; Colomb s'y oppoſe, aſſu
rant que déſormais il les gardera com
me un monument de la reconnoiſſanc
des hommes, & de la récompenſe de
Rois. Il les conſerva en effet pendan
toute ſa vie, & ordonna qu'après ſo
trépas, elles fuſſent renfermées ave
lui dans le même tombeau. Ainſi le pr
mier inſtant où l'Amérique fut connu
du reſte de la terre, fut marqué p
des cruautés & des injuſtices, préſa

fatal de toutes celles dont ce malheureux pays devoit être le théatre.

A la nouvelle de l'arrivée de Colomb, le peuple courut au rivage, pour voir débarquer cet homme extraordinaire, ce créateur d'une nouvelle Eſpagne. On le tira du vaiſſeau avec ſes fers; & l'ingratitude parut auſſi grande que les ſervices. Chacun en fut conſterné; & Iſabelle honteuſe, ne vit pas, ſans indignation, qu'on avoit abuſé de ſon autorité, pour ſe porter à des violences, dont elle ſe crut déshonorée. Elle rendit à l'Amiral ſa liberté, lui écrivit ſur le champ, pour marquer ſon mécontentement de la conduite odieuſe de Bovadilla, & l'invita à venir à la Cour, avec promeſſe d'une ample & prompte ſatisfaction.

Il fut reçu avec des témoignages incroyables d'eſtime, de compaſſion & de faveur; & dans une audience ſecrete qu'il obtint de la Reine, il ſe jetta aux pieds d'Iſabelle, demeura quelque tems, les larmes aux yeux, & la voix étouffée par des ſanglots. La Princeſſe le fit relever; & Colomb lui dit les choſes les plus touchantes ſur l'innocence de ſes intentions, ſur le

zele qu'il avoit toujours eu pour le ſervice de Sa Majeſté, ſur la malignité de ſes ennemis, que la jalouſie de ſon élévation portoit à lui chercher des crimes.

La Reine, attendrie, lui dit avec douceur : « Je ſuis très-touchée du trai-» tement que vous avez éprouvé ; & » je n'omettrai rien pour vous le faire » oublier. Je n'ignore pas les ſervices » que vous m'avez rendus ; & je con-» tinuerai à les récompenſer. Je con-» nois vos ennemis ; & j'ai pénétré » leurs artifices. Cependant, pour ne » vous rien diſſimuler, j'ai peine à me » perſuader que vous n'ayez pas donné » lieu à quelques plaintes ; elles ſont » trop univerſelles, pour n'être pas » fondées. La voix publique vous re-» proche, dans une colonie naiſſante, » une ſévérité capable d'y exciter des » révoltes, qui peuvent ébranler des » fondemens encore mal affermis. Mais » ce que je vous pardonne le moins, » c'eſt d'avoir ôté, malgré mes dé-» fenſes, la liberté à un grand nom-» bre d'Indiens. Votre malheur a voulu » qu'au moment où j'ai appris votre » déſobéiſſance, tout le monde ſe plai-

» gnît de vous, & que perſonne ne » parlât en votre faveur. Je n'ai donc » pu me diſpenſer d'envoyer un Com- » miſſaire, pour prendre des informa- » tions, avec ordre de modérer une » autorité, dont on vous accuſoit d'a- » buſer. Je reconnois que j'ai fait un » mauvais choix dans la perſonne de » Bovadilla; j'y mettrai ordre; & je » ferai de lui un exemple, qui appren- » dra aux autres à ne point paſſer leur » pouvoir. Cependant je ne puis vous » promettre de vous rétablir ſi-tôt dans » votre gouvernement: les eſprits ſont » trop aigris; il faut leur donner le » tems de ſe calmer. A l'égard de votre » charge d'Amiral, mon intention n'a » jamais été de vous en ôter la poſſeſ- » ſion ni l'exercice: laiſſez faire le reſte » au tems; & comptez toujours ſur » mes bontés ».

Cette affaire ayant été examinée avec ſoin, on reconnut la malignité des accuſations; & Colomb en fut déchargé avec honneur; mais on le retint encore quatre années en Eſpagne, ſoit qu'on craignît effectivement qu'il ne prît pour lui, ce qu'il avoit découvert, comme l'inſinuoient ſes ennemis; ſoit

qu'on voulût ſeulement s'aſſurer de ſa conduite. On nomma un nouveau Gouverneur, don Nicolas Ovando, qui eut ordre de renvoyer Bovadilla; & il fut réſolu que l'Amiral entreprendroit de nouvelles découvertes.

Ovando s'embarqua pour Hiſpaniola, & Colomb pour le continent de l'Amérique. Ce dernier étoit déjà près de la côte de Paria, lorſqu'il s'apperçut qu'un de ſes vaiſſeaux ne ſoutenoit point la voile. Il prit le parti de ſe rendre à l'iſle Eſpagnole; mais Ovando, qui n'avoit point encore eu le tems de renvoyer ſon prédéceſſeur, fit dire à l'Amiral, que dans la crainte que ſa préſence ne cauſât quelques troubles, il ne pouvoit lui permettre d'entrer dans le port. Vous pouvez vous rappeller qu'un pareil affront arriva à Cortez: il eut, comme Colomb, la douleur & l'humiliation de ſe voir fermer l'entrée d'un pays, dont il venoit de faire la conquête.

Le refus du Gouverneur mortifia l'Amiral; mais apprenant que les vaiſſeaux qui devoient tranſporter Bovadilla & ſes autres ennemis en Eſpagne, étoient ſur le point de ſe mettre en

mer, il ſacrifia ſon chagrin au bien public. Par un ſentiment de généroſité digne de ſon caractere, il fit avertir Ovando, que, s'il vouloit s'en rapporter à ſon expérience, on étoit menacé d'une tempête prochaine, qui devoit l'engager à différer le départ de cette flotte. Son avis fut mépriſé; & les vaiſſeaux mirent à la voile.

A peine eurent-ils doublé le cap le plus oriental de l'Iſle, qu'un des plus grands ouragans qu'on eût vus dans ces mers, enſevelit ſous les flots vingt-un navires chargés d'or, ſans qu'on pût ſauver un ſeul homme : jamais l'océan n'avoit englouti tant de richeſſes. Ce fut dans cette fatale occaſion, que périt ce fameux grain d'or, qui peſoit plus de cinq cens marcs, & que le haſard avoit fait découvrir. Deux Eſpagnols s'étant aſſociés pour faire travailler aux mines, un de leurs eſclaves qui déjeûnoit ſur le bord d'une riviere, s'aviſa de frapper la terre d'un bâton. Il ſentit quelque choſe de dur, qui excita ſa curioſité; il écarta la terre, & vit un morceau d'or qui lui fit jetter un grand cri. Ses maîtres accoururent, & furent frappés d'un égal étonnement.

Tranſportés de joie, ils firent ſur le champ tuer un cochon, le ſervirent à leurs amis ſur ce prodigieux grain d'or, qui fut aſſez grand pour le tenir tout entier, & ſe vanterent d'être plus magnifiques en vaiſſelle, que les plus riches potentats de l'univers. Le Gouverneur de Saint-Domingue l'acheta pour leurs Majeſtés. Il peſoit trois mille ſix cens écus d'or; & les orfevres jugerent qu'il n'y en auroit que trois cens de diminution dans la fonte.

Le vaiſſeau où étoient Bovadilla & toutes les perſonnes qui avoient montré le plus de haine & de paſſion contre l'Amiral, fut un des premiers qui périrent. Jugez de la conſternation qu'un accident ſi funeſte répandit dans les deux mondes, ſur-tout lorſqu'on fut informé que Colomb, qui avoit ſu ſe mettre à couvert de la tempête, parce qu'il prévoyoit le danger, en avoit prévenu le Gouverneur. On crut voir dans cet événement une punition du ciel, & le châtiment de l'injuſtice commiſe envers ce grand homme. On fut confirmé dans cette opinon, lorſqu'on apprit que le navire, ſur lequel on avoit chargé tous les débris de la fortune de Colomb, quoique le plus

foible, fut preſque le ſeul qui aborda heureuſement en Europe.

Ce qui put adoucir à l'Amiral le refus d'entrer dans ſon ancien gouvernement, fut l'eſpérance de trouver de nouvelles terres, & de ſe former, pour ainſi dire, un nouveau domaine. Il côtoya, & ſoumit à la couronne de Caſtille, les provinces orientales du Mexique, où il jetta les fondemens de pluſieurs colonies. Il entreprit un établiſſement à Véragua; mais les malheurs de la mer, les armes des Indiens, & les fréquentes révoltes de ſes gens l'obligerent d'abandonner ce deſſein. Dans ces circonſtances il écrivit à Ferdinand une lettre chagrine, dans laquelle il rappelloit à ce monarque, les pays qu'il avoit découverts, les périls qu'il avoit eſſuyés, les ſervices qu'il avoit rendus, les pertes qu'il avoit faites, les malheurs qui lui étoient arrivés. Il lui peignoit le triſte état de ſa ſituation actuelle, invitant le ciel & la terre à gémir ſur ſon infortune, & à pleurer ſes diſgraces. « Je n'ai eu juſ» qu'à préſent, diſoit-il, que des ſujets » de larmes; & je n'ai pas ceſſé d'en » répandre. Que ceux qui ont de la

» charité, de la bonne foi & de la juſ-
» tice, mêlent les leurs avec les mien-
» nes. Après vingt ans de ſervices,
» après des fatigues inouies, je ne ſais
» pas ſi je poſſede un pouce de terre;
» je n'ai pas une maiſon à moi, dans
» toute l'étendue des états de votre
» Majeſté; ma ſeule reſſource pour la
» nourriture & le ſommeil, c'eſt-à-dire,
» pour les beſoins les plus communs de
» la nature, ſera déſormais d'habiter
» les hotelleries publiques. Accablé,
» comme je le ſuis, d'années & de ma-
» ladies, je proteſte que ce n'eſt point
» le deſir de la fortune, qui m'a fait
» entreprendre ce dernier voyage,
» mais le pur zele, & la ſincere inten-
» tion de ſervir votre Majeſté juſqu'à
» l'entier épuiſement de mes forces ».

Ainſi écrivoit au Roi d'Eſpagne, l'homme de ſon royaume, qui avoit le plus contribué à la grandeur de cette monarchie, & répandu le plus d'éclat ſur le regne glorieux de Ferdinand & d'Iſabelle.

La fortune voulant le perſécuter juſqu'au dernier moment, pour ne laiſſer aucun tems de ſa vie ſans diſgrace, l'obligea de mouiller à Saint-

mingue, devenu le théatre de ſes
niliations, après avoir été celui de
loire. Il y reçut de nouveaux dé-
ts de la part du Gouverneur, qui
firent prendre le parti de retourner
Eſpagne. Il y étoit comme attendu
une nouvelle, qui devoit mettre
comble à tous ſes malheurs, la mort
la Reine. Il comprit qu'en perdant
protectrice, il tenteroit inutilement
ſe faire rétablir dans ſa dignité de
ce-Roi. Cependant Ferdinand lui fit
réception aſſez favorable; mais il
féra toujours de lui accorder ſes an-
nnes places, juſqu'à ce qu'accablé
chagrins & d'infirmités, Colomb
mina une vie glorieuſe, qui ne fut
illée, ni de cruauté, ni de rapines.
mourut à Valladolid en 1506, &
ut, pour récompenſe de ſes longs
vices, que de magnifiques obſeques,
i lui furent faites par ordre du Roi.
i lui éleva un mauſolée, ſur lequel
ent gravés deux vers eſpagnols, qui
nifient que ce célebre navigateur
oit eu la gloire *de donner un nouveau*
nde aux royaumes de Caſtille & de
on. En effet, la Cour n'y mit du ſien,
e des prétentions & des lettres-pa-
ntes.

Cette gloire de Colomb lui fut long-tems diſputée pendant ſa vie. Vous ſavez que lorſqu'il annonçoit un nouvel hémiſphere, on lui ſoutenoit qu'il ne pouvoit exiſter; & quand il l'eut découvert, on prétendit qu'il avoit été connu avant lui. Ceux même qui ne lui conteſtoient point cette découverte, cherchoient à en diminuer le mérite, en la repréſentant comme facile. La réponſe de Colomb eſt très-célebre : il propoſa à ſes envieux de faire tenir un œuf debout ſur une aſſiette. Aucun d'eux n'ayant réuſſi, il caſſa le bout de l'œuf & le fit tenir. « Cela étoit bien » aiſé, dirent les aſſiſtans. Que ne vous » en aviſiez-vous donc, répondit l'Amiral »?

La reconnoiſſance publique auroit dû donner à cet hémiſphere étranger, le nom du hardi Navigateur qui le premier y avoit pénétré. C'étoit le moindre hommage qu'on dût à ſa mémoire; mais ſoit envie, ſoit inattention, ſoit jeu de la fortune qui diſpoſe auſſi de la renommée, cet honneur étoit réſervé à un homme qui ne fit que ſuivre les traces de celui, dont le nom doit être placé au-deſſus des plus beaux noms.

Ce que la fortune peut procurer de grandeurs, & faire eſſuyer d'humiliations, partagea la vie de ce grand Amiral. Il jouit peu de ſa gloire, ſi toutefois c'eſt en être privé, que de joindre à l'éclat des ſuccès, la fermeté dans les revers.

Je ſuis, &c.

Sur la route de Saint Domingue, ce 15 juin 1750.

LETTRE CXXVI.

SUITE DE SAINT-DOMINGUE.

LA mort d'Iſabelle & de Colomb mit le comble à l'infortune des habitans de l'iſle Eſpagnole. Il n'avoit pas tenu à cette Princeſſe, que la découverte du Nouveau Monde ne fût pour ces peuples, la ſource d'autant de biens, qu'elle leur a cauſé de maux. En les aſſujettiſſant à ſa Couronne, elle ne recommandoit rien avec tant d'inſtance, à ceux qu'elle envoyoit pour les gouverner, que de les traiter comme les Caſtillans même. Jamais elle ne fit éclater plus de ſévérité, que lorſque l'on contrevenoit à cette partie de ſes ordres. Vous venez de voir ce qu'il en coûta à Colomb, pour avoir ôté la liberté à quelques Indiens; cependant elle l'aimoit; elle connoiſſoit ſon mérite, & attachoit un juſte prix à ſes ſervices. On ne douta point en Eſpagne, que ſa mort n'eût ſauvé Ovando d'un châtiment exemplaire, pour les violences

que la dureté de ſon caractere lui fit commettre à Saint-Domingue. Cette iſle étoit en proie à des guerres continuelles, qui, ſuivant la méthode de ce cruel gouvernement, ſe terminoient toujours par le maſſacre des Inſulaires, & par le ſupplice de leurs Chefs.

Après le décès de la Reine, cet homme féroce entreprit de dépouiller le reſte de ces malheureux Indiens de ce qui leur reſtoit de liberté. Juſques-là, ces Inſulaires, quoique condamnés à des corvées deſtructives, à des tributs exceſſifs, avoient continué de vivre dans des bourgades, ſelon leurs uſages, & ſous le commandement de leurs Caciques. Le Gouverneur fit propoſer au Conſeil de Ferdinand, de les réduire tous à l'eſclavage, & de les répartir entre les Caſtillans, pour être employés, ſous leurs ordres, aux travaux des mines. La politique adopta un projet qui, en les mettant hors d'état de rien entreprendre, coupoit la racine à toutes les révoltes.

Ce fut là le comble de leurs malheurs & l'époque de leur ruine. On ne peut entendre ſans horreur, ce que ces infortunés eurent à ſouffrir de leurs

barbares conquérans. On les accouploit pour le travail comme des bêtes de ſomme ; & après qu'on les avoit chargés avec excès, on les forçoit de marcher à grands coups de fouet. S'ils tomboient ſous la peſanteur du fardeau, on redoubloit les mauvais traitemens ; & l'on ne ceſſoit de les frapper, qu'ils ne ſe fuſſent relevés. On ſéparoit les femmes de leurs maris ; les hommes étoient confinés dans les mines, d'où ils ne ſortoient point ; & les femmes étoient employées à la culture des terres. Dans leurs plus pénibles travaux, les uns & les autres ne ſe nourriſſoient que d'herbes & de racines. Rien n'étoit plus ordinaire que de les voir expirer, ou ſous les coups, ou de fatigue. Les meres, dont le lait étoit tari ou corrompu faute de nourriture, expiroient de foibleſſe ou de déſeſpoir, ſur le corps de leurs enfans morts ou moribonds. Quelques Inſulaires s'étant réfugiés dans les montagnes, pour ſe dérober à la tyrannie, on créa un officier, qui ſe mit en campagne avec une meute de chiens, pour donner la chaſſe à ces transfuges. Ces malheureux, nuds & ſans armes,

étoient pourſuivis comme des daims dans les forêts, dévorés par des dogues, tués à coups de fuſil, ou ſurpris & brûlés dans leurs habitations. Quelquefois on les faiſoit ſommer, par les Miſſionnaires, de ſe ſoumettre à la religion chrétienne & au Roi d'Eſpagne; & après cette formalité, qui n'étoit qu'une injuſtice de plus, on les égorgeoit ſans pitié & ſans remords. Les uns, pour prévenir une fin ſi cruelle, prirent du poiſon; d'autres ſe pendirent à des arbres, après avoir rendu ce ſervice funeſte à leurs enfans & à leurs femmes. Celles-ci, détruiſant les ſentimens de la nature par d'autres ſentimens également naturels, ſe faiſoient avorter elles-mêmes, de peur que leurs enfans ne fuſſent ſoumis à des maîtres barbares. Enfin, ces peuples furent réduits à de ſi terribles extrémités, qu'étant bleſſés à mort, ils s'enfonçoient de rage leurs fleches dans le corps, les retiroient, les prenoient avec les dents, les mettoient en morceaux, & les jettoient contre les Caſtillans, dont ils croyoient s'être bien vengés par cette inſulte.

C'étoit ainſi que les Eſpagnols éta-

bliſſoient leur domination; & quand la force leur manquoit, ils avoient recours à la perfidie. Je n'en citerai qu'un exemple, pour ne pas vous arrêter trop long-tems ſur ces ſcenes d'horreur. Un des premiers Caciques de l'Iſle étant mort, ſa ſœur Anacoana lui ſuccéda. Cette Princeſſe avoit du goût pour les Caſtillans; & quoiqu'elle les eût toujours bien traités, elle n'en avoit été payée que d'ingratitude. Ils ſe perſuaderent qu'elle ne les aimoit plus, parce qu'en effet ils lui avoient donné mille ſujets de les déteſter; & dans la crainte qu'elle ne formât contr'eux de mauvais deſſeins, ils crurent devoir la prévenir. Le Gouverneur Ovando ſe mit à la tête de quatre cens hommes, & vint dans les états d'Anacoana, ſous prétexte de recevoir le tribut que la Reine devoit à la Couronne d'Eſpagne, & afin, diſoit-il, de rendre ſes devoirs à une Princeſſe, qui s'étoit déclarée dans tous les tems en faveur de ſa nation. La Reine reçut cette nouvelle avec de grandes démonſtrations de joie, & ne fut occupée que de faire au Gouverneur une réception digne d'elle & de lui. Elle aſſembla tous ſes vaſſaux

pour groſſir ſa Cour, & donner une haute idée de ſa puiſſance. A l'approche d'Ovando, elle ſe mit en marche pour aller à ſa rencontre; & l'on ſe donna mutuellement des marques de la plus ſincere amitié. Le Gouverneur fut conduit au palais, où il trouva un feſtin magnifique. Cette fête dura pluſieurs jours: Ovando, de ſon côté, en propoſa une à la Princeſſe pour le dimanche ſuivant. Il lui fit entendre que pour y paroître avec plus de grandeur, elle devoit avoir toute ſa nobleſſe autour d'elle. Cet avis flatta l'ambition d'Anacoana, ſans lui inſpirer de défiance. Toute ſa Cour ſe trouva donc raſſemblée dans une ſalle ſpacieuſe, qui donnoit ſur la place où cette fête barbare devoit s'exécuter. Les Eſpagnols parurent en ordre de bataille. L'infanterie, qui marchoit la premiere, occupa, ſans affectation, toutes les avenues; la cavalerie vint enſuite avec le Gouverneur, & s'avança juſqu'à la ſalle qu'elle inveſtit. Les cavaliers mirent le ſabre à la main. Ce ſpectacle fit frémir la Reine & tous les convives. Sans leur donner le tems de ſe reconnoître, après un ſignal dont

on étoit convenu, l'infanterie fit main baſſe ſur le peuple ; & les cavaliers ayant mis pied à terre, entrerent bruſquement dans le lieu du feſtin. Tous les ſeigneurs furent attachés aux colonnes ; & ſur le champ on mit le feu à la ſalle, où ces infortunés furent réduits en cendres. La Reine, deſtinée à des traitemens plus honteux, fut chargée de chaînes, & mourut ſur un gibet.

Le croiriez-vous, Madame ? c'étoit un motif de religion, qui animoit cette férocité Eſpagnole. Ils croyoient, ces deſtructeurs dévots & barbares, que pour travailler plus efficacement à la propagation de la foi, la religion donnoit à ceux qui la profeſſent, le droit de perſécuter inhumainement ceux qui refuſoient de la ſuivre ; c'eſt ſur cette idée, que brigands & chrétiens, tout à la fois, ils traiterent ſi cruellement les peuples de l'Amérique. Mais quels chrétiens ! grand Dieu ! quels miſſionnaires, que des ſoldats féroces, qui maſſacrent des nations entieres, pleines de droiture & d'humanité, & font ſubir les ſupplices les plus infames & les plus horribles, à des Princes, à des Rois, à des Empereurs qui faiſoient

le bonheur de leurs peuples ! Il eſt vrai que l'Eſpagne elle-même a déſavoué ces horreurs, & les a réparées dans la ſuite autant qu'elle a pu, par la douceur de ſon gouvernement. Eh ! pouvoit-elle répondre d'une foule d'aventuriers ſans nom, ſans état, ſans mœurs, que la miſere, le libertinage, l'amour de la nouveauté, l'eſpérance & même la certitude de faire fortune, attiroient ſur les pas des chefs de cette entrepriſe ? Pouvoit-elle prévoir que des hommes, des chrétiens, ſe porteroient à ces excès d'avarice & de barbarie ? Les croiſades, ces guerres ſi ſaintes, n'avoient-elles pas fourni, long-tems auparavant, des exemples ſans nombre de la même cruauté, de la même diſſolution, du même brigandage ? La conquête du Saint Sépulcre & celle du Nouveau Monde ſe préſentent ſous les mêmes traits ; avec cette différence, que les Sarrazins, par bonheur pour eux, ſe défendirent avec les mêmes avantages que nous, & par conſéquent avec bien plus de reſſources, que ces malheureux Américains, qui ne connoiſſoient ni nos perſonnes, ni nos mœurs, ni nos uſages, ni notre reli-

gion, ni nos habillemens, ni nos chevaux, ni nos armes, ni nos foudres, ni nos vaiſſeaux, ni notre tactique, ni notre langage, ni les motifs qui nous conduiſoient dans leur pays. Car, il faut l'avouer, ſi le zele de la religion fit voler les Eſpagnols à cette conquête, on en abuſa bientôt; & la ſoif de l'or porta les particuliers à des actions bien contraires aux premieres vues de la nation.

Ce reproche, comme vous l'avez vu, ne tombe point ſur Chriſtophe Colomb; mais la troupe des nouveaux Argonautes qui ſuivirent ce moderne Jaſon, n'étoit pas toute compoſée de héros. Des gens, dont la plupart étoient ſortis d'Eſpagne, parce qu'ils manquoient de pain, croyoient avoir droit de s'engraiſſer de la ſubſtance d'un peuple né auſſi libre qu'eux, & de diſpoſer de la vie de ces malheureux, comme d'un bien qui leur fût propre. De plus de deux millions d'Indiens, qui habitoient l'iſle d'Hayti à l'arrivée des Caſtillans, il n'en reſtoit pas quinze mille, ſix ans après la mort de Colomb. En moins de vingt années, cette multitude innombrable d'hommes avoient

tous

tous péri ſous l'empire tyrannique de leurs cruels conquérans.

L'intérêt de l'humanité & de la religion porta les Dominicains, qui s'étoient établis à Saint-Domingue, à s'armer de toute la vigueur apoſtolique, pour arrêter cette ſcandaleuſe dévaſtation. Un de ces religieux monta un jour en chaire devant les principaux de la colonie, à la tête deſquels étoit le Gouverneur, & déclama contre l'injuſtice & la barbarie, avec leſquelles on traitoit ce qui reſtoit encore de ces Inſulaires. Cet emportement de zele excita les murmures de ſon auditoire; & le Gouverneur voulant réprimander l'indiſcret prédicateur, trouva tous ſes confreres diſpoſés à le défendre. Les enfans de ſaint François prirent parti contre ceux de ſaint Dominique; & les deux ordres envoyerent des députés à la Cour d'Eſpagne, pour plaider la cauſe des Indiens & des Caſtillans. On y tint un conſeil extraordinaire, où cette grande affaire fut diſcutée, de part & d'autre, avec beaucoup de chaleur. Le réſultat fut de reconnoître le droit des Indiens à la liberté, & de les retenir dans l'eſclavage. On

fit en leur faveur pluſieurs réglemens qui ne furent point obſervés ; & c'eſt tout ce que le Roi put accorder au teſtament d'Iſabelle, qui, en mourant, avoit recommandé la douceur envers ces peuples, & ſupplié ſes enfans & ſon mari d'accomplir ſes dernieres volontés.

D'autres Miſſionnaires (c'étoient toujours des Dominicains) firent de nouveau éclater leur zele contre l'inexécution de ces ordonnances. Le célebre Barthelemi de Las-Caſas, depuis évêque de Chiapa, & dont le nom eſt encore ſi reſpectable dans les annales du Nouveau Monde, fut celui qui ſe ſignala le plus dans cette occaſion ; il paſſa les mers, & vint porter ſes plaintes aux pieds du trône. Il fut reçu avec diſtinction à la Cour, parce qu'on aime à y voir des hommes extraordinaires ; mais comme il n'avoit pour lui, que l'équité & le ſuffrage des gens de bien, ſon parti n'y fut, ni le plus nombreux, ni le plus fort. Son principal adverſaire étoit l'évêque de Darien, qui, plus attaché à ſes intérêts, qu'au bonheur de ſes ouailles, avoit eu la meilleure part à la diſtribution des Indiens, leſquels, par ce

partage, devenus ſes eſclaves, faiſoient ſa principale richeſſe. Il avoit entrepris le voyage d'Europe pour traverſer Las-Caſas, & faire valoir les droits de ſon bénéfice. La ſingularité de cette cauſe, & la célébrité des deux adverſaires piquerent la curioſité du Roi. C'étoit Charles-Quint, qui venoit d'être élu Empereur. Il convoqua une aſſemblée, où les parties intéreſſées firent valoir leurs raiſons en ſa préſence.

L'Evêque parla le premier, & dit, que ce n'étoit que ſur une connoiſſance réfléchie du naturel & des mœurs des Américains, qu'on s'étoit déterminé à les traiter avec tant de ſévérité; qu'on ne ſeroit jamais venu à bout de les réduire autrement que par la violence; qu'ils avoient tenté toutes les voies d'exterminer leurs vainqueurs, & d'anéantir la domination Eſpagnole; qu'il falloit renoncer à la conquête de leur pays, & aux avantages du Nouveau Monde, ſi on laiſſoit à ces barbares une liberté qui ſeroit fatale à leurs maîtres; qu'ils étoient d'autant moins capables d'en faire un bon uſage, qu'à cinquante ans, ils avoient l'eſprit moins avancé, que les Européens ne l'ont à dix; & qu'à

l'incapacité des enfans, ils joignoient les vices des hommes les plus corrompus; que ſemblables aux animaux, ils ſe livroient ſans honte à toutes ſortes d'infamies; que la ſeule néceſſité du travail pouvoit les contenir dans le devoir; & qu'à l'égard de la religion, la ſervitude étoit le moyen le plus efficace de la leur faire embraſſer; que vicieux comme ils l'étoient, jamais on ne ſeroit venu à bout de leur imprimer les connoiſſances néceſſaires, à moins que de les tenir dans une contrainte continuelle, & qu'ils avoient une indifférence ſi grande pour le chriſtianiſme, que pour peu qu'ils euſſent de liberté, on les verroit, au ſortir du baptême, ſe livrer à leurs anciennes ſuperſtitions; qu'au ſurplus, la religion ſe paſſeroit bien de pareils chrétiens, qui à peine étoient des hommes.

Quand le Prélat eut fini de parler, le Chancelier ordonna au Religieux de répondre; & il le fit de la maniere ſuivante. « Je fus un des premiers qui paſ» ſerent aux Indes, lorſqu'on en fit la » découverte; ce ne fut ni la curioſité, » ni l'intérêt qui m'engagerent à ce » voyage; le ſalut des Infideles fut mon

» unique objet, & mon principal motif.
» Que n'ai-je pu, au prix de mon ſang,
» racheter la perte de tant de millions
» d'ames, malheureuſement ſacrifiées
» à l'avarice & à l'incontinence des Eſ-
» pagnols! On veut nous perſuader que
» ces exécutions barbares étoient né-
» ceſſaires, pour punir ou empêcher
» la révolte des Indiens: mais qu'on
» nous diſe par où elle a commencé
» cette révolte? Ces peuples n'ont-ils
» pas reçu nos premiers Caſtillans avec
» autant de douceur que d'humanité?
» N'avoient-ils pas autant de joie à leur
» prodiguer leurs tréſors, que les Eſ-
» pagnols d'avidité à les recevoir? Ils
» nous abandonnerent leurs terres,
» leurs habitations, leurs richeſſes; &
» notre cupidité ne fut point ſatisfaite;
» nous voulûmes leur ravir encore leurs
» femmes, leurs enfans, leur liberté
» & leur vie. Prétendions-nous qu'ils
» n'en duſſent témoigner aucun reſſen-
» timent?

» A force de les décrier, on vou-
» droit nous inſinuer qu'ils ne ſont pas
» même des hommes; rougiſſons de
» l'être moins qu'eux, & de nous mon-
» trer plus barbares! Qu'ont-ils fait au-

» tre choſe, que de ſe défendre contre
» d'injuſtes attaques ? Ce ſont des bru-
» taux, des ſtupides, des peuples adon-
» nés à tous les vices ! Peut-on atten-
» dre d'autres mœurs, d'une nation
» privée des lumieres de la foi ? Plai-
» gnons-les ; mais ne les accablons
» pas. Tâchons de les inſtruire, de les
» éclairer, de les réduire ſous la regle ;
» mais ne les jettons pas dans le déſeſ-
» poir. Quoi ! les chaînes & les fers ſe-
» ront-ils les premiers fruits que ces
» malheureux retireront du chriſtianiſ-
» me ? Comment en faire goûter la ſain-
» teté à des cœurs envenimés par la
» haine, & irrités par la perte de leur
» liberté ? Les apôtres ont porté des
» chaînes ; mais ils n'en ont point don-
» né aux peuples qu'ils ont convertis.
» C'eſt par la perſuaſion, par la dou-
» ceur, par la raiſon, qu'il faut prêcher
» l'évangile. La violence ne fait que
» des hypocrites, & jamais de véri-
» tables chrétiens. Je demande ſi depuis
» l'eſclavage des Indiens, on a remar-
» qué en eux plus d'empreſſement à
» embraſſer la religion ? Si leurs maî-
» tres ont travaillé à les inſtruire ? Si
» au contraire la haine qu'ils ont pour

» leurs tyrans, ne leur rend pas encore » plus odieux le culte qu'ils profeſ- » ſent » ?

Le Moine finit en implorant la clémence de l'Empereur, pour des Sujets ſi injuſtement opprimés, & lui fit entendre que Dieu lui demanderoit compte un jour de tant d'injuſtices, dont il pouvoit arrêter le cours. Charles loua le zele du Miſſionnaire, & lui promit d'apporter un prompt remede aux maux dont il avoit fait la peinture; mais ce ne fut que long-tems après, que ce Prince eut le loiſir d'y penſer; & alors il n'étoit plus tems, du moins par rapport à Saint-Domingue : car la haine de ſes habitans devenue, avec raiſon, implacable, rendit leur perte malheureuſement néceſſaire. Les quinze mille qui reſtoient encore dans l'iſle, quand Las Caſas parloit ſi vivement en leur faveur, périrent tous, à la réſerve d'un petit nombre qui échappa à l'attention des Eſpagnols. Quelques-uns ſe réfugierent dans des lieux inhabitables, & y ſubſiſterent à l'abri des pourſuites de leurs maîtres, qui croyoient leur race entiérement éteinte. Une troupe de chaſſeurs les découvrit; on les traita

avec douceur ; & ces infortunés répondirent aux avances d'amité qu'on leur fit. Ils embraſſerent le chriſtianiſme ; & s'accoutumant peu à peu aux uſages des Européens, ils contracterent des mariages avec eux. Leur petit nombre ne cauſant plus d'ombrage, on leur permit de vivre ſelon leurs coutumes. Aujourd'hui ils ſont tellement confondus avec les autres habitans, qu'il ſeroit difficile de les diſtinguer ; & en général on ne trouve pas un ſeul homme dans toute l'iſle, qui deſcende, ſans mêlange, des anciens naturels du pays.

Les Caſtillans ayant détruit les Indiens & la plupart de leurs habitations, on vit naître, par leurs mains, quantité de villes, qui éprouverent différentes révolutions. San-Domingo, dont j'ai rapporté l'origine, fut renverſée par le même ouragan, qui fit périr le fameux grain d'or dont je vous ai parlé, & les vingt-un vaiſſeaux de la flotte Eſpagnole. Cette place étoit alors à l'orient du fleuve d'Ozama ; Ovando la faiſant rétablir, en changea la ſituation, & la tranſporta ſur l'autre rive. On a blâmé cette nouvelle diſpoſition, qui la prive d'une ſource d'eau excellente, dont

elle jouiſſoit dans ſon premier emplacement. Celle des puits & de la riviere étant très-mal ſaine, on y a ſuppléé par des cîternes.

La ville occupe un terrein parfaitement uni, & s'étend du nord au ſud, le long du fleuve, dont le rivage eſt orné de magnifiques jardins. La mer borne la vue au midi; & des autres côtés, la campagne eſt d'une beauté ſinguliere. Le terroir n'en eſt cependant pas excellent, du moins aux environs de la ville; il eſt raboteux, inégal, ſemé de petites collines, & d'un fonds de pure argille. Auſſi les Eſpagnols y font-ils beaucoup de briques, & de la très-belle poterie, où l'eau ſe conſerve dans une extrême fraîcheur.

Saint-Domingue eſt aujourd'hui fort déchue de ſon ancien luſtre. Ceux qui l'ont vue dans ſon premier éclat, aſſurent qu'elle étoit une des plus belles villes du Nouveau Monde. Le palais qu'Ovando y éleva pour ſa demeure, étoit de la plus grande magnificence. Il fit bâtir une forteresſe, qui s'eſt conſervée juſqu'à ce jour. Sa principale défenſe conſiſte dans pluſieurs batteries couvertes, qui donnent ſur la mer &

ſur le fleuve. Elles ſont placées d'ailleurs ſur des roches eſcarpées, au bas deſquelles les chaloupes ne peuvent aborder, parce que les vagues y ſont toujours tres-fortes.

Les rues de la ville étoient larges & bien percées, les maiſons exactement allignées; & l'on ne craignit pas de dire à Charles-Quint, que Sa Majeſté impériale avoit habité des palais, qui n'en avoient ni les commodités, ni l'étendue, ni la richeſſe. La plupart étoient bâtis d'une ſorte de marbre qu'on trouvoit dans le voiſinage, & les autres, d'une eſpece de terre très liante, qui ſe durcit à l'air, & dure preſque autant que la brique.

Le pied des murs eſt baigné par la mer, & forme une eſpece de digue, qui met cette place à l'abri de ſes fureurs. Cent ſoixante pieces de canon la défendent également contre toutes ſortes d'attaques. La rade eſt aſſez ſûre, excepté depuis le mois de juillet juſqu'au premier d'octobre, qu'il regne ſur cette côte des ouragans d'une violence extraordinaire. Les débordemens de la riviere d'Ozama ne ſont ni fréquens, ni dangereux, parce que ſes

bords ſont élevés. On lui attribue, ainſi qu'au voiſinage de la mer, & à certains vents qui y regnent, une fraîcheur qui tempere l'ardeur du climat.

Quoique les tremblemens de terre ſoient aſſez communs dans cette partie de l'iſle, on a remarqué qu'ils y faiſoient peu de dégâts; mais les Eſpagnols y ſont ſujets à une maladie particuliere, qu'ils appellent *piſano* : elle attaque les nerfs, qui ſe roidiſſent & ſe retirent; le ſang ſe congele dans les veines; & les malades, après avoir beaucoup ſouffert du défaut de reſpiration, en meurent ordinairement : mais on aſſure qu'aucun François n'en eſt attaqué.

Peu de tems après la fondation de San-Domingo, on y établit un évêché qui fut depuis érigé en métropole. La partie de l'iſle ſoumiſe à l'Epagne, eſt de ce dioceſe; & l'Archevêque eſt primat de toutes les Indes Eſpagnoles. Son clergé eſt compoſé d'un archidiacre, de quatorze chanoines, & d'un grand nombre d'autres prêtres qui deſſervent la cathédrale. La ville n'a qu'une paroiſſe; & l'on n'en compte que dix-huit dans

tout le reſte de la colonie. Les Franciſcains, les Dominicains, les Jéſuites & les religieux de la Merci y ont des maiſons. Les égliſes en ſont très-belles, ſur-tout la métropolitaine, dont l'architecture ſuperbe eſt encore relevée par la richeſſe des ornemens. Il y a deux hôpitaux, une univerſité, un hôtel des monnoies, & quelques monaſteres de filles. Cette ville eſt auſſi le ſiége d'une Audience Royale, ou Parlement, compoſée du Préſident qui eſt en même tems Capitaine général, de quatre Conſeillers, d'un Procureur du Roi, & d'autres Officiers de judicature. Toutes les Antilles Eſpagnoles, & une partie de la terre ferme de l'Amérique en dépendent pour le civil; mais en qualité de Capitaine général, l'autorité du Préſident eſt bornée à l'iſle de Saint-Domingue. Il a ſous lui un Gouverneur d'armes, un Major, huit Aides-Majors, quatre compagnies de troupes réglées, chacune de cinquante hommes, entretenus & payés par la Cour, & une compagnie d'artillerie de quarante canoniers. Outre deux cens ſoldats que la ville fournit, il y a un corps de milice bourgeoiſe, qui comprend ſix compa-

gnies d'Indiens, de Mulâtres & de Negres libres ; & toutes ces troupes enſemble ſont environ quinze cens hommes d'armes dans la capitale & les environs.

Avant que des conquêtes plus brillantes fiſſent choiſir à l'Eſpagne un autre ſiége de ſa grandeur & de ſes forces, cette puiſſance avoit dans l'iſle pluſieurs villes conſidérables, qui ne ſont preſque plus rien aujourd'hui que de ſimples villages. Sant'Yago n'eſt qu'un bourg ouvert, ſans fortifications, ſans retranchemens, compoſé de trois ou quatre cens chaumieres, & d'une trentaine de maiſons de brique. L'air y eſt excellent ; & beaucoup de malades y viennent de toutes les parties de la colonie Eſpagnole, pour le rétabliſſement de leur ſanté. On y trouve auſſi pluſieurs François, ſortis de chez eux pour diverſes avantures, & auxquels la pureté de l'air a fait choiſir cette retraite ſalutaire.

On ſeme du bled dans ce canton ; & l'on y recueille, tous les ans, pour cent mille écus de tabac qui ſe tranſporte à la capitale. Les particuliers nourriſſent quantité de beſtiaux, dont ils font un aſſez bon commerce avec les François,

tant pour les cuirs, que les chairs salées. C'eſt d'eux que notre colonie tire preſque toute la viande qu'elle conſomme; nous leur fourniſſons en échange, de quoi ſatisfaire aux autres beſoins de la vie; car ils ne reçoivent plus rien d'Eſpagne; & la pareſſe leur ôte les reſſources de l'induſtrie & du travail. Leur pays étant propre à la culture de l'indigo, du cacao, du coton, du rocou & du ſucre, ce ſeroit un autre fonds de richeſſes, s'il étoit mieux peuplé, ou que la nation fût plus laborieuſe.

Le fleuve Yaqué, qui arroſe ce canton, roule dans ſon ſable, des grains d'or de la groſſeur d'une petite lentille. Ceux qui font leur occupation de cette recherche, en recueillent, chaque jour, pour quatre francs ou cent ſous; mais la pareſſe, & l'incommodité d'avoir ſans ceſſe les pieds dans l'eau, font négliger cet avantage aux habitans.

La Conception de la Véga, que Charles-Quint avoit pris plaiſir à peupler, étoit une des principales villes de l'iſle Eſpagnole. Elle tire ſon origine d'un château que Chriſtophe Colomb fit bâtir dans une plaine appellée *la Véga-Réal*. On y comptoit juſqu'à quinze

illes de la domination Caſtillane,
etites maiſons & de grandes égli-
ſi l'on excepte la capitale, où plu-
s bâtimens particuliers ſe reſſentent
re de ſon ancien luſtre, toutes
utres places n'offrent, pour loge-
t, que des chaumieres, où l'on eſt
ine couvert; & dans la capitale
ie, lorſque les anciennes maiſons
ent de vieilleſſe ou par accident,
ſe fait plus d'autres édifices.
a nourriture répond à la ſimplicité
ogement. « Ces gens ſont les hom-
s du monde qui vivent à moins de
is, me diſoit un François qui a paſſé
ſieurs années parmi eux : ils font
urs repas de fruits, de lait & de ra-
ies; & le chocolat ſupplée à ce qui

» cer dans leurs hamacs. Quand ils ſont
» las de dormir, ils ſe mettent à chan-
» ter, & ne ſortent de leur lit, que lorſ-
» que la faim les en arrache. Pour
» aller prendre de l'eau à la riviere ou
» à la fontaine, ils montent à cheval,
» n'euſſent-il que vingt pas à faire pour
» y arriver; & il y a toujours un che-
» val ſellé & bridé pour cet uſage. La
» plupart mépriſent l'or, ſur lequel ils
» marchent, & ſe moquent des Fran-
» çois, qu'ils voient prendre beaucoup
» de peine pour amaſſer des richeſſes,
» dont ils n'auront pas le tems de jouir.
» Ce n'eſt pas ſeulement chez eux,
» qu'ils gardent cette modération;
» ils viennent ſouvent dans nos quar-
» tiers avec un grand train de chevaux;
» & rarement on les voit entrer dans
» les hôtelleries. Ils campent le long
» des chemins, laiſſent paître ces ani-
» maux dans les champs, ſe mettent à
» couvert ſous des baraques qu'ils dreſ-
» ſent à la hâte, & vivent de viande
» boucanée, de bananes qu'ils trou-
» vent par-tout, & toujours de leur
» chocolat.

» Le ſoin de cultiver leur eſprit ne
» les occupe pas davantage; ils ſont

» d'une ignorance extrême ; à peine
» connoiſſent-ils le nom de leur an-
» cienne patrie, avec laquelle ils n'ont
» preſque plus aucune relation. Comme
» ils ont mêlé leur ſang, d'abord avec
» les Inſulaires, enſuite avec les Ne-
» gres, ils ſont aujourd'hui de toutes
» les couleurs, à proportion qu'ils tien-
» nent de l'Européen, de l'Africain, ou
» de l'Américain. Auſſi leur caractere
» participe-t-il de ces trois nations ;
» c'eſt-à-dire, qu'ils en ont contracté
» tous les vices. On leur attribue néan-
» moins quelques vertus, ſur-tout un
» profond reſpect pour la religion, qu'ils
» ſavent allier avec un libertinage ex-
» ceſſif, & cette eſpece de charité qui
» intéreſſe le cœur au beſoin d'autrui.
» Il ſe trouve, ſur les frontieres, quan-
» tité de fainéans François, qui courent
» le pays pour vivre d'aumônes : mal-
» gré l'ancienne animoſité des deux
» peuples, ils ſont très-bien traités dans
» la partie Eſpagnole ; & l'on s'y retran-
» cheroit plutôt le néceſſaire, que d'y
» laiſſer manquer de rien à ceux qui
» demandent des ſecours ».

Les Eſpagnols, maîtres de plus de la moitié de l'iſle de Saint-Domingue, en

poſſedent le meilleur terrein le long des côtes ; mais ils en tirent peu de profit, comme vous l'avez vu, parce qu'ils en négligent la culture. Le milieu du pays, occupé par une longue chaîne de montagnes, eſt preſque déſert. Il en ſort une infinité de rivieres ; mais la plupart ne peuvent paſſer que pour de ſimples ruiſſeaux ou des torrens. L'eau en eſt agréable, & même ſalutaire ; mais ſi vive & ſi fraîche, qu'il en faut boire avec diſcrétion ; & il eſt même dangereux de s'y baigner. Quelques-unes de ces rivieres ſont d'une largeur aſſez conſidérable, & pluſieurs charrient des grains d'or avec le ſable.

Les voyageurs vantent deux lacs, dont ils rapportent diverſes ſingularités : celui de Xaragua a dix-huit lieues de long, & deux ou trois de large ; & ſes eaux ſont ſalées comme celles de la mer. On y pêche des poiſſons de la premiere grandeur, les mêmes qu'on trouve dans l'Océan, à l'exception des baleines & de quelques autres de cette nature. Le ſecond lac, célébré par les Caſtillans, eſt ſur la cime d'une très-haute montagne. Le gouverneur Ovando en ayant entendu faire des récits

merveilleux, donna la commiſſion de le viſiter à deux officiers de réſolution. Le mont eſt ſi élevé & ſi roide, que les deux obſervateurs eurent beaucoup de peine à gagner le ſommet. Outre la laſſitude, ils furent arrêtés par un grand bruit qui les effraya. Le froid étoit exceſſif, le chemin toujours plus difficile; & à meſure qu'ils montoient, le bruit devenoit plus terrible. Ils arrivèrent enfin au haut de la montagne, où ils découvrirent le lac en queſtion; mais ils n'eurent pas la hardieſſe d'en approcher: le bruit qui croiſſoit toujours, leur cauſa tant d'épouvante, qu'ils ne penſerent qu'à s'en retourner. Voilà tout ce qu'on a pu ſavoir de ce lac fameux, dont les Caſtillans, auſſi ſuperſtitieux que crédules, ont raconté & cru beaucoup de fables.

Dans ce moment, j'entends crier *terre*: un matelot vient de découvrir les côtes de Saint-Domingue, la curioſité m'appelle ſur le tillac; je reviendrai finir ma lettre. . . . . Que cette iſle offre un coup d'œil agréable! Une vaſte plaine, d'immenſes prairies, des habitations bien cultivées, des jardins plantés, les uns d'indigo, les

autres de canes à ſucre, rangés avec ſymmétrie ; l'horizon borné, ou par la mer, ou par des montagnes couvertes de bois, qui s'élevant en amphithéatre, forment une perſpective variée ; des chemins tirés au cordeau, bordés par des haies vives de citronniers & d'orangers ; mille fleurs qui réjouiſſent la vue & parfument l'air : voilà, Madame, les objets charmans, que préſente, de loin, l'aſpect riant de l'iſle de Saint-Domingue.

Je ſuis, &c.

Près de l'iſle de Saint-Domingue, ce 21 juin 1750.

LETTRE CXXVII.

SUITE DE SAINT-DOMINGUE.

VOUS avez vu les Caſtillans, après avoir fait la découverte de cette iſle, ſe rendre maîtres du pays, le dévaſter, en maſſacrer les habitans, y fonder une colonie, bâtir des villes & y établir une puiſſance que le tems, des conquêtes plus importantes, & l'extrême pareſſe des Eſpagnols ont preſque détruite.

Une ſcene nouvelle va s'offrir à vos regards : ce ſont les François qui doivent y figurer. Voyez les s'élever ſur les débris des Caſtillans, & former, dans la partie du Nord, une des plus riches, des plus floriſſantes colonies du Nouveau Monde. Elle doit ſon origine à la hardiſſe déſeſpérée d'un peuple nouveau, que le haſard compoſa d'Anglois, de Bretons, & ſur-tout de Normands. Leur union & leur origine furent à peu près celles des anciens Romains : leur courage fut plus impétueux & plus terrible.

Il s'agit de ces Flibuſtiers, dont je vous ai tant parlé dans ma lettre ſur la Jamaïque. Ils vinrent s'établir, comme je l'ai dit, ſur les côtes ſeptentrionales de l'Iſle Eſpagnole. Les uns continuerent à courir les mers; les autres firent leur occupation de la chaſſe; quelques-uns s'attacherent à la culture des terres; mais rien ne contribua plus au ſuccès de cet établiſſement, que le ſecours des vaiſſeaux François, qui commencerent à le viſiter. Les Normands ſurtout y arriverent, comme dans le dixieme ſiecle ils alloient à la conquête de l'Angleterre, &, dans le douzieme, à celle de la Pouille. Ils amenoient des *Engagés* qu'ils vendoient pour trois ans, & dont on tiroit les mêmes ſervices que des Negres. Dans l'occaſion on les employoit à la guerre: il s'en trouva même de fort braves, & d'aſſez habiles, pour faire une fortune immenſe, après s'être délivrés de la ſervitude.

A l'égard des Chaſſeurs ou Boucaniers, ils n'avoient point d'autres demeures, que ce qu'ils nommoient leurs *Boucans*: c'étoient de petits champs défrichés, où ils avoient des claies pour boucaner la viande, un eſpace pour

étendre les cuirs, & des barraques, dont toute la commodité ſe réduiſoit à les mettre à couvert de la pluie & de l'ardeur du ſoleil. Comme ils n'avoient ni femmes ni enfans, ils étoient dans l'uſage de s'aſſocier deux à deux pour vivre enſemble, & ſe rendre réciproquement toutes ſortes de ſervices. Les biens étoient communs entr'eux, & demeuroient à celui des deux qui ſurvivoit à l'autre. La droiture & la franchiſe étoient ſi bien établies, non-ſeulement entre les deux aſſociés, mais d'une ſociété à l'autre, que ce qu'on ne trouvoit pas chez ſoi, on l'alloit prendre librement chez ſes voiſins, ſans autre aſſujettiſſement, que d'en demander la permiſſion; & l'on ne connoiſſoit d'ailleurs d'autres loix, qu'un bizarre aſſemblage de conventions, dont la coutume faiſoit toute l'autorité.

Les Boucaniers ſe croyoient affranchis de toute obligation précédente, par le baptême de mer, qu'ils avoient reçu au paſſage du tropique. La religion même conſervoit ſi peu de droits ſur eux, qu'à peine ſe ſouvenoient-ils du Dieu de leurs peres. Il y a apparence que s'ils ſe fuſſent perpétués dans cet

état, juſqu'à la ſeconde ou troiſieme génération, il euſſent eu moins de connoiſſance du ciel, que les Caffres, les Hottentots & les Caraïbes. Ils avoient quitté juſqu'au nom de leurs familles, pour y ſubſtituer des ſobriquets, dont la plupart ont paſſé à leurs deſcendans. Cependant ceux qui ſe marierent dans la ſuite ſignerent leurs véritables noms; & c'eſt ce qui a donné lieu à ce proverbe du pays : « qu'on ne connoît bien » les gens, qu'au tems du mariage ».

L'habillement des Boucaniers conſiſtoit en une chemiſe teinte du ſang des animaux qu'ils avoient tués, un caleçon encore plus ſale, une courroie qui leur ſervoit de ceinture, & d'où pendoit un grand couteau dans une large gaîne. Leur chapeau étoit ſans bord, excepté ſur le devant, d'où ils en laiſſoient pendre un bout pour le prendre. Ils ne ſe ſervoient point de bas; leurs ſouliers étoient de peau de cochon; & leur arme, un grand fuſil qui portoit des balles de ſeize à la livre.

Chacun avoit, à ſa ſuite, un certain nombre d'Engagés, & une meute de vingt ou trente chiens, parmi leſquels il y en avoit toujours un qui alloit devant,

vant, & conduiſoit toute la troupe. Dès que la proie étoit éventée, les autres accouroient, & l'arrêtoient en aboyant autour d'elle, juſqu'à ce que le Boucanier fût poſté pour la tirer. La bête étoit écorchée ſur le champ; & le maître en prenoit un des plus gros os, qu'il caſſoit pour en ſucer la moëlle. C'étoit le déjeûné ordinaire des Boucaniers: ils abandonnoient les autres os à leurs Engagés. On continuoit la chaſſe, juſqu'à ce qu'on eût tué autant de bêtes qu'il y avoit de perſonnes. Ces gens ne connoiſſoient point d'autre nourriture: du piment avec du jus de citron, en faiſoit tout l'aſſaiſonnement. La table étoit une pierre ou tronc d'arbre: de l'eau claire pour toute boiſſon, & jamais de pain. L'occupation d'un jour étoit celle de tous les autres, juſqu'à ce qu'on eût raſſemblé le nombre de cuirs qu'on s'étoit engagé à fournir aux navires. Tels étoient les Boucaniers de Saint Domingue, qui, avec les Flibuſtiers, les Colons & les Engagés, compoſoient la nouvelle colonie. C'eſt du mélange de ces quatre ſortes d'habitans, que ſe forma le corps, auquel on donna le nom d'Aventuriers.

La néceſſité de ſe défendre contre les Eſpagnols, alarmés de leur voiſinage, les fit penſer à ſe choiſir un Chef. Ils déférerent le commandement à un proteſtant, nommé *le Vaſſeur*: c'étoit un homme brave, & qui paſſoit pour habile dans toutes les parties du génie. Il ſoutint cette réputation, par la maniere dont il ſe défendit, ſoit dans la petite iſle de la Tortue, ſoit dans la grande iſle de Saint-Domingue. Heureux s'il eût gouverné ſa colonie avec autant de modération, qu'il avoit montré de valeur & de conduite! Mais lorſqu'il ſe crut à couvert des dangers du dehors, il compta pour rien l'affection de ceux qui étoient ſous ſes ordres; & bientôt il s'attira leur haine. Il commença par les Catholiques, auxquels il interdit tout exercice de leur religion. Il fit brûler leur chapelle, & chaſſa deux prêtres qui la deſſervoient. Il traita guere mieux les Proteſtans, qu'il chargea d'impôts & de corvées: il mit des taxes exceſſives ſur toutes les denrées, & exerça enfin une véritable tyrannie. Les fautes les plus légeres étoient toujours punies avec excès. Il avoit fait faire une cage de fer, où l'on

ne pouvoit être debout ni couché, & qu'il nommoit ſon enfer : c'étoit aſſez de lui avoir déplu, pour y être enfermé. On n'étoit guere plus à ſon aiſe dans un certain donjon, qu'il appelloit ſon purgatoire. Cependant, malgré la dureté de ſon gouvernement, il ſut tourner avec tant d'adreſſe l'eſprit de ſes ſujets, en leur faiſant enviſager cette petite république, comme un aſyle pour tous les Hugenots qui voudroient faire profeſſion libre de leur ſecte, qu'ils conſentirent à le reconnoître pour leur prince. Il jouit pendant quelques années de ce titre imaginaire, qui fut enfin étouffé dans ſon ſang par la main d'un homme, à qui il avoit enlevé ſa maîtreſſe.

La Cour de France feignit long-tems d'ignorer les entrepriſes de ces aventuriers contre les Eſpagnols, & déſavoua leur conduite, ne jugeant pas à propos de ſe brouiller avec l'Eſpagne, pour un pays qu'elle n'étoit pas ſûre de garder. Mais lorſqu'elle vit qu'ils étoient aſſez nombreux, aſſez forts, aſſez riches pour tenir tête à leurs ennemis, elle les avoua pour ſes ſujets, & leur envoya un corps de troupes régulieres,

pour les aider à conſerver leurs conquêtes. Fontenai, chevalier de Malthe, fut nommé, par la Cour, pour régir ce petit état, en qualité de Gouverneur de la Tortue & de la côte de Saint-Domingue : c'eſt le premier François qui ait été revêtu de ce titre.

Des talens médiocres n'auroient pas ſuffi, pour inſpirer le goût de l'ordre à des gens d'un caractere ſi ſingulier, & en former une colonie réguliere. D'Ogeron, qui ſuccéda au chevalier de Fontenai, poſſédoit au plus haut degré, ceux qui convenoient à cette grande entrepriſe. Sa mémoire eſt encore en vénération à Saint-Domingue, où il paſſe pour le véritable fondateur de cet établiſſement. Son peuple n'étant pas à portée de ravir des épouſes, comme les compagnons de Romulus, il fit venir cent filles de France; mais ce nombre ne ſuffiſant pas pour tous les habitans, deux hommes tiroient aux dez une fille; le gagnant l'épouſoit; & le perdant n'avoit droit de vivre avec elle, que quand le premier étoit occupé ailleurs.

Quoique cet envoi ne fût pas conſidérable, on ne laiſſa pas de remarquer.

bientôt quelque changement dans la colonie ; mais ſi ces femmes communiquerent à leurs maris quelques-unes des vertus naturelles à leur ſexe, ceux-ci leur inſpirerent, à leur tour, celles qui ſont propres aux hommes ; car on prétend qu'elles ont porté fort loin la valeur militaire. La facilité qu'elles trouverent à ſe marier, en attira d'autres ; & ſi le miniſtere eût ſecondé les vues, & répondu aux demandes du Gouverneur, la colonie ſeroit encore plus peuplée. Ces femmes, comme la plupart de celles qu'on a fait paſſer, en différens tems, dans le Nouveau Monde, n'étoient guere connues que par leurs débauches ; mais les Boucaniers n'étoient pas bleſſés de ces mœurs. « Je ne » vous demande pas compte du paſſé, » diſoit le mari à celle que le ſort lui » deſtinoit : répondez-moi ſeulement » de l'avenir ; je vous quitte du reſte ». Puis frappant de la main ſur le canon de ſon fuſil, il ajoutoit : « Voilà qui me » vangera de tes infidélités : ſi tu me » manques, il ne te manquera pas ».

Le nouvel établiſſement continua de devoir ſes accroiſſemens au Gouverneur. Après ſa mort, on y trouva ſept

à huit mille perſonnes, dont la moitié pouvoit être employée aux expéditions les plus difficiles. Elles étoient entretenues dans une vigilance continuelle, par la crainte des Eſpagnols, qui ne ceſſoient de les regarder comme des corſaires. La France fermoit les yeux ſur leurs pirateries, parce qu'ils gagnoient toujours du terrein; & à la fin elle acquit un droit légitime ſur une partie de l'iſle de Saint Domingue, par la ceſſion que lui fit l'Eſpagne au traité de Riſwick.

Une des cauſes qui contribuerent encore à l'agrandiſſement de cette colonie, fut la priſe de Saint-Chriſtophe par les Anglois, en 1690. Les François qui l'habitoient, transférés dans les autres iſles, & ſpécialement à Saint-Domingue, y porterent de la politeſſe, des ſentimens d'honneur, des principes de religion; car on prétend que de tous nos établiſſemens en Amérique, celui de Saint-Chriſtophe avoit toujours été le mieux policé; & il étoit même paſſé en proverbe aux Antilles, que la nobleſſe étoit à Saint-Chriſtophe, les bourgeois à la Guadeloupe, les ſoldats à la Martinique, & les payſans à la Grenade.

Quelques années avant cette époque, on avoit ſongé à régler l'adminiſtration de la juſtice à Saint-Domingue. Juſques-là elle n'étoit rendue que par des officiers militaires, qui n'avoient aucune connoiſſance des loix. On créa un Conſeil Supérieur & des ſiéges royaux. A l'égard du gouvernement ſpirituel, vous avez vu l'état de la religion ſous les Boucaniers; mais lorſqu'ils commencerent à ſortir de leur barbarie, à meſure qu'une paroiſſe ſe formoit; elle étoit deſſervie par le premier prêtre qui venoit ſe préſenter. Pluſieurs paſſerent entre les mains des Capucins; mais l'air du pays ſe trouva ſi contraire à l'habillement, & au genre de vie de ces religieux, qu'ils demanderent la liberté de ſe retirer. Les Jéſuites, qui ne dédaignerent pas de leur ſuccéder, partagerent leurs dépouilles avec les Dominicains. Il y a cependant encore quelques Capucins mêlés avec les Jacobins.

La tranquillité générale, rendue à l'Europe & à l'Amérique par le traité d'Utrecht, mit la colonie Françoiſe de Saint-Domingue en état de ſe peupler & de s'établir plus ſolidement. Alors

les Flibuſtiers ſe voyant réduits à l'oiſiveté, ſe diſperſerent. L'Angleterre & la France ceſſerent de les protéger, quand elles n'eurent plus beſoin d'eux; & après qu'ils eurent cauſé preſque autant de mal aux Eſpagnols, que ceux-ci en avoient fait aux Américains, les uns allerent jouir, dans leur patrie, de leurs richeſſes; les autres moururent des excès où ces richeſſes les entraînerent; la plupart ſe répandirent dans les habitations, & devinrent plus utiles par leur travail, qu'ils ne l'avoient été par cette longue ſuite d'expéditions, qui feront l'étonnement de la poſtérité.

Bientôt après, ce pays fut érigé en gouvernement général, avec le titre, pour celui qui commande, de Gouverneur des Iſles ſous le Vent. On y nomma, dans la ſuite, un Intendant; & c'eſt communément au Cap-François, capitale de la colonie, que l'un & l'autre font leur réſidence. Dans ces deux Officiers eſt renfermée une juriſdiction particuliere, nommé le *Tribunal d'Attribution Commune*. Elle conſiſte à connoître excluſivement des conteſtations qui peuvent s'élever au ſujet des conceſſions accordées par le Roi; conceſ-

ſions qui ſont ici le premier fondement de toute propriété. On conçoit les abus d'une juriſdiction compoſée de deux Juges, qui, quand ils ſe trouvent d'avis différens, n'ont aucuns moyens de conciliation, ni aucune loi fixe pour appuyer leurs jugemens.

Le Cap, qui, dans les commencemens, n'étoit qu'un amas fortuit de cabanes, eſt aujourd'hui une ville aſſez grande, bâtie ſur la côte ſeptentrionale, au pied d'une chaîne de montagnes qui l'environnent en partie, & lui ſont une eſpece de couronnement. Elles ſont, ou cultivées par les habitans, ou couvertes de bois, & forment un amphithéatre varié & agréable. Un des côtés de cette place s'étend le long de la rade, qui peut avoir trois lieues de circuit: c'eſt une eſpece de baie, qui n'eſt ouverte qu'au vent du nord, & dont l'entrée eſt défendue par un fort taillé dans le roc. Cette forteresſe, bien munie d'artillerie, s'avance dans la mer, & y forme un promontoire ou Cap, d'où la ville tire ſon nom. Le port eſt rempli de bâtimens de toute eſpece: il n'en vient pas moins de cinq cens, chaque année, qui l'entretiennent dans un

mouvement continuel, & lui donnent l'air très vivant. Les rues qui ſont alignées & ſe coupent, dans les traverſes, à angles droits, ont plus de trente pieds de largeur; & il y a, dans le centre, une belle place, en face de laquelle eſt l'égliſe paroiſſiale; au milieu, une fontaine, & ſur les extrêmités, des allées d'arbres, qui donnent de l'ombre & de la fraîcheur. Les maiſons ſont baſſes & bâties pour la commodité du commerce. Les principaux édifices ſont les caſernes, & un grand magaſin ſur le bord de la mer, où le Conſeil Supérieur & la juſtice ordinaire tiennent leurs ſéances. La garniſon, les gens de loix, l'amirauté, l'état major, les négocians, les créoles & les negres compoſent un nombre d'environ dix mille habitans. A une demi-lieue de la ville, eſt un hôpital deſſervi par les Freres de la Charité, un Médecin du Roi, un Chirurgien major, &c.

Les poſſeſſions Françoiſes, dans l'iſle de Saint Domingue, ſont partagées en différens quartiers. Celui du Cap occupe une plaine longue de vingt lieues, & large de quatre. Elle eſt bornée au Nord, par la mer, & au Midi, par une

chaîne de montagnes, où ſe trouvent des vallées également agréables & fertiles. Ces montagnes même n'ont rien d'affreux; la plupart ne ſont pas d'une hauteur extraordinaire; & pluſieurs peuvent être cultivées juſqu'à la cime. La plaine contient cinq ou ſix paroiſſes, nommées la petite Anſe, le quartier Morin, la Limonade, le Trou, l'Acul, le Morne-Rouge, &c. Il y a d'autres lieux, voiſins ou éloignés du Cap, appellés Dondon, Margot, le Borgne, Pilate, le Four, le Morne-en-Diable, Marmelade, Jaquemel, Maſſacre, & autres noms ſemblables, qui ſe reſſentent preſque tous de la baſſe groſſiéreté des premiers habitans. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait auſſi quelques noms diſtingués; mais ils ſont rares, & viennent des Eſpagnols, tels que Coridon, Artibonite, Guanaminte, Tiburon, &c.

On vante la bonté du terrein, l'excellence des productions, la multitude des eaux, la beauté des chemins, la quantité de ſucreries, de raſineries, les riches récoltes de coton, d'indigo, de café, de tabac, le nombre enfin & l'étendue des plantations qui couvrent l'immenſité de cette plaine. C'eſt un

des quartiers de la colonie les plus anciennement habités : les fonds de terre y ſont admirables. La plupart des propriétaires demeurent en France, & font régir leurs biens par des Economes.

Toute la plaine du Cap eſt coupée par des chemins de quarante pieds de large, tirés au cordeau, & preſque tous bordés de haies de citronniers, chargées de fruits, & aſſez épaiſſes pour ſervir de barrieres contre les bêtes. Divers particuliers ont auſſi planté de longues avenues d'arbres, qui conduiſent à leurs habitations. Les ruiſſeaux qui tombent du haut des rochers, & ſerpentent de toutes parts, roulent des eaux d'une fraîcheur ſurprenante : auſſi les habitans n'ont-ils pas de remede plus ſûr contre les effets d'une exceſſive chaleur, que d'aller reſpirer l'air, & boire de l'eau des montagnes. Ils peuvent à peu de frais, la changer en limonade ; il ſe trouve des citrons ſur tous les grands chemins ; & le ſucre y eſt très-commun.

Outre l'avantage d'une extrême fertilité, on prétend que cette plaine a diverſes ſortes de mines : mais pour les cultivateurs, & pour l'état même, le

ſucre & l'indigo ſont plus profitables, que des mines d'or. Le ſucre ſeul produit un revenu de plus de ſix millions. Les profits de l'indigo ſont évalués à la moitié. Ceux du tabac ſeroient encore plus conſidérables, ſi la vente de celui de Saint-Domingue n'étoit pas défendue en France. Le café eſt une autre denrée, dont on fait un très-grand commerce.

La ville de Léogane, ſituée dans la partie méridionale de la colonie, paſſe avec raiſon, pour une des principales de cette iſle. Elle doit ſon origine aux Eſpagnols qui la fonderent ſous le nom de *Sancta Maria de la Vera-Paz*; mais celui d'Yaguana, que les ſauvages donnoient au lieu où elle eſt placée, a prévalu dans l'uſage; & les François en ont formé celui de *Léogane*. Elle occupe le fond d'un golphe, où il y a un port paſſable, & un fort pour ſa défenſe. Sa ſituation eſt regardée comme peu avantageuſe : ſes environs ſont marécageux : ce qui en rend l'air malſain, ſur-tout pour les Européens. L'extrême chaleur qui y regne, jointe aux excès qui s'y commettent en tout genres, occaſionne des maladies dangereu-

& plus lucratif, que le produit des métaux. Cette région enfin ſemble avoir été particuliérement favoriſée de la nature, non-ſeulement par les productions qui lui ſont particulieres, mais par la facilité avec laquelle on y voit réuſſir toutes celles des autres pays.

La mer & les rivieres fourniſſent d'excellens poiſſons : mais elles ſont remplies de crocodiles, appellés ici, comme dans toute l'Amérique, des *Caimans*. On aſſure qu'ils ont un inſtinct admirable, pour aller chercher leur proie juſques dans les forêts, où ils dreſſent des embûches aux animaux qu'ils veulent ſurprendre. La nature leur apprend à les ſaiſir par le muſeau, pour leur ôter la reſpiration ; & ils les entraînent enſuite au fond de l'eau. Quand un cheval ſauvage entre dans une riviere, il hennit & frappe du pied, comme pour épouvanter ſon ennemi, & l'obliger à faire quelque mouvement qui ſerve à le découvrir. Les chiens de chaſſe ont le même inſtinct : ils s'arrêtent au rivage, jappent de toutes leurs forces ; & s'ils s'apperçoivent de quelque agitation, ils ſe privent de boire, & quittent leurs maîtres, plutôt que de s'expoſer à être dévorés.

Le

Le lamentin eſt un autre animal qui ſe pêche dans les fleuves & les mers de Saint Domingue. Chriſtophe Colomb, qui donnoit volontiers dans le merveilleux, pour rendre ſes découvertes plus célebres, le prit pour la ſyrene des anciens. Le lamentin n'a jamais chanté; il jette des larmes & ſe plaint, lorſqu'on le tire à terre; & c'eſt de-là que lui vient le nom qu'il porte. Deux nageoires qu'il a ſur les deux épaules, à peu près de la figure de deux mains, & dont il ſe ſert également pour nager & pour tenir ſes petits, l'ont fait nommer *Manati* par les Eſpagnols. Si l'on en croit ces derniers, on a vu des lamentins ſi familiers, qu'on les attiroit en les appellant. On les chargeoit comme des chameaux; & ils portoient paiſiblement leur fardeau, juſqu'à l'autre rive. Ils mangeoient ce qu'on leur donnoit à la main, & ſuivoient, juſques dans les maiſons, ceux qui les nourriſſoient. Ils jouoient avec les enfans, & paroiſſoient prendre beaucoup de plaiſir à la muſique. Ils ſouffroient qu'on montât ſur leur dos, & paſſoient juſqu'à dix hommes à la fois, du bord d'un lac à l'autre. La crédulité eſpa-

n'eſt que par ſucceſſion de tems, & après un long ſéjour, qu'on peut accoutumer les nouveaux venus aux vivres du pays. Cette nourriture étrangere leur cauſe des maux d'eſtomac, qui dégénerent en hydropiſie, les rend d'ailleurs peu capables de fatigue. Les Créoles même s'y habituent difficilement; & une couleur livide déſigne toujours ceux qui en font uſage. Jugez de la difficulté d'y réduire, dans un cas de néceſſité, des hommes qui n'y ſeroient pas faits : ce ſeroit un hôpital ambulant, dont on ne tireroit aucun ſervice. Mais quand il ſeroit poſſible de les y accoutumer, le ſol ne produit pas même aſſez de cette nourriture, pour la ſubſiſtance de ceux à qui elle eſt propre, & que les ſéchereſſes fréquentes réduiroient ſouvent à la famine, ſans les reſſources d'Europe. Cette diſette de denrées produit la cherté ; & la cherté augmente le déſagrément des troupes dans un pays, où leur pauvreté contraſte, d'une maniere ſi humiliante, avec l'aiſance, la richeſſe, le luxe des autres habitans.

On prétend que les terres où eſt ſitué Léogane, furent autrefois érigées en principauté, en faveur d'une fille

naturelle de Philippe III, roi d'Eſpagne, qui y finit ſes jours. On y voyoit encore, il y a quelques années, les reſtes d'un château, où l'on dit que cette princeſſe faiſoit ſa réſidence : les habitans les ont démolis, pour faire ſervir les briques à leurs uſages. Ce château étoit bâti dans un lieu nommé le *grand Boucan*, parce que les Boucaniers s'y raſſembloient au retour de leur chaſſe, pour y préparer la chair des animaux qu'ils avoient tués.

Le terrein, qu'on nomme proprement la plaine de Léogane, a moins d'étendue que celle du Cap. C'eſt un pays uni, que les rivieres qui l'arroſent, rendent fertile en ſucre, en indigo, en café, en fruits, légumes, & autres productions qui paſſent pour les meilleures de l'iſle. La chaleur y eſt ſi grande, qu'elle brûleroit les potagers, ſi l'on n'avoit ſoin d'élever, ſur les planches nouvellement ſemées, des eſpeces de toîts couvets de broſſailles, qui, ſans les priver d'air, les garantiſſent du ſoleil.

J'ai nommé les deux villes de la colonie Françoiſe de Saint-Domingue, qui peuvent en être regardées comme

les capitales, l'une dans la partie du Nord, & l'autre dans celle du Sud. Il en eſt de moins conſidérables, qui occupent les mêmes contrées, telles que Port-Plate, le port Margot, Saint-Marc, le port de Paix, & la pointe Saint-Louis, au Septentrion; le grand & le petit Gouave, le port au Prince, les caps Mongon, Dame-Marie, Tiburon; le fond de l'iſle à Vache, la Caye-Saint-Louis, le fort Dauphin, l'Eſterre, le Cul-de-Sac, &c.

Je ne dis rien de pluſieurs petites iſles Françoiſes & Eſpagnoles, qui environnent Saint-Domingue, & en ſont comme les annexes. Les principales ſont la Soana, la Beata, Sainte-Catherine, Altavela, Avache, la Gouave & la Tortue. Vous avez vu que cette derniere a été le premier ſéjour des François, & comme le berceau de la colonie. Son nom lui vient de ce qu'étant vue de loin, elle a la forme de cet animal. Sa longueur, de l'orient à l'occident, eſt de ſept lieues; & ſa largeur de deux, du ſeptentrion au midi. La partie du nord eſt eſcarpée & environnée de rochers à fleurs-d'eau, qui la rendent inacceſſible. Le côté du ſud

eſt plus uni. Il ſe trouve une montagne dans le milieu de l'iſle, qui la traverſe dans toute ſa longueur, en s'abaiſſant inſenſiblement, & laiſſant une certaine étendue de terrein, propre à être cultivé. Il y a de fort beaux bois, & quantité d'arbres fruitiers, tels que des orangers, des citronniers, des bananiers, &c. On n'y voit point de riviere, mais ſeulement quelques ſources, qui ne ſuffiroient pas pour fournir l'eau néceſſaire, ſi la Tortue étoit encore habitée. Auſſi étoit-on obligé autrefois, de boire de l'eau de pluie que l'on conſervoit dans des citernes. L'iſle à Vache fut auſſi très-fréquentée par les Flibuſtiers qui en faiſoient leur rendez-vous, pour le partage de leur butin.

Les habitans des villes Françoiſes de Saint-Domingue, & ſpécialement ceux des capitales, ſont riches, prévenans, affables, généreux, compatiſſans, francs, ſinceres, & d'une bonne ſociété. Pluſieurs vivent dans une magnificence qui ne le cede à aucun de nos plus grands ſeigneurs; mais quelque immenſe que ſoit leur fortune, ils ſavent ſe mettre à l'abri de l'envie, par le bon uſage

qu'ils en font, & l'hoſpitalité qu'ils exercent envers ceux qui nouvellement arrivés, & manquant de connoiſſances, ſe trouvent dans le cas de les réclamer. Cette vertu eſt l'héritage qu'ils ont conſervé le plus entier de ces anciens Aventuriers, auxquels la plupart doivent leur origine. On croit la reſpirer avec l'air de Saint-Domingue. Les Indiens la portoient déjà fort loin avant la conquête; les Eſpagnols l'ont pratiquée comme eux; & les François ne le cèdent ni aux uns, ni aux autres. Il n'eſt pas juſqu'aux negres, qui ne s'y diſtinguent d'une maniere admirable pour des eſclaves, à qui l'on fournit à peine les néceſſités de la vie. Un étranger peut voyager dans l'intérieur des terres; il ſuffit de porter un extérieur décent, qui annonce de l'honnêteté, pour être bien reçu d'habitations en habitations. S'il eſt dans le beſoin, on lui donne libéralement de quoi continuer ſon voyage: ſi c'eſt une perſonne de naiſſance, qui ſoit dans l'infortune, l'empreſſement eſt général pour lui offrir un aſyle: on ne lui laiſſe point l'embarras d'expoſer ſa ſituation; chacun le prévient. Il ne doit pas craindre

: rendre importun par un trop long
ur; on ne ſe laſſe point de le voir :
:es, chevaux, voitures, tout eſt à
iſpoſition; & s'il part, on lui fait
nettre de revenir auſſi-tôt qu'il
libre. On m'a nommé des particu-
, qui, dès qu'un vaiſſeau arrivoit de
ıce, alloient ſur le rivage voir dé-
juer les paſſagers, pour les conduire
; leurs maiſons, & les y retenoient
u'à ce que le tems, leurs conſeils,
s ſoins & leurs ſecours leur procu-
:nt des établiſſemens avantageux.
.a charité eſt la même pour les or-
lins : jamais le public n'en demeure
rgé; les plus proches parens ont la
férence; & à leur défaut, ce ſont
parains & les maraines qui en pren-
ıt ſoin. Si cette derniere reſſource
nque encore à quelque malheureux
ant, le premier qui peut s'en ſaiſir,
arde comme un bonheur de l'avoir
:z ſoi, & de lui ſervir de pere.
Les femmes de Saint-Domingue ſont,
général, jolies, blanches, de belle
le, & remplies de graces. On les
uſe d'être galantes; mais c'eſt, dit-
, pour ſe venger du goût trop mar-
é, qu'ont leurs maris pour les négreſ-

ſes. Elles ſont d'ailleurs très-in[illegible]tes, & ſujettes à des coups de capric[illegible], qui feroient périr de jalouſie tout autre qu'un François, qui auroit le malheur de s'attacher à elles. Mais cette paſſion eſt heureuſement peu connue dans ce pays, où il y a toujours mille reſſources contre une infidélité.

L'activité induſtrieuſe des habitans François de Saint-Domingue, a tiré le parti le plus avantageux de leurs établiſſemens, & les a conduits à des fortunes rapides. Il regne par-tout un air d'opulence, qui frappe les étrangers. On y voit près de quinze cens, tant ſucreries que rafineries : ce commerce eſt immenſe, & fournit chaque année à l'exportation de plus de quatre cens navires, qui reviennent chargés de marchandiſes de France. Outre les autres cultures dont j'ai parlé, celles qu'on pourroit encore introduire, augmenteroient les branches de ce négoce, telles que les productions de l'Inde & du continent de l'Amérique méridionale, qui ſe naturaliſeroient ici très-facilement. Mais c'eſt par l'indigo & le tabac, qu'on commence, pour l'ordinaire, les habitations ; parce que ces manufactu-

res ne demandent pas un grand attirail, ni beaucoup de negres, & qu'elles mettent les particuliers en état de faire des ſucreries : avantage auquel ils aſpirent tous, non-ſeulement pour le profit qu'elles rapportent, mais encore parce qu'elles les mettent au rang des notables ; au lieu que l'indigo ſeul ou le tabac les retiennent dans la claſſe des petits habitans.

Le bois de conſtruction abonde dans toutes les parties de l'iſle ; il eſt, de ſa nature, compacte, dur & peſant ; mais ſon poids diminue à meſure qu'il perd de ſon humidité ; & on le dit à l'épreuve de la piquure des vers, dont il ne peut être endommagé. On pourroit faire, avec l'écorce d'un arbuſte connu ſous le nom de *Mahot*, de meilleurs cordages, que ceux qu'on fabrique en Europe pour les agrêts des vaiſſeaux ; & l'on tireroit de divers arbres réſineux, une gomme qui tiendroit lieu de goudron. Outre les mines d'or & d'argent, celles de fer, d'acier & de cuivre y ſont communes ; mais on ne les exploite plus, & l'on juge qu'il eſt plus avantageux de cultiver des denrées précieuſes, dont le débit eſt plus prompt

& plus lucratif, que le produit des métaux. Cette région enfin ſemble avoir été particuliérement favoriſée de la nature, non-ſeulement par les productions qui lui ſont particulieres, mais par la facilité avec laquelle on y voit réuſſir toutes celles des autres pays.

La mer & les rivieres fourniſſent d'excellens poiſſons : mais elles ſont remplies de crocodiles, appellés ici, comme dans toute l'Amérique, des *Caimans*. On aſſure qu'ils ont un inſtinct admirable, pour aller chercher leur proie juſques dans les forêts, où ils dreſſent des embûches aux animaux qu'ils veulent ſurprendre. La nature leur apprend à les ſaiſir par le muſeau, pour leur ôter la reſpiration ; & ils les entraînent enſuite au fond de l'eau. Quand un cheval ſauvage entre dans une riviere, il hennit & frappe du pied, comme pour épouvanter ſon ennemi, & l'obliger à faire quelque mouvement qui ſerve à le découvrir. Les chiens de chaſſe ont le même inſtinct : ils s'arrêtent au rivage, jappent de toutes leurs forces ; & s'ils s'apperçoivent de quelque agitation, ils ſe privent de boire, & quittent leurs maîtres, plutôt que de s'expoſer à être dévorés.

Le

» eſclaves. Il regne entr'eux une très-
» grande union; & ils mangent ſou-
» vent les uns chez les autres. Ils n'ont
» point de boucherie ; mais ils tuent
» des beſtiaux, chacun à leur tour,
» autant qu'il en faut pour la ſubſiſtance
» du quartier. Chaque particulier va
» prendre la viande dont il a beſoin,
» & la rend en nature, quand ſon tour
» eſt arrivé. L'iſle a cela de particulier,
» qu'on la prend d'abord pour un ro-
» cher eſcarpé de toutes parts. Un
» chemin en zig-zag, taillé dans le
» roc, conduit à ſon ſommet, où le
» terein ſe trouve uni, bon & fertile.
» C'eſt une fortereſſe naturelle, dans
» laquelle il eſt impoſſible de forcer les
» habitans, lorſqu'ils ne manquent
» point de vivres. Ils ont fait, à côté
» du chemin, des amas de pierres ſou-
» tenues ſur des planches, qu'ils peu-
» vent faire tomber, par le moyen
» d'une corde, ſur l'ennemi qui entre-
» prendroit de les attaquer.

» Saint-Euſtache eſt encore une iſle
» Hollandoiſe, mais plus grande &
» mieux peuplée que la précédente.
» Elle n'eſt ſéparée de Saint-Chriſto-
» phe, que par un canal large de trois

gnole doit rendre au moins très-doureux de pareils récits.

La femelle du lamentin met bas & allaite ſes petits à la maniere des vaches ; & c'eſt pour cela, que quelques-uns lui ont donné le nom de vache marine. Sa tête d'ailleurs reſſemble à celle d'un bœuf ; mais il a le muſeau plus enfoncé, le menton plus charnu, les yeux plus petits. Ce poiſſon a depuis quinze juſqu'à vingt pieds de long, & depuis quatre juſqu'à ſix de large, du moins vers les épaules ; car ſa largeur va toujours en diminuant juſqu'à la queue. La chair ſalée du lamentin a le goût de celle du veau ; mais elle eſt plus agréable, & ſe conſerve plus longtems. La graiſſe qu'on en tire eſt très-bonne, & ne rancit point : ſa peau eſt un excellent cuir ; & il ſe forme, dans ſa tête, une eſpece de bézoard, auquel on attribue de merveilleuſes propriétés.

Après les tempêtes, connues ici ſous le nom d'*Ouragans*, les rivages de l'iſle ſont remplis de coquillages d'un luſtre & d'une beauté extraordinaires ; on y voit mille autres curioſités naturelles, propres à enrichir les cabinets. L'air eſt peuplé de quantité d'oiſeaux, tous

remarquables par la variété de leurs plumages ; mais s'ils plaiſent aux yeux, plus que les nôtres, ils flattent beaucoup moins les oreilles ; & en général, leur chant ne fait pas ici, comme en Europe, le charme de la campagne & des bois. Les perroquets ſont des habitans naturels de cette iſle, où l'on en voit de toutes les nuances.

Entre les animaux du pays, les quadrupedes ne méritent pas d'être nommés. On n'en trouve que de quatre ou cinq eſpeces, dont les plus gros étoient comme nos lapins ordinaires. On y voyoit de petits chiens muets, qui ſervoient d'amuſement aux femmes, & qu'elles portoient entre leurs bras. On les employoit auſſi à la chaſſe, pour éventer les autres animaux ; & comme ils n'étoient pas moins bons à manger, ils furent d'une grande reſſource aux Eſpagnols. On en diſtinguoit de pluſieurs ſortes ; les uns avoient la peau tout à fait liſſe ; d'autres étoient couverts d'une laine très-fine ; & le plus grand nombre n'avoit qu'un duvet fort tendre & fort rare. Les couleurs étoient auſſi variées, que celles de nos chiens, & beaucoup plus vives.

On nourrit aujourd'hui de nombreux troupeaux dans les ſavanes ou prairies dont cette iſle eſt couverte ; & elle joint à tous ces avantages, celui de n'avoir aucun de ces reptiles venimeux, ſi dangereux & ſi communs dans le reſte des Antilles. Les eaux ſont bonnes, ſaines, abondantes ; & dans pluſieurs endroits, il s'en rencontre de minérales. Le climat, auquel on attribue les maladies qui attaquent les nouveaux venus, en eſt peut-être moins la cauſe, que l'excès & l'intempérance, auxquels ils s'abandonnent, par la malheureuſe facilité qu'ils trouvent à s'y livrer.

Mais quelque avantage que préſente le ſéjour de Saint-Domingue, il n'y a qu'une grande envie de faire fortune, qui puiſſe y retenir un Européen. La chaleur exceſſive du pays, eſt une de ſes plus grandes incommodités : elle eſt pourtant modérée par deux ſortes de vents, qui s'élevent régulièrement chaque jour : l'un, qu'on appelle *Briſe*, ſe fait ſentir vers les dix heures du matin, & ſouffle de l'orient à l'occident, juſqu'à quatre ou cinq heures du ſoir. L'autre qu'on nomme *Vent de Terre*, ſe

ıdier ceux que leurs affaires appel-
: hors de la maiſon. C'eſt alors qu'on
:xpoſé à recevoir ces violens coups
oleil, qui cauſent des fievres, avec
douleurs de tête, des tranſports, &
tent le ſang & les eſprits dans un
ıvement extraordinaire. Depuis le
s d'avril, juſqu'au mois de novem-
, il y a de l'orage preſque toutes les
s-dinées: les rayons du ſoleil éle-
t le matin les vapeurs de la terre,
ımaſſent, & forment, le ſoir, des
:ces d'ouragans, toujours accom-
nés d'éclairs, de tonnerre, & d'un
t impétueux. La pluie eſt alors ſi
ndante, qu'il ſeroit difficile d'en
ner une idée.
)uoique les chaleurs ſe faſſent moins
ir dans les maiſons, on ne laiſſe pas

inſtant, avoir le mouchoir au viſage pour les chaſſer, & eſſuyer la ſueur dont il eſt couvert. On n'eſt pas plus à ſon aiſe, lorſque le jour eſt ſur ſon déclin; le vent qui tombe tout à coup, laiſſe reſpirer un air enflammé qui n'eſt plus tempéré par la Briſe. Voulez-vous ſortir un moment, pour jouir de la fraîcheur des ſoirées? Vous êtes aſſailli par une armée de Maringouins, ou de couſins qui vous obligent de rentrer au plus vîte. Il y a des tems où ces moucherons pénetrent dans les chambres, & par le bruit de leurs bourdonnemens, cauſent des inſomnies très-incommodes. Vers le milieu de la nuit, le tems change; & le vent de terre, qui ſouffle avec plus de force, amene le frais. On ſeroit tenté de s'y livrer; mais il faut s'en donner de garde, & ſe couvrir au contraire avec ſoin, ſi l'on ne veut pas s'expoſer à de fâcheuſes maladies.

La chaleur n'eſt pas toujours de la même force pendant toute l'année: l'hiver commence au mois de novembre, & finit au mois de février. Alors les nuits & les matinées ſont fraîches, & même un peu froides. Les plantes

reçoivent peu d'accroiſſement; les herbes prennent peu de nourriture; c'eſt cependant le tems des grandes pluies, qui ſont, comme je vous l'ai dit, ſi abondantes, qu'il y a des ſemaines où il en tombe autant qu'en France pendant une année entiere; ce qu'on fait monter, année commune, à dix pouces cubiques. En rafraîchiſſant l'air, elles cauſent une humidité qui corrompt la viande en moins de vingt-quatre heures, oblige d'enterrer les morts, peu de tems après qu'ils ſont expirés, & fait pourrir les fruits, preſque auſſitôt qu'ils ſont cueillis. Le pain, s'il n'eſt dur comme du biſcuit de mer, ſe moiſit en deux ou trois jours. Les vins ordinaires tournent & s'aigriſſent; le fer ſe rouille du matin au ſoir; & ce n'eſt pas ſans peine, que l'on conſerve le ris, le maïs, les feves, & autres graines, d'un an à l'autre, pour les ſemer.

Le printems ſuit cette ſaiſon, & dure juſqu'au mois de mai. La nature ſemble renaître alors; les prairies ſont revêtues d'une herbe nouvelle. La ſeve monte aux arbres; les plantes ſe parent de leurs fleurs; & l'air en eſt embaumé. La ſéchereſſe, qui vient enſuite,

fait diſparoître tous ces agrémens, & repréſente l'Eté, Eté de la zone torride, auquel les tempéramens des Européens ont peine à ſe faire. La plupart, après quelques années de ſéjour, éprouvent une extrême diminution de leurs forces : la chaleur mine inſenſiblement les plus robuſtes ; & ils commencent à vieillir avant le tems de l'âge mûr.

Ceux qui arrivent dans l'intention d'acquérir du bien, demandent la conceſſion d'un terrein qui n'a point de maître. Dans un mémoire qu'ils adreſſent au Gouverneur ou à l'Intendant, ils expoſent leur qualité, l'état de leur famille, celui de leur fortune. Ils indiquent la portion de terre qu'ils deſirent, & joignent au placet, un certificat de l'Arpenteur Royal, qui aſſure que cette terre n'eſt à perſonne. Si la conceſſion eſt expédiée, ce même Arpenteur en regle l'étendue ſur le beſoin & les forces de celui qui la demande, avec cette condition, que ce dernier ſommera les plus proches voiſins d'aſſiſter à ſa priſe de poſſeſſion ; que ceux-ci déclareront par écrit, qu'ils n'ont aucun droit de s'y oppoſer, & que dans l'eſpace de trois ans, il en défrichera du

moins la troiſieme partie, ſous peine d'être privé de la totalité. On regrette que ces clauſes ſoient mal obſervées : car il y a de ces poſſeſſeurs qui ne défrichent que ce qu'ils croient néceſſaire pour marquer leur propriété. Les Gouverneurs font quelquefois réunir ces terreins au domaine ; mais ce n'eſt qu'une pure cérémonie ; ou du moins, l'exemple ne tombe que ſur quelques malheureux, qui n'ont ni aſſez de protection, ni aſſez de crédit, pour ſe ſouſtraire à la loi.

Cette même loi défend aux particuliers, de vendre ou d'aliéner ces conceſſions, à moins qu'ils n'en aient défriché & mis en valeur les deux tiers; n'étant pas juſte, que les ayant obtenues gratuitement, ils puiſſent en tirer avantage, ſans les avoir améliorées. Pour éviter l'abus, il n'en doit être délivré aucune, qui contienne plus de mille pas en quarré, à peine de nullité pour tout ce qui excede cette étendue, plus que ſuffiſante pour les habitations les plus fortes de l'Amérique. Les grands chemins doivent avoir ſoixante pieds de largeur, & ceux de traverſe trente pieds.

Pour ne pas manquer de bois propre à bâtir ou à brûler, chaque habitant eſt obligé d'entretenir, en cette production, cent pas de ſon terrein, & de la remplacer, à meſure qu'il en prend pour ſon uſage. Il eſt tenu auſſi de planter, au moins cent pieds, de cette eſpece de bois, qui peut être un objet de commerce, tel que des cotoniers, du gayac, du breſillet, du fuſtel, du cedre, du bois de violette, de l'ácajou, &c. Enfin, il lui eſt enjoint d'avoir vingt vaches, cinquante brebis, & des mâles, autant qu'il en faut, pour les ſervir.

Je ſuis, &c.

A Saint-Domingue, ce 17 juillet 1750.

LETTRE CXXVIII.

SUITE DE SAINT-DOMINGUE.

J'AI paſſé huit jours dans une des plus belles habitations de cette iſle, chez un des plus riches particuliers du Cap François. Sa converſation, le loiſir de la campagne, les entretiens de quelques perſonnes inſtruites, & ce que j'ai pu voir par moi-même, m'ont mis à portée de vous entretenir de deux objets eſſentiels à Saint-Domingue, les ſucreries & les negres.

Le ſucre étoit inconnu aux Grecs & aux Romains; ce ſont les Chinois qui nous en ont appris l'uſage. Les Portugais furent les premiers qui le cultiverent en Amérique, & l'introduiſirent en Europe. On ignore ſi la plante d'où on le tire, eſt naturelle au Nouveau Monde, ou ſi ces mêmes Portugais l'y ont portée de l'Inde & des côtes de l'Afrique.

On appelle canne à ſucre, ou cannamelle, le roſeau qui produit cette utile:

& excellente denrée. Il s'éleve à ſept, huit, neuf ou dix pieds de haut, y compris les feuilles & les rejettons qui partent de ſon ſommet. La tige eſt ſemée de nœuds éloignés de trois ou quatre pouces les uns des autres, & garnis de feuilles, qui tombent à meſure que la canne mûrit. Le corps de la plante eſt communément de la groſſeur du doigt; ſa couleur, en maturité, tire ſur le jaune; & celle de ſes feuilles eſt d'un verd très-vif. Son écorce, dure & liſſe, renferme une ſubſtance ſpongieuſe, & remplie du ſuc le plus gracieux, le plus doux, le plus ſain, le plus pur, le plus nourriſſant peut-être, qui ſoit dans la nature. On peut en manger beaucoup, ſans s'incommoder; après en avoir ôté toute l'écorce, on ſuce la partie ſpongieuſe; & l'on en tire le jus plus aiſément, que le miel de ſon rayon. Il approche fort du ſuc de la pomme; mais il eſt plus épais, & ne laiſſe dans la bouche, aucun arriere-goût.

La plantation des cannes à ſucre, ſe fait depuis le mois d'août, juſqu'au mois de décembre, qui, dans nos iſles, ſont le tems le plus pluvieux de l'année. Après avoir ſarclé & bêché la

terre, on prend un roſeau de ſix à ſept nœuds, & on le couche horizontalement dans un ſillon d'un demi-pied de profondeur. On le couvre de terre; & l'on continue ainſi de planter tout le champ ſur des lignes paralleles, également diſtantes les unes des autres. Peu de tems après, chaque nœud pouſſe un jet, qui, au bout de douze ou quinze jours, acquiert de la force & de la conſiſtance; mais ce n'eſt qu'au huitieme ou dixieme mois, que les cannes ſont en état d'être coupées. Plus elles reſtent en terre, après qu'elles ont acquis leur maturité, moins elles donnent de jus; mais en revanche, le ſucre en eſt meilleur. Les feuilles qui couronnent le roſeau, & celles qui partent de ſes nœuds, ſont réſervées, ou pour la nourriture du bétail, ou pour lier les faiſceaux de cannes, comme on lie les fagots en Europe. On porte ces faiſceaux au bord du chemin; & les cabrouets ou charrettes, viennent les prendre pour les voiturer dans les moulins. Jamais on n'en coupe plus qu'on n'en peut conſommer dans l'eſpace de vingt-quatre heures, de peur qu'elles ne s'échauffent ou ne s'aigriſſent.

Le moulin à ſucre eſt compoſé trois gros cylindres, ou tambours ga de fer, & placés verticalement à c les uns des autres. Quand ils ne ſ pas mus par l'eau, ce ſont des c vaux, des mules ou des bœufs, les font tourner ſur leurs pivots, des leviers qu'on appelle les bras moulin. Une négreſſe préſente la ne, par un de ſes bouts, aux deux miers cylindres, qui la preſſent & briſent dans toute ſa longueur : une tre négreſſe la reçoit, & la préſ entre le tambour du milieu, & le ſieme, dans un ſens contraire, p achever d'en exprimer tout le jus. ne peut avoir moins de cinq négre pour ce travail, qui excede les fo de quatre femmes, ſur-tout lorſq vec le ſoin de fournir ſans ceſſe cannes aux cylindres, il faut qu'e trouvent encore le tems de lave moulin, de ſéparer les roſeaux de but, & de les mettre en paquets p être brûlés. Ce ſervice déshonore hommes qu'on y emploie : on en quelquefois la punition des lâches des pareſſeux ; & leur chagrin eſ vif, qu'ils demandent à genoux,

renvoyés à leur travail ordinaire.
e ſuc des cannes écraſées entre les
bours, ſe nomme *Veſou*. Il coule,
un trou, dans une cuve placée
r le recevoir. Comme il ne man-
roit pas de s'aigrir, s'il y reſtoit
long-tems, on le conduit, par un
u de plomb, dans une grande chau-
e; on le fait bouillir, en l'écumant
ceſſe; & cette lie qui ſurnage, eſt
rvée pour les animaux, qui en ſont
-friands. Il paſſe ainſi ſucceſſive-
it, par le moyen des tuyaux, dans
ou ſix autres chaudieres, dont la
ideur va toujours en diminuant. Il
aiſſit dans la derniere, mais comme
diverſes cuiſſons ne lui donnent pas
onſiſtance requiſe, on y verſe, pour
er l'opération, une petite quantité
u de chaux, qui le fait, ſur le
mp, fermenter à un point extraor-
aire; mais pour empêcher qu'il ne
épande, on y jette un morceau de
rre de la groſſeur d'une noix, qui

raſſer & de purger le ſucre d'un ſuc mielleux, qui lui ôteroit ſa blancheur, ſa ſolidité, ſa fineſſe, & le brillant de ſon grain.

Ces pots, faits en cône renverſé, ſont ouverts par le ſommet, & percés à leur pointe. On y verſe le ſucre encore liquide, après en avoir bouché le trou. On l'ouvre enſuite, pour donner iſſue à la liqueur qui découle des moules, & qui ne peut s'épaiſſir que juſqu'à la conſiſtance du miel : c'eſt pourquoi on l'appelle *Miel de Sucre*, & plus communément *Mélaſſe*. Elle ſe dégage, ſe précipite, & ſort par la petite ouverture. C'eſt avec cette ſubſtance, que ſe fait le rum, eſpece d'eau-de-vie de ſucre, qui a, ſur celle de France, ce double avantage, qu'elle eſt moins chere, & plus ſaine. On ne lui reproche qu'un goût de canne, aſſez déſagréable, mais qu'il ne ſeroit pas difficile de lui ôter, puiſqu'elle fait le fond de l'eau des Barbades, qui ne l'a point. Les Anglois en compoſent leur ponche ; & vous concevez qu'on y mêle divers ingrédiens ; car on peut le varier en mille manieres.

Le ſucre, débarraſſé de cette eſpece

de craſſe, n'a encore acquis que ſon premier degré de pureté. Pour le rafiner davantage, on couvre les pots d'une terre blanche, délayée avec de l'eau. Elle pénetre au travers de la maſſe du ſucre, le lave, lui ôte ſa couleur rouſſe; & c'eſt ce qu'on appelle le ſucre brut, ou la caſſonade : la meilleure eſt blanche, ſeche, & a une odeur de violette. Ce premier ſucre étant enſuite rafiné avec du ſang de bœuf, des blancs d'œufs, ou par les mêmes moyens qui ont purifié le veſou, donne le ſucre fin. Le ſucre royal eſt celui qui a acquis ſa derniere perfection. Il ne peut être, ni plus pur, ni plus brillant. Frappé avec le doigt, il produit une ſorte de ſon; frotté avec un couteau dans l'obſcurité, il donne un éclat phoſphorique. Il faut deux cens livres de ſucre fin, pour en faire cent de ſucre royal: le ſucre candi n'eſt que du ſucre fondu à diverſes repriſes & criſtalliſé.

Autrefois on ne rafinoit point le ſucre à Saint-Domingue; il arivoit brut en France; & on le travailloit à Dieppe & à Orléans. Aujourd'hui on a ici des rafineries; & les ſucres y ſont

auſſi beaux, que ceux qui ſe pe
tionnent en Europe ; mais l'affi
d'Orléans paſſe toujours pour le r
leur.

Lorſque les choſes ſont bien m
gées, le rum & la mélaſſe ſuffiſent
défrayer toute une plantation ;
ſucre eſt le profit clair & net ;
alors tous les momens d'un Ecor
ſont occupés ; & la vie même du
priétaire eſt très-laborieuſe. Il eſt
gé, en tout tems, d'avoir l'œi
ſes inſpecteurs, & ſouvent d'en
lui-même les fonctions. Lorſqu
tems du ſucre eſt venu, on do
doubler de ſoins & de travaux ;
n'eſt point d'occupation plus fat g
& qui nuiſe plus à la ſanté : il fau
fer les jours & les nuits, expoſ
chaleurs réunies du climat & des
neaux. Ajoutez à cela les pertes c
caſionnent les ouragans, les mau
ſaiſons, & les accidens fâcheux
de la guerre, ou de la mer, m
leſquels néanmoins on peut dire
n'y a point d'endroits dans le mo
où l'on s'enrichiſſe plutôt que dan
pays. Une ou deux bonnes récolte
dommagent de tous ces inconvén

vu la promptitude du débit, & le profit immenſe qui ſe fait ſur cette denrée.

Ayant été moi-même plus d'une fois témoin & de ſa culture & de ſa fabrique, je vous ai donné, ſur ces deux objets, mes propes obſervations; à l'égard des negres, ſans le ſecours deſquels ni l'un ni l'autre ne pourroient avoir lieu, je n'en parlerai que d'après mon Hôte & ſon Econome.

« Je voudrois, me diſoit le premier, » par ménagement pour certains maî» tres que je connois dans les Antilles, » pouvoir vous dérober l'horrible détail » des peines qu'ils font ſouffrir à ces » pauvres eſclaves. Rien n'eſt plus af» freux, que la condition de ces mal» heureux, qui ſacrifient leur liberté, » leurs travaux, & leur vie aux beſoins, » aux paſſions, & au luxe de leurs ty» rans. Si, pour ſe ſouſtraire à la barba» rie de ces maîtres cruels, ils prennent » le parti de s'enfuir, une loi plus cruelle » encore les condamne à perdre une » jambe; & lorſqu'on l'a remplacée » par une de bois, on leur fait tourner » à bras les moulins à ſucre. Après cela » nous oſons parler du droit des gens!

» Par le peu de compaſſion que nous

» inſpire ce peuple infortuné, ne ſem-
» blons-nous pas le regarder c me le
» rebut de la nature, l'opprobre des
» hommes, & comme des êtres d'une
» eſpece inférieure aux animaux ? Quel-
» ques coquillages ſont ſa nourriture;
» ſes habits ſont des haillons; ſes meu-
» bles, quelques plats de terre; ſes
» maiſons, des tannieres d'ours; ſes
» lits, de méchantes claies, plus propres
» à briſer le corps, qu'à lui procurer du
» repos. Son travail eſt preſque conti-
» nuel, ſon ſommeil fort court; nulle
» eſpece de ſalaire pour les plus grands
» ſervices; cent coups de fouet pour
» la moindre faute : voilà où en ſont
» réduits des hommes toujours con-
» damnés à ſervir les autres, ſans en
» tirer le moindre avantage pour eux-
» mêmes; toujours occupés à flatter
» nos appétis nouveaux, en rempliſ-
» ſant nos nouveaux beſoins. Souvent
» j'ai frémi d'horreur, en voyant des
» créatures humaines, traitées avec
» cet excès d'inhumanité. J'ai vu leur
» corps couvert de ſang, leur dos dé-
» chiré, leur chair tomber en lam-
» beaux. On ſe ſouvient du terrible
» Chaperon, cet habitant féroce de

» Saint-Domingue, qui fit expirer un » de ſes eſclaves dans un four chaud. » Comme les mâchoires de ce malheu- » reux s'étoient retirées par la chaleur, » le cruel Chaperon lui dit : *je crois qu'il* » *rit*, & prit la fourche pour le four- » gonner. Depuis ce tems, il eſt devenu » la tereur des negres ; & lorſqu'ils » manquent à leurs devoirs, on les me- » nace de les vendre à Chaperon.

» Il faut pourtant convenir que ces » exemples ſont rares parmi les Fran- » çois ; vous ſavez même que Louis » XIII ne vouloit pas qu'il y eût d'eſ- » claves dans ſes colonies, & ne ſe » rendit, qu'après s'être laiſſé perſua- » der, que l'unique moyen de convertir » les Noirs, étoit de les réduire à la ſer- » vitude. Ce prince, & les rois ſes ſuc- » ceſſeurs ont expreſſément défendu à » leurs ſujets, de faire donner de leur » autorité privée, ſous quelque pré- » texte que ce puiſſe être, la mort ou » la torture à leurs eſclaves, ni même » de les mutiler, à peine d'être pour- » ſuivis criminellement, & punis ſui- » vant l'atrocité des circonſtances. On » leur permet, tout au plus, de les en- » chaîner & de les faire battre de verges,

» Auſſi eſt il reconnu, que de to
» Européens établis en Amériqu
» François, dont l'inclination eſt
» rellement douce & compatiſſa
» ſont en général les plus humains
» traitement qu'ils font à leurs N
» Ils ſe refuſent même à certain
» cherches qui choquent la bienſé
» car quoique la prudence oblige
» point acheter de Noirs, ſans ſ
» s'ils n'ont pas quelque maladi
» chée, quelque défaut corporel,
» que imperfection ſecrete, qu
» rendroient incapables de travai
» nous avons la pudeur de ne pas
» nous-mêmes cet examen; &
» nous en rapportons à nos ch
» giens. Les Portugais, les Anglois
» Hollandois tiennent, à cet égard,
» conduite moins timide, mais qu
» rend auſſi moins dupes dans
» achat. Ils viſitent le corps du N
» ou de la Négreſſe, & leur font p
» dre toutes les attitudes dont ils
» ſuſceptibles. Ils les remuent avec
» lence, pour découvrir ſi l'intér
» répond à ce qui paroît au dehor
» les font courir, crier, ſauter, &
» dédaignent pas même de leur lé

eau, pour juger, par le goût de
ieur, s'ils n'ont point contracté
aines maladies, & ſi le poil du
iton n'eſt pas d'une force à indi-
r un âge plus avancé, que la dé-
ation qu'on leur a faite.
'eſt de la côte occidentale de
rique, que nous tirons des Noirs
r nos colonies, ſoit par la voie de
ompagnie des Indes, qui s'eſt ré-
é la traite du Sénégal, ſoit par les
ires de différens armateurs Fran-
, à qui l'on permet ce commer-
Il eſt ſi lucratif, qu'un homme
r, qui ne coûte que quarante écus
s le pays, ou les deux tiers moins
un bœuf gras, ſe vend ici juſqu'à
le ou douze cens livres. Autrefois
e revenoit qu'à trente-ſix francs
Guinée; mais les Européens ayant
héri les uns ſur les autres, les
icains ont ſçu profiter de la con-
rence, & ſe ſont mis à plus haut
x.
Ces eſclaves ſe font de diverſes
nieres, & forment différentes
ſes. Ce ſont, ou des malfaiteurs
ont mérité la mort, ou des pri-
niers de guerre, ou des eſclaves

» particuliers des princes du pays, ou
» enfin des Negres dérobés. Pour diſ-
» tinguer ces quatre eſpeces, il faut ſa-
» voir que, chez eux, l'on punit la
» plupart des crimes par des amendes,
» & qu'au défaut de paiement, la loi
» condamne le coupable à l'eſclavage.
» Les débiteurs inſolvables ſubiſſent
» le même ſort, à moins qu'ils ne
» ſoient rachetés par leurs amis. Avant
» que notre commerce fût établi avec
» ces Africains, ils tuoient une partie
» de leurs priſonniers, dans la crainte
» que ces derniers étant trop nom-
» breux, ne cauſaſſent de l'embarras
» par leurs révoltes : aujourd'hui ils
» font eſclaves tous les captifs qu'ils
» prennent à la guerre. D'autres, pour
» éviter la famine ou la miſere, ſe don-
» nent eux-mêmes, & toute leur famille,
» aux rois & aux princes negres, qui
» ont de quoi les nourrir. Quelques-
» uns vendent leurs enfans, ſans y être
» forcés par la néceſſité : ſouvent une
» mere livre ſa fille à un étranger pour
» certains coquillages, dont elle ſe fait
» un collier & des bracelets. Il y a des
» Noirs qui ſe ſurprennent les uns les
» autres, tandis que les vaiſſeaux Euro-
» péens

» péens ſont à l'ancre. Ils y amenent » ceux qu'ils ont pris, pour les vendre » & les embarquer magré eux. On a » vu des fils dénaturés, garrotter leur » propre pere, & le donner en échange » pour quelques bouteilles d'eau de- » vie. Si un pareil commerce fait frémir » la nature, comment d'autres hom- » mes, des Européens, des chrétiens, » des François même, peuvent-ils ſe » trouver à l'enchere de ces marchés » abominables! Enfin que doit-on pen- » ſer de ceux qui vont eux mêmes vo- » ler des eſclaves, ſoit du conſente- » ment des ſouverains du pays, ſoit en » les prenant de force ou par artifice? » Ces Noirs, ainſi dérobés, ne for- » ment pas le plus petit nombre de » ceux qui peuplent nos colonies.

» On propoſa autrefois en Sorbon- » ne, ſi les marchands qui vont à la » traite des Negres, peuvent acheter » de ces ſortes d'eſclaves? Si les habi- » tans de l'Amérique peuvent les rece- » voir ſans s'informer s'ils ont été vo- » lés? La déciſion ne fut favorable, ni » aux vendeurs, ni aux acquéreurs; » mais des plaiſans répondirent, qu'il » paroiſſoit bien que Meſſieurs de

» Sorbonne ne poſſédoient aux iſles,
» ni habitations, ni plantations, ni ſu-
» creries. En effet, ajoutoient-ils
» ironiquement, les peuples d'Europe
» ayant exterminé ceux de l'Amérique,
» pouvoient-ils moins faire, que de
» mettre ceux de l'Afrique en eſclava-
» ge, pour défricher les terres qu'ils
» avoient dépeuplées ? Le ſucre ſeroit
» trop cher, ſi l'on n'en faiſoit cultiver
» la plante par des gens de cette eſpece.
» D'ailleurs, continuoient-ils, peut-on
» ſe mettre dans l'eſprit, que des hom-
» mes, qui ſont noirs depuis les pieds
» juſqu'à la tête, qui ont le nez écraſé,
» puiſſent exciter la compaſſion ?

» Ceux qui entreprennent plus ſé-
» rieuſement d'excuſer ce commerce,
» diſent que les avantages qui en réſul-
» tent, même pour les Negres, ſont
» une raiſon plus que ſuffiſante qui le
» juſtifie. Outre qu'il épargne les jours
» à quantité de perſonnes utiles, la vie
» des Noirs, dans la ſervitude même, eſt
» plus douce que dans leur propre patrie.
» Ce ſeroit donc leur rendre un mau-
» vais office, que de les tirer d'un état,
» où malgré cet abaiſſement, ils jouiſ-
» ſent d'une ſanté parfaite; tandis que

» lieurs maîtres, qui regorgent de biens, » & ne manquent d'aucune ſorte de » commodités, ſont en proie à une in- » finité de maladies.

» Outre le très-grand profit que les » Noirs procurent à nos colonies par » la culture des terres, on croit en- » core que la plupart d'entr'eux pour- » roient devenir de bons ſoldats, s'ils » étoient bien diſciplinés. Un Negre » qui ſe trouveroit dans un combat à » côté de ſon maître, feroit ſon devoir, » s'il n'en avoit point été maltraité » ſans raiſon: ſoutenu par ſa préſence, » il affronteroit, ſous ſes yeux, tous » les haſards.

» Il ſeroit ſans doute imprudent, me » diſoit un Officier de diſtinction, d'ac- » coutumer ces ſortes de gens, au ma- » niement des armes à feu: leur nom- » bre infiniment ſupérieur à celui des » Blancs, ne les rend déjà que trop re- » doutables. Mais ne pourroit-on pas en » tirer parti, en cas d'attaque, en em- » ployant les moins intelligens comme » pioniers, les autres comme enfans » perdus, avec des ſabres ou des lan- » ces? Derriere chaque troupe d'in- » fanterie, je placerois un pelotton de

» Negres ainſi armés, & leur laiſſerois
» la liberté de combattre ſuivant la mé-
» thode de leur pays, c'eſt-à-dire, con-
» fuſément & ſans ordre. Dans le mo-
» ment de la charge, au ſignal donné,
» ils paſſeroient dans les intervalles,
» pour ſe jetter dans ceux des ennemis,
» & les charger en flanc. S'ils étoient
» repouſſés, ils viendroient ſe rallier
» derriere le bataillon, auquel ils ſe-
» roient attachés. Cette manœuvre, la
» ſeule qu'il y auroit à leur apprendre,
» ne leur donneroit aucune connoiſ-
» ſance préjudiciable à la ſûreté de la
» colonie.

» Comme il y a, dans toutes les habi-
» tations, des Negres chaſſeurs fort
» adroits, j'en formerois un corps par-
» ticulier, que je joindrois à celui des
» Mulâtres libres, & dont je me ſerv-
» rois pour la garde des lieux eſcarpés,
» pour la défenſe des retranchemens,
» pour les détachemens deſtinés à har-
» celer l'ennemi, en un mot, pour ce
» genre de guerre, qui n'exige point
» une tactique ſuivie, & auquel je les
» crois propres. Je les ferois comman-
» der par les gens les plus intelligens du
» pays, qui, connoiſſant mieux leur

» génie, en tireroient meilleur parti.
» Ils ſeroient ſoutenus par des trou-
» pes réglées; & j'exciterois leur ému-
» lation par des marques d'honneur,
» telles que des croix, des médailles,
» &c, que j'accorderois aux hommes
» libres, & la liberté aux eſclaves qui
» ſe ſeroient diſtingués. En ne les em-
» ployant que dans le moment où la
» colonie ſeroit menacée, & par con-
» ſéquent, les manufactures ſuſpen-
» dues, il n'en réſulteroit qu'un foible
» dommage pour le Maître; encore ſe-
» roit-il juſte de l'indemniſer : ſi ſon
» Negre venoit à être tué ou affranchi,
» la valeur lui en ſeroit rembourſée ſur
» une eſtimation raiſonnable ».

» Mais je reviens aux eſclaves nou-
» vellement embarqués pour nos colo-
» nies. Ils regardent la ſervitude comme
» ce qu'il y a de plus terrible, & cher-
» chent toutes les occaſions de s'en dé-
» livrer; la force ou la crainte peuvent
» ſeules les attacher à leurs chaînes. La
» premiere défiance de ces malheureux
» eſt, qu'on ne les achete, que pour les
» dévorer. On commence donc par leur
» déclarer qu'ils doivent être ſans appré-
» henſion pour la vie; qu'ils ſont deſtinés

» à cultiver tranquillement la terre, ou
» à d'autres exercices qui ne ſurpaſſe-
» ront pas leurs forces; que ſi quel-
» qu'un les maltraite, ils obtiendront
» juſtice en portant leurs plaintes à
» l'Interprete; mais que s'ils commet-
» tent eux mêmes quelque déſordre, ils
» ſeront punis ſévérement.

» A meſure qu'on fait entrer les Nè-
» gres dans le vaiſſeau, on enchaîne les
» hommes deux à deux; les femmes &
» les enfans ont la liberté d'aller & de
» venir, ſur-tout lorſqu'on commence
» à ne plus appercevoir les côtes d'A-
» frique. L'expérience a fait connoître,
» que tant que ces infortunés ſont en-
» core à la vue de leur patrie, la triſ-
» teſſe les accable, & le déſeſpoir les
» ſaiſit. L'une leur cauſe des maladies
» qui en font périr un grand nombre
» pendant la traverſée; l'autre les por-
» te à s'ôter eux-mêmes la vie, ſoit
» en ſe refuſant la nourriture, ſoit en
» ſe bouchant la reſpiration par une
» maniere de ſe plier la langue, qui, à
» coup ſûr, les étouffe, ſoit en ſe bri-
» ſant la tête contre les mâts du vaiſ-
» ſeau, ſoit enfin en ſe précipitant dans
» la mer.

» Cet amour ſi vif pour leur pays, » ſemble diminuer à meſure qu'ils s'en » éloignent. La gaieté ſuccede à la triſ- » teſſe ; & c'eſt un moyen preſque im- » manquable pour les conſerver juſ- » qu'au lieu de leur deſtination, que » de leur faire entendre quelque inſtru- » ment de muſique, ne fut-ce qu'une » vielle ou une muſette.

» Ils reçoivent leur nourriture deux » fois par jour. Dans le beau tems, on » leur permet d'être ſur le tillac, de- » puis ſept heures du matin juſqu'à la » nuit. Tous les lundis, on leur donne » des pipes & du tabac ; & leur joie » marque aſſez, que cette faveur eſt » une de leurs plus grandes conſola- » tions. Les hommes & les femmes » ſont logés ſéparément ; & avec ces » attentions conſtamment ſoutenues, » on conduit facilement la plus nom- » breuſe cargaiſon de Noirs, juſques » dans nos colonies. On s'eſt aſſuré, » par des calculs exacts, que dans cer- » taines années, il en eſt ſorti de Gui- » née plus de ſoixante mille.

» Dès qu'un vaiſſeau chargé de Ne- » gres eſt à la rade, on les fait deſcen- » dre dans un grand magaſin ; & là,

ont dans leurs mains, pour ſubjuguer ce peuple crédule & imbécille.

Les Miſſionnaires ſe ſont donné des peines infinies, pour perſuader aux Caraïbes les vérités de notre religion; ces barbares ne ſe faiſant baptiſer, que pour avoir les préſens d'uſage en pareils cas, reprenoient leur ancienne façon de vivre. Quelques-uns même, par ce ſeul motif, recevoient pluſieurs fois le baptême. Ce qui leur a donné le plus d'éloignement pour l'Evangile, c'eſt le caractere de ceux qui le leur ont annoncé dans les premiers tems. Des hommes, avides de leur bien, leur prêchoient le déſintéreſſement; & en les immolant à leur vengeance, leur recommandoient le pardon des injures. Que dirai-je des diviſions qui ont ſi ſouvent éclaté entre les Miſſionnaires des différens ordres, de leurs cabales, de leurs querelles, de leurs haines, toujours occaſionnées par l'orgueil, la cupidité & l'amour-propre? Ceux, pour qui ces Sauvages ont le plus de vénération, ſont les Capucins: ils leur paroiſſent plus détachés des choſes du monde, plus fideles obſervateurs de la morale qu'ils prêchent. Il ne faut,

» d'eau, ni de faire uſage de liqueurs » fortes. Non-ſeulement ces ſoins les » garantiſſent des maladies dont ils ſe- » roient d'abord attaqués ; mais la » bonté qu'on leur marque, les habits » qu'on leur donne, ſervent encore à » leur faire oublier le malheur de la » ſervitude. Sept ou huit jours après, » nous les employons à quelque léger » travail, pour les y accoutumer par » degrés. La plupart n'en attendent pas » l'ordre, & ſuivent les autres, lorſ- » qu'ils les voient appellés par celui qui » commande.

» L'uſage commun, pour les former » au train de l'habitation, eſt de les » diſtribuer dans les caſes des anciens ; » ceux-ci les reçoivent avec plaiſir, & » regardent comme un honneur, que » le Negre qu'on leur confie, paroiſſe » plutôt inſtruit, & ſe porte mieux que » celui de leur voiſin ; mais ils ne le » font ni manger à leur table, ni cou- » cher dans la même chambre ; & lorſ- » que le nouvel eſclave eſt ſurpris de » cette diſtinction, ils lui diſent que » n'étant pas chrétien, il eſt trop au- » deſſous d'eux, pour en être traité » avec égalité. Cette conduite qui lui

» fait concevoir une haute idée de notre
» religion, lui inſpire la plus vive im-
» patience de l'embraſſer. Ce n'eſt guere
» qu'après deux ou trois ans d'inſtruc-
» tion, qu'on croit pouvoir lui conférer
» le baptême; tant il eſt difficile de lui
» mettre dans la tête les premiers prin-
» cipes du chriſtianiſme.

» La regle que ſuivent les Miſſion-
» naires à cet égard, n'eſt pas uniforme
» me: tous ſont d'accord, que les Noirs,
» qui viennent dans nos colonies avant
» l'âge de dix ans, doivent être baptiſés
» dès qu'ils arrivent. S'ils ſont plus âgés
» (& l'on en juge par leur phyſiono-
» mie), on exige qu'ils aient du moins
» quelque idée de nos myſteres, avant
» que d'y participer. Mais lorſque ces
» mêmes Negres, à qui l'on a refuſé le
» baptême, ſont en danger de mort,
» quelques-uns de nos prêtres penſent
» qu'on peut le leur adminiſtrer, quoi-
» qu'ils n'aient aucune connoiſſance de
» notre religion; d'autres croient le
» contraire, apportant pour raiſon, que
» ce ſeroit profaner le ſacrement. Ainſi,
» tel Habitant, pour ſe ſoumettre à la
» déciſion de ſon Curé, laiſſe mourir
» ſes eſclaves ſans baptême, tandis que

» ſon voiſin, dans une autre paroiſſe, » autoriſé par ſon Paſteur, croit devoir » agir différemment. Des principes plus » fixes, une conduite plus uniforme, » ſeroient plus convenables à la dignité » de la religion, & marqueroient, dans » ſes miniſtres, un zele plus éclairé. » Car enfin, pourquoi priver les uns » du baptême, s'il peut opérer leur » ſalut; & s'il ne le peut pas, pourquoi » le prophaner dans les autres?

» Lorſqu'il arrive de nouveaux Negres, le Miſſionnaire va les trouver, & » ne tarde pas à commencer ſon inſtruction. Il leur fait faire le ſigne de la » croix, en conduiſant leur main; & » après les paroles ordinaires, il dit, en » s'adreſſant au démon: « maudit eſprit, » je te défends au nom de Jeſus-Chriſt, » de violer jamais ce ſigne ſacré, imprimé ſur cette créature rachetée de ſon » ſang ». Le Negre qui ne comprend rien » à cette cérémonie, ni à ce langage, » ouvre de grands yeux, & paroît interdit. Alors pour le raſſurer, le Prêtre lui fait dire, par un interprete: « tu » ne ſais préſentement ce que j'ai fait; » mais tu le ſauras dans la ſuite ».

» Dans les habitations bien réglées,

» on explique aux Noirs le catéchiſme
» en commun, ſoir & matin; & l'on
» charge les plus inſtruits de donner des
» leçons aux nouveaux venus. Quand
» ces derniers ſont en état d'être bap-
» tiſés, les anciens leur ſervent de Pa-
» rains. Vous auriez peine à vous ima-
» giner, juſqu'où vont le reſpect, la
» ſoumiſſion & la reconnoiſſance que
» leur attire cette qualité. Les Negres,
» nouvellement convertis, les regar-
» dent comme leurs peres; & cette vé-
» nération dure toute la vie. C'eſt une
» des loix de la colonie Françoiſe de
» Saint-Domingue, que tous les habi-
» tans, les eſclaves même, faſſent pro-
» feſſion de la religion catholique, apoſ-
» tolique & romaine, ſous peine de
» confiſcation de ces mêmes eſclaves.

» Les Anglois ſont moins ardens à
» faire des proſélites, perſuadés que
» l'eſpoir d'un traitement plus doux,
» en porteroit un grand nombre à pro-
» feſſer extérieurement une religion
» qu'ils n'auroient point dans le cœur.
» Mais ceux qu'on croit diſpoſés à re-
» cevoir les lumieres de la foi, y ſont
» encouragés lorſqu'ils les demandent,
» & traités moins durement après leur

» conversion. La vérité eſt, que ces mi-
» ſérables ont tant d'attachement pour
» l'idolatrie, qu'ils ne marquent aucun
» goût pour le chriſtianiſme.

» Leurs idées ſur la religion varient,
» ſuivant les pays dont ils ſont originai-
» res. Il y a cependant une eſpece de
» conformité dans leurs ſacrifices. Ils
» croient, en général, à deux divinités,
» l'une bonne, qui favoriſe les hommes,
» & a enſeigné à leurs ancêtres la culture
» des terres. Ils regardent la ſeconde
» comme l'auteur de tous les maux qui
» affligent l'humanité. Ils n'ont d'autre
» idée du bonheur d'une autre vie, que
» le plaiſir de revoir leur patrie, où ils
» croient que chaque Negre retournera
» après ſa mort. Cette penſée les conſo-
» le, & rend leur infortune plus ſuppor-
» table. Auſſi rien n'eſt plus admirable,
» que l'intrépidité qu'ils témoignent aux
» derniers momens. Ils ſont tranſportés
» de joie, en ſe voyant prêts à revoir,
» avec leurs anciens amis, les rivages
» heureux qui les ont vu naître. Quand
» un d'eux eſt ſur le point d'expirer,
» ſes compagnons l'embraſſent, lui ſou-
» haitent un bon voyage, & le char-
» gent de leurs complimens pour leurs

duite, & par la tradition obſcure de ce qui s'eſt paſſé chez eux, avant l'arrivée des Européens, leur hiſtoire n'offre point, comme les nôtres, de ces guerres longues & ſanglantes, de ces cataſtrophes funeſtes, de ces révolutions générales, ſi ſouvent répétées parmi nous. Les infidélités, les trahiſons, les parjures, les aſſaſſinats, ſi communs chez les nations civiliſées, leur ſont preſque inconnus. La morale, les loix, les échaffauds, les ſupplices ſont donc inutiles à des hommes qui ne ſuivent que la nature, & à qui nos crimes font horreur. Ils n'ont commencé à connoître le vol, qu'à l'arrivee des Européens. Quand il leur manquoit quelque choſe, ils diſoient que les Chrétiens étoient venus chez eux.

On ne trouve preſque plus aujourd'hui, dans ces iſles, que les débris de la nation Caraïbe, ſoit qu'elle ait été détruite par nos guerres avec elle, ſoit que le plus grand nombre, dégoûté du voiſinage des Européens, ſe ſoit retiré dans le continent de l'Amérique. Quelques-uns, dit-on, vivent encore diſperſés à la Guadeloupe ; mais ce n'eſt qu'à la Dominique & à Saint-Vincent,

qu'ils ſont aſſez nombreux, pour former encore un peuple.

La premiere de ces deux iſles, à laquelle on ne donne pas moins de treize lieues de long, ſur neuf dans ſa plus grande largeur, a, pour centre, de hautes montagnes, qui paſſent pour inacceſſibles. On y voit les plus beaux arbres de l'univers; & il en croît de toutes les eſpeces. Le manioc y vient facilement, ainſi que le maïs, les patates & le coton. Les habitans laiſſent leurs volailles en liberté autour des cabanes, où elles pondent & couvent ſans autres ſoins, & amenent leurs pouſſins au logis pour chercher à vivre. Le pays eſt arroſé de quantité de rivieres: les eaux y ſont bonnes, & le poiſſon excellent. On aſſure que, près de la Soufriere, montagne de l'iſle, ainſi nommée, parce qu'elle donne beaucoup de ſoufre, il y a une mine d'or, dont les Caraïbes ne permettent point l'approche. C'eſt apparemment pour en éloigner les étrangers, qu'ils font l'effrayant récit d'un monſtre affreux, qui veille ſans ceſſe à la garde de ce tréſor.

La crainte qu'ont ces Sauvages d'é-

» de camboui les endroits de la chaîne,
» à meſure qu'il les limoit. Quand tout
» fut achevé, il s'évada. On courut à ſa
» pourſuite ; & l'on mit après lui de
» gros chiens, habitués à arrêter les
» Negres fugitifs. Pour échapper, en
» plein jour, à cette recherche, il ſe
» jetta dans une riviere voiſine ; & ſe
» tenant dans l'eau juſqu'au cou, il
» cacha ſa tête avec une grande feuille
» d'arbre. Cet expédient facilita ſa fuite,
» & lui ſauva la vie ».

Je ſuis, &c.

A Saint-Domingue, ce 30 juillet 1750.

LETTRE CXXIX.

SUITE DE SAINT-DOMINGUE.

J'AI parlé, Madame, des défauts des Negres, je ne dois pas vous laiſſer ignorer quelques unes de leurs bonnes qualités. « Ils ſont doux naturellement, » me diſoit l'Econome ; ils ne connoiſ» ſent ni l'envie, ni la mauvaiſe foi, ni » la médiſance, & ont un reſpect infini » pour les vieillards. Jamais ils ne les » appellent par leurs noms, ſans y » joindre celui de pere. Ils les ſoula» gent en toute occaſion, & manquent » rarement de leur obéir. Ils ſont » liés entr'eux par une affection ſi ſin» cere, que non-ſeulement ils ſe ſe» courent mutuellement dans leurs be» ſoins, mais que ſi l'un d'eux fait une » faute, on les voit ſouvent venir tous » en corps, pour demander ſa grace, » ou s'offrir à recevoir une partie du » châtiment. Je les crois auſſi très-fideles » à leur parole, ſur-tout quand ils ſe ſont » engagés par un acte de religion : ce

» qu'ils font en mettant un peu de terre
» ſur leur langue, & priant Dieu de les
» réduire en poudre, comme cette
» pouſſiere, s'ils manquent à leur pro-
» meſſe, ou s'ils alterent la vérité.

» La chaleur de leur complexion les
» rend ſi paſſionnés pour les femmes,
» qu'indépendamment du profit de la
» multiplication, on eſt obligé de les
» marier de très-bonne heure. Mais il
» eſt défendu aux Blancs de l'un & de
» l'autre ſexe, de s'unir avec eux par le
» lien conjugal, & aux prêtres de fa-
» voriſer de pareilles unions. Tout
» homme libre, qui vit en concubi-
» nage avec une eſclave, & en a des
» enfans, eſt ſoumis à une amende; &
» ſi cet homme eſt le maître de la Né-
» greſſe, outre l'amende preſcrite, il
» eſt encore privé de ſon eſclave, &
» des enfans qui proviennent d'elle,
» ſans que ni les enfans ni la mere puiſ-
» ſent jamais être affranchis. Il n'eſt pas
» permis aux Noirs, de ſe marier ſans
» le conſentement de leurs Maîtres;
» mais ils l'eſt encore moins à ces der-
» niers, d'uſer de contrainte, pour les
» marier contre leur gré. Les enfans
» qui naiſſent dans l'eſclavage, ſont

» eſclaves, & appartiennent au maî-
» tre de la femme, & non à celui du
» mari. Si l'un des époux eſt libre, &
» l'autre non, les enfans ſuivent tou-
» jours la condition de la mere.

» La plupart des Negres ne regar-
» dent leurs épouſes, que comme des
» êtres créés pour les amuſer, les ſer-
» vir & leur obéir. A l'exception des
» jeunes gens, qui dans les premieres
» tendreſſes du mariage, leur accor-
» dent la liberté de manger avec eux,
» elles ſont preſque toujours privées
» de cet honneur. J'ai ſouvent pris plai-
» ſir à voir dîner notre vieux charpen-
» tier : ſa femme & ſes enfans étoient
» autour de lui, & le ſervoient avec
» tout le reſpect des domeſtiques les
» mieux inſtruits. Si c'étoit un jour de
» fête, ſes filles & ſes gendres ne man-
» quoient pas de s'y trouver, & de lui
» apporter de petits préſens. Ils fai-
» ſoient un cercle autour de lui, & l'en-
» tretenoient pendant tout le tems qu'il
» reſtoit à table. Lorſqu'il avoit fini,
» on lui préſentoit ſa pipe; & ſe tour-
» nant, il leur diſoit d'un air grave :
» allez manger, vous autres ». Je le
» blâmois quelquefois de cette ſévérité,

» & lui citois l'exemple des Blancs qui » dînent & ſoupent avec leurs femmes : » il me répondoit qu'ils n'en étoient » pas plus ſages ; & que ſi l'on vouloit » conſidérer combien elles ſont or- » gueilleuſes, & peu ſoumiſes à leurs » maris, on avoueroit que les Noirs, » qui tiennent les leurs dans le reſpect, » ont pour eux le bon ſens, la juſtice » & la raiſon.

» Les Négreſſes, qui ſont très-fé- » condes en Afrique, multiplient beau- » coup moins dans nos colonies, & in- » finiment moins encore dans les éta- « bliſſemens Anglois, où l'amertume » de leur ſort les porte à ſe délivrer vo- » lontairement d'un fardeau qui fait la » joie des autres meres. Un peu plus » d'humanité de la part de ces Maîtres » cruels, préviendroit des maux terri- » bles. On frémit d'horreur, en appre- » nant qu'on fait des parties de plaiſir à » la Jamaïque, pour aller à la chaſſe » des Negres, dans les montagnes, » comme à celle des loups & des ſan- » gliers. On leur dit qu'ils ſont hommes » comme nous ; qu'ils ſont rachetés du » ſang d'un Dieu mort pour eux ; & on » les traite comme des bêtes féroces.

premiere eſt adoſſée à un côteau co
à pic, qui, l'entourant de preſque t
les côté, intercepte l'air, & renvo
ſur la ville, la chaleur qui lui eſt co
muniquée, le long du jour, par le
leil. Ses rayons réfléchis, tant par
mer que par le ſable du rivage, f
encore des circonſtances qui cauſe
dans ce ſéjour, une ardeur inſuppor
ble. Elle y rend l'air mal-ſain & dan
reux; & c'eſt là néanmoins, que log
les marins, & preſque tous les étrang
qui viennent à la Martinique. Le Go
verneur particulier & l'Intendant fo
dans cette ville, leur réſidence ordin
re. Les Dominicains & les Jéſuites
ſervent les paroiſſes; on y voit auſſi
religieuſes & des freres de la Charit
ces derniers ont ſoin de l'hôpital.

Les autres places de l'iſle ſont le f
Royal, le fort de la Trinité, le fort M
rigot & celui de la Riviere-Salée. Le p
mier eſt le mieux ſitué; & ſon port pa
pour un des meilleurs du pays. La vi
eſt le ſéjour du Gouverneur généra
& le ſiége du Conſeil Supérieur. L
aſſemblées de cette Cour de juſtice
tiennent tous les deux mois, jugent
dernier reſſort, & ſont compoſées d

» Lorſqu'il s'éleve entr'eux quelque
ifférend, ils s'accordent à venir de-
ant leurs maîtres, & plaident leur
auſe ſans s'interrompre. L'offenſé
ommence; & dès qu'il s'eſt expli-
ué, il déclare à ſa partie, qu'elle
eut répondre. La modération eſt
gale de côté & d'autre; & comme
l s'agit preſque toujours de quelque
agatelle, ces procès ſont bientôt
erminés. S'ils ſe battent ou ſe ren-
dent coupables de quelque larcin,
on doit les punir rigoureuſement;
ar il faut, avec eux, autant de ſévé-
rité que de condeſcendance. Ils ſouf-
frent avec patience les châtimens
qu'ils ont mérités; mais ils ſont ca-
pables des plus grands excès, quand
on les maltraite ſans raiſon. Lorſ-
qu'ils s'attroupent, dans quelque ſou-
lévement, le remede eſt de les diſſi-
per ſur le champ à coups de bâton;
ſi l'on differe, on ſe met quelquefois
dans la néceſſité d'en venir aux ar-
mes; & dans ces occaſions, ils ſe dé-
fendent en furieux: dès qu'ils ſe per-
ſuadent qu'il faut mourir, peu leur
importe de quelle maniere ils per-
dront la vie; & le moindre ſuccès

» acheve de les rendre invincibles.

» C'eſt une regle générale de pru-
» dence, de ne jamais les menacer. La
» punition ne doit point être ſuſpen-
» due, parce que ſouvent la crainte
» les porte à s'enfuir dans les monta-
» gnes; & c'eſt ce que nous appellons
» ici *Aller Marron*. Le terme de *Marron*,
» dont l'étymologie n'eſt pas fort an-
» cienne, même aux Iſles, vient du
» mot eſpagnol *Simarron*, qui veut dire
» un ſinge. On ſait que ces animaux ſe
» retirent dans les bois, & qu'ils n'en
» ſortent, que pour venir ſe jetter fur-
» tivement ſur les fruits qui ſont dans
» les lieux voiſins de leur retraite.

» Pour obvier aux déſordres qu'entraî-
» ne le Marronage, car ces Negres fugi-
» tifs deviennent des brigands, le Roi a
» ordonné que la premiere fois qu'un
» eſclave déſerte, ſi ſon Maître le dé-
» nonce, & qu'on le prenne un mois
» après, il ait les oreilles coupées, &
» la Fleur-de-Lys appliquée ſur le dos.
» S'il récidive, on lui coupe le jarret;
» & à la troiſieme fois, il eſt pendu.
» Les Negres Marrons, quand ils ſont
» pourſuivis dans les forêts, y creuſent
» des foſſes, dont ils couvrent la ſur-

» face

» face avec des feuilles, & au fond
» deſquelles des pieux aiguiſés empa-
» lent ceux qui s'y laiſſent tomber.

» On n'a pas trouvé de moyen plus
» ſûr, pour empêcher la déſertion de
» ces eſclaves, que de leur donner, à
» quelque diſtance de l'habitation, une
» portion de terrein, pour y cultiver
» du tabac, des patates, des ignames,
» & toutes les productions qu'ils peu-
» vent tirer de ce fonds, avec la li-
» berté de les vendre, ou de les em-
» ployer à leur ſubſiſtance. On leur
» permet d'y travailler les jours de
» fêtes, après le ſervice divin, ou les
» autres jours, pendant le tems qu'ils
» peuvent retrancher des heures qu'on
» leur accorde pour les repas. Pluſieurs
» élevent du bétail qu'ils vendent au
» marché, du conſentement de leurs
» maîtres : mais alors, ils doivent être
» munis d'un billet ou autre marque
» qui le permette, ſous peine de reven-
» dication des marchandiſes, & d'une
» amende contre les acheteurs. Ces
» marques doivent être examinées par
» un Officier public, qui préſide aux
» ventes les jours de marché. L'exé-
» cution de cette ordonnance eſt fort

» négligée ; ici, comme ailleurs, des
» marchands peu délicats achetent ce
» qu'on leur préſente, pourvu qu'ils y
» trouvent du bénéfice. Il y a des Ne-
» gres qui ſe font annuellement, de
» leur commerce & de leur travail, un
» revenu honnête : & leur attache-
» ment pour leur maître augmente à
» proportion de leur aiſance.

» Si, malgré ces avantages, ils ſe
» livrent encore à la déſertion, &
» qu'après vingt-quatre heures d'ab-
» ſence, ils ne ſe repréſentent pas, on
» ſaiſit leur petite poſſeſſion ; & cette
» perte leur eſt plus ſenſible que les
» châtimens. Le moindre exemple de
» ces confiſcations eſt long tems un ſu-
» jet de terreur, qui contient tout le
» monde dans le devoir.

» A propos de marronage, continue
» l'Econome, je me ſouviens que dans
» mon enfance, plus de cinquante de
» ces Negres fugitifs furent ramenés au
» Cap par un Miſſionnaire. Il ſeroit dif-
» ficile de vous dire avec quelles de-
» monſtrations de joie, ce prêtre fut
» reçu avec toute ſa ſuite. Les rues
» étoient bordées de peuple pour les
» voir paſſer : les Maîtres ſe félicitoient

s uns l ; es, d'avoir retrouvé urs eſclaves ; & les Noirs eux-mê- es, qui ſervoient dans la ville, ſe iſoient une fête de revoir, l'un, ſon ere ou ſa mere, l'autre ſon fils ou ſa lle. La marche étoit très-lente, pour ur laiſſer la liberté d'embraſſer leurs mis, leurs camarades, avec mille is d'allégreſſe & de bénédictions. e qu'il y avoit ſur-tout de plus frap- ant, c'étoit une troupe de garçons t de filles, qui, étant nés dans les ois, n'avoient jamais vu d'hommes lanes, ni de maiſon à la françoiſe. s ne pouvoient ſe laſſer de les con- dérer, en témoignant leur admira- on à leur maniere.

» On eſt dans l'uſage de marquer les oirs, lorſqu'on les achete ; & c'eſt » qu'on appelle *étamper un Negre*. On » ſert d'une lame d'argent très-min- e, qui forme un chiffre. Il ſuffit de i chauffer, ſans la faire rougir. On otte avec un peu de graiſſe, l'en- roit où elle doit être appliquée ; on iet deſſus du papier huilé, ſur le- uel le chiffre s'imprime. La chair enfle d'abord ; & dès que l'effet de i brûlure eſt paſſé, la marque reſte,

» & ne s'efface plus. Comme le mê
» chiffre peut ſe trouver ſur pluſie
» eſclaves, à chaque vente particuli
» on applique la lame dans un end
» différent; de ſorte qu'un Negre
» a été vendu & revendu pluſieurs f
» ſe trouve preſqu'auſſi chargé de
» caracteres, qu'un ancien obéliſqu
» On n'a point cette méthode d
» les petites Antilles, où les Noirs
» roient au déſeſpoir de ſe voir n
» qués comme les bœufs & les c
» vaux. On n'a jugé cette précaut
» néceſſaire, que dans les grandes iſ
» où ils ont plus de facilité de s'enfi
» & de ſe retirer dans des lieux in
» ceſſibles. Le maître de ces eſclaves
» gitifs eſt obligé de payer vingt-c
» écus à celui qui les prend hors
» quartiers François, & quinze fra
» ſeulement, ſi, ſans ſortir de ces
» mes quartiers, ils n'ont fait que ch
» ger d'habitation.
» Les Affranchis ou Negres libr
» qui donnent retraite dans leurs
» ſons à ces déſerteurs, ſont condа
» nés, par corps, envers le Maît
» à une amende de trente francs, p
» chaque jour de rétention; &

cs qui tombent dans la même
e, à dix livres ſeulement. Si les
anchis ne ſont pas en état de
er cette amende, on les réduit
mêmes à la condition des eſcla-
; ils ſont vendus comme tels;
le prix de la vente excede l'a-
de, le ſurplus eſt porté à l'hô-

uoique le nombre des Noirs ſoit
rieur à celui des autres habitans,
ne laiſſons pas de vivre, au mi-
d'eux, dans une parfaite ſécu-
Ces eſclaves viennent de divers
ons d'Afrique, où les langues
t différentes, ils ne peuvent s'en-
re facilement. Si l'idiome eſt le
ie, il regne entr'eux une haine ſi
, qu'ils aimeroient mieux mou-
le la main des Blancs, que de
indre à des Negres d'un autre
on, pour s'aider réciproquement
ouer le joug de leurs communs
res. D'ailleurs ils ne peuvent ni
her aucune arme, ni ſortir des
es de la plantation où ils ſont
hés. Il leur eſt même défendu,
peine du fouet, de porter un
n; & dans pluſieurs cas, la peine

» de mort eſt décernée contre ceux
» qui s'attroupent pendant la nuit. Le
» moins qui puiſſe leur arriver, eſt le
» fouet & la fleur-de-lys. Enfin, on
» les tient dans une ſi grande ſujétion,
» qu'ils ne peuvent pas même faire pa-
» roître le moindre deſir de recou-
» vrer leur liberté. Que ſeroit-ce, s'ils
» oſoient lever la main ſur leurs Maî-
» tres? Une mort prompte & cruelle
» en ſeroit la punition. Quant aux voies
» de fait contre des perſonnes libres,
» elles ſont punies avec la plus grande
» rigueur. Leur naturel dur exige qu'on
» n'ait pas trop d'indulgence pour eux,
» ni auſſi trop de ſévérité; car ſi un
» châtiment modéré les rend ſouples
» & les anime au travail, une rigueur
» exceſſive les rebute & les porte à la
» déſertion.

» Une autre attention qu'il faut avoir,
» c'eſt de veiller à la conſervation de
» leur ſanté. Outre les maladies ordi-
» naires aux Blancs, ils en ont de par-
» ticulieres, occaſionnées par leur ex-
» trême malpropreté. Une des plus
» communes eſt celle que leur cauſe
» un certain inſecte, redoutable dans
» les Antilles, appellé la *Chique*. Ce

» petit animal, qui n'eſt d'abord pas
» plus gros qu'un ciron, ſe loge ſous
» les ongles des pieds, & y excite des
» demangeaiſons douloureuſes & inſup-
» portables. Il croît peu à peu, s'étend
» & devient enfin de la groſſeur d'un
» pois. Alors il fait des œufs qui ſont
» autant de petites Chiques, qui ſe ni-
» chant autour de leur mere, s'y nour-
» riſſent & endommagent tellement les
» pieds, qu'ils y cauſent des ulceres,
» quelquefois la gangrenne. La noir-
» ceur de l'inſecte le fait aiſément re-
» marquer; avec une épingle ou un
» couteau pointu, on cerne la chair;
» quand il paroît, on le tire dehors;
» & l'on remplit le trou avec du ſuif,
» ou de la cendre de tabac. Si on négli-
» ge de ſe débarraſſer de ce cruel ani-
» mal, ou qu'il en reſte une partie dans
» la plaie, on s'expoſe quelquefois aux
» plus terribles accidens. Le moyen de
» s'en garantir, eſt de ſe frotter les
» pieds avec des feuilles de tabac broyé,
» ou d'autres herbes âcres & ameres.
» Le rocou eſt le poiſon de cette ver-
» mine ſi redoutable pour les Noirs, &
» généralement pour tous ceux qui ſe
» négligent. Si l'on avoit ſoin de ſe la-

» ver ſouvent, on craindroit à cette
» fâcheuſe incommodité.

» Deux autres maladies, particulie-
» res aux Negres, ſont ce qu'ils ap-
» pellent le Mal d'Eſtomac & les Pians.
» La premiere eſt un anéantiſſement,
» un affaiſement total de la machine.
» Ils veulent toujours être couchés;
» on eſt obligé de les battre, pour les
» faire lever, pour les faire marcher.
» Quelques-uns ſe découragent au
» point de ſe laiſſer aſſommer de coups,
» plutôt que de ſe donner le moindre
» mouvement. Les alimens doux &
» ſains leur ſont indifférens; malgré la
» faim qui les dévore, ils n'ont de
» goût que pour ceux qui ſont ſalés &
» épicés. Après avoir langui quelques
» mois, leurs jambes commencent à
» s'enfler; enſuite les cuiſſes, le ventre
» & la poitrine venant à s'engorger, ils
» meurent étouffés. Cette maladie peut
» provenir de pluſieurs cauſes: ou de
» la mauvaiſe nourriture qu'ils ont eue
» dans leur traverſée de Guinée en
» Amérique, pendant laquelle on ne
» leur donne que des feves de marais,
» qu'ils ne connoiſſent point dans leur
» pays, ou de celle qu'ils reçoivent

» dans nos iſles même, chez des habi-
» tans durs & avares. Ce mal vient
» auſſi du chagrin qui s'empare d'eux,
» lorſqu'ils ſe voient enlevés de leur
» patrie, enfermés, gardés dans les
» vaiſſeaux comme des criminels, ne
» ſachant rien de leur ſort à venir,
» abandonnant, ſans eſpoir de retour,
» leur terre natale, leurs femmes, leurs
» enfans, leurs compagnons, leurs plai-
» firs, leurs habitudes, pour être tranſ-
» plantés parmi des inconnus. Cette ſi-
» tuation affreuſe doit, ſans doute,
» jetter dans leur cœur le décourage-
» ment & le déſeſpoir : auſſi preſque
» tous les Negres, quand ils arrivent,
» ont l'air triſte, abattu, ou étonné.
» Une autre cauſe très générale encore,
» c'eſt que pluſieurs d'entre eux avalent
» d'une certaine terre, ſemblable, à ce
» qu'ils croient, à celle dont ils man-
» geoient habituellement en Afrique,
» ſans en être incommodés. C'eſt un
» tuf rouge, jaunâtre, très-commun
» dans nos Iſles. On en vend ſecréte-
» ment, malgré les défenſes, dans les
» marchés publics, ſous le nom de
» *Couac*. Ceux qui en ont contracté l'uſa-
» ge, en paroiſſent ſi friands, qu'il n'y a

» point de châtimens qui puiſſent les
» en détourner.

« C'eſt une opinion aſſez générale-
» ment établie en France, que le Pian
» n'eſt autre choſe, que le mal vé-
» nérien, qui ſe manifeſte par des puſ-
» tules. Il eſt vrai qu'on le traite de la
» même maniere, & avec les mêmes
» remedes; mais on y trouve des diffé-
» rences qui ſemblent diſtinguer eſſen-
» tiellement ces deux maladies.

» On doit d'autant plus s'intéreſſer
» à la conſervation des Negres, qu'ils
» ſont comme les bras des habitans; &
» que celui qui en a un plus grand nom-
» bre, parvient plus promptement à la
» fortune. La chaleur du climat, le
» changement de nourriture, la foi-
» bleſſe du tempérament ne permettant
» pas aux Européens d'entreprendre
» des travaux pénibles, les terres de
» nos colonies ſeroient encore incultes,
» ſans le ſecours de ces eſclaves Afri-
» cains. Nés vigoureux, & accoutu-
» més à une nourriture groſſiere, ils
» trouvent, en Amérique, des dou-
» ceurs qu'ils ne connoiſſent pas dans
» leur pays; & ce changement en bien,
» les met en état de réſiſter au travail.

» Les champs qui produiſent le ſucre, » l'indigo, le café, le coton, le tabac, » le manioc, le rocou, ont beſoin d'un » nombre d'hommes proportionné à » leur étendue. Si l'on compte aujour- » d'hui trente mille Blancs dans la » Saint-Domingue Françoiſe, il y a » cent mille Negres ou Mulâtres occu- » pés aux plantations & aux ſucreries. » On les inſtruit dans le genre de tra- » vail, propre à mettre ces productions » en valeur. Tous ſont ſous la diſci- » pline d'un Commandeur noir ou » blanc, qui, dans les grands établiſ- » ſemens, eſt lui-même ſubordonné à » un Econome.

» On eſt peu d'accord ſur le choix » de ces Commandeurs. Les uns pré- » ferent un Blanc; d'autres donnent » la préférence à un Negre ſage, fidele, » affectionné, qui entend bien le tra- » vail, & ſait ſe faire obéir. Cette der- » niere qualité n'eſt pas la plus difficile; » car perſonne ne commande avec plus » d'empire que les Negres. Le devoir » de cet Officier eſt d'être toujours à » la tête des autres, de ne les pas per- » dre de vue un inſtant, d'arrêter où » de prévenir les déſordres, d'appaiſer

» les querelles, de viſiter les travail-
» leurs, de leur diſtribuer leurs occupa-
» tions, de les inſtruire, de les mener
» à la priere, à l'égliſe, &c. Il veille
» à la propreté de leurs maiſons, à leur
» ſanté, à leur habillement. Enfin il
» doit informer le Maître ou l'Econo-
» me, de ce qui ſe paſſe, prendre leurs
» ordres, les bien entendre, les faire
» obſerver. Un Maître ſage, qui ſent
» combien il importe qu'on reſpecte
» ſon autorité, lui marque de la conſi-
» dération, évite de le réprimander,
» ſe garde encore plus de le battre pu-
» bliquement. S'il tombe dans quelque
» faute éclatante, il commence par le
» dépouiller de ſon emploi; mais,
» tant qu'il en eſt en poſſeſſion, on doit
» châtier ſévérement ceux qui lui déſo-
» béiſſent. Il ne faut pas le choiſir trop
» jeune, de peur qu'il n'abuſe de ſon
» autorité avec les Négreſſes; il ne faut
» pas le prendre trop vieux, crainte
» qu'il ne s'en laiſſe dominer. Vous ju-
» gez bien qu'il reçoit plus de vivres,
» plus d'habits qu'un eſclave ordinaire,
» & de tems en tems des gratifications.

» Les domeſtiques Noirs, qui ſer-
» vent dans l'intérieur de la maiſon,

» ne ſont point dans la dépendance du
» Commandeur. Ce qu'il y a de ſin-
» gulier, c'eſt que, malgré les avanta-
» ges de leur condition, quoiqu'ils
» ſoient mieux vêtus, mieux nourris,
» & traités avec plus de douceur que
» les autres, la plupart aiment mieux
» être appliqués aux travaux de la cam-
» pagne, ou apprendre des métiers. Ils
» ſont ſi fiers d'être menuiſiers ou ma-
» çons, qu'on ne les voit jamais ſans
» leur regle ou leur tablier. Quelques-
» uns deviennent fort adroits; & ce
» ſont des tréſors pour le Maître.

» Les eſclaves deſtinés aux ſucreries,
» s'appellent *Raffineurs*. Ce n'eſt pas
» ſans peine, qu'ils acquierent une
» exacte connoiſſance de cet art. Ce
» travail eſt d'autant plus fatigant,
» qu'ils ſont ſans ceſſe expoſés à la cha-
» leur des fourneaux. Les charpentiers
» ont ſoin de réparer le moulin. Les
» charrons ſont également néceſſaires,
» ainſi que les tonneliers; & dans les
» grands établiſſemens, un forgeron
» même eſt auſſi fort occupé. Les autres
» ſont employés à la culture des terres,
» à l'entretien des plantations, à cou-
» per les cannes à ſucre, que les ca-

» brouettiers tranſportent au moulin, » que les Négreſſes font paſſer entre des » cylindres. Les hommes les moins pro- » pres aux travaux difficiles, ſe parta- » gent pour entretenir le feu, ſoigner » les malades, garder les beſtiaux. On » occupe les enfans à des détails pro- » portionnés à leurs forces, à leur » âge; & il n'eſt pas juſqu'aux vieillards » les plus décrepits, qui ne puiſſent » être utiles dans une habitation.

» Les Maîtres ſont tenus de fournir » à ces eſclaves, une certaine quantité » de vivres par ſemaine, & des habits » chaque année. Il eſt défendu de leur » donner aucune ſorte d'eau-de-vie » pour tenir lieu de cette ſubſiſtance, » & de ſe décharger de cette même » nourriture, en leur accordant des » jours de travail pour leur compte » particulier. Ceux à qui des Maîtres » trop durs refuſeroient la vie & l'en- » tretien, peuvent en porter leurs » plaintes aux Officiers du Conſeil, ou » autres Magiſtrats de Police, auxquels » il eſt enjoint de les écouter, & de » leur faire rendre juſtice. Le même ré- » glement regarde les vieillards & les » infirmes, dont le Maître eſt obligé

» d'avoir ſoin ; & s'il a la dureté de les
» abandonner, ils doivent être trans-
» férés, entretenus & ſoignés à ſes
» dépens, dans l'hôpital le plus voiſin ;
» car tout concourt à adoucir, au-
» tant qu'il eſt poſſible, le ſort de ces
» malheureux.

» Leur principale nourriture conſiſte
» en farine de manioc, en pluſieurs
» ſortes de racines, en maïs, bananes,
» & en viandes ſalées. Le poiſſon, les
» crabes, les grenouilles, les gros lé-
» zards, les rats, & autres animaux de
» cette eſpece, ſervent à varier leurs
» alimens. Un bœuf, un porc, ou toute
» autre bête qui meurt par accident,
» eſt pour eux un repas délicieux. Leur
» paſſion pour la chair des beſtiaux
» morts de maladie eſt ſi forte, que,
» dans la crainte qu'ils n'en ſoient in-
» commodés, on eſt, dit-on, obligé
» de faire enterrer ces cadavres ; &
» quelquefois ils prennent le tems de la
» nuit, pour les déterrer. On m'a ra-
» conté qu'un de nos habitans, à qui
» il étoit mort une vache d'un mal,
» dont on craignoit la contagion, la fit
» jetter dans un ancien puits, ſec, &
» profond de quarante pieds. Les Noirs,

» perſuadés qu'ils y pouvoient deſcen-
» dre auſſi facilement que la vache, en
» prirent la réſolution. Un d'entr'eux
» y ſauta le premier, un autre après
» lui, enſuite un troiſieme; & tous s'y
» ſeroient jettés ſucceſſivement, ſi l'on
» ne s'en fut apperçu au ſixieme.

» Les Negres compoſent différentes
» boiſſons avec des fruits, des racines,
» des citrons, du ſyrop de ſucre & de
» l'eau. Ils font une liqueur ſinguliere,
» dans les Antilles Angloiſes, dont je
» ne vois pas qu'on uſe dans nos Colo-
» nies. C'eſt un extrait de racine de
» caſſave, mâchée d'abord par de
» vieilles femmes, qui la rejettent en-
» ſuite dans un vaſe rempli d'eau; en
» trois ou quatre heures, la fermenta-
» tion lui fait perdre ſes mauvaiſes qua-
» lités; & ce que vous aurez peine à
» croire, c'eſt qu'une préparation ſi dé-
» goûtante devient une liqueur fine &
» agréable.

» Nous ne défendons pas à nos Negres
» de ſe régaler les jours de fêtes. Aux
» grands repas, & principalement aux
» feſtins de noces, où il y a toujours
» beaucoup de monde, chacun eſt admis
» & bien reçu, pourvu qu'il apporte de

» quoi payer ſon écot. Ces fêtes tumul-
» tueuſes où les Commandeurs veillent
» pour prévenir les déſordres, ſont ac-
» compagnées de danſes, que les Noirs
» aiment paſſionnément.

» Chaque nation ſe raſſemble & exé-
» cute celle de ſon pays, au bruit ca-
» dencé d'une eſpece de tambour, de
» chants bruyans, & de battemens de
» mains. Leurs organes ſont ſinguliére-
» ment ſenſibles à la puiſſance de la mu-
» ſique. Leurs airs ſont preſque tou-
» jours à deux tems: aucun n'excite la
» fierté; ceux qui ſont faits pour la
» tendreſſe, inſpirent plutôt un air de
» triſteſſe & de langueur. Ceux même qui
» paroiſſent les plus gais, portent une
» certaine empreinte de mélancolie. Le
» même air, quoique répété continuel-
» ment, les occupe, les fait travailler
» ou danſer pendant des heures entie-
» res, & n'entraîne pas même, ni pour
» eux, ni pour les Blancs, l'ennui de
» l'uniformité. Cette eſpece d'intérêt
» eſt dû, ſans doute, à la chaleur, à
» l'expreſſion qu'ils mettent dans leur
» chant.

» Ils ſont tout à la fois poëtes &
» muſiciens. Les regles de leur verſifi-

» cation ne ſont pas rigoureuſes ; elles » ſe plient toujours à la muſique. Ils » alongent ou raccourciſſent les mots » au beſoin, pour les appliquer à l'air, » ſur lequel les paroles doivent être » compoſées. Un objet, un événement » frappe un Negre ; il en fait auſſi tôt » le ſujet d'une chanſon. Trois ou qua- » tre paroles qui ſe répetent alternati- » vement par les aſſiſtans & par l'Au- » teur, forment quelquefois tout le » poëme. Cinq ou ſix meſures ſont » toute l'étendue de l'air.

» Ces gens n'entreprennent aucun » travail qui exige quelque exercice, » qu'ils ne le faſſent en cadence, & » preſque toujours en chantant. C'eſt » un avantage dans la plupart des tra- » vaux : le chant les anime ; & la me- » ſure devient une regle générale, qui » force les indolens à ſuivre les plus » actifs.

» Vous aimeriez ſur-tout à vous trou- » ver à leurs fêtes. J'ai vu ſept à huit » cens Negres accompagner une noce » au ſon d'une chanſon. Ils s'élevoient » en l'air, & retomboient tous en mê- » me tems. Ce mouvement étoit ſi » juſte, ſi précis, ſi général, que leur

» chûte ne frappoit la terre que d'un » ſeul coup. Suſpendus, pour ainſi dire, » à la voix du chanteur, à la corde d'un » inſtrument, une vibration de l'air eſt » l'ame de tous ces corps. Un ſon les » agite, les enleve & les précipite. Le » défaut de vêtemens mettant à décou- » vert tous leurs muſcles, on voit » qu'il n'eſt pas une partie de leur » corps, qui ne ſoit affectée de cette » cadence, & qui ne l'exprime.

» Mais pour ne parler que de leurs » danſes propres, il en eſt une qui » leur plaît ſinguliérement, & qu'ils » appellent *Calenda*. Elle eſt d'une in- » décence qui la fait défendre par plu- » ſieurs Maîtres, tant pour mettre » l'honnêteté publique à couvert, que » pour empêcher les aſſemblées trop » nombreuſes : une troupe de Negres » excités par la joie, & ſouvent échauf- » fés par les liqueurs fortes, devient » capable de toutes ſortes de violences; » mais ici, comme ailleurs, la loi l'em- » porte rarement ſur le plaiſir.

» Les danſeurs ſont diſpoſés ſur deux » lignes, l'une en préſence de l'autre, les » hommes vis-à-vis des femmes, & en- » vironnés de ſpectateurs. Un des plus

» habiles entonne une chanſon qu'il
» compoſe ſur le champ, & à laquelle
» les autres applaudiſſent, en répétant
» le refrain. Ils tiennent les bras à de-
» mi levés, ſautent, tournent, s'ap-
» prochent les uns des autres, & re-
» tournent en cadence, juſqu'à ce que
» le ſon redoublé des inſtrumens les
» avertiſſe de ſe joindre, en ſe donnant
» des baiſers mêlés de mouvemens &
» de geſtes très-laſcifs. Ils ont une paſ-
» ſion ſi vive pour cet exercice, que
» lorſqu'il eſt défendu dans une habita-
» tion, ils font trois ou quatre lieues le
» ſamedi, après avoir quitté le travail,
» pour ſe rendre dans une autre où il
» ſoit permis.

» Le Calenda a auſſi beaucoup de
» charmes pour les Eſpagnols de l'A-
» mérique : il eſt en uſage dans tous
» leurs établiſſemens, & entre juſques
» dans leurs pratiques de dévotion. Les
» religieuſes le danſent la nuit de Noël,
» ſur un théatre élevé dans le cœur,
» vis-à-vis de la grille, qu'elles tien-
» nent ouverte, pour faire part au
» peuple de ce ſpectacle. Il eſt inutile
» de dire qu'elles n'admettent point
» d'hommes à cette danſe.

» Le Commandeur, chargé du loge-
» ment des eſclaves, doit y faire ob-
» ſerver la ſymmétrie, l'ordre & l'uni-
» formité. Les caſes ou barraques ſont
» toutes de même grandeur, & pla-
» cées ſur le même alignement. Elles
» ont une porte & une fenêtre, ſont
» couvertes de cannes & de roſeaux,
» & enduites de terre graſſe.

» Le mari & la femme ont chacun
» leur lit. Vous ſavez en quoi il con-
» ſiſte. Les Maîtres un peu généreux
» donnent à leurs Negres quelques
» groſſes toiles, ou de vieilles étoffes
» pour les couvrir; mais c'eſt un ſur-
» croît de ſoin pour le Commandeur,
» qui eſt obligé de les leur faire laver
» ſouvent. Juſqu'à l'âge de ſept ans,
» les enfans de l'un & l'autre ſexe oc-
» cupent le même lit; mais on n'attend
» pas long-tems à les ſéparer, parce
» qu'avec leur penchant pour le plaiſir,
» il ne faut guere compter ſur leur ſa-
» geſſe, même à cet âge.

» A la réſerve de ceux qui ſervent
» de laquais, tous vont ordinairement
» les pieds nuds & ſans bas. Leurs ha-
» bits journaliers ne conſiſtent qu'en
» des caleçons & une caſaque. Mais,

» les jours de fêtes, ceux qui ſe pi-
» quent d'être bien vêtus, ont une
» chemiſe, & une eſpece de jupe de
» toile de couleur, ou d'une étoffe lé-
» gere qu'on nomme *Candale*, qui ne
» va que juſqu'aux genoux. Le haut,
» pliſſé par une ceinture, a deux fen-
» tes ſur les hanches, qui ſe ferment
» avec des rubans. Ils portent un petit
» pour point ſans baſque, qui laiſſe trois
» doigts de vuide entre ce vêtement &
» la candale, pour faire bouffer plus li-
» brement la chemiſe. S'ils ſont aſſez
» riches pour ſe procurer des boutons
» d'argent, ou de pierres de couleur,
» ils en mettent au col & aux poignets;
» & lorſque, dans cette parure, ils
» ont la tête couverte d'un chapeau,
» on trouve qu'ils ont aſſez bonne
» mine. Avant le mariage, ils portent
» deux pendans d'oreilles, comme les
» femmes; enſuite ils n'en mettent plus
» qu'un.

» Les Négreſſes, dans leur habille-
» ment de cérémonie, ont ordinaire-
» ment deux jupes. Celle de deſſous
» eſt de couleur, & l'autre de toile
» blanche, ou de mouſſeline. Par deſſus
» eſt un corſet à petites baſques, avec

échelle c rubans, les autres or-
ieos ſont des dentelles, des bou-
d'oreilles, des bagues, des bra-
ts, des coliers, &c. Mais on ne
t cet air de propreté, qu'aux Ne-
s & Négreſſes qui ſe ſont mis en
, par leur travail & leur écono-
, de ſe procurer ces diverſes pa-
s; car, à l'exeption de ceux ou de
es qui, dans les maiſons, ſervent
aquais ou de femmes de chambre,
'y a perſonne qui faſſe l'inutile dé-
ſe de parer une troupe d'eſclaves.
'out ce que poſſedent ces derniers,
artient à leur Maître, ſoit qu'ils
nt gagné par leur induſtrie, ſoit
ls l'aient acquis par la libéralité
itres perſonnes. Ils ſont incapa-
s de ſuccéder, de diſpoſer & de
tracter de leur chef, & plus en-
e de poſſéder des offices publics,
diriger les affaires, d'être pris
ir experts, pour arbitres, pour
oins, tant en matieres civiles,
criminelles, à moins qu'ils ne
ent témoins néceſſaires, & ſeule-
nt faute d'autres: mais, dans au-
cas, ils ne peuvent l'être contre
rs Maîtres.

» La loi défend auſſi de leur vendre » la liberté à prix d'argent, de peur » que, pour s'en procurer, ils ne ſe portent au vol & au brigandage. Pour y » obvier, ils ne doivent être affranchis que par une permiſſion du Conſeil ſupérieur, qui ne l'accorde que » pour des raiſons légitimes. Sans cette » formalité, les affranchiſſemens ſont » nuls, & les Maîtres privés de leur » eſclave.

» Les Européens ſe trompent, lorſqu'ils s'imaginent que nous faiſons » conſiſter la beauté des Negres dans » un nez écraſé & de groſſes levres : » nous voulons, au contraire, des traits » réguliers. Les Eſpagnols y apportent » encore plus d'attention ; ils ne regardent point à cinquante piaſtres de » plus ou de moins, pour acquérir une » belle Négreſſe. Avec la régularité des » traits, ils veulent qu'elle ait la taille » bien faite, une peau fine & d'un noir » luiſant. Le goût dépravé des Européens pour les femmes de cette couleur, eſt auſſi étonnant, qu'il eſt » général dans nos Iſles. Les uns y ſont » entraînés par un motif de curioſité, » par l'occaſion, la facilité, l'exemple, &

» peut-

» peut-être auſſi par le phyſique du cli-
» mat ; les autres, par certain attrait pi-
» quant, qu'on trouve bientôt dans les
» Négreſſes, lorſque l'habitude a fami-
» liariſé les yeux avec cette couleur ;
» par une ardeur de tempérament,
» qui leur donne le pouvoir d'inſpirer
» & de ſentir les plus brûlans tranſ-
» ports ; quelques-uns, par l'indolence,
» la fierté, des Blanches, & le peu de
» ſoin qu'elles ont de plaire. Voilà ſans
» doute, ce qui rend ſi commun un
» ſentiment déſavoué par la délicateſſe,
» contredit par les dégoûts ſans nom-
» bre, que la nature paroît lui avoir
» oppoſés.

» Il eſt malheureux, & cependant
» très-vrai, que les Colonies retirent de
» grands avantages de cette corruption
» de mœurs, de cette dépravation de
» goût. Les Négreſſes qui vivent avec
» des Blancs, ſont ordinairement plus
» attentives à leurs devoirs ; & ſouvent
» on leur a dû le bonheur d'avoir dé-
» couvert & prévenu des conſpira-
» tions, qui auroient fait égorger leurs
» Maîtres ou leurs Amans ſous le cou-
» teau de leurs eſclaves. Cependant ces
» femmes ont en général, un attache-

» ment plus décidé pour les h
» de leur couleur ; & quoiq
» leur faſſe pas une obligatio
» chaſtes, elles ſont inébranlab
» leurs engagemens, lorſque la
» d'être aimées des Blancs ne l
» pas volages. Malheureuſeme
» une tentation d'inconſtance,
» n'ont que trop ſouvent occ
» ſuccomber.

» On nous amene, de quelq
» tons d'Afrique, des Negres q
» ſent qu'après leur mort, ils
» tournent dans leur patrie. S
» mécontens de leurs Maître
» prennent quelque dégoût de
» ils n'héſitent point à la te
» Pour les empêcher d'attenter
» jours, il faut, quand on les
» les puni très-ſévérement
» qu'alors ils craindroient de
» trer dans leur pays, avec les r
» des coups de fouet qu'ils on
» J'en ai connu un qui menaço
» tuer, ſi on le puniſſoit. Quand
» corps déchiré, on le laiſſa en
» on lui donna une corde & de
» mens propres à trancher ſa vie
» défioit même. Les plaiſanteri

» porterent ſur le déſeſpoir ; il n'oſa
» s'y réſoudre. Ce même eſclave, paſ-
» ſant enſuite à un autre Maître qui le
» traitoit avec douceur, finit par s'é-
» touffer avec ſa langue, ſur de ſimples
» menaces du châtiment.

» Un Anglois de l'iſle de Saint-Chriſ-
» tophe employa un heureux ſtratagê-
» me pour ſauver ſes Negres qui ſe pen-
» doient les uns après les autres. Il fit
» charger, ſur des charrettes, des chau-
» dieres à ſucre, & tout l'attirail de ſa
» fabrique, avec ordre à tous ſes Noirs
» de le ſuivre dans le bois. Il leur pré-
» ſenta à chacun une corde, en retint
» une pour lui, & leur dit qu'ayant
» appris le deſſein où ils étoient de re-
» tourner en Guinée, il vouloit les y
» accompagner ; qu'il y avoit acheté
» une grande habitation, où il étoit ré-
» ſolu d'établir une ſucrerie ; qu'il les
» jugeoit plus propres à ce travail,
» que ceux du pays, qui n'y étoient
» pas exercés ; qu'alors ne craignant
» plus qu'ils puiſſent s'enfuir, il les fe-
» roit travailler jour & nuit, ſans leur
» accorder le repos ordinaire du di-
» manche ; que par ſes ordres, on
» avoit déjà repris en Afrique, ceux

» qui s'étoient pendus les premi
» qu'il les y feroit travailler l
» aux pieds. La vue des cha
» ayant confirmé cet étrange dif
» ils ne douterent plus des intenti
» leur Maître, ſur-tout lorſque
» preſſant de ſe pendre, il feign
» tendre qu'ils euſſent fini leur
» tion, pour hâter la ſienne, &
» avec eux. Il avoit même déjà
» ſon arbre; & ſa corde y étoi
» chée. Ils tinrent alors conſei
» eux; & la miſere de leurs c
» gnons, la crainte d'être enco
» malheureux, les firent chan
» réſolution. Ils vinrent ſe jett
» pieds de leur Maître, pour l
» plier de pardonner à leurs cam
» morts, & lui promirent qu
» d'eux ne penſeroit plus à le qu
» ſe laiſſa preſſer long-tems; &
» commodement ſe fit enfin, à
» tion que, s'il apprenoit qu
» d'eux ſe fût encore ôté la vie, il
» mourir tous les autres, pour l
» voyer à ſa ſucrerie de Guinée.
» Un autre habitant s'aviſa d
» couper la tête & les mains à c
» ſes eſclaves, qui s'étoient étran

» de tenir leurs membres enfermés ſous
» la clef dans une cage de fer, ſuſpendue
» au milieu de ſa cour. L'opinion des
« Negres étant que leurs morts empor-
» tent avec eux leurs corps en Afrique,
» il leur diſoit : « vous pouvez, vous
» autres, vous tuer quand il vous plai-
» ra ; mais j'aurai le plaiſir de vous ren-
» dre pour toujours miſérables, puiſ-
» que vous trouvant ſans tête & ſans
» mains, vous ſerez incapables de voir,
» d'entendre, de parler, de manger &
» de travailler. Ils rirent d'abord de
» cette idée ; car rien ne pouvoit leur
» perſuader que les morts ne trouvaſ-
» ſent pas bientôt moyen de reprendre
» tous leurs membres. Mais lorſqu'ils
» les virent conſtamment dans le même
» lieu, ils jugerent enfin, que leur maître
» étoit plus puiſſant qu'ils ne l'avoient
» imaginé ; & la crainte du même mal-
» heur leur fit perdre l'envie de ſe pen-
» dre. Ces remedes bizarres ſont pro-
» portionnés à la portée de leur eſprit,
» & ſemblent juſtifier la rigueur avec
» laquelle on les traite.

» Parmi les Negres des différentes
» nations, les uns ſont plus intelligens,
» plus ſuſceptibles d'inſtruction que

» d'autres ; mais cet avantage eſt com-
» penſé par un horrible défaut ; inſtruits
» dès l'enfance dans l'art des poiſons,
» qui naiſſent, pour ainſi dire, ſous
» leurs mains, ils ſe ſervent trop ſou-
» vent de ce terrible inſtrument de la
» perfidie, de la vengeance, de la hai-
» ne, & l'emploient à faire périr les
» bœufs, les chevaux, les mulets de
» leurs Maîtres, & les compagnons
» même de leur eſclavage. Pour écarter
» les ſoupçons, ils commencent leurs
» crimes ſur leur propre famille, &
» font périr leurs enfans, leurs femmes,
» même leurs maîtreſſes. Ils ne ſont pas
» excités à ces horreurs par la ſeule ven-
» geance ; ſouvent celui qui les com-
» met, eſt préciſément le Negre le
» mieux traité de l'habitation. Alors ſa
» cruauté ne peut être conduite, que
» par le plaiſir barbare d'humilier ſon
» Maître, en le rapprochant, autant
» qu'il le peut, de la miſere de ſon état.
» Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt qu'ils
» n'eſſayent point leurs poiſons ſur un
» Blanc ; parce qu'ils ſont perſuadés
» que leur effet dépend uniquement de
» la puiſſance de leurs dieux, qui, dans
» leur opinion, n'ont aucun pouvoir

» ſur les Européens. Cette idée nous
» met à couvert de leurs attentats, ſans
» quoi nous en ſerions ſouvent les victi-
» mes. Les Négreſſes, quoiqu'auſſi em-
» portées dans leurs paſſions, ne s'a-
» bandonnent point à ces ſortes d'ex-
» cès, ſoit que leurs maris ne leur com-
» muniquent point ces ſecrets déteſta-
» bles, ſoit que la timidité, la foibleſſe
» ou la douceur de leur ſexe les éloi-
» gnent de ces cruelles entrepriſes.

» Les traits que nous remarquons
» dans les Negres qui peuplent nos
» Colonies, ne ſont pas ceux qu'a-
» voit tracés la nature, ni qu'auroient
» formés la liberté, l'éducation, & l'in-
» fluence du climat, s'ils étoient reſtés
» dans leur pays: leur aviliſſement doit
» les avoir altérés. A l'égard du carac-
» tere, on ne peut guere connoître
» celui d'une race d'hommes opprimés,
» qui voit les châtimens ſans ceſſe levés
» ſur ſa tête, & la violence toujours
» ſoutenue par la politique, l'intérêt &
» la ſûreté publique. Comment juger
» du vrai génie d'une nation enchaînée,
» chez qui le deſir même de la liberté
» eſt un crime? Des Européens pris &
» faits eſclaves à Tunis, ont avoué,

» que dans cet état, ils étoi
» méchans, & ſervoient auſſi
» maîtres, que ceux de nos I
» ſont pourtant les hommes
» nous avons à vivre; voilà
» néceſſaires de ces fortunes
» clat éblouit les Européens
» dérobe les inquiétudes qui le
» pagnent ».

Je ſuis, &c.

A Saint-Domingue, ce 4 Ao

LETTRE CXXX.

LES ANTILLES.

DEPUIS plus de trois mois je parcours, dans le Nouveau Monde, un Archipel moins célébré par les poëtes, mais plus connu dans l'hiſtoire du commerce, & aujourd'hui plus fréquenté, que celui de la Grece. Chaque jour il part d'une Antille à l'autre, pluſieurs vaiſſeaux qui rendent ſi aiſée la communication entre ces iſles, que profitant de cette facilité, j'ai cédé à la curioſité de les voir; & voici en peu de mots, le chemin que j'ai ſuivi. De Saint-Domingue à Portorico, de Portorico à la Guadeloupe, de la Guadeloupe à la Martinique, de la Martinique à Sainte-Lucie, Saint-Vincent, la Barbade, Tabaco, la Grenade, & Surinam, d'où je vous écris préſentement.

J'ai paſſé ſucceſſivement chez les Eſpagnols, les François, les Anglois, les Hollandois, les Danois; j'ai vu des contrées nombreuſes, couvertes de

troupeaux d'eſclaves, & les trois
des habitans changés en bêtes
le ſervice de l'autre quart. J'ai vu
gré l'influence & l'empire du
les mœurs européennes tranſ
en Amérique; j'ai vu l'Eſpag
gueilleux & indolent ſe procure
ſon or, un luxe que ſa pareſſe lui
J'ai vu l'Anglois, ennemi du re
de la gêne, auſſi jaloux de la l
que de l'étendue de ſon com
J'ai vu le François léger, vif, en
nant, mais toujours ſoumis a
de ſon pays, toujours guidé pa
geſſe du gouvernement. Les Da
les Hollandois méritent à peine
mis au nombre des propriétai
l'Amérique; ils poſſedent un o
rochers, ſur leſquels ils déploi
miracles de leur frugalité & de l
duſtrie.

San-Juan de Portorico, capi
l'iſle de ce nom, eſt éloignée de
qu vingt lieues de celle de Sai
mingue. Ce pays fut découv
Chriſtophe Colomb; les Eſpag
nommerent Portorico, à cauſe
cellence de ſon port, & les F
Portoric. A ſon entrée eſt une

Ile, (a été jointe à la grande, par le moy... d'une chauſſée faite au travers du havre. Ponce de Léon y jetta les premiers fondemens d'une colonie : il commença par y bâtir une bourgade, & voulut enſuite aſſervir les Indiens, comme on avoit fait à Saint-Domingue ; mais il reconnut qu'il s'étoit trop hâté, en croyant pouvoir diſpoſer de ces Inſulaires comme d'un peuple conquis. Ils n'eurent pas plutôt ſenti la peſanteur du joug Caſtillan, qu'ils chercherent les moyens de s'en délivrer. Ils s'aſſemblerent entr'eux ; & le premier objet de leur délibération, fut de s'aſſurer ſi les Eſpagnols étoient effectivement immortels, comme ils en avoient la réputation. L'occaſion d'éclaircir un fait de cette importance, ne tarda pas à ſe préſenter. Un Caſtillan s'étant fait accompagner par quelques Indiens, pour l'aider dans un paſſage difficile, arriva au bord d'une riviere qu'il fallut traverſer. Un de ſes guides ſe préſenta pour le porter ſur ſes épaules ; & lorſqu'il fut au milieu de l'eau, il ſe laiſſa tomber avec ſon fardeau. Les autres Indiens ſe joignirent à lui pour tenir long-tems l'Eſpa-

gnol ſous les flots ; & le voyant enfin ſans aucune marque de vie, ils tirerent le corps ſur la rive. Cependant, comme ils ne pouvoient encore ſe perſuader qu'il fût mort, ils lui firent des excuſes de lui avoir laiſſé boire tant d'eau, en proteſtant que ſa chûte les avoit beaucoup affligés. Leurs diſcours étoient accompagnés des plus grandes démonſtrations de douleur, pendant leſquelles ils ne ceſſoient de tourner le cadavre, & d'obſerver s'il reſpiroit. Cette comédie dura trois jours, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce que, par la putréfaction, ils ſe fuſſent aſſurés de la mort de l'Eſpagnol.

Déſabuſés de la prétendue immortalité de leurs tyrans, ces Inſulaires prirent la réſolution de s'en défaire. Leur entrepriſe fut conduite avec beaucoup de ſecret ; & les Caſtillans étant ſans défiance, ils en maſſacrerent un grand nombre, avant que les autres euſſent ouvert les yeux ſur le danger. Ponce, alarmé pour lui-même, raſſembla auſſitôt tout ſon monde ; & preſſant les ſauvages dans leurs retraites, il en tira une vengeance qui leur ôta pour jamais l'eſpérance de rentrer en liberté. Il fut

admirablement ſecondé par un chien, dont l'hiſtoire nous a conſervé le nom & les exploits.

Brezerillo (c'eſt le nom de cet animal) faiſoit des exécutions ſurprenantes, & ſavoit, dit-on, diſtinguer les Indiens ennemis, de ceux qui vivoient en paix avec les Eſpagnols : auſſi, ajoute-t-on, étoit-il, lui ſeul, plus redouté que quatre-vingt-dix Caſtillans. On lui donnoit la même portion qu'à un arbalêtrier, non-ſeulement en vivres, mais en or, en eſclaves, & en butin, que ſon maître recevoit. Les Eſpagnols, qui aiment à ſe repaître de faits où il entre du merveilleux, racontent que, voulant faire dévorer une vieille Indienne qui leur déplaiſoit, ils la chargerent d'une lettre qu'elle devoit porter à quelque diſtance. Lorſqu'ils la virent ſortie, ils lâcherent le dogue, qui courut à elle avec fureur. La femme effrayée prit une poſture ſuppliante; & lui montrant la lettre, elle lui dit : « L'écrit que je porte, Seigneur Chien, s'adreſſe aux Chrétiens » vos freres; ce ſont eux qui m'envoient; ne me faites point de mal; » je ſuis à leur ſervice ». L'animal s'a-

doucit, la flaira, leva la jambe, piſſa contre elle, & la laiſſa.

Dans ſa plus grande longueur, l'iſle de Portoric n'a pas plus de quarante lieues, ſur quinze ou ſeize de largeur, & cent vingt de circuit. Elle eſt remplie de montagnes, dont quelques-unes ſont revêtues de bois & de verdure. Elle a peu de plaines, beaucoup de vallons, & quantité de rivieres qui ſervent à la rendre fertile. Elle abonde en ſucre, en coton, en caſſe, en vanille, riz, maïs & manioc. Les vaches & les bœufs ſauvages y ſont communs; & leur cuir ne fait pas la partie la moins eſſentielle de ſon commerce. Elle produit auſſi quantité d'arbres fruitiers, & autres bois propres à toutes ſortes d'ouvrages. On y voit beaucoup de gibier; & le poiſſon que fournit la mer voiſine, eſt excellent. La ville capitale n'a ni murs ni remparts; mais le port eſt gardé par un château; & la petite iſle qui la joint, eſt impénétrable, à cauſe des bois épais qui la couvrent: deux petits forts en défendent l'approche.

Les rues de la ville ſont larges, peu longues; les maiſons aſſez bien bâties,

mais point ornées. Il y a peu de fenêtres, mais de grandes portes pour recevoir le vent qui rafraîchit l'air. Les croisées ne ſont garnies, ainſi que dans la plus grande partie des Antilles, que d'un canevas très-fin; car le verre ne réſiſteroit point à la violence des ouragans. La cathédrale, dédiée à ſaint Jean-Baptiſte, a un double rang de colonnes, & ſa ſtructure eſt aſſez belle. L'Evêque eſt ſuffragant de l'Archevêque de Saint Domingue. Le Gouverneur réſide dans la capitale, auprès de laquelle on voit une abbaye de Bénédictins. Les autres lieux les plus conſidérables, ſont les fortereſſes de Quadanilla & San-Germano, l'une au midi, & l'autre à l'occident de l'iſle.

Pendant que nous fûmes à Portoric, notre vaiſſeau changea ſes marchandiſes contre de l'argent en barres, de la poudre d'or & des piaſtres. Vous n'imagineriez pas combien il eſt difficile aux étrangers, d'y faire le commerce, ainſi que ſur toutes les côtes ſoumiſes à la domination Eſpagnole. Il faut uſer d'une infinité de précautions & de ruſes, pour ſe garantir de la violence qu'exerce ordinairement cette nation,

contre tous les bâtimens dont elle peut s'emparer. Un navire qui veut entrer dans le port, feint d'avoir beſoin d'eau, de bois ou de vivres. Un placet préſenté au Gouverneur, expoſe les beſoins & les dangers de l'équipage. Quelquefois c'eſt un mât qui menace ruine, & qu'on ne peut raccommoder, ſans débarraſſer le vaiſſeau, & conſéquemment ſans décharger les marchandiſes. Le Gouverneur ſe laiſſe perſuader par un préſent; & les autres officiers ne réſiſtent pas mieux à la même amorce. On obtient la permiſſion d'entrer dans le port: nulle formalité n'eſt négligée; on enferme ſoigneuſement toute la cargaiſon; on applique le ſceau à la porte du magaſin, par laquelle on la fait entrer; mais on a ſoin qu'il y en ait une autre, qui n'eſt pas ſcellée, par laquelle on prend le tems de la nuit, pour la faire ſortir & mettre à la place les marchandiſes d'échange. Auſſi-tôt que ce commerce eſt fini, le mât ſe trouve rétabli; & le vaiſſeau met à la voile.

C'eſt ainſi que ſe débitent les plus groſſes charges: à l'égard des moindres, qui viennent ordinairement dans des barques étrangeres, on les mene à

l'embouchure des rivieres, ſans ſortir de ſon bord. On avertit les habitations voiſines par un coup de canon ; & les Eſpagnols qui veulent trafiquer, s'y rendent dans des canots avec leurs marchandiſes. C'eſt toujours la nuit, que ſe fait ce commerce ; mais on doit uſer de circonſpection, & ſur-tout ne laiſſer jamais entrer, dans le bâtiment, trop de monde à la fois, crainte d'inſulte. Il faut auſſi être bien retranché, bien armé, bien attentif à obſerver les Eſpagnols ; car ce ſont de grands eſcamoteurs. Si l'on s'apperçoit de quelque ſubtilité, on ne doit les avertir que d'un ton civil, en feignant de la prendre pour une mépriſe, ſi l'on ne veut s'expoſer à de fâcheuſes querelles.

On appelle ce commerce, où jamais il n'eſt queſtion de crédit, *traiter à la pique*. L'uſage eſt de faire, devant la chambre du Capitaine, un retranchement avec une table, ſur laquelle on étale les échantillons de tout ce qui eſt à vendre. Le marchand, ou ſon commis, à la tête de quelques gens armés, eſt derriere cette table. Le reſte de l'équipage eſt ſur le pont, pour faire les honneurs & offrir des raffraîchiſſe-

mens à ceux qui arrivent. Si ce ſont des perſonnes de diſtinction, qui faſſent des emplettes conſidérables, on n'oublie point, à leur départ, de les ſaluer de pluſieurs coups de canon. Mais il ne faut jamais ceſſer d'être ſur ſes gardes, ni ſe trouver les plus foibles; car ſi les Eſpagnols peuvent s'emparer de la barque, il eſt rare qu'ils y manquent; ils la pillent & la coulent à fond. Il eſt vrai que ſur la moindre plainte de cette nature, ils ſeroient forcés à la reſtitution de tout ce qu'ils auroient enlevé, non pas en faveur des propriétaires, mais au profit des officiers de juſtice. Malgré cela, cette maniere de négocier eſt plus ſûre, moins coûteuſe & plus uſitée, que celle de feindre des beſoins d'eau, de bois, ou de vivre, pour entrer dans le port; cette derniere eſt ſujette à quantité d'inconvéniens & d'embarras.

Le commerce avec les Eſpagnols a encore d'autres difficultés, par la bizarrerie de leur caractere. A moins qu'on ne ſache les tromper, ils ne veulent payer la marchandiſe qu'au-deſſous de ſa valeur. Il faut alors ſavoir ſe relâcher; & comme ils ſe piquent de no-

ſe, on eſt ſûr de réparer ſa perte, flattant leur vanité. Les Anglois & Hollandois excellent dans ces petiruſes. Quand un Eſpagnol, qui ete de la toile pour ſe faire une ou x chemiſes, s'obſtine à demeurer leſſous du prix, ils ne laiſſent pas de ui donner; mais enſuite, ils lui ıtrent des dentelles, qu'il lui font er dix fois plus qu'elles ne valent, ui perſuadant que c'eſt ainſi que les tent les Grands d'Eſpagne.

De Portoric à la Guadeloupe, on contre pluſieurs iſles, où nous ne âmes point à propos de nous arrê-

J'en parlerai cependant, d'après récit d'un naturaliſte Danois, qui ntoit le même vaiſſeau, & voyait par ordre de ſa Cour. L'hiſtoire urelle des Antilles, n'étoit pas l'uniobjet de ſes obſervations: elles loient également ſur la partie hiſtoıe, civile & politique de ces Iſles. ous les nomma toutes, ſuivant leur tion, en commençant par Saint-

boude, Nieve, Antigoa, Montferrat, la Deſirade, Marie-Galante, & les Saints, qui forment une eſpece de quart de cercle dans le golphe du Mexique.

La premiere appartient au Roi de Danemarck, ſous la protection duquel les Pruſſiens & les Brandebourgeois y ont des poſſeſſions; mais ce ſont les Hollandois, qui, ſous le nom des Danois, en font preſque tout le commerce. On y voit auſſi quelques François réfugiés, & un petit nombre de Catholiques. « Il eſt aſſez ſingulier, me diſoit » notre ſavant, que toutes ces reli» gions n'y aient encore aucun temple. » Les deux dominantes ſont la luthé» rienne & la calviniſte.

» L'iſle de Saint-Thomas eſt renom» mée par la commodité naturelle » de ſon port : c'eſt un enfoncement » formé par deux montagnes aſſez hau» tes du côté de la terre, mais qui, en » s'abaiſſant inſenſiblement vers la mer, » forment deux mottes plates, propres » à recevoir chacune une baterie pour » la défenſe de l'Iſle. Elle n'a guere » que ſix à ſept lieues de tour; & l'on » obſerve, en y arrivant, une forte» reſſe au fond du port, avec de très-

petits baſtions, ſans foſſés, ſans ouvrages extérieurs.

» La ville ſe préſente à cinquante pas de ce fort, & ſuit la figure de l'anſe. Elle ne contient q'une longue » rue, qui ſe termine au comptoir de » la compagnie Danoiſe, grand & bel » édifice, compoſé de quantité de lo- » gemens, & de magaſins commodes, » ſoit pour les marchandiſes, ſoit pour » la garde des Negres, dont elle fait » un grand commerce. Les maiſons, » qui n'étoient que des fourches plan- » tées en terre, revêtues de torchis, » & couvertes de roſeaux, ſont bâties » de brique, depuis qu'un incendie les » a reduites en cendres. Elles ſont » baſſes, mais propres, pavées de » faïance, & blanchies à la maniere des » Hollandois.

» Le Danemarck étant preſque tou- » jours neutre dans les guerres de l'Eu- » rope, ce port eſt ouvert à toutes » les nations. Il ſert d'entrepôt, en » tems de paix, pour le commerce que » les François, les Anglois, les Eſpa- » gnols & les Hollandois n'oſent faire » ouvertement dans leurs iſles. Pen- » dant la guerre, il eſt le refuge

» des vaiſſeaux marchands pourſuivis » par les Corſaires. D'un autre côté, » c'eſt là que les Pirates menent leurs » priſes & les vendent. Ainſi les habi- » tans de Saint-Thomas profitent des » malheurs des vaincus, ſans avoir » contribué à leur perte, & partagent » avec les vainqueurs, le fruit d'une » victoire qui ne leur a rien coûté. » C'eſt de leur port que partent auſſi » quantité de barques, pour aller en » traite ſur les côtes de Terre Ferme, » d'où elles rapportent beaucoup d'ar- » gent en eſpeces, ou en barres. Tant » d'avantages font regner, dans cette » Iſle, l'abondance de toutes ſortes de » richeſſes & de proviſions.

» C'eſt principalement au Monarque » glorieux qui nous gouverne, dit le » Danois, que l'iſle de Saint-Thomas » eſt redevable de cette proſpérité. Les » accroiſſemens les plus importans de » notre commerce, ſont l'effet de la » généroſité de ce Roi bienfaiſant; & » la renommée doit apprendre à tout » l'univers, la grandeur d'ame d'un » Prince, qui a donné à la Compagnie » des Indes Occidentales pluſieurs mil- » lions, pour ouvrir à tous ſes ſujets

» de no elles ſources d'opulence. Ne
» conda : pas, ajouta-t-il, le juſte
» enthouſiaſme, qu'excite en moi, dans
» ce moment, le ſouvenir de ſes vertus
» royales, & cette attention conti-
» nuelle à tout ce qui intéreſſe le bon-
» heur de ſes peuples. Dans un âge,
» où les paſſions & les plaiſirs multi-
» plient les deſirs des Rois, il a ſçu ren-
» fermer ſes beſoins dans les bornes
» les plus étroites. C'eſt par-là, qu'il
» s'eſt mis en état de répandre cette
» multitude de bienfaits, qui portent
» la fertilité dans ſon royaume. Les
» anciennes manufactures ont été ra-
» nimées ; ſa main fertile en a ouvert
» de nouvelles. Pour en aſſurer la per-
» pétuité, il a fondé un ſéminaire d'in-
» duſtrie, où les enfans des pauvres
» apprendront à en être un jour les
» ſoutiens. Pluſieurs académies, qui lui
» doivent leur naiſſance, & ornent ſa
» capitale, le jardin botanique, dont
» il va l'enrichir, annonceront à la poſ-
» térité, la protection ſignalée qu'il
» accorde aux arts & aux ſciences :
» l'hôpital général qu'il vient de fon-
» der, eſt l'ouvrage de ſon humanité.
» La reconnoiſſance me force de vous

» parler auſſi de ces penſions do
» à des Savans pour les faire voy
» de ces gratifications accordée
» Artiſtes & aux Fabriquans, d
» dons ſans nombre, répandus ſu
» ceux qui ſe rendent recommanc
» par des talens utiles. Ces monu
» de munificence, découvrent la
» deur de ſes ſentimens & de ſes ic
» & prouvent qu'une ſage écon
» fournit aux ſouverains, un
» inépuiſable de bienfaiſance.

» De Saint-Thomas, je paſſai
» les petites iſles, qu'on nomm
» *Vierges*. C'eſt une des plus agré
» navigations ; on croit être dan
» grande prairie, coupée, de pa
» d'autre, par quantité de boſq
» J'en vis quelques-uns d'habités ;
» on aſſure que la plupart ſont dé
» On appelle la *Groſſe-Vierge*, la
» grande de ces iſles, occupée
» les Anglois, qui daignent à pei
» compter parmi leurs établiſſen
» Les habitans y ſont pauvres, &
» recueillent qu'un peu de riz, de
» & de coton. Leur nourriture c
» mune eſt du poiſſon, parce qu
» pêche y eſt extrêmement abond

ſont d'e ace, que celle qui be du ciel, & qu'ils gardent dans futailles. Lorſqu'elle eſt conſom- ou corrompue, leur reſſource eau de pluie, qui ſe trouve le creux des rochers, & ſur la- lle il ſe forme une croûte verte & iſſe, qu'on ſe garde bien de rom- entiérement. On la conſerve, ontraire, avec beaucoup de ſoin; e qu'elle modere l'ardeur du ſo- ; & l'ouverture qu'on y fait, n'eſt de la grandeur du vaſe, avec le- on puiſe de l'eau.

ous approchâmes de l'Anégada, Iſle Noyée, ainſi nommée, parce lle eſt plate, baſſe, & ſouvent dée des eaux de la mer. On pré- qu'un galion Eſpagnol s'y per- anciennement, & que l'argent il portoit y eſt reſté enſeveli. L'eſ- ance d'une ſi belle proie a tenté d'une fois les habitans d'une iſle ine & les Flibuſtiers. On a même tendu qu'on avoit trouvé quelque tion du tréſor; mais le corps du ôt n'a pas encore été découvert. ombrera eſt une iſle inhabitée, auſe du peu de bonne terre qui

» couvre ſa ſuperficie. Les Eſpagnols
» lui ont donné ce nom, parce qu'é-
» tant ronde & plate, avec une haute
» montagne au milieu, elle repréſente
» aſſez bien la figure d'un chapeau.

» Les François ayant abandonné l'iſle
» de Sainte-Croix, par ordre du gou-
» vernement, pour aller peupler la
» colonie de Saint-Domingue, l'ont
» vendue à la Compagnie de Dane-
» marck, qui vient d'y faire bâtir un
» fort.

» Aguilla, que ſa figure a fait nom-
» mer ainſi, eſt poſſédée par les An-
» glois. Dans l'endroit où elle eſt le plus
» large, on trouve un marais, autour
» duquel ils ont formé quelques caba-
» nes; mais leur extrême pareſſe les
» fait vivre dans l'indigence. Cepen-
» dant le ſol en eſt excellent; & des
» hommes plus induſtrieux pourroient
» en tirer parti. Cette colonie ſubſiſte
» ſans Prêtres, ſans Miniſtres, ſans
» Gouvernement, ſans Magiſtrats, &
» ne s'en eſtime que plus heureuſe.

» A propos de prêtres, on ma dit
» que des François & des Hollandois
» s'étant établis dans la petite iſle de
» Saint-Martin, les premiers avoient
» choiſi parmi eux, pour leur Com-

» mandant, un chirurgien de profeſ-
» ſion, qui faiſoit auſſi l'office de Cu-
» ré. C'étoit lui qui aſſembloit le peu-
» ple à l'égliſe, faiſoit le prône, réci-
» toit les prieres, donnoit avis des
» fêtes & des jeûnes. A toutes ces fonc-
» tions, il joignoit encore celle de ju-
» ge, aſſiſté de ſon Frater & du Maître
» d'Ecole, qui lui tenoient lieu, l'un
» d'Aſſeſſeur, l'autre de Greffier. Cette
» Cour décidoit ſouverainement & en
» dernier reſſort, de toutes les conteſ-
» tations qui s'élevoient dans la colo-
» nie. On n'y compte guere aujour-
» d'hui, que deux cens François, logés
» dans vingt ou trente maiſons, qui
» forment la ville de Saint-Martin. Les
» Hollandois y ont leur quartier, ſé-
» paré de celui des François par une
» montagne.

» Tous ces gens vivent en bonne
» intelligence dans cette iſle, qui a tout
» au plus quinze ou ſeize lieues de cir-
» cuit. On n'y trouve, ni ports, ni
» rivieres, mais ſeulement quelques
» fontaines, qui ne donnent de l'eau,
» que dans les tems de pluie, & tariſ-
» ſent dans la ſéchereſſe : on a recours
» alors à l'eau de citerne. Cette Iſle

» produit beaucoup de ſel : on le re-
» cueille dans des ſalines naturelles,
» d'où il ſe tire ſans dépenſe & ſans
» travail. Les autres productions ſont
» le tabac, l'indigo, le rocou & le
» manioc. Les Eſpagnols ont les pre-
» miers habité ce pays, & y avoient
» une fortereſſe, dans la ſeule vue
» d'empêcher les Européens de s'établir
» dans les iſles voiſines ; mais n'ayant
» pu s'y oppoſer, ils ſe déterminerent
» enfin à l'abandonner.

» La petite iſle de Saint-Barthelemi
» appartient à la France, qui ne la
» garde, que parce qu'elle a un excel-
» lent port, où des vaiſſeaux de toute
» grandeur peuvent être à couvert ſur
» un très-bon fond ; car d'ailleurs cette
» terre n'eſt propre qu'à cultiver du
» tabac.

» Saba n'eſt occupée que par quel-
» ques familles Hollandoiſes, dont le
» commerce principal eſt en ſouliers ;
» ils en fourniſſent à toutes les An-
» tilles ; & l'on ne voit nulle part au-
» tant de cordonniers. Avec ce trafic,
» un peu d'indigo & de coton, ils
» vivent dans une ſorte d'abondance,
» ont des maiſons commodes, de

» eſcla Il regne entr'eux une très-
» grande union; & ils mangent ſou-
» vent les uns chez les autres. Ils n'ont
» point de boucherie; mais ils tuent
» des beſtiaux, chacun à leur tour,
» autant qu'il en faut pour la ſubſiſtance
» du quartier. Chaque particulier va
» prendre la viande dont il a beſoin,
» & la rend en nature, quand ſon tour
» eſt arrivé. L'iſle a cela de particulier,
» qu'on la prend d'abord pour un ro-
» cher eſcarpé de toutes parts. Un
» chemin en zig-zag, taillé dans le
» roc, conduit à ſon ſommet, où le
» terein ſe trouve uni, bon & fertile.
» C'eſt une fortereſſe naturelle, dans
» laquelle il eſt impoſſible de forcer les
» habitans, lorſqu'ils ne manquent
» point de vivres. Ils ont fait, à côté
» du chemin, des amas de pierres ſou-
» tenues ſur des planches, qu'ils peu-
» vent faire tomber, par le moyen
» d'une corde, ſur l'ennemi qui entre-
» prendroit de les attaquer.

» Saint-Euſtache eſt encore une iſle
» Hollandoiſe, mais plus grande &
» mieux peuplée que la précédente.
» Elle n'eſt ſéparée de Saint-Chriſto-
» phe, que par un canal large de trois

» lieues. Cette derniere doit ſon nom » à l'amiral Colomb. Il l'appella ainſi, » diſent quelques-uns, à cauſe de la » figure de ſes montagnes : il y en a » une fort grande, ſur laquelle une au- » tre plus petite eſt aſſiſe, comme l'En- » fant Jeſus ſur les épaules du ſaint » Géant. D'autres croient tout ſimple- » ment, qu'il lui donna ſon nom, parce » qu'il la découvrit le jour de ſa fête.

» Quoique les Eſpagnols préten- » diſſent s'en être aſſuré la poſſeſſion » ils n'y ont jamais eu de colonie. L'iſ- » n'étoit peuplée que par les Caraïbes » ſes habitans naturels, lorſque, pa- » un pur effet du haſard, deux vaiſſeaux » l'un François, l'autre Anglois, » aborderent le même jour. Ils ſenti- » rent tous les avantages qu'ils pou- » voient retirer de ce poſte, contre les » Caſtillans, avec qui ils étoient en » guerre ; & ſans diſputer leſquels y » étoient arrivés les premiers, ils con- » vinrent de le partager entr'eux, pour » y faire chacun un établiſſement. Ils » y reſterent enſemble de très-bon » accord ; & après en avoir chaſſé les » Caraïbes, qui voulurent les attaquer » en trahiſon, ils laiſſerent, de part &

» d'eux, q uns d ns
» sur la côte, & reto ent t
» des recrues d r Les
» Cours de Fran : rre ap-
» prouverent leurs marches, & les
» renvoyerent quelque tems après,
» avec des proviſions, & un nombre
» d'hommes ſuffiſant, pour jetter les
» fondemens d'une colonie durable.
» On peut la regarder comme le ber-
» ceau de celles que les François & les
» Anglois ont poſſédés dans les An-
» tilles. Ces deux peuples décrivirent
» & fixerent leurs limites reſpectives:
» la pêche, la chaſſe, les marais ſalés,
» le bois des forêts, les mines, les ha-
» vres demeurerent en commun.

» C'eſt principalement de cette Iſle,
» que ſont ſortis ces Aventuriers des
» deux nations, qui, ſous le nom de
» Flibuſtiers & de Boucaniers, ſe ſont
» emparés de la Tortue & de la côte
» ſeptentrionale de Saint-Domingue.
» Les premiers colons s'appliquerent
» d'abord à la culture du tabac; & cette
» plante leur a fourni long-tems la ma-
» tiere d'un commerce ſuffiſant pour
» les entretenir; mais la quantité qu'ils
» en cueillirent, en ayant fait baiſſer

» le prix, ils cultiverent des cannes
» de ſucre, du gingembre, de l'indigo
» & du coton. Les richeſſes que ces
» productions firent entrer dans la Co-
» lonie, la rendirent en peu de tems,
» très-floriſſante; mais après diffé-
» rentes révolutions, cauſées par
» les guerres de l'Angleterre avec la
» France, ces deux puiſſances convin-
» rent enfin, que Saint-Chriſtophe ap-
» partiendroit en entier à la Couronne
» Britannique.

» Le ſéjour de cette Iſle eſt agréable,
» & quoique les ouragans y ſoient fré-
» quens & dangereux, l'air n'y perd
» rien de ſa pureté. C'eſt dans la ſaiſon
» des pluies, que regnent ces tempêtes
» effroyables, le plus redoutable fléau
» qu'on ait à eſſuyer ici de la part du
» climat. C'étoit un uſage établi chez les
» premiers habitans de la colonie, d'en-
» voyer tous les ans demander aux
» Caraïbes, ſi l'on étoit menacé d'un
» ouragan; & l'on aſſure que ces Sau-
» vages ne ſe trompoient jamais dans
» leurs pronoſtics : voici les ſignes,
» auxquels ils croyoient les connoître.

» L'air ſe trouble, le ſoleil rougit,
» le tems devient calme, le ſommet

» des m[illegible] ſe purifie & ſe nettoie.
» On entend ſous les puits & dans les
» crevaſſes de la terre un bruit ſourd,
» ſemblable à des vents renfermés; les
» étoiles paroiſſent obſcures & plus
» grandes qu'à l'ordinaire; le ciel eſt
» noir, & a quelque choſe d'effrayant;
» la mer répand une odeur déſagréable,
» & s'éleve, quoique dans une appa-
» rente tranquillité; bientôt le vent
» ſouffle avec aſſ z de violence, & re-
» commence à di rentes repriſes.

» Alors une bouraſque terrible ſe fait
» ſentir, accom[illegible]née de pluie, d'é-
» clairs, de ton rre, & quelquefois
» de tremblement de terre, en un mot,
» avec les circonſtances les plus deſtruc-
» tives, que les élémens puiſſent raſſem-
» bler. On voit d'abord pour prélude
» du déſaſtre qui doit ſuivre, des
» champs entiers de cannes de ſucre
» pirouetter dans les airs, & jettés ſur
» toute la ſurface du pays. Des arbres
» auſſi anciens que le monde, & dont
» l'énorme groſſeur avoit bravé, juſ-
» qu'alors tous les efforts des orages,
» ſont déracinés, enlevés de terre,
» emportés comme du chaume. Ceux
» qui réſiſtent, ſont briſés comme de

» fragiles roſeaux; les plantations de
» toute eſpece détruites & bouleverſées; les maiſons, les granges, les
» moulins renverſés d'un coup de vent;
» l'herbe même foulée & déſſéchée,
» comme ſi elle eût été brûlée; & l'eau
» qui monte à cinq ou ſix pieds, acheve
» d'entraîner tout ce qui n'avoit pas
» ſuccombé à la premiere violence.

» La déſolation & la mort accompagnent un ouragan. Ses traces ſont
» comme celles du feu; tout diſparoît à
» ſon paſſage; & ce changement eſt
» auſſi prompt qu'il eſt terrible. Il détruit dans un clin d'œil, les travaux
» de pluſieurs années, & ruine les eſpérances du cultivateur, dans le tems
» qu'il ſe croit au comble de la fortune.

» Qui ne frémiroit pas en voyant des
» lieux, toujours ornés de verdure,
» dépouillés dans un inſtant, par une
» main inviſible, & n'offrant plus que
» des forêts ſemblables aux mâtures
» d'un vaiſſeau? Les horreurs de l'hi-
» ver ſuccedent aux charmes du prin-
» tems. Le jour, preſqu'éclipſé, pré-
» ſente par-tout l'image effrayante de
» la nuit. Les animaux effarés cherchent
» un aſyle; la nature épouvantée ſem-

» ble [illegible] à ſon dernier moment.
» Un ſil[illegible]e affreux répand la conſter-
» nation & la terreur ; le vent ſeul ſe
» fait entendre avec [illegible] bruit épou-
» vantable. La mer [illegible]re, en même
» tems, le triſte [illegible] de tous les
» ravages d'une [illegible], le rivage &
» les eaux ſont [illegible] débris des
» naufrages ; & les [illegible] fracaſſés
» & battus par les [illegible]es, ſi tent de
» toutes parts, confondus avec les
» membres & les corps défigurés des
» malheureux, qui en ont été les vic-
» times.

» Le plaiſir que trouvent les Anglois,
» à vivre au milieu de leurs planta-
» tions, les détourne de ſe réunir dans
» des villes. Leurs maiſons, répandues
» dans la campagne, forment avec les
» boſquets & les avenues qui les envi-
» ronnent, l'aſpect le plus [illegible]nt, & le
» point de vue le plus agréable. Dans
» le tems que les François partageoient
» l'iſle avec eux, ils y bâtirent un
» bourg, ſous le canon de la Citadelle
» de Baſſe-Terre : c'eſt encore la ſeule
» place conſidérable du pays. Les An-
» glois ont conſtruit pluſieurs forts dans

» les différens endroits de la côte, où
» l'on peut aborder.

» Quoique les François n'aient pas
» moins contribué que les autres Euro-
» péens, à expulser de Saint-Chriſto-
» phe les Caraïbes, vous êtes pourtant
» ceux, contre leſquels ces ſauvages
» ont conſervé le moins de haine : ils
» déteſtent les Anglois & les Eſpagnols.
» Ils diſent que les Hollandois valent,
» comme depuis la main juſqu'au cou-
» de; & vous, comme depuis une
» main juſqu'à l'autre ; ce qu'ils expri-
» ment, en étendant les bras, pour
» marquer combien ils vous confide-
» rent.

» La quantité de ſucre & des autres
» denrées que produit l'iſle de Saint-
» Chriſtophe, prouve l'extrême ferti-
» lité de ſon ſol; mais le milieu du pays
» ne préſente qu'un amas de montagnes
» eſcarpées, & de bois impénétrables.
» Il eſt vrai que ces monts, s'élevant
» l'un ſur l'autre en amphithéatre, don-
» nent une vue charmante ſur toutes les
» plantations, qui s'étendent autour de
» l'Iſle, juſqu'à la mer. On y trouve
» auſſi d'épouvantables rochers, d'hor-

» ible ec , d'é »,
» des b..... c..... s, . n »
» rales & ſulphu il en t(n
» pluſieurs rivie es, i ſ n
» très-bonne eau. La ap(eſt
» Bayonne, qui ſerv(bor s a
» ſoiennement en e s Fran(&
» Anglois. Je ne pa pas d »
» au bord de la :, d'où l' ti
» beaucoup de ſel.

» On attribue à la pureté de l'air la » beauté des femmes de Saint-Chriſ- » tophe. La plupart ſont vêtues à la » Françoiſe, avec une magnificence à » laquelle il ne manqueroit rien, ſi, » voulant enchérir ſur vos modes, elles » n'y ajoutoient des ornemens qui les » défigurent. Vous n'avez vu nulle part » autant de franges d'or, d'argent ou » ſoie. Ce ſont les femmes qui, malgré » cette parure, coupent les viandes & » ſervent à table. Elles le font avec » autant de grace que de propreté; & » ordinairement elles boivent encore » mieux pour exciter la compagnie par » leur exemple. L'eſprit & la vivacité » ſont des qualités communes aux deux » ſexes. Tous les habitans ſont bien » faits, avantage commun à tous les

» créoles de l'Amérique Françoiſe
» Angloiſe, où il eſt auſſi rare de t
» ver des boſſus, des borgnes &
» boiteux, qu'il eſt ordinaire d'en
» en Europe.

» A la ville comme à la campagn
» plupart des maiſons ſont de b
» proprement lambriſſées dans l'i
» rieur, & peintes en dehors, c
» à-dire, revêtues d'une couche
» couleur à l'huile, pour les gar
» de la pourriture que cauſent néce
» rement la chaleur & l'humidité d
» mat. Cette peinture leur donne
» l'agrément & de l'éclat. La diſtr
» tion des chambres eſt bien enten
» la propreté admirable, & les meu
» magnifiques. La cour & l'entrée
» maiſons ſont ornées de tamarin
» d'orangers, dont l'odeur emba
» les appartemens.

» On vante la fertilité d'une a
» iſle, poſſédée par les Anglois, ap
» lée la Barboude, qu'il ne faut pas
» fondre avec la Barbade, ſoumiſe

tre. Leur commerce principal consiſte en grains & en proviſions de bouche, qu'ils vendent à leurs voiſins. Bornés à ce ſoin, ils voient, ſans » jalouſie, les richeſſes que la culture » du ſucre procure aux autres iſles, & » n'y participent, qu'en les échangeant » contre leurs denrées.

» Nieve ou Nevis, qui n'eſt éloignée » de Saint-Chriſtophe que de quelques » milles, doit avoir été découverte en » même tems. Quoiqu'une des plus » petites des Antilles, elle a été une des » plus floriſſantes. Quarante ans après » que les Anglois s'y furent établis, on » y comptoit dix mille Blancs & plus » de vingt mille Noirs; ce qui paroît » troit incroyable dans une étendue de » ſix lieues de circonférence, ſans le » commerce immenſe qui s'y faiſoit » alors, ſoit en ſucre, dont elle char- » geoit annuellement plus de cent vaiſ- » ſeaux pour l'Europe; ſoit en vin, » dont elle fourniſſoit, preſque ſeule, » toutes les Antilles.

» Ce fut durant ce tems de proſpé- » rité, qu'on y vit naître la ville de » Charles-Town & quelques forts » dont une partie eſt aujourd'hui for

» négligée. Les guerres que l'Angleterre
» eut à ſoutenir avec la France, une
» affreuſe mortalité, & un ouragan
» terrible, qui renverſa les édifices,
» déracina les arbres, détruiſit les plan-
» tations, tous ces malheurs, arrivés
» ſucceſſivement & dans l'eſpace de
» peu d'années, laiſſerent l'Iſle dans un
» état, dont elle ne s'eſt jamais bien
» relevée. Ce n'eſt à proprement par-
» ler, qu'une haute montagne, dont
» le ſommet eſt couvert d'arbres. Les
» plantations regnent autour, en com-
» mençant au bord de la mer, &
» continuant, par une pente très-
» douce, juſqu'à la cime. Les ſources,
» qui en deſcendent de pluſieurs côtés,
» forment des ruiſſeaux dont quelques-
» uns peuvent mériter le nom de ri-
» vieres. On y voit auſſi des eaux mi-
» nérales chaudes, où l'on alloit pren-
» dre les bains, pour les mêmes mala-
» dies, qui font rechercher ceux de
» Bath en Angleterre, & en France
» les eaux de Bourbon. Nevis, quant
» à ſes productions & à ſon commerce,
» reſſemble aux autres Antilles. Le ſucre
» eſt ſa principale denrée; il y ſert de
» gage d'échange dans toutes les affai-

» d e ce. On t par
» livres de sucr (livres
» Sterlings. Les ne font pas
» plus embarrassés pour conclure un
» marché de cette manière ; que s'ils
» traitoient avec l'argent.

» Antigoa n'a aucun ruisseau d'eau
» douce ; & les sources y sont si rares,
» qu'elle fut long-tems inhabitée. Mais
» aujourd'hui, on y conserve l'eau de
» pluie dans des citernes ; & l'on en
» manque rarement. Cette isle n'a rien
» d'ailleurs, qui la distingue particuliè-
» rement des autres Antilles Angloises.

» Les Espagnols, sans avoir jamais
» habité l'isle de Mont-Serrat, lui ont
» donné le nom qu'elle porte ; parce
» qu'ils crurent lui trouver quelque
» ressemblance avec une montagne de
» Catalogne, que deux circonstances
» rendent également célebre. La pre-
» miere est une chapelle dédiée à la
» Vierge, & presque aussi miraculeuse,
» aussi fréquentée par les pélerins, que
» celle de Lorette. La seconde, est d'a-
» voir servi, comme de berceau, à
» l'ordre des Jésuites : ce fut là que
» leur fondateur Ignace prit le titre de
» Chevalier de la Vierge. Ces deux

» raiſons n'ont pas empêché
» glois, qui ſe ſont emparés
» Iſle, de lui conſerver ſon an
» Outre qu'elle offre, com
» dit, les mêmes production
« autres Antilles, elle a auſſi
» les mêmes révolutions, e
» aux mêmes ouragans, fait
» merce des mêmes denrées
» miſe au même gouvernemen
» gie par les mêmes loix, qui
» de l'Angleterre.

» Les petites iſles de la
» de Marie-Galante & des
» ſont pas eſtimées valoir la p
» les François les gardent,
» tent ou les cultivent ».

Tous les pays dont parl
Danois, ſe préſentoient ſucce
à nos yeux, à meſure que nc
chions de la Guadeloupe,
ſerve pour la lettre ſuivante.

Je ſuis, &c.

A la Guadeloupe, ce 9 novem

LETTRE CXXXI.

SUITE DES ANTILLES.

UN canal, formé naturellement par la mer, long de trois lieues, large de cinquante toiſes, nommé la *Riviere ſalée*, ſépare, en deux parties preſqu'égales, la Guadeloupe, poſſédée par les François depuis plus d'un ſiecle. La partie occidentale, qui donne ſon nom à toute l'Iſle, eſt la mieux peuplée. Elle a, dans ſon centre, pluſieurs montagnes eſcarpées, d'où ſortent des eaux abondantes, qui arroſent le pays. On y trouve auſſi des ſources chaudes & même bouillantes, des ſouffrieres, & quantité de ces ſangliers, qu'on appelle aux Iſles Françoiſes, *Porcs Marons*. Du haut des monts on apperçoit les iſles voiſines; & l'univers n'a pas de plus beau point de vue. Le bourg principal eſt ſitué auprès du fort Saint-Pierre: il y a un Conſeil ſupérieur & un Commandant. Le fort Louis eſt dans la partie orientale, nommée la *Grande-*

Terre. Les paroiſſes de l'iſle ſont
vies par des Dominicains, des J
des Carmes & des Capucins.
Madame, tout ce que je puis v
d'un pays, où les productions,
ges, les mœurs, le commerce,
le gouvernement ſont les mêi
dans les autres Iſles Françoiſes.

La Dominique, placée entre
tinique & la Guadeloupe, nc
des objets tout différens. Ell
pouvoir des Caraïbes, famei
d'Indiens, que les Européens o
vés établis dans les Antilles, é
ſont comme les habitans natu
Anglois ont voulu s'emparer
terre, pour couper notre com
tion entre nos iſles; mais nous
ſommes toujours fortement
Ils ne laiſſent pas dans des titr
culiers, de s'en attribuer la
neté; mais cette affectation ri
frivole excite la riſée des Cara
mes, dont ils ſe ſont fait dét
leurs trahiſons & leurs violenc
roit dangereux, pour un Ang
paroître aujourd'hui dans leur
ceux que la tempête y a qu
jettés, ont payé cher les per

leur nation. Nous avons, avec ces Sauvages, d'anciens traités qu'ils n'ont jamais rompus, & ſur la foi deſquels nous habitons & commerçons paiſiblement avec eux.

On ne s'accorde point ſur l'origine de ce peuple : les uns le font venir de l'iſle de Cuba, les autres du continent, mais ſans pouvoir déterminer ſi c'eſt de la partie méridionale ou ſeptentrionale de l'Amérique. Le tems & les cauſes de cette tranſmigration ſont auſſi fort incertains ; & l'on ne peut former là-deſſus, que des conjectures très-douteuſes. Ce qu'il y a de plus probable, c'eſt qu'ils deſcendent tous d'une même nation : la reſſemblance de leur figure, de leur langue, de leurs uſages dans toutes les iſles qu'ils ont poſſédées, comme dans celles qu'ils habitent encore, paroît en être une preuve non équivoque. Ils ont généralement la taille médiocre, renforcée, & nerveuſe ; la jambe pleine & bien faite, les cheveux noirs & liſſes, les yeux gros & un peu ſaillans, le regard ſtupide & effaré, le nez épaté, le front applati, les dents blanches, bien rangées, la phyſionomie triſte, l'odeur

forte & déſagréable. Ils n'ont point de barbe, ſoit qu'ils en ſoient privés naturellement, ou qu'ils ſe l'arrachent. Je ne leur ai vu de poil, ni aux jambes, ni aux cuiſſes, ni aux bras, ni à la poitrine. Il eſt difficile de bien juger de leur teint, & de la couleur de leur peau, parce qu'ils ſe frottent le corps tous les jours avec du roucou détrempé dans de l'huile. Outre l'agrément qu'ils croient lui devoir, il les conſerve contre l'ardeur du ſoleil, & la piquure des moucherons, qui ont une extrême antipathie pour cette odeur. Lorſque ces gens vont à la guerre, ou qu'ils veulent paroître avec éclat, leurs femmes emploient un certain ſuc noir, pour leur faire des mouſtaches qui durent pluſieurs jours. Elles ſe peignent auſſi elles-mêmes comme leurs maris, excepté la mouſtache, qu'il ne leur eſt pas permis de porter. Le noir luiſant de leurs cheveux leur vient auſſi d'une préparation propre à produire cet effet. La forme extraordinaire de leur front n'eſt pas un défaut qu'ils apportent en naiſſant. L'uſage eſt de la faire prendre aux enfans nouveaux nés, avec une planche, fortement liée par derriere,

& qu'ils laiſſent juſqu'à ce que le crâne ſoit tellement applati, que ſans hauſſer le viſage, ils voient perpendiculairement au deſſus d'eux.

Ce n'eſt pas ſeulement par leur couleur & la ſingularité de leurs traits, que les Caraïbes different des Européens; ils en ſont encore plus éloignés par la foibleſſe de leur conception, & leur exceſſive ſimplicité. Qu'il y a loin de l'intelligence bornée de ces hommes ſtupides, à ces génies tranſcendans, qui nous ont tracé, ſur les eaux, une route aſſurée, pour nous faire connoître ce nouveau peuple! Cette réflexion, qui paroît applicable à tous les Sauvages en général, l'eſt plus particuliérement à ceux dont je parle. Leur raiſon n'eſt ni plus éclairée, ni plus prévoyante, que l'inſtinct des animaux. Il faut avouer cependant, que leur raiſonnement, à la vue des premiers Eſpagnols qui aborderent dans leurs iſles, n'eſt pas ſi dénué de ſens commun. Surpris du long trajet de mer qu'avoient fait ces étrangers: « il faut, » leur diſoient ils, que la terre que » vous habitez ſoit bien mauvaiſe, ou » que vous en ayiez bien peu, pour

» en venir chercher de ſi loin, à tra-
» vers tant de périls ». Auſſi ne ſe firent-ils pas de peine de nous céder le terrein qu'ils occupoient; & à meſure que nous nous étendions par la culture de nos poſſeſſions, ces ſauvages s'éloignoient, & reculoient leurs limites. S'ils ont fait enſuite quelques difficultés, ce n'étoit pas pour diſputer une propriété qui leur étoit indifférente, ils vouloient obtenir de légers préſens, avec leſquels on leur faiſoit bientôt céder le champ qu'ils cultivoient. Si quelquefois ils ont pris les armes contre nous, ce n'étoit pas pour repouſſer des uſurpations, auxquelles ils ſe prêtoient eux-mêmes, mais pour défendre leur liberté, ſur laquelle nous crûmes avoir des droits, parce que nous étions les plus forts.

Ces hommes ſimples n'ont pas multiplié, comme nous, les objets du bonheur, & par conſéquent les obſtacles pour y parvenir. Leurs deſirs ſont bornés, leurs beſoins en petit nombre, & facilement ſatisfaits. Il eſt cependant un point, ſur lequel ils ne ſont rien moins qu'indifférens, l'amour de la vengeance. Je ne connois pas de peuple,

pié, qui pouſſe plus loin cette paſſion cruelle ; elle ſemble être la ſeule, qui puiſſe émouvoir ces cœurs barbares. Au milieu des plaiſirs, dans la joie des feſtins, un Caraïbe en voit un autre dont il ſe ſouvient d'avoir reçu une injure ; il ſe leve, & va froidement, par derriere, lui fendre la tête d'un coup de maſſue. S'il tue ſon ennemi, & que le mort n'ait point de parens pour le venger, c'eſt une affaire terminée ; mais ſi la bleſſure n'eſt pas mortelle, ou qu'il reſte des vengeurs dans la famille, le meurtrier, ſûr d'être traité de même à la premiere occaſion, ne manque jamais de s'évader.

Ces Indiens paſſent leur vie, tantôt accroupis dans un coin, tantôt couchés dans leurs hamacs, à dormir ou à fumer : jamais de ſoucis pour l'inſtant qui doit ſuccéder au moment préſent. La faim les oblige-t-elle d'aller chercher leur nourriture à la pêche ou à la chaſſe ? ils apportent leur proie ; & leurs femmes l'apprêtent. Leur table eſt ouverte à tout le monde ; il n'eſt pas néceſſaire d'y être invité, ni même connu. Il ne prient jamais ; mais ils

n'empêchent perſonne de manger eux. Leur ſauce favorite eſt de l mentade ; ils la font avec du ſu manioc, mêlé de jus de citron, lequel ils écraſent beaucoup de ment. Ils uſent rarement de ſel n'eſt pas qu'ils en manquent ; car a des ſalines naturelles dans toute iſles ; mais il n'eſt pas de leur goû font rarement bouillir leur viar tout eſt rôti ou boucané. Leur mar de la cuire eſt de l'enfiler par morc dans une broche de bois, qu'ils p tent en terre devant un braſier lorſqu'elle eſt rôtie d'un côté, i retournent ſimplement de l'autre c'eſt un oiſeau de quelque groſſeur qu'une poule, un pigeon, ou un roquet, ils le jettent dans le feu, prendre la peine de le plumer, r le vuider. La plume n'eſt pas pl brûlée, qu'ils le couvrent de cen & de charbons, & le laiſſent cuire cet état. Ils le tirent enſuite, & en levent une croûte, que les plume la peau ont formée ſur la chair ôtent les boyaux, & le jabot, & l gent le reſte ſans autre préparation oiſeau, ainſi accommodé, eſt plei

ſue, tendre, & d'une extrême délicateſſe.

Les armes ordinaires des chaſſeurs ſont l'arc, les fleches & le couteau. Leur joie eſt extrême lorſqu'ils peuvent ſe procurer un fuſil; mais quelque bon qu'il puiſſe être, ils le rendent bientôt inutile, ſoit en le faiſant crever à force de poudre, ſoit en perdant les vis, ou quelque autre piece; car comme ils ſont fort déſœuvrés, ils paſſent les jours entiers dans leurs hamacs, à le démonter & le remonter; & oubliant de remettre chaque choſe à ſa place, dans leur dépit, ils jettent l'arme & n'y penſent plus.

Les fleches dont ils ſe ſervent, ſont preſque toujours empoiſonnées. Ils font une fente dans une plante venimeuſe, y mettent la pointe, juſqu'à ce qu'elle ſoit bien imbibée d'un lait épais & viſqueux. Ce poiſon eſt ſi pénétrant, que pour lui ôter ſa force, on eſt obligé de faire paſſer le bout de la fleche dans le feu. Celles qu'ils emploient à la chaſſe, n'ont aucun venin, ni même de pointe, quand ils ne tirent qu'aux oiſeaux, mais ſeulement un petit bouton qui les tue ſans les

percer. Les enfans ſe livrent de très-bonne heure à cet exercice, & y deviennent ſi adroits, qu'ils ne manquent preſque jamais leur coup.

Les Caraïbes ont une maniere aſſez ingénieuſe de prendre les perroquets. Ils obſervent, à l'entrée de la nuit, les arbres où ils ſe perchent; & dans l'obſcurité, ils mettent, au bas, des charbons allumés, ſur leſquels ils brûlent de la gomme & du piment. L'épaiſſe fumée qui en ſort bientôt, étourdit ces animaux, & leur cauſe une ivreſſe qui les fait tomber, comme s'ils étoient morts. Ils les prennent alors, leur lient les pieds & les ailes, & les font revenir, en leur jettant de l'eau ſur la tête. Enſuite, pour les apprivoiſer, ils les font jeûner pendant quelque tems; & lorſqu'ils les croient bien affamés, ils leur préſentent à manger. S'ils les trouvent encore revêches, ils leur ſoufflent au bec de la fumée de tabac, qui les étourdit, juſqu'à leur faire perdre toute leur férocité. Ces oiſeaux s'apprivoiſent aiſément, & apprennent à parler avec la même facilité que ceux qu'on a pris jeunes.

Les Indiens les apportent dans nos

îles, avec les productions de leurs terres, les fruits de leur chaſſe, & quelques ouvrages de leur façon. Ils achetent en échange, des ſabres, des couteaux, & ſur-tout de l'eau-de-vie, qu'ils aiment paſſionnément. Souvent ils entreprennent un voyage dans une ſaiſon dangereuſe, uniquement pour ſe procurer une bagatelle qu'ils deſirent. Ils offrent, pour l'avoir, tout ce qu'ils ont apporté ; tandis que pour une boutique entiere d'autres marchandiſes, dont ils n'auroient alors ni envie, ni beſoin, ils ne donneroient pas la plus petite partie de ce qu'ils poſſedent.

Dans les comptes qu'on fait avec eux, il faut les payer en petite monnoie. Un louis ne vaut pas, pour eux, deux ſols marqués; parce qu'ils attachent plus de prix au nombre qu'à la matiere. Il eſt encore à propos d'étendre les pieces qu'on leur donne, de les ranger les unes après les autres, à quelque diſtance, ſans jamais doubler les rangs, ni mettre une partie l'une ſur l'autre. Cet ordre ne ſatisferoit ni leur cupidité ne leur vue; & l'on ne concluroit rien avec eux. Mais lorſ-

qu'ils voient une longue file de fols marqués, ils rient & ſe réjouiſſent comme des enfans.

Une autre obſervation qui n'eſt pas moins néceſſaire, c'eſt d'enlever bien vîte ce qu'on achete, de peur qu'ils ne viennent le reprendre, ſans rendre l'argent qu'ils ont reçu. Il eſt vrai qu'on les y force aiſément, ſur-tout lorſqu'ils trafiquent dans nos iſles; mais il eſt toujours important de ne point avoir de querelles.

Ils font ces voyages dans des canots, où tout ce qu'ils apportent, eſt attaché de maniere, que, ſi le mauvais tems fait tourner la pirogue, ils ſe jettent dans la mer, & la retournent ſans rien perdre de leurs effets. S'ils donnent paſſage à un Européen qui ne ſache pas nager, il y a toujours quelqu'un parmi eux, qui veille à ſa conſervation. Rien n'amuſe autant que de les voir nager dans les mers les plus courroucées, au milieu des vagues les plus effrayantes. Ils ont même alors aſſez d'adreſſe, pour ſe défendre contre les requins ou autres poiſſons voraces, avec un couteau qu'ils tiennent à la main. Ils y accoutument leurs enfans dès le bas âge.

La ſimplicité des Caraïbes paroît en-

e dans leurs logemens, leurs meu-
, & leurs habits. Figurez-vous de
ſſieres cabanes, couvertes de chau-
, paliſſadées avec des pieux, &
ıs aurez une idée de leur architec-
e. Leur lit eſt un hamac de groſſe
e de coton, qui a cela de commo-
, qu'on peut le porter par tout avec
, qu'on y dort plus au frais, qu'on
beſoin ni de couverture, ni de
ps, ni d'oreillers, & qu'il n'embar-
e point une chambre, parce qu'on
ıt le plier, lorſqu'on ceſſe d'en avoir
oin. Ce lit, & quelques corbeilles
ils font avec des roſeaux, compo-
t tout leur ameublement. Ces pa-
rs, dans leſquels ils renferment tout
qui eſt à leur uſage, ſont également
›pres, légers & commodes. L'art
›ſiſte à en rendre le travail ſi ſerré,
: quelque pluie qu'il faſſe, ce qu'ils
›tiennent ſoit toujours ſec. Les Eu-
›éens des iſles s'en ſervent autant
: les Caraïbes; ils ne vont pas d'une
›itation à l'autre, ſans une de ces
'beilles, dans laquelle ils font porter
rs hardes ſur la tête d'un Negre.
Un bonnet de plumes, un collier
ıs ou de coquillage, des bracelets

de verre ou de pierres colorées, des eſpeces de brodequins, & une légere bande de toile, qui ſemble vouloir couvrir une partie de leur nudité : voilà, Madame, en quoi conſiſte le vêtement de ces Sauvages. On peut les peindre, hommes & femmes, comme les Amours, nuds, armés de fleches, le carquois ſur le dos, un arc à la main. Il ne s'agiroit que de déplacer le bandeau, & de leur mettre, ſur les yeux celui qu'ils portent à la ceinture. C'eſt dans cet équipage, leſte & dégagé, qu'ils paroiſſent dans nos iſles. Encore ne ſe ſervent-ils de voile, que pour complaire aux Européens ; car, chez eux ils ſe croient ſuffiſamment habillés de cette couleur rouge, de ce ſuc de roucou, dont ils ſe frottent tout le corps. Voilées de leur ſeule innocence, les femmes s'offrent ſans honte aux regards des hommes ; & les hommes deſirent peu ce qu'on ne prend nul ſoin de leur cacher.

L'amour paroît être, pour les Caraïbes, ce qu'eſt pour eux la ſoif ou la faim. Jamais il ne leur échappe la moindre attention, jamais la plus petite démonſtration de tendreſſe

rendent aucun culte à ſon Adverſaire ; parce qu'il eſt plus aiſé d'émouvoir les hommes par la crainte, que de les intéreſſer par la reconnoiſſance.

Il y a, chez ce peuple groſſier, des perſonnages importans, qui ſont, tout à la fois, médecins & miniſtres de leurs dieux, & s'attribuent la double puiſſance de donner la mort au corps & à l'ame. Avec de pareilles armes, quel empire n'uſurpe-t-on pas ſur les hommes, ailleurs même que chez les ſauvages ? Ces prêtres qu'on nomme *Boyés*, ont chacun leur divinité particuliere, dont ils vantent le pouvoir, & promettent l'aſſiſtance contre la malignité des Génies malfaiſans. « Chacun » de nous, diſent-ils, a dans le corps » autant d'ames, que de battemens dans » les arteres. La principale eſt dans le » cœur, d'où elle ſe rend au ciel après » la mort, pour y mener une vie heu- » reuſe. Les autres voltigeant dans les » airs, ſe répandent dans le pays, où » elles font tout le mal qu'elles peu- » vent, ſur terre & ſur mer ». La crainte de ces Eſprits deſtructeurs, & l'art plus deſtructeur encore des Médecins, ſont les deux reſſorts que les *Boyés*

la garniſon eſt compoſée de quelqu
compagnies Françoiſes ou de mili
Créoles. Il y a peu d'années, qu'on y e
voyoit des détachemens d'un régime
Suiſſe, en garniſon à Rochefort. Ch
que ville a ſon état major, plus o
moins nombreux, ſuivant l'importan
de la place.

L'adminiſtration ſpirituelle de tou
l'iſle n'eſt confiée qu'aux Jacobins, au
Capucins & aux Jéſuites. Ces dernie
ſont les plus riches, & y font un com
merce ſi conſidérable, qu'il pour
peut-être un jour cauſer la perte &
deſtruction de leur ordre. On parle i
d'un pere de la Valette, qui ſe char
de plus d'affaires, & paſſe pour l
mieux entendre, que tous les négo
cians des Antilles. Ses lettres de chan
ſur Lisbonne, ſur Cadix, ſur Londre
ſur Hambourg, ſur Amſterdam, ſi
Marſeille, ſur Nantes, ſur Bordeau
ſur Paris, lui donnent des relatio
avec tous les banquiers de l'Europe
mais, s'il eſt permis de lire dans l'av
nir, je crains qu'en étendant ainſi l
bornes de ſon commerce, il ne reſſer
prodigieuſement celle de ſa Société.

Le Roi entretient tous les curés de

Martin ; l ns, qui ſe
rennent ſur le d aine, ſe paient
d'eſpèce de ſucre brut. L cures nouvelles
ſe font, par an, c neuf mille li-
vres, & les ancien s, ze mille. Je
ne parle point, du caſuel, qui varie ici,
comme ailleurs, ſuivant la différence
des lieux, & le nombre des paroiſſiens.

Le gouvernement civil & militaire
eſt le même qu'à Saint-Domingue &
dans toutes les Antilles Françoiſes ; ce
ſont auſſi les mêmes uſages, les mêmes
loix, les mêmes mœurs des habitans
negres & créoles. On y exerce égale-
ment, envers les étrangers, cette ten-
dre & généreuſe hoſpitalité, dont l'hiſ-
toire ne nous offre plus que les an-
ciennes traditions des premiers âges du
monde. Elle procure à la colonie ce
double avantage, qu'on n'y voit ni
mendians, ni voleurs.

On accuſe les hommes de ce pays
d'être prompts, impatiens, décidés,
attachés à leurs volontés ; & l'on attri-
bue ces défauts à la foibleſſe des parens,
à l'habitude de commander dès l'enfan-
ce à des eſclaves, & à la liberté
qu'inſpirent les mœurs du pays.

A l'égard des femmes, leur cœur

s'enflamme aiſément, & s'attache fortement à celui, avec lequel elles ſont unies. Cependant dès que ce dernier ceſſe de vivre, ſa mort décide bien vîte du bonheur d'un autre. Il n'eſt preſque point de veuve, qui, malgré ſa tendreſſe pour ſes enfans, & ſon amour pour ſon époux, n'efface auſſi-tôt, par un ſecond mariage, le nom & le ſouvenir d'un homme dont elle paroiſſoit éperduement épriſe. Tout entieres à ce qu'elles poſſedent, elles ſont rarement infidelles à leurs maris; mais cette pureté de mœurs eſt moins ſoutenue par leur vertu, que par l'indolence de leur caractere, le défaut d'attaques, & le goût dépravé des hommes pour les Négreſſes.

Ces mêmes femmes écoutent froidement le récit qu'on leur fait, à tout inſtant, des agrémens de la France. Rien ne peut émouvoir leur curioſité, ni leurs deſirs, pour les déterminer à y aller fixer leur ſéjour. Attachées à leur climat, elles n'ont pas la force de rompre leurs habitudes. La plupart préferent de laiſſer venir leurs maris ſeuls en Europe. Ce fait, dont on a des exemples fréquens, & qui ſemble contredire leur

attachement & leur jalouſie, a peut-être ſon principe dans leur fierté : elles craignent la comparaiſon, que, ſans doute, on ne manqueroit pas de faire, de l'éducation qu'elles ont reçue, avec celle des femmes de Paris.

Les hommes au contraire n'aſpirent qu'après le ſéjour de la France, & ſont preſque tous dégoûtés de leur patrie. Ce penchant, ſi naturel, ſi général, pour les lieux qui nous ont vu naître, ce ſentiment gravé dans preſque tous les cœurs, n'a nul attrait pour les Américains de nos colonies ; & leur pays eſt preſque le ſeul dans le monde, qu'ils veuillent fuir. Ce dégoût ſe conçoit d'autant moins, que leur iſle eſt toujours favoriſée d'un beau ciel, la campagne toujours ornée de verdure, les ſaiſons toujours uniformes ; & la terre, à peine cultivée, ſemble offrir d'elle-même, en tout tems, de riches productions à la main qui les lui demande.

Il y a d'ailleurs, beaucoup de maladies en Europe, dont on eſt exempt à la Martinique. La goute, la gravelle, la pierre, les apoplexies, les pleuréſies, les fluxions de poitrine, & toutes celles qu'entraîne ordinairement un long hi-

ver, ſont à peine connues dans cette contrée ; mais il y en a d'autres qui ſont propres du climat : les unes attaquent particuliérement les Blancs, d'autres les Noirs, & quelques unes les Negres & les Créoles. Une de celles qui ne ſont communes qu'aux Blancs, ſe nomme la *Maladie Matelotte*, parce qu'elle enleve, tous les ans, un grand nombre de matelots, qui ne peuvent ſe faire à l'air du pays. On l'appelle auſſi *Mal de Siam*, d'où l'on prétend qu'elle fut apportée par un vaiſſeau des Indes, qui relâchoit à la Martinique. Elle conſiſte dans une fievre opiniâtre & ardente, dont l'eſpece eſt marquée par des hémorragies qui ſont ſortir le ſang par le nez, par les yeux & quelquefois par tous les pores. Le ſang tranquille & doux, que les Européens apportent dans ce climat brûlant, éprouve le même effet, que le lait ſur le feu : il bout dans l'inſtant ; & rien ne peut l'empêcher de s'extravaſer. Quand on s'embarque pour aller reſpirer l'air de la zone torride, ne ſeroit-il pas à propos, que ceux qui n'y ſont pas accoutumés, ſe fiſſent ſaigner & purger dans la route, lorſqu'ils commencent à ſen-

dans l'air, une température plus
de, & qu'ils renouvellaſſent les
es précautions en arrivant aux Iles?
eroit, je crois, l'unique moyen de
arantir de cette maladie; encore
eroit-il pas toujours ſuffiſant.
lalgré l'exceſſive chaleur du climat,
pulation a toujours été très-nom-
ſe à la Martinique; & il en eſt ſorti
eſſains qui ont ſervi à peupler d'au-
colonies. Il eſt aſſez ordinaire de
dix à douze enfans dans une mai-
: il eſt même étonnant que les fem-
, qui ſont meres de meilleure heure
n France, ceſſent quelquefois plus
de l'être. On raconte, à ce ſujet,
faits incroyables: on a vu, dit-on,
Indienne, âgée de cent ans, avec
lle qui n'en avoit que cinq.
l'exception du café, qu'on vante
coup ici depuis quelque tems, l'hiſ-
e naturelle du pays n'offre preſque
, qui differe de celle des autres An-
s. C'eſt dans le quartier apellé les *An-*
l'Arlet, qu'il vient le mieux, comme
t au Macouba, que croît le tabac
lus recherché de l'Amérique. Il a
rellement une légere odeur de roſe,
lquefois celle de violette, & eſt

connu en Europe, ſous le nom du canton où on le cueille.

Le grand débit du café a preſque fait renoncer à toute autre production. La plupart des habitans ont abandonné le coton, le cacao ; pluſieurs même ont arraché les cannes à ſucre pour y planter cet arbuſte, qui a été, dit-on, apporté de France à la Martinique. Je tiens cette anecdote d'un homme, qui a fait d'excellentes remarques ſur les productions de cette Iſle. « Il fut un » tems, m'a-t-il dit, où l'on n'oſoit » eſpérer de cultiver le café de nos co» lonies. Parce que les graines que nous » recevions, ne pouvoient pas germer, » on imaginoit que les Hollandois, qui » nous les envoyoient, les paſſoient au » four, pour en détruire le germe. Ils » en avoient des plantations à Suri» nam ; & nous admirions leur bon» heur, ſans ſonger à le partager. Le » jardin du Roi nous a procuré cet avan» tage, devenu une ſource de richeſſes » pour le royaume. L'état, le com» merce & les Américains en ont l'o» bligation à un M. Déclieux, de qui » on raconte le trait ſuivant. La provi» ſion d'eau devint ſi rare dans le vaiſ-

» ſeau qui le portoit en Amérique, » qu'elle n'étoit plus diſtribuée à cha- » cun que par meſure. Cependant, pour » conſerver le précieux dépôt dont il » étoit chargé, il partagea, avec les plan- » tes de café qu'il avoit avec lui, la » portion qu'on lui donnoit pour ſa » boiſſon, & les entretint ainſi dans » leur fraîcheur, juſqu'à la Martini- » que, où elles fructifierent merveil- » leuſement ».

Je ſuis, &c.

A Surinam, ce 13 novembre 1750.

LETTRE CXXXII.

SUITE DES ANTILLES.

La petite iſle de Sainte-Lucie, ou Sainte-Alouzie, eſt, Madame, le ſujet d'un différend qui exiſte, depuis long-tems, entre les François & les Anglois. Ceux-ci ont fait pluſieurs tentatives, pour s'en rendre maîtres, & ont pris, pour un droit légitime ſur cette iſle, le deſir qu'ils avoient de la poſſéder. Ils ont expoſé pluſieurs fois leurs prétentions; mais la déciſion de cette affaire a toujours été remiſe; & enfin, depuis la derniere paix, en 1748, le roi a bien voulu conſentir à nommer des Commiſſaires, non pour examiner les droits reſpectifs des deux Couronnes, car on n'en ſuppoſe aucun à l'Angleterre, mais pour mettre en évidence la légitimité de ceux des François.

Depuis que les Eſpagnols ont fait la découverte de Sainte-Lucie, on ne trouve pas qu'aucune nation de l'Europe y ait établi des colonies, juſqu'à

l'année 1639, que les Anglois en prirent poſſeſſion. Il eſt vrai que, de tems en tems, quelques Européens y abordoient; mais les courſes paſſageres, ou même les débarquemens de divers particuliers qui ont diſparu, ne ſauroient être regardés comme des établiſſemens. C'étoient, pour la plupart, des gens ſans aveu, qui vivoient comme les ſauvages de l'Iſle, ſans nulle forme de gouvernement, & ſans reconnoître ni la Grande Bretagne, ni la France, ni aucune autre domination. Il eſt vrai encore que, vers la fin du ſeizieme ſiecle, trois vaiſſeaux, partis d'Angleterre, firent voile vers les Antilles, & vinrent ſe rafraîchir à Sainte-Lucie; mais cet armement n'avoit pour objet, que la courſe contre les Eſpagnols, & le pillage de leurs colonies.

Dix ou douze ans après, un autre vaiſſeau Anglois, dont la deſtination étoit pour la Guiane, fut obligé de laiſſer une partie de ſon équipage dans cette même iſle, n'ayant pas aſſez de vivres pour retourner en Europe avec tout ſon monde. Soixante-ſept hommes y deſcendirent, & y trouverent des ſauvages qui parloient françois & eſpa-

gnol, mais aucun qui entendît l'anglois. Ils n'y reſterent que quelques jours ; & dans ce court intervalle, ils furent réduits à dix-neuf, qui ſe ſauverent pendant la nuit, les quarante huit autres ayant été tués par les Caraïbes.

Si des aventures particulieres d'armateurs ou de commerçans pouvoient être priſes pour des titres d'établiſſement, chacune des Antilles appartiendroit en même tems, à toutes les nations de l'Europe, puiſque toutes les ont continuellement fréquentées, ſoit pour la courſe ou pour la traite. De plus, ſi les ſoixante-ſept hommes, qui deſcendirent à Sainte-Lucie, ne purent ſe faire entendre des habitans, que par le moyen de la langue françoiſe, les François l'avoient donc fréquentée avant les ſujets de ſa Majeſté Britannique, & auroient par conſéquent plus de droit qu'eux, de s'en regarder comme les premiers poſſeſſeurs.

Depuis cette époque, juſqu'à l'an 1639, on ne lit pas qu'il ait été fait aucune tentative ſur cette petite iſle. On ſait ſeulement que les Anglois, s'y étant établis cette même année, ne purent

s'y ſoutenir contre les ſauvages naturels du pays. Ces Indiens attaquerent la nouvelle colonie, & la ruinerent entiérement, après un ſéjour de huit mois. Cette irruption jetta une telle frayeur dans l'ame des Anglois, qu'ils ne ſongerent plus à y revenir.

Dix années ſe paſſerent, ſans qu'aucune autre nation entreprît d'y fonder des établiſſemens. Du Parquet, neveu de d'Enambuc, & lieutenant général pour le Roi au gouvernement de la Martinique, voyant le pays abandonné, le conquit par la force des armes, non ſur les ſujets de la Grande-Bretagne, qui y avoient renoncé, mais ſur les Caraïbes, qui en étoient ſeuls poſſeſſeurs, & qui journellement nous faiſoient la guerre. Les François, en s'en rendant maîtres, ſe fonderent ſur ce principe de droit public, « qu'une terre, » quoique découverte & poſſédée par » quelque nation, ſi elle a été aban» donnée par la ſuite, devient au rang » des terres vacantes; & comme telle, » elle eſt le partage de celui qui vient » l'occuper. L'abandonnement eſt pré» ſumé, lorſque l'ancien poſſeſſeur, ſe » trouvant forcé de quitter le pays, ne

» fait aucune tentative pour y rentrer, » & qu'il ne réclame point contre un » tiers, qui préſumant mieux de lui- » même, s'en empare publiquement, & » s'y maintient ». Voilà préciſément le cas où ſe trouvent les François.

Cependant les Caraïbes ne ceſſoient de traverſer les colonies Européennes, qui venoient s'établir dans leurs iſles. On ſentit combien il étoit important de ſe réunir contre ces ennemis communs; & ce fut le ſujet d'un traité entre la France & l'Angleterre, dans lequel il fut covenu qu'on agiroit de concert contre ces ſauvages, en cas de guerre; & que ſi au contraire, ces peuples vouloient vivre en paix, on leur laiſſeroit à eux ſeuls, Saint-Vincent & la Dominique. Les Caraïbes ſentant bien qu'ils ne ſeroient pas les plus forts, accéderent au traité, par lequel ils reconnurent les droits des deux nations Européennes, ſur les iſles qu'elles poſſédoient en Amérique. Elles ſe garantiſſoient auſſi mutuellement la jouiſſance tranquille des pays qu'elles occupoient: or nous étions alors maîtres de *Sainte-Lucie;* & l'on ne fit aucune exception à cet égard.

malgré un acte si authentique, les Anglois ont formé en différens tems, diverses entreprises contre cette Isle. En 1654, ils y firent une descente, & nous forcèrent d'en sortir; mais ils ne tardèrent pas à être molestés par les Sauvages, & eurent d'ailleurs tant de maladies, & une si grande disette à essuyer, qu'ils l'abandonnèrent une seconde fois. Nous y rentrâmes immédiatement après; & il s'écoula un espace de plus de vingt ans, sans que personne entreprît de nous inquiéter.

En 1686, le Gouverneur de la Barbade fit, de nouveau, attaquer la colonie; on pilla les habitans; on en chassa une partie; on mit le feu à leurs maisons; & l'on commit toutes les hostilités que la guerre seule autorise. On étoit cependant en pleine paix, & précisément dans le tems que l'Angleterre renouvelloit à Louis XIV, par un traité solemnel, les assurances de ne causer, à ses sujets, aucun dommage en Amérique. Ce prince en fit porter des plaintes à la Cour de Londres: on nomma des Commissaires de part & d'autre, pour terminer le différend: en attendant, les François rentrèrent dans leur ancien

Domaine, qu'ils n'avoient pas même entiérement abandonné.

Les diviſions intérieures, qui ſurvinrent en Angleterre, & la guerre qui embraſa une grande partie de l'Europe, interrompirent la négociation, mais ne troublerent point la paix de Sainte Lucie; car quoiqu'il n'y ait pas eu de déciſion, cette iſle a toujours continué d'être habitée par des François, ſans que les Anglois fiſſent aucun mouvement pour s'en rendre maîtres.

En 1722, on vit leurs prétentions ſe ranimer: ils publierent une proclamation qui enjoignoit à tous les habitans, ou de ſe ſoumettre au gouvernement Britannique, ou de ſe retirer promptement. Vous jugez bien que cette invaſion ne pouvoit point être tolérée par la Cour de France; auſſi le chevalier de Feuquiere, Gouverneur général de nos Iſles, eut ordre de ſommer les ſujets du Roi d'Angleterre de ſortir dans la quinzaine, & s'ils ne le faiſoient pas, de les y contraindre par la force des armes. Ils n'obéirent qu'à la derniere extrêmité; & ſur de nouveaux différens ſurvenus entre les deux Couronnes, on prit le parti de faire

évacuer Sainte Lucie par les deux nations, en attendant une déciſion définitive.

Les choſes reſterent dans cet état, juſqu'à la guerre de 1741, que Sa Majeſté y fit paſſer une garniſon, pour s'en conſerver la poſſeſſion, & y ſoutenir les établiſſemens de ſes ſujets. A la fin de la guerre, le roi d'Angleterre en a, de nouveau, demandé l'évacuation. Louis XV y a conſenti, en déclarant néanmoins, qu'il n'entendoit porter aucun préjudice à ſon droit; & qu'en nommant des Commiſſaires, il n'avoit d'autre objet, que de mieux faire connoître la droiture de ſes intentions, & le deſir ſincere d'entretenir l'union entre les deux puiſſances.

Il réſulte de ce détail hiſtorique, qui a pu vous paroître un peu long, que Sainte-Lucie appartient inconteſtablement à la France; & cette légitimité eſt fondée, comme vous voyez, ſur dix années d'intervalle, entre le moment où les Anglois ſe ſont retirés, & celui où nous nous y ſommes établis; ſur vingt-trois ans de ſilence du côté de l'Angleterre; ſur un traité de paix conclu avec les Caraïbes, auquel

elle a accédé, & dans lequel elle n'a point réclamé contre notre établiſſement; ſur un ſecond abandon de ſa part & une jouiſſance paiſible de la nôtre, pendant l'eſpace de vingt autres années. Si tout cela ne ſuffit pas, comment juſtifiera-t-on la plupart des poſſeſſions actuelles de l'Amérique? L'hiſtoire des Antilles fourmille d'exemples d'iſles abandonnées par une nation, & occupées légitimement par une autre. Antigoa & Mont-Serrat l'avoient été par les François, avant que les Anglois s'y établiſſent. L'iſle de Saint-Euſtache n'a appartenu aux Hollandois, que par l'abandon que nous en fîmes; & elle eſt, par rapport à la Hollande, dans le même cas, que Sainte-Lucie, à l'égard de la France. On peut joindre à cet exemple celui de Sainte-Croix, que nous occupons après les Eſpagnols, les Hollandois & les Anglois. Enfin, le rétabliſſement même de ces derniers dans l'iſle de Saint-Chriſtophe, eſt une nouvelle preuve du droit de poſſéder ce que les autres abandonnent. Si leurs prétentions ſur Sainte Lucie avoient lieu, elles bouleverſeroient tous les principes de propriété, détruiroient

toutes les notions du droit des gens, attaqueroient les fondemens de toutes les poſſeſſions des puiſſances Européennes, & ſur-tout des poſſeſſions Angloiſes dans l'Amérique.

Il n'eſt pas étonnant qu'une iſle favoriſée de la nature comme celle-ci, ait cauſé tant de jalouſie. L'air y eſt pur & ſain, parce qu'ayant peu de largeur, & ſes montagnes n'étant pas aſſez élevées pour arrêter les vents d'eſt, qui y ſoufflent continuellement, la chaleur n'y eſt preſque jamais exceſſive. On lui donne ſept à huit lieues de longueur, ſur vingt ou vingt-deux de circonférence. Quoique montagneuſe en divers endroits, ſa plus grande partie eſt une fort bonne terre, arroſée de pluſieurs rivieres & d'autres eaux. On y voit de très-grands arbres, la plupart d'un bois propre aux édifices. Ses baies & ſes ports ſont vantés pour le mouillage des vaiſſeaux. Ce qu'on nomme le petit Carénage, paſſe pour le plus commode de toutes les Antilles, & tire ſon nom de la facilité que les bâtimens trouvent à s'y caréner. Les Anglois y avoient conſtruit un fort, que M. de Feuquiere les obligea d'abandonner.

La Barbade eſt ſituée à l'orient de Sainte-Lucie, dont elle n'eſt éloignée que de vingt-cinq lieues. Les Portugais l'habiterent les premiers, ſa ſituation leur offrant un lieu de rafraîchiſſement commode, dans leurs voyages au Bréſil. Les Anglois la leur enleverent; & le comte de Carliſle en obtint la propriété ſous Jacques I. Il en vendit les terres à tous ceux qu'il trouva diſpoſés à s'y tranſporter; & l'agrément du pays y attira tant de monde, qu'on n'a point d'exemple d'une colonie, dont la formation ait jamais été ſi prompte. C'eſt, après la Jamaïque, la plus puiſſante de toutes celles que l'Angleterre poſſede dans les Antilles.

Les habitans ne s'appliquerent d'abord, qu'à la culture du gingembre, du coton, de l'indigo & du tabac. Les cannes à ſucre leur furent long-tems inconnues; mais quelques colons ayant trouvé moyen d'en faire venir du Breſil, elles multiplierent heureuſement. Cependant, comme ils ne ſavoient, ni le tems de leur maturité, ni la maniere de les travailler, ils eſſayerent inutilement de fabriquer du ſucre; à peine purent-ils faire de la mauvaiſe caſſo-

Ce ne fut qu'après pluſieurs tentatives, & différens voyages entrepris par des particuliers, pour s'inſtruire de cette manufacture, qu'ils parvinrent à perfectionner leurs ſucreries.

Cette connoiſſance fit proſpérer encore plus promptement la colonie. Des familles nobles d'Angleterre, qui avoient été ruinées pendant les troubles des guerres civiles, attirées par l'eſpérance de s'enrichir, quittèrent leur pays pour s'établir à la Barbade. Ils y trouvèrent tant de facilité, qu'un nommé Drax, ſollicité par ſes parens de retourner à Londres, promit de les ſatisfaire, lorſqu'il auroit acquis dix mille livres ſterling de revenu, & tint parole ſur ces deux points.

De pareils exemples attirèrent tant de gens, que peu d'années après, on préſumoit que dans l'Iſle, il n'y avoit pas moins de cinquante mille Blancs, dont pluſieurs, en récompenſe de l'induſtrie qu'ils ont montrée dans la conduite de leurs travaux & de leur commerce, ont mérité le titre de Chevaliers Baronnets. On y voyoit des habitations diviſées en pluſieurs grandes

rues, dont la plupart étoient bordées de belles maiſons, & pouvoient porter le nom de villes. On auroit même pris l'iſle entiere pour une vaſte cité, tant les édifices étoient près les uns des autres; & dans la maniere de bâtir, comme dans les uſages, on affectoit de de ſe conformer aux modes de Londres. Il y avoit des foires & des marchés, dont les boutiques étoient remplies de tout ce qui peut ſatisfaire la curioſité, le plaiſir, les beſoins & le luxe; & rien ne cauſe autant d'admiration, que les progrès de cette Colonie dans l'eſpace de vingt années. Il eſt vrai qu'il n'en fut pas de cet établiſſement, comme de ceux dont on doit l'origine à l'indigence, au chagrin & à la miſere de leurs premiers habitans: pour former une plantation à la Barbade, il falloit un fonds conſidérable: on n'y alloit pas pour commencer ſa fortune, mais pour achever de s'enrichir.

Comme cette Iſle étoit alors ſans défenſe, on ſe hâta d'élever quelques redoutes dans les lieux où les côtes n'étoient pas naturellement fortifiées.

Des

environn d'écueils dans la plus grande partie de ſa circonférence, il n'y a peu d'endroits, par où l'on puiſſe aborder; & dans ces endroits-là même, on a tiré des lignes défendues, à diſtance en diſtance, par des forts garnis d'un nombre ſuffiſant de pieces de canon.

Tout le pays eſt diviſé en onze paroiſſes, dont pluſieurs prennent le titre de villes ou de bourgs. La capitale, ſituée au midi de l'Iſle, eſt Bridge-Town, qu'on appelle auſſi Saint Michel, du nom de l'Archange, auquel l'égliſe principale eſt dédiée. Elle occupe le fond de la baie de Carliſle; & il ſemble que dans le choix du terrein, on a eu moins d'égard à la ſanté, qu'à la commodité des habitans. Sa diſpoſition, qui la rend un peu plus baſſe que le rivage, l'expoſe à des inondations, d'où il s'éleve des vapeurs nuiſibles. Il eſt vrai qu'à force de travailler, on eſt venu à bout de deſſécher les parties marécageuſes, & même de fermer le paſſage aux eaux de la mer. S'il reſte un marais bourbeux à l'Eſt de la ville, il vient des débordemens extraordinaires, contre

leſquels on n'a pas encore pu trouver de défenſe. Cette capitale eſt grande, riche, bien bâtie, & bien peuplée. La maiſon de ville eſt très-belle; & le port eſt défendu par des forts ſi bien conſtruits, que la place n'auroit rien à craindre, s'ils étoient mieux entretenus, & munis avec plus de ſoin. L'égliſe eſt de la grandeur de nos cathédrales ordinaires. Le clocher en eſt majeſtueux; on ne vante pas moins un orgue admirable, & ſur-tout un carillon de ſept cloches, qu'on donne pour un ouvrage moderne. Bridge-Tow eſt la réſidence du Gouverneur, le ſiége du Conſeil & de l'aſſemblée générale, & le centre de toutes les affaires de l'Iſle. Les autres villes ont preſque toutes le nom d'un Saint, & le plus ſouvent d'un Apôtre, tels que Saint-Pierre, Saint-Jacques, Saint-Thomas à l'oueſt; Saint-André dans la partie ſeptentrionale; & à l'orient Saint Jean & Saint-Philippe.

Cette colonie entretient pour ſa défenſe, près de huit mille hommes. A l'égard de l'adminiſtration politique, civile & eccléſiaſtique, elle eſt modelée ſur le gouvernement de la Grande-

ne, de même que celui des au-
les, & en particulier de la Ja-
e, dont vous pouvez vous rap-
les détails. Le commerce eſt auſſi
près le même: mais ce que ce
offre de particulier, c'eſt cette
r délicieuſe, connue en Europe,
e nom d'eau de Barbade, extraite
corce de citron. On fait auſſi,
cette écorce, d'excellentes con-
ſeches, dont on vend une aſſez
e quantité. A l'égard du fruit
, il s'en tranſporte en nature à
res pluſieurs milliers de caiſſes
les ans, depuis que le ponche y
venu à la mode.

ſucre raffiné dans cette iſle, eſt
nent plus blanc, que celui qui
vaille en Angleterre : peut-être
on attribuer cet avantage à la fa-
qu'on a ici, de le faire blanchir
eil. On ſe ſert, pour cela, d'une
ine de trois ou quatre pieds de
à pluſieurs tiroirs, dans leſquels
rre le ſucre. Quand le ſoleil eſt
ſa force, on tire ces tiroirs; & à
indre apparence de mauvais tems,
s referme. On n'apporte pas beau-
de ſucre dans la Grande-Bre-

tagne, à cauſe d'un droit d'entrée fort conſidérable, qu'on y fait payer à cette marchandiſe. Le peu qu'il en vient, ne s'y vend pas même dans toute ſa pureté, ou du moins, il eſt difficile d'en trouver qui ne ſoit pas altéré. Les raffineurs Anglois ſophiſtiquent cette denrée, comme les cabaretiers de Paris falſifient nos vins de Bourgogne. Le ſucre fin de la Barbade eſt d'un blanc bleuâtre, qui a quelque choſe d'éblouiſſant au premier coup d'œil; mais il perd de ſon prix à l'examen.

Les richeſſes que cette Iſle a produites aux Anglois, dans le tems le plus floriſſant de ſon commerce, leur ont valu plus que la mine d'or la plus abondante. Elle a nourri une infinité de bouches, occupé de grandes flottes, formé un nombre prodigieux de matelots, & augmenté conſidérablement la maſſe du fonds national des iſles Britanniques. Sous le regne de Charles II, la Barbade entretenoit quatre cens navires, ce qui faiſoit un embarquement de plus de ſoixante mille tonneaux. L'article ſeul du ſucre montoit alors à trente mille barriques. La moitié s'en conſommoit en Angleterre; le reſte

étoit réexporté. Le prix de ces ſucres pouvoit aller à cinq millions, celui des autres denrées de l'iſle à plus du tiers ; & ces deux ſommes étoient preſque toutes payées en productions naturelles du royaume, ou en marchandiſes ſorties de ſes manufactures.

On peut aſſurer, ſans exagération, que ce commerce a fait ſubſiſter, pendant bien du tems, ſoixante mille perſonnes dans la Grande-Bretagne, & cinquante autres mille à la Barbade, ſans compter un plus grand nombre de Negres. Par des ſupputations très-exactes, faites pour connoître le bénéfice que cette Colonie a procuré à la métropole, il réſulte que, dans l'eſpace de cent ans, elle a ajouté plus de deux cens quarante millions à la maſſe des richeſſes de la nation Angloiſe.

Cette Iſle a deux agens à Londres, auxquels elle donne des honoraires, pour ſuivre, auprès de la Cour & du Parlement, les affaires de la colonie. On leur reproche quelquefois de la négligence ; mais ſouvent ils ſe font un parti ſi puiſſant, parmi les négocians & la Chambre des Communes, qu'ils viennent à bout de forcer le miniſtere.

de donner, à cet établiſſement, toute l'attention qu'il mérite. On en a vu des effets en 1721, & dans les années ſuivantes, à l'occaſion du commerce du ſucre, qu'on laiſſoit dépérir. Ils éveillerent les légiſlateurs de leur nation, les inſtruiſiremt, & vanquirent les préjugés qui leur faiſoient dédaigner ce négoce, dans la fauſſe ſuppoſition, que les terres des iſles étant laſſes de produire, les ſoins devenoient inutiles.

Cette opinion, que ces terres ſont uſées, eſt fort ancienne : on s'en plaignoit dejà, il y a plus de cent ans. Ces plaintes étoient d'autant plus mal fondées, que les récoltes y ſont aujourd'hui plus abondantes, qu'elles ne l'étoient au commencement de ce ſiecle, & qu'elles pourroient l'être encore davantage, ſi les Colons avoient un plus grand nombre de bras à employer. Si l'on vouloit ſe donner la peine de conſidérer les exportations de ſucre, depuis la même époque, on trouveroit, dans les degrés de leur accroiſſement, de fortes raiſons contre le ſentiment de ceux qui ſoutiennent cet épuiſement prétendu. Il eſt vrai que ces exportations ont diminué enſuite, d'an-

lées en années ; mais c'eſt moins l'effet de l'altération dans la fécondité des terres, que du découragement du cultivateur. Les droits exceſſifs, imimpoſés ſucceſſivement ſur le ſucre, en ont arrêté la conſommation ; & la Colonie n'en a plus trouvé le même débit. Ajoutez à cela le commerce clandeſtin, que les Anglois du continent de l'Amérique entretenoient avec les Iſles Françoiſes : la nouvelle Angleterre ſeule tiroit de nous, chaque année, plus de vingt mille barriques de melaſſe, pour faire, chez elle, cette eſpece de rum ou de taffia, que l'on appelle du *Tue-Diable*. Les réglemens qui défendent l'entrée de cette liqueur en France, & le grand accroiſſement de nos plantations la faiſoient donner à ſi grand marché, que les Anglois, ne pouvant s'en fournir dans leurs iſles, au même prix, prenoient, chez nous, non-ſeulement le rum & les melaſſes, mais encore le ſucre dont ils avoient beſoin.

Notre deſſein, en quittant l'iſle de la Barbade, étoit de nous rendre en droiture à Surinam ; mais une tempête nous obligea de relâcher à Tabaco, &

enſuite à la Grenade, qui de toutes les Antilles, eſt la plus voiſine du continent. La premiere de ces deux iſles, autrefois habitée, eſt aujourd'hui preſque déſerte. Les François & les Anglois y ont des prétentions; & elle eſt encore un ſujet de diſpute entre les deux Puiſſances.

La Grenade nous appartient depuis l'année 1650, que nous l'avons achetée des Caraïbes. Ce fut encore du Parquet, alors propriétaire de la Martinique, qui fit cette acquiſition; & elle ne coûta qu'une certaine quantité de merceries & d'eau-de-vie. En échange, les ſauvages lui céderent leurs droits ſur cette Iſle, & ne s'y réſerverent que leurs habitations. Il y envoya d'abord une colonie de deux cens hommes; & le premier établiſſement ſe fit dans la partie occidentale, où eſt le port. On y bâtit une eſpece de fortereſſe, pour contenir les Caraïbes, qui ne tarderent pas à ſe repentir de leur marché. Ils n'oſerent cependant pas attaquer le fort ouvertement; mais s'étant répandus dans les bois, ils tuerent tous les François qui s'éloignoient à la chaſſe. Du Parquet fit paſſer dans l'Iſle,

trois cens hommes bien armés, qui détruisirent une partie de ces barbares, & obligerent les autres à la fuite. On raconte qu'une troupe de ces Sauvages, ayant été poussée, par les François, sur une roche fort escarpée, aima mieux se précipiter du haut du roc, que de se soumettre aux vainqueurs. Ce lieu a pris le nom de Morne des Sauteurs, qu'il conserve encore aujourd'hui.

Du Parquet vendit la nouvelle colonie au comte de Cerillac. Ce dernier en fit prendre possession par un officier d'un caractere si dur, que la plupart des habitans, révoltés contre sa tyrannie, abandonnerent leurs établissemens, pour se retirer à la Martinique. Ceux qui resterent, se saisirent de sa personne, lui firent son procès dans les formes, & le condamnerent au gibet; mais comme il représenta qu'il étoit gentilhomme, ils se contenterent de lui faire couper la tête. De toute cette Cour de justice, un seul homme savoit lire & écrire; & ce fut lui que l'on chargea de rédiger les pieces du procès. Celui qui fit les informations, étoit un maréchal fer-

rant. Il prit, pour marque, un fer à cheval, qui ſe garde encore au greffe de la Grenade, & ſur lequel ſont écrits ces mots: « marque de M. de la Brie, » Conſeiller-Rapporteur ». La Cour de France voulut venger l'attentat commis, par cette troupe de brigands, contre un officier, dont, à la vérité, elle déſapprouvoit les violences, mais qui tenoit d'elle ſon autorité. Elle envoya un vaiſſeau de guerre, avec des troupes pour en prendre connoiſſance; mais quand on ſe fut aſſuré que les auteurs du crime n'étoient que des miſérables, dont la plupart avoient déjà pris la fuite, les recherches ne furent pas pouſſées plus loin; & perſonne ne fut puni. Le greffier lui-même, qui avoit dreſſé par écrit toute la procédure, en fut quitte pour être chaſſé de l'Iſle. Il ſe retira à Marie-Galante, où ayant voulu trahir les François, un général Anglois, honnête homme, & indigné de cette perfidie, le fit pendre, à la porte de l'égliſe, avec deux de ſes fils.

Juſqu'à préſent, nous n'avons pas tiré de grands avantages de la Grenade. L'iſle eſt pauvre, peu habitée, & ne

fait qu'un très-petit commerce. Les maiſons y ſont mal bâties, encore plus mal meublées, & preſqu'au même état où elles étoient au commencement de ce ſiecle. Les habitans, quoiqu'aiſés, ont l'air ruſtique, & ne paroiſſent pas vouloir ſe civiliſer; ce qui rend ce pays peu agréable, & n'invite point à s'y établir. Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit excellent, & ne produiſît beaucoup, s'il étoit aſſez peuplé pour recevoir une meilleure culture. La terre en eſt bonne, arroſée de pluſieurs rivieres, & plus belle, à meſure qu'on s'éloigne du fort: avec un peu de travail, on rendroit les chemins commodes pour toutes ſortes de voitures. Les eaux & la nourriture y ſont ſaines, la volaille graſſe, tendre & délicate; le gibier, les tortues, les lamentins, & généralement toutes ſortes de poiſſons s'y trouvent en abondance. Il y a de très-beaux arbres, propres aux ébéniſtes & aux teinturiers.

L'entrée du port eſt dans une grande baie, qui donne, à cette Iſle, la forme d'un croiſſant irrégulier, dont la pointe, du côté du Nord, eſt plus large que celle du Sud. Ce port eſt d'un bon fond, ſans aucune roche, & capable

de contenir un grand nombre de navires, avec cet avantage, que pouvant y être arrêtés par les ſeuls grapins, ils n'ont pas beſoin d'y mouiller l'ancre. A peu de diſtance eſt un étang, qui n'en eſt ſéparé que par une langue de ſable. On pourroit la couper avec peu de travail ; & elle formeroit un ſecond port de la grandeur du premier. Celui-ci eſt environné de mornes peu élevés, mais ſi près les uns des autres, qu'ils ne laiſſent entr'eux que de très-petits vallons.

La Grenade n'eſt éloignée du continent, que d'environ trente lieues. Sa longueur du Nord au Midi, en a neuf ou dix, ſa largeur, quatre ou cinq, & ſon circuit, vingt-cinq ou trente. Elle eſt entourée de quantité de petites iſles appellées les Grenadins, où l'on eſt ſûr de trouver une infinité de choſes qui manquent dans la grande. On donne à la plus apparente, le nom de petite Martinique, parce qu'elle nourrit, comme cette Iſle, beaucoup de viperes, & que ce ſont preſque les ſeuls endroits, dans les Antilles, ſi l'on en excepte encore Sainte-Lucie, qui produiſent de ces animaux. Entre

ces îſles, il y en a cinq ou ſix, dont les plus grandes n'ont, tout au plus, qu'une ou deux lieues. Quelques unes manquent de bois, & ſont couvertes d'herbe ſemblable à nos joncs marins.

Je ſuis, &c.

A Surinam, ce 16 novembre 1750.

LETTRE CXXXIII.

SUITE DES ANTILLES.

JE crois, Madame, vous avoir parlé de la plupart des productions propres des différens pays que j'ai parcourus. Il y en a de communes à toutes les Antilles, telles que le ſucre, le café, l'indigo, le tabac, le coton, le ſel, le piment, le cacao, le roucou, le maïs, les patates, le manioc, le gingembre, &c, qui ont déjà fait le ſujet de pluſieurs articles de mes lettres. Je me ſuis moins étendu ſur le tabac, qui eſt, peut-être, la plante de l'Amérique, la plus généralement cultivée dans ces iſles. On en diſtingue trois eſpeces principales, la grande, la moyenne & la petite, que l'on reconnoît par la qualité & la figure de leurs feuilles.

La premiere, qui eſt le vrai tabac mâle, a la racine blanchâtre, fibreuſe, & d'un goût fort âcre. Elle pouſſe une tige à la hauteur de cinq à ſix pieds, plus groſſe que le doigt, velue, rem-

ſie de moëlle blanche. Ses feuilles ont amples, alternes, cotonées, nerveuſes, maniables, d'un verd pâle, un peu jaunâtres, glutineuſes au toucher, ans queue, & d'une odeur très-pénétrante. Le haut de la plante ſe diviſe n pluſieurs rejettons, qui ſoutiennent les fleurs faites en godets, découpées n cinq parties, & de couleur purpurine. Les fruits qui ſuccedent ſont blongs, membraneux, partagés en leux loges, & contenant une grande quantité de graine, petite & rougeâtre, qui peut ſe conſerver huit ou dix ans ans ſa fécondité, & les feuilles, cinq u ſix ans, dans toute leur force. Le abac eſt une production d'été en Europe; cependant il réſiſte quelquefois un hiver modéré dans nos jardins: nais elle n'y eſt ordinairement qu'annuelle; au lieu que dans les pays hauds, comme au Bréſil, aux Antilles, &c, elle fleurit continuellement; & la même plante vit au moins dix ou douze années.

On nomme la premiere eſpece, le petun verd, ou autrement, le grand petun; & elle ne differe de la ſeconde, que par ſes feuilles: celle-ci les a plus

étroites, plus pointues, & attachées à leur tige par des queues assez longues. On l'appelle tabac à langue, par la ressemblance qu'elles ont avec une langue de bœuf. Elles sont moins remplies de suc, que le grand petun; d'où il arrive qu'elles diminuent moins à la pente, c'est à dire, lorsqu'on les suspend à des perches, pour les exposer à l'air & les faire sécher.

Le tabac de la petite espece n'a souvent, qu'une racine simple, comme une carotte; quelquefois elle est divisée en plusieurs fibres tendres, blanchâtres & rempantes. La tige qui en sort, & qui ne s'éleve guere qu'à la hauteur de deux pieds, est ronde, dure, velue, rameuse, & gluante. Ses feuilles sont espacées, oblongues, grasses & d'un verd foncé. Cette plante, qui vient originairement de l'Amérique, s'est comme naturalisée dans presque toute l'Europe. Dès qu'une fois elle a été transplantée dans un jardin, elle y pullule tous les ans avec abondance. En Portugal & en Espagne, elle demeure toujours verte, comme le citronier; mais dans les pays froids, elle périt à la premiere gelée; & pen-

dant l'hiver, on ne peut la conſerver que très-difficilement dans les ſerres.

On emploie indifféremment les feuilles de toutes les trois eſpeces, pour faire du tabac en corde, à mâcher, ou en poudre. C'eſt moins par leur diverſité, que par la préparation qu'on leur fait ſubir, qu'on parvient à produire de la différence dans les diverſes ſortes de tabac. Tantôt on y mêle du ſirop de ſucre ou de pruneaux, tantôt de l'eau de bois de violette, ou de bois de roſe. La nature du climat, le tems de la récolte, l'eſpece de leſſive dont on l'arroſe, le mêlange du tabac d'un pays, avec celui d'un autre, tout contribue à lui donner une certaine couleur, une certaine odeur, une certaine ſaveur. Celui de la Havanne & de Séville, vulgairement appellé tabac d'Eſpagne, eſt préparé ſans aucune drogue odoriférente. Celui de Vérine, qui tire ſon nom d'un petit village, ſitué près de Cumana, dans la Terre-Ferme, d'où l'on prétend que ſa graine eſt venue aux iſles, paſſe pour le meilleur qu'il y ait dans le monde. Son odeur eſt douce, aromatique, tirant ſur celle de muſc, qu'il a naturellement, qu'il conſerve

en fumée, comme en poudre, & qu'il communique ſi facilement aux autres eſpeces, qu'un tiers ou un quart de la ſienne, mêlé avec une autre, ſuffit pour transformer le tout en tabac de Vérine.

La culture de cette plante varie ſuivant les pays. En général, elle demande une terre graſſe, médiocrement forte, qui ne ſoit, ni trop humide, ni trop ſeche, ni trop expoſée au grand vent & au grand ſoleil. Le froid lui eſt encore plus nuiſible; mais il n'eſt connu aux iſles, que ſur quelques hautes montagnes. C'eſt ordinairement en automne, qu'on y ſeme le tabac. On mêle la graine avec ſix fois autant de cendre ou de ſable, parce qu'autrement, ſa petiteſſe la feroit lever d'une épaiſſeur qui l'étoufferoit. Dès qu'elle ſort de terre, on la couvre de feuillage, pour la garantir de la trop forte chaleur. Pendant qu'elle croît, on prépare le terrein où elle doit être tranſplantée. On le partage en allées paralleles, éloignées d'environ trois pieds les unes des autres, & ſur leſquelles on dreſſe des piquets de diſtance en diſtance. On fait un trou en terre, à côté de chaque piquet; on y met une plante bien

droite, les racines étendues; on l'enfonce juſqu'à la naiſſance des plus baſſes feuilles; & l'on preſſe mollement la terre tout autour, pour la ſoutenir ſans la comprimer. Elle reprend dans l'eſpace de vingt-quatre heures, ſans que les feuilles même, quoique très-tendres, aient ſouffert aucune altération.

Lorſque les tiges ſont hautes d'environ deux ou trois pieds, on en coupe le ſommet, afin qu'elles ſe fortifient; & l'on arrache celles qui ſont piquées de vers, ou qui veulent pourrir. On connoît que les feuilles ſont mûres, quand elles ſe détachent facilement de la plante, qu'elles ſe caſſent, & que froiſſées, elles exhalent une forte odeur. On doit alors cueillir les plus belles, les enfiler par la tête, & les faire ſécher. On laiſſe toujours la plante en terre, pour donner le tems aux autres de mûrir.

Il y a pluſieurs manieres de façonner le tabac. On le met en Andouilles, en Torquettes & en Paquets. Ce qu'on nomme Andouille, eſt une eſpece de fuſeau tronqué par les bouts. Il ſe fait, en étendant les feuilles les unes ſur les

autres, en les roulant enſuite, & en les couvrant d'un morceau de toile imbibée d'eau de la mer, lié fortement avec une corde. On les laiſſe dans cet état juſqu'à ce qu'elles ne faſſent plus qu'un ſeul corps; & cette méthode eſt fort uſitée à Saint-Domingue. Les Torquettes ſe font à peu près de même, avec cette différence, qu'elles ſont moins preſſées & plus longues. Ce qu'on appelle des Paquets, ce ſont vingt-cinq ou trente feuilles de tabac, attachées enſemble par la queue, pour être tranſportées & travaillées en Europe. Elles ne ſont alors ſuſceptibles d'aucune fraude; car, comme on les voit ſous toutes leurs faces, on eſt ſûr qu'on n'y en a pas mêlé de ſuſpectes.

Le tabac eſt une production ſi propre de l'Amérique, qu'avec quelque ſoin qu'on l'ait cultivé dans les autres pays, on n'a jamais pu en avoir d'auſſi bon. En France, on lui donna d'abord le nom de Nicotiane, parce que M. Nicot, notre ambaſſadeur à Lisbonne, eſt le premier qui nous l'ait fait connoître. Le cardinal de Sainte-Croix, Nonce en Portugal, l'a introduit en Italie, & le capitaine Drack,

en Angleterre. Mais on ne s'accorde point ſur le lieu où les Eſpagnols en virent la premiere fois, ni ſur l'étimologie du nom qu'il porte aujourd'hui dans toute l'Europe. Les uns le font dériver de Tabaſco, province du Mexique, où les Caſtillans en trouverent l'uſage établi; les autres de la petite iſle de Tabaco; & d'autres enfin, comme je l'ai dit ailleurs, de l'inſtrument dont ſe ſervoient, pour fumer, les anciens habitans de l'iſle Eſpagnole.

Jamais la nature n'a produit de végétaux, dont l'uſage ſe ſoit étendu ſi rapidement & ſi univerſellement, que le tabac: mais il a eu ſes adverſaires, ainſi que ſes partiſans. Un Empereur Turc, un Czar de Ruſſie, un Roi de Perſe, le défendirent à leurs ſujets, ſous peine de perdre le nez, ou même la vie. Urbain VIII excommunia, par une bulle, ceux qui en prenoient à l'égliſe. Jacques I, Roi d'Angleterre, ſe contenta de compoſer un gros livre, pour en faire connoître les dangers; & la faculté de médecine fit ſoutenir une theſe à Paris, ſur les mauvais effets de cette plante priſe en poudre ou en fumé. On raconte, comme quelque

choſe d'aſſez plaiſant, que le Docteur qui y préſidoit, eut ſa tabatiere à la main, & ne ceſſa de prendre du tabac pendant toute la ſéance.

En Europe, en Turquie, en Perſe, & même à la Chine on ſe ſert de pipe pour fumer; mais les Caraïbes des Antilles, & quelquefois les Negres & les Créoles enveloppent le tabac dans de l'écorce d'arbre, mince & flexible, comme du papier, en forment un rouleau, l'allument, en attirent la fumée dans leur bouche, ſerre les levres, & d'un mouvement de langue contre le palais, la font paſſer par les narines. En Italie, on ſe ſert de la graine de tabac pour appaiſer le priapiſme; & c'eſt de-là, dit-on, qu'on a donné à cette plante le nom de Priapée.

La vigne, apportée de France dans les iſles, ne s'eſt pas naturaliſée auſſi facilement au climat de l'Amérique, que le tabac à celui de l'Europe. Les raiſins y arrivent rarement à leur parfaite maturité. Ce n'eſt, ni faute de chaleur, ni manque de nourriture; mais leur accroiſſement eſt ſi inégal, que dans une même grappe, il ſe trouve des grains qui ſont mûrs, d'autres

ards, d res en fl Le muſcat, peu de ... Canaries, eſt exempt de ce défa ; & l'on obſerve que les ſeps s'am iorent en vieilliſſant. Ce qu'il y a plus remarquable, c'eſt qu'ils portent du fruit deux fois l'an.

Il eſt défendu aux habitans des iſles de Cuba, de Saint-Domingue, de Portoric, & autres lieux voiſins, ſoumis à la domination Eſpagnole, de cultiver la vigne & les oliviers ; autrement l'huile & le vin, ſi abondans en Eſpagne, y demeureroient inutiles ; & les galions n'auroient pas de quoi faire leur cargaiſon. Sans qu'il ſoit beſoin d'une pareille défenſe dans les iſles Françoiſes, leur peu de terrein y rend cette culture comme impoſſible : il eſt occupé plus utilement en ſucre, en café, en indigo, &c. Le même eſpace, qu'on deſtineroit à faire du vin pour la ſubſiſtance de dix hommes, ſuffit pour en nourrir cinquante, s'il eſt employé en marchandiſes du pays. D'ailleurs que viendroient faire ici les vaiſſeaux d'Europe, ſi les Inſulaires tiroient, de leur fonds, toutes nos denrées ?

Parmi les légumes apportés de France aux Antilles, les uns y ont proſpéré ; d'autres ſe ſont affoiblis juſqu'à changer preſque entiérement de nature. Les oignons qu'on y mange, arrivent d'Europe ; ceux du pays ne ſont que des eſpeces de ciboules qui viennent en touffe.

On ne s'occupe point à perfectionner le goût des fruits : la plupart ne m'ont paru que des ſauvageons, qui, ſans doute, pourroient devenir meilleurs, en y employant une culture plus recherchée. On néglige encore plus le ſoin des fleurs. En général, elles fixent peu l'attention ; parce qu'elles manquent d'odeur, & que leurs couleurs, ſimples & communes, ne ſont nuancées par aucun mêlange.

Les bois de haute-futaie ſont plus épais & plus ſombres que ceux de France. La multiplicité des arbres rend les forêts preſque impraticables. D'ailleurs, à chaque pas, on eſt arrêté par une prodigieuſe quantité de plantes ſarmenteuſes & grimpantes, qui ſe traverſent & ſe croiſent d'arbre en arbre. Ces plantes connues ſous le

dom de liaſes, analogue à leur flexibilité, reſſemblent à des cordages qu'on auroit ſuſpendus dans les bois.

Le moindre bruit réſonne dans ces épaiſſes forêts, comme ſous une voûte ſouterraine; mais il y regne pour l'ordinaire un profond ſilence. Les oiſeaux n'habitent que ſur les bords; &, comme je crois vous l'avoir dit, le plus grand nombre n'a point de chant: les frais que la nature a faits pour eux, ſemblent avoir été employés uniquement à leur parure. Tout inſpire donc une ſecrette horreur dans ces déſerts: leur ſolitude, leur obſcurité, leur ſilence & l'inquiétude continuelle que cauſent les reptiles vénimeux.

Les Antilles produiſent différentes ſortes de ſerpens; & dans quelques-unes de ces iſles, leurs piqûres paſſent pour mortelles; dans d'autres, elles ſont moins nuiſibles. On diſtingue des viperes jaunes, griſes & rouſſes, dont le venin eſt contenu dans de petites veſſies de la groſſeur d'un pois, qui environnent les dents. Les premieres ſont jaune, un peu épais; & c'eſt le moins dangereux: les griſes l'ont

comme de l'eau un peu trouble ; les troiſiemes, clair comme de l'eau de roche ; & c'eſt le plus ſubtil.

Les unes & les autres ſont attirées dans les habitations, & autour des caſes, par les rats & la volaille. Si elles rencontrent une poule qui couve, elles ſe mettent ſur les œufs, reſtent ſous la mere, juſqu'à ce que les pouſſins ſoient éclos, les avalent tout entiers, & mordent la poule, qui meurt de la bleſſure.

C'eſt dans la ſaiſon de leurs amours, que ces animaux ſont plus redoutables. Mais quelles amours ! Vous ne lirez pas ſans frémir, ce qu'on raconte de leurs effroyables accouplemens. « Ils » ſifflent ; ils s'appellent, ſe répondent, & s'approchent. Bientôt vous » les voyez cordés enſemble ; & ils » paroiſſent comme les tourillons d'un » gros cable. Ils ſe ſoutiennent droits, » ſur les deux tiers de leur longueur, » ſe regardent la gueule ouverte, comme s'ils vouloient ſe dévorer : puis » avançant la tête, l'un vers l'autre, » ils ſifflent, bavent, écument de la » maniere la plus hideuſe ».

On ne connoît guere de quadrupedes dans ces iſles, que ceux que les beſoins & la nourriture des hommes, ou la culture des terres y ont fait amener d'Europe ; tels que les chiens, les chats, les bœufs, les ânes, les mulets, les chevaux, les brebis, les porcs, & les lapins. Les rats & les ſouris y ont auſſi été apportés de nos climats par les vaiſſeaux ; & l'on n'imagineroit jamais le dégât qu'ils font dans le pays. Ils mangent le café, quand la pulpe, qui environne cette graine, eſt encore tendre. Ils rongent les cannes à ſucre ; & il y a des habitations dont ils détruiſent le tiers du revenu.

Les grenouilles ſont ſi groſſes, dans certaines iſles, qu'on les prépare en fricaſſée, comme des poulets ; & ſouvent les étrangers s'y méprennent. Toutes ſortes de poiſſons ne ſont pas également bons à manger ; quelques-uns incommodent ſi fort, qu'on les croit une eſpece de poiſon. La nature a peint ceux de l'Amérique, comme les oiſeaux, de couleurs brillantes ; mais, comme nourriture, ils n'approchent pas de ceux d'Europe. Quelques-uns ſont bons & délicats ;

tous les autres en général, ont à peu près le même goût. Il n'en eſt point de plus abondans aux Antilles, que ce qu'on appelle les *Titiris*, ou, pour abréger, les *Tritris*. Ils ſont ſi petits, qu'on en mange un grand nombre à la fois, avec la cuilliere. Aux pleines & aux nouvelles lunes, ils entrent en foule dans les rivieres, ou l'on va les pêcher par millions.

Un aliment que la nature fournit encore libéralement à ces Iſles, & qui fait la reſſource ordinaire des Negres, à qui des Maîtres avares & cruels ne donnent qu'une partie de leur ſubſiſtance, ſont les crabes de terre, de mer ou de riviere, connus ici, ſous les noms de Cériques & de Tourlouroux. Les Caraïbes n'ont preſque point d'autre nourriture; & les Créoles même ne ſont pas indifférens pour ce mets, qui ſe ſert ſur toutes les tables.

Les tourlouroux ſont des eſpeces de cancres ou d'écreviſſes amphybies, dont l'écaille, unie & mince, eſt ſur le dos & ſur le ventre, d'un rouge plus ou moins foncé, ſuivant les lieux où ils ſe trouvent. Les cériques ſont une autre eſpece, dont les unes ſe

prennent dans l'eau douce, les autres dans la mer. Elles ſont communément groſſes comme le poing, ont quatre jambes de chaque côté, dont elles ſe ſervent pour marcher & pour grater la terre. Elles ont d'ailleurs deux tenailles, ſerres ou mordans, qui pincent vivement à leurs extrêmités, & coupent les racines ou les feuilles, dont ces animaux ſe nourriſſent. Lorſqu'on les prend par une jambe, ou par un de ces mordans, ils laiſſent ce membre dans la main de celui qui le tient, & s'enfuient. Ces parties ſe détachent ſi facilement, qu'on croiroit qu'elles ne ſont que collées : il leur en revient d'autres l'année ſuivante.

Les crabes font, tous les ans, un voyage à la mer, pour changer d'écaille & dépoſer leurs œufs. « C'eſt » un ſpectacle admirable, me diſoit un » naturaliſte qui les avoit obſervées » pluſieurs fois, de les voir deſcendre » les montagnes aux premieres pluies. » Elles quittent les creux d'arbres, les » ſouches pourries, le deſſous des ro- » chers, & les trous qu'elles avoient » faits elle-mêmes en terre. Les champs

» ſont alors tellement couverts de ces
» animaux, qu'il faut les chaſſer devant
» ſoi, pour ſe faire place, & poſer le
» pied ſans les écraſer. La plupart ſe
» rangent le long des rivieres & des
» ravines les plus humides, pour ſe
» mettre à l'abri des chaleurs. Elles
» emploient environ ſix ſemaines à ce
» voyage, & ſe diviſent ordinaire-
» ment en trois bandes. La premiere,
» comme l'avant-garde, n'eſt com-
» poſée que de mâles, plus gros &
» plus robuſtes que les femelles. Ils
» ſont ſouvent arrêtés par le défaut
» d'eau, & contraints de faire halte,
» toutes les fois qu'il y a de nouveaux
» changemens dans l'air. Cependant le
» gros de l'armée ſe tient clos dans les
» montagnes, juſqu'aux grandes pluies.
» Il part alors, & forme des bataillons
» d'une lieue & demie de longueur,
» larges de quarante ou cinquante pas,
» & ſi ſerrés, qu'on apperçoit à peine
» la terre. Trois ou quatre jours après,
» on voit ſuivre l'arriere-garde en
» même ordre, & en auſſi grand nom-
» bre, que les troupes précédentes. In-
» dépendamment de ces bataillons ré-

» glés qui ſuivent le cours des rivieres » & des ravines, les bois ſont encore » remplis de traîneurs.

» Ces animaux marchent lentement, » & choiſiſſent preſque toujours le tems » de la nuit, ou les jours de pluie, » pour ne point s'expoſer au ſoleil. » Dès qu'ils voient que le ciel s'éclair- » cit, ils s'arrêtent à la liſiere d'un » bois, & attendent que la nuit ſoit » venue, pour paſſer outre. Si quel- » qu'un s'approche du gros de l'armée, » & leur donne l'épouvante, ils font » une retraite confuſe à reculons, en » préſentant toujours les armes en » avant, je veux dire ces redoutables » mordans, qui ſerrent juſqu'à em- » porter la piece. Ils les frappent de » tems en tems, l'un contre l'autre, » comme pour menacer leur ennemi; » & font un ſi grand cliquetis avec » leurs écailles, qu'on croit entendre » le bruit d'un régiment qui fait l'exer- » cice.

» Si la pluie ceſſe tout-à-fait, pendant » cette marche, ils font une halte gé- » nérale; & chacun prend ſon logis où » il peut; les uns ſous des racines, les » autres dans des creux d'arbres, &

» ceux qui ne trouvent point de gîte » tout préparé, ſe donnent la peine de » creuſer la terre, & de ſe faire eux- » mêmes un logement. Il y a des an- » nées, où, par l'interruption des » pluies, ils ſont deux ou trois mois » à ce voyage; mais il ne faut quelque- » fois, que huit ou dix jours d'eau, » pour leur faire vuider leurs œufs.

» Cette opération eſt d'autant moins » difficile, que ces œufs, plus petits » que ceux d'une carpe, étant légere- » ment attachés à leur queue, comme » des œufs d'écreviſſe, ils n'ont qu'à » la ſecouer, pour les faire tomber » dans la mer. Auſſi-tôt que les petits » ſont éclos, ils s'approchent des ro- » chers; & bientôt après, ils ſortent » de l'eau, ſe retirent ſous les premieres » herbes qu'ils rencontrent, & ſe diſ- » poſent à partir avec leurs meres pour » la montagne, en obſervant le même » ordre, qu'en deſcendant. Il ne faut » pas croire que celles-ci les condui- » ſent, comme une poule mene ſes » pouſſins; elles ne paroiſſent pas mê- » me les connoître.

» Les combats de ces animaux ſont » cruels, ſur-tout dans le tems de l'a-

» mour. Ils s'entre-battent, ſe heurtent » de front à diverſes repriſes, à la ma- » niere des béliers ; & lorſqu'il s'agit » de l'accouplement, le mâle renverſe » la femelle ſur le dos. Ils s'emboîtent, » ſe lient enſemble, ventre à ventre, » queue contre queue; & après l'opé- » ration amoureuſe, le mâle aide ſa » compagne à ſe remettre ſur ſes jam- » bes.

» Les crabes ainſi que tous les cruſ- » tacés & les ſerpens, ont la propriété » ſinguliere de ſe dépouiller, au prin- » tems, de leur vieille robe; & alors » elles ſe tiennent cachées dans le ſable, » juſqu'à ce qu'elles aient recouvré un » habit, qui, en les préſervant des in- » jures de l'air, leur permette de re- » prendre des forces, & leur caractere » courageux. On en voit qui ſont tou- » jours en vedette au bord de la mer, » & ont l'induſtrie d'épier les huitres, » ou autres coquillages bivalves, que » la marée y amene. La crabe attend » qu'elles ouvrent leurs coquilles, & » y jette un petit caillou qu'elle tenoit » entre ſes pattes, & qui les empêche » de ſe refermer: par ce moyen, elle » les attrape facilement, & en fait ſon » repas ».

Les crabes ſont une vraie manne pour les iſles ; & la maniere de les prendre, eſt d'aller la nuit autour des cannes ou dans les bois, avec un flambeau. C'eſt alors qu'elles ſortent de leurs trous, pour chercher à vivre ; & la lumiere du flambeau les fait découvrir aiſément. Au moment où l'on veut mettre la main deſſus, elles ſe renverſent & préſentent leurs ſerres pour leur défenſe. Mais alors on les retourne ſur le ventre, pour les prendre par-deſſus le dos. Il faut être prompt à les ſaiſir ; car elles s'écartent peu de leurs trous, & ſe retirent fort vîte dans les premiers qu'elles rencontrent. On doit, avant que de les emporter, leur lier étroitement les bras dans un ſac ; ſans cette précaution, elles ſe couperoient les jambes, & s'entre-tueroient.

Il eſt certaines façons de les accommoder qui en font une aſſez bonne nourriture ; mais leur chair, quoique d'un goût agréable, eſt difficile à digérer. Les œufs ſont plus délicats, ainſi que le taumalin, ſubſtance verdâtre & grainue, qui ſe trouve ſous l'écaille du dos, & dont on fait leur aſſaiſonnement, en y mêlant de l'eau

: du jus de citron, délayés avec un
:u de ſel & de piment. Les œufs de
abes tiennent les uns aux autres,
)mme des grappes de raiſins, & rou-
iſſent en cuiſant.

Je ſuis, &c.

A Surinam, ce 19 novembre 1750.

LETTRE CXXXIV.

LA GUIANE.

SUR des récits ampoulés de quelques Eſpagnols viſionnaires & enthouſiaſtes, on s'étoit fait en Europe, les plus ſuperbes idées de ce vaſte pays. On parloit d'un lac, dont le ſable étoit d'or, d'une ville, dont les toits étoient couverts du même métal, & où regnoit la magnificence la plus éclatante. On ajoutoit que la poudre d'or y étoit ſi commune, que les habitans, dans certaines fêtes ſolemnelles, s'en couvroient tout le corps, après l'avoir frotté d'un beaume gluant, auquel s'attachoit cette riche pouſſiere; & que, dans le palais de l'Empereur, la vaiſſelle, les meubles, les tables, les ſiéges, les lits, les armoires étoient compoſés des matieres les plus précieuſes. Ces idées, quelque chimériques qu'elles duſſent paroître, éveillerent toutes les puiſſances. La reine Eliſabeth envoya, en 1596, une flotte ſous le

commandement du ſavant & malheureux Raleigh, pour diſputer aux Eſpagnols ces nouvelles dépouilles. Vous ne ſerez pas fâchée, Madame, de connoître ce célebre navigateur, qui, comme vous l'imaginez, ſans doute, ne trouva, ni le lac, ni la ville, ni le palais où tant de richeſſes devoient être raſſemblées.

Walter Raleigh, fameux amiral de la Grande-Bretagne, naquit en 1552, d'une famille noble, dans le comté de Devonshire en Angleterre. Au ſortir du collége d'Oxford, il ſervit contre la France dans l'armée des Hugenots, ſous l'amiral de Coligni. On le vit enſuite, en qualité de volontaire, dans les guerres de Flandres, ſous le prince d'Orange, d'où étant allé à Londres, le hazard le fit connoître de la Reine. Un jour qu'il rencontra cette princeſſe dans un paſſage étroit & malpropre, il ôta ſon habit, & l'étendit ſur l'endroit ſale, où la Reine alloit mettre les pieds. Eliſabeth lui ſçut gré de cette galanterie, & parut ne l'avoir jamais oubliée. Il écrivit, un autre jour, ſur un carreau de vitre, dans le palais, avec un diamant : « Je voudrois m'élever ;

» mais je crains de tomber ». La Reine elle-même mit au-deſſous : « Si le cœur » te manque, il ne faut pas entrepren» dre de monter ».

Raleigh, fait pour s'avancer à la Cour, par une figure noble, une phyſionomie heureuſe, une adreſſe inſinuante, tourna néanmoins ſes vues du côté de la mer. Il y fut encouragé par l'eſpoir qui animoit preſque tous les navigateurs de ſon ſiecle, celui de faire des découvertes. Je paſſe ſous ſilence ſes premieres expéditions maritimes, & ſon voyage dans la partie ſeptentrionale de l'Amérique, où j'ai dit ailleurs, qu'il avoit fondé un établiſſement en Virginie. A ſon retour il fut fait capitaine de la garde de la Reine, & contracta une liaiſon intime avec une des filles d'honneur de Sa Majeſté. Leur amour eut des ſuites trop viſibles ; Eliſabeth irritée le fit mettre en priſon. Elle lui rendit la liberté, mais avec ordre de quitter la Cour, quoiqu'il eût fait toutes les réparations néceſſaires, en épouſant ſa maîtreſſe.

Pendant que ce nuage obſcurciſſoit ſa fortune, il partit pour la Guiane, jugeant, par les rapports merveilleux

qu'on en faiſoit alors, que l'établiſſement d'une colonie Angloiſe dans cet excellent pays, ſeroit un contre-poids à l'augmentation de puiſſance, qu'apportoit à l'Eſpagne la conquête du Mexique & du Pérou. Après ſix ſemaines de navigation, il vint débarquer dans l'iſle de la Trinité, poſſédée par les Caſtillans. Le Gouverneur étoit un homme courageux, mais cruel, qui, depuis plus de dix ans, qu'il occupoit cette place, avoit attiré la haine des Indiens contre toute ſa nation. Raleigh eſpéra qu'en ſe faiſant connoître pour l'ennemi des Eſpagnols, il gagneroit la confiance des Inſulaires, & aſſureroit ſes progrès dans le pays. Il attaqua le Gouverneur lui-même dans ſon fort, le fit priſonnier, & donna la liberté à pluſieurs captifs, que les Caſtillans retenoient dans les fers. Parmi eux ſe trouverent cinq Caciques, attachés à la même chaîne, & renfermés dans un lieu où, après les avoir arroſés avec du lard enflammé, on les laiſſoit mourir de faim. Si on en croit la tradition, on pendoit ces malheureux par douzaine, en l'honneur des douze Apôtres.

Pour s'attacher de plus en plus ces ſauvages, Raleigh aſſembla leurs chefs, & particuliérement ceux qui étoient ennemis des Eſpagnols (c'étoit le plus grand nombre), & leur dit, qu'il étoit ſujet d'une Reine vierge & très-puiſſante, qui avoit plus de caciques ſous ſa domination, qu'on ne voyoit d'arbres dans leur iſle; que cette princeſſe haïſſoit les Caſtillans, à cauſe de leur tyrannie; qu'elle en avoit délivré les pays voiſins de ſes états, & les parties ſeptentrionales du monde; qu'il étoit envoyé par elle, dans leur iſle, pour les affranchir de la ſervitude, & défendre leur patrie contre ces cruels uſurpateurs. Enſuite, il leur fit voir le portrait de la Reine, qu'ils regarderent avec admiration; & l'on eut quelque peine à les empêcher de lui rendre les honneurs divins.

Ces diſcours, & d'autres ſemblables, que Raleigh tint dans plus d'une occaſion, accoutumerent les habitans au nom & aux vertus d'Eliſabeth, & les attacherent aux Anglois par les liens d'une forte amitié. Il s'avança vers l'embouchure de l'Orénoque; mais n'ayant pu aborder à la Guiane, il ré-

finit en cendres la ville de Cumana, qui lui avoit refuſé des vivres, & revint en Angleterre.

La mort de la Reine le priva d'une protection puiſſante. Le Comte d'Eſſex l'avoit repréſenté ſous des couleurs peu favorables au Roi d'Ecoſſe, avec lequel il entretenoit des correſpondances. Ce prince, qui ſuccéda à Eliſabeth, ſous le nom de Jacques I, prit de fâcheuſes impreſſions contre Raleigh, & le ſacrifia enfin à la vengeance des Eſpagnols. Il fut condamné à perdre la tête, ſur des accuſations mal prouvées; mais le Roi ſe contenta de le faire mettre en priſon, où il demeura treize ans, profitant de ſa retraite, pour compoſer une hiſtoire du monde. Il fut remis en liberté, à condition qu'il retourneroit ſur les côtes de la Guiane; mais ſon expédition n'ayant pas été heureuſe, ſon procès fut inſtruit de nouveau, ſa premiere ſentence confirmée; & il eut la tête tranchée, à la ſollicitation de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne. Ce n'eſt pas une des moindres taches de ce regne.

Les Anglois ne furent pas les ſeuls, qui, éblouis par les magnifiques récits

des Eſpagnols, chercherent à pénétrer dans la Guiane. Immédiatement après la découverte du Nouveau-Monde, les François y avoient déjà fait quelques voyages. Villegagnon, Chevalier de Malthe, & Vice-Amiral de Bretagne, livré aux opinions de Calvin, & piqué de quelques chagrins qu'il avoit eſſuyés dans l'exercice de ſa charge, conçut le projet d'y former une colonie de Proteſtans. Ses deſſeins furent déguiſés à la Cour, ſous la ſimple vue de faire, à l'exemple des Eſpagnols & des Portugais, un établiſſement François en Amérique. Sous ce prétexte, il obtint de Henri II, deux ou trois vaiſſeaux qu'il remplit de Calviniſtes, & arriva ſur les côtes du Bréſil.

L'amiral de Coligni, qui deſiroit d'y établir ſa ſecte, prit à cœur cette entrepriſe; & Calvin ſaiſit avidement l'occaſion d'étendre ſa doctrine dans un pays, où toutes les apparences lui promettoient, pour ſes partiſans, une pleine liberté. Malheureuſement, il envoya plus de prédicans, que de ſujets ſoumis; & ces Miniſtres, qui vouloient dominer, comme c'eſt l'uſage, eurent, avec le Commandant, de violentes

querelles. Ils excitèrent des séditions qui diviſerent la Colonie ; les Portugais en profiterent pour la détruire. Villegagnon renonça à Calvin, traita ſes Miniſtres de perturbateurs ; ceux-ci l'accuſerent d'athéiſme ; & tous ces beaux projets s'évanouirent.

Forcés de quitter le Bréſil, ceux des François qui renoncerent à leur patrie, ſe retirerent dans la Guiane ; mais ce ne fut que long-tems après, qu'on y fonda des établiſſemens avoués par la nation. Des marchands de Rouen y envoyerent une colonie de vingt-ſix hommes, qui vinrent habiter les bords du Sinamary ; d'autres ſe fixerent ſur la riviere du Conamarac ; & ces deux troupes s'accrurent par de nouveaux renforts d'hommes & de munitions. Enfin, il ſe forma une compagnie, avec des lettres-patentes qui l'autoriſoient à faire ſeule le commmerce de la Guiane, dont elles marquoient les bornes entre les rivieres des Amazones & de l'Orénoque.

Cette Compagnie devint fameuſe, par l'intérêt que la Cour permit d'y prendre à des perſonnes de qualité, en leur accordant de nouveaux pri-

vileges. Elle eut le titre de Compagnie de la France équinoxiale, nom qu'on donnoit alors à la Guiane, que les François appelloient Cayenne. L'abbé de Marivaux, docteur de Sorbonne, Roiville, gentilhomme de Normandie, & Laboulaie, Intendant de la marine, quoique pouſſés par des motifs différens, ſe réunirent pour la même entrepriſe. Le zele de la converſion des Américains, animoit ſeul le vertueux abbé de Marivaux : Roiville avoit, dit-on, formé le deſſein de ſe créer une eſpece de ſouveraineté : Laboulaie ne penſoit qu'à faire fleurir le commerce & la marine de France, dont il avoit la direction ſous M. de Vendôme.

Ces trois hommes, à la tête de ſix cens autres, engagés au ſervice de la Compagnie, s'embarquerent à Paris, devant le jardin des Tuilleries, pour deſcendre la Seine, dans de grands bateaux, juſqu'à Honfleur. Mais le ſuccès fut malheureux dès l'embarquement : Marivaux, qui avoit été l'ame de l'entrepriſe, & qui devoit ſe rendre à Cayenne, en qualité de Directeur général, tomba dans la riviere en donnant ſes ordres, & ſe noya devant la

te de la Conférence. Roiville fut
;nardé dans une ſédition qui s'éleva
la route ; & de tout ce monde,
e reſtoit plus, ſix mois après, que
cadavres de cinq ou ſix cens hom-
, morts de maladie, ou par les
es des ſauvages. Une autre Compa-
, ſous le même titre, & ſous la
ction de la Barre, Maître des Re-
tes, rétablit la nation dans cette
tie de l'Amérique, dont les Hollan-
s s'étoient déjà emparés ; & cette
velle Colonie devint bientôt très-
iſſante.

Ces mêmes Hollandois, qui nous
ient ſuccédé dans la Guiane, ye-
ent d'y former un magnifique éta-
ſement. Forcés, comme nous, par
Portugais, d'abandonner le Bréſil,
ils avoient fait d'abord des conquê-
brillantes, ils ſongerent à ſe dédom-
ger de leurs pertes, en fondant une
onie nouvelle ſur la riviere de Suri-
n. Dès l'année 1640, les François s'é-
ent rendus maîtres de cette contrée ;
is les terres y étant marécageuſes &
l-ſaines, ils la quitterent bientôt ;
les Anglois qui s'en ſaiſirent, n'en
nt guere plus de cas. Les Hollan-

dois, dont la patrie n'eſt elle-même qu'un vaſte marais, s'en accommoderent mieux; & l'Angleterre n'eut pas de peine à s'en défaire en leur faveur. Le terrein n'étoit alors ſi mal-ſain, que par la multitude d'épaiſſes forêts, qui empêchoient le vent & le ſoleil de le deſſécher: mais lorſqu'on vit qu'on en pouvoit tirer beaucoup de ſucre, on y fit un ſi grand abattis de bois, qu'on ne tarda pas à reſpirer un meilleur air.

Cette nation frugale, économe, induſtrieuſe, deſtinée à faire naître des campagnes fertiles, où les autres peuples ne trouvent que des terres ingrates, porta à Surinam, le génie de ſon pays, coupa des canaux, & y fit, comme à Batavia une nouvelle Amſterdam. Sur un ſol humide & fangeux, elle bâtit un fort nommé Zelandia, proche de la ville de Paramaribo; & cette Colonie, accrue par des François réfugiés, s'eſt étendue du Nord au Sud, le long de la riviere dont elle porte le nom. Quelques particuliers ont auſſi commencé des habitations ſur le Berbice, à l'Ou-Eſt de Surinam; mais ces derniers établiſſemens, moins encoura-

ges, ne faiſoient aucun progrès, tandis que les premiers envoyoient en Europe une très-grande quantité de ſucre. Depuis quelque tems, on a auſſi eſſayé de planter du café qui a bien réuſſi, & deviendra encore meilleur, en perfectionnant ſa culture.

D'après ce que je viens de dire, vous concevez que la Guiane ſe diviſe en deux parties, la Françoiſe, appellée la Cayenne, & la Hollandoiſe, connue ſous le nom de Surinam. M. Mauritius, qui en eſt le gouverneur, me procurera les moyens d'entreprendre différentes courſes, que je dois faire encore ſur les côtes de Terre-Ferme. En attendant je vais vous parler de ces deux parties de la Guiane, même de trois, même de quatre; car les Portugais & les Eſpagnols y ont auſſi des poſſeſſions. Je commence par Surinam.

Le fondement de cette colonie fut jetté, comme je l'ai dit, par les François. Leur activité les portoit alors dans différens climats; & leur légéreté les empêchoit de ſe fixer dans aucun. Ils abandonnerent cet établiſſement, & y furent remplacés par les Anglois. Ces der-

niers pouſſoient leurs travaux avec ſuccès, lorſqu'ils furent attaqués par la Hollande qui les obligea de lui céder le terrein; & la Colonie fut aſſurée à la République. Les premiers qui l'habiterent, furent quelques Zéelandois, ſous la protection des États de cette province. Ces États les céderent à la Compagnie des Indes occidentales, qui ne ſe trouvant pas en état d'y envoyer les ſecours néceſſaires, en accorda un tiers aux magiſtrats d'Amſterdam, un tiers à un particulier, & ſe réſerva le reſte. C'eſt de ce partage qu'eſt venu le nom de Société de Surinam, qui a toujours été depuis, ſous l'adminiſtration de ces trois propriétaires.

Uniquement occupés du commerce, les Hollandois n'avoient jamais eu la paſſion de l'agriculture. La colonie ſe reſſentit, pendant quelque tems, du goût excluſif de ſes nouveaux poſſeſſeurs. A la fin, la Compagnie qui donnoit des loix au pays, fit abattre des bois, partagea une partie du ſol aux habitans, les pourvut d'eſclaves; & tout ceux qui voulurent occuper ces terres, en obtinret la propriété, en

s'engageant

l'engageant à payer ſucceſſivement de leurs productions annuelles, le prix de chaque poſſeſſion. Les difficultés qui s'oppoſoient à ce défrichement, demandoient ce courage extraordinaire, qui fait tout braver, cette conſtance plus qu'humaine, qui fait tout ſurmonter. La plupart des terres qu'il s'agiſſoit de mettre en valeur, étoient couvertes de quatre ou cinq pieds d'eau à chaque marée; en multipliant les foſſés & les écluſes, on eſt parvenu à deſſécher ce ſol humide & marécageux; & les Hollandois ont eu la gloire de dompter l'océan dans le nouveau comme dans l'ancien monde.

La riviere, dont cette Colonie a pris le nom, eſt une des principales de cette contrée. A deux lieues de ſon embouchure, ſont placées, de côté & d'autre, des redoutes, pluſieurs batteries, & autant d'hommes qu'il en faut, pour défendre ce paſſage en tems de guerre. Ces redoutes ſont face aux vaiſſeaux qui voudroient monter le fleuve, & avertiſſent une fortereſſe qui eſt au-deſſus, de ſe tenir ſur ſes gardes. On l'appelle le fort d'Amſterdam; elle eſt ſituée au confluent de

deux bras de la riviere, & en face des redoutes. On y a conſtruit des magaſins néceſſaires pour toutes ſortes de munitions, & juſqu'à des moulins à vent, pour moudre le grain de la garniſon. En tems de paix, on n'y entretient guere que cent hommes, ſous les ordres d'un capitaine d'artillerie, qui a le titre de Commandant.

Pour peu qu'on voulût faire de violence, après avoir paſſé les redoutes, pour arriver à ce Fort, on pourroit courir de grands riſques au milieu de ces trois feux. Lorſqu'un vaiſſeau entre dans la riviere, il doit envoyer ſon paſſeport, & faire demander la permiſſion de ſuivre ſa route. S'il manque à ce cérémonial, on lui tire un boulet, pour lequel il eſt obligé de payer quinze florins. S'il perſiſte, il en reçoit un ſecond, dont le prix double, & triple au troiſieme, s'il s'obſtine. Un plus long entêtement le feroit couler à fond. S'il obtient le paſſage, il doit, par neuf coups de canon, ſaluer le Fort qui lui en rend trois pour le remercier.

Une des branches de la riviere, où eſt conſtruite cette citadelle, a, d'un côté, des plantations de café; de l'au-

des forêts juſqu'à la ville de Para-
ibo, près du fort de Zélandia. En
tinuant de monter, on trouve une
nité de canaux, dont les bords, à la
nce de pluſieurs lieues, ſont ornés
bres qui forment une perſpective de
lure perpétuelle. Dans les interval-
on reſpire un air frais, & embaumé
arfums que répandent les orangers.
haut, on découvre un petit bourg,
u deſſus, un village, qui ne ſont
upés que par des Juifs. Enfin, à ſix
es plus loin, eſt une grande mon-
e, avec des Corps-de-garde, où
ſoldats, toujours armés, veillent
a conduite des Indiens. Je n'ai pas
i le cours des autres rivieres, tel-
que la Copemane, la Sarameca, la
novine, la Cotica, la Marawine,
; mais je ſais que par tout, ce ſont
terreins cultivés, des plantations
iles, de riches habitations, & les
charmans points de vue.
a ville de Paramaribo, capitale de
t ce pays, étoit anciennement un
ge habité par les Indiens. Elle eſt ſi-
e ainſi que la fortereſſe, ſur la riviere
Surinam, & éloignée d'environ
ze milles de la mer. Elle ne contient

guere que huit cens maiſons, ayant chacune un jardin. A l'exception de celles du Gouverneur & du Commandant, elles ſont toutes bâties de bois, mais avec beaucoup de régularité, quoique ſans fenêtres, à cauſe de la grande chaleur. Elles coûtent depuis cinq juſqu'à vingt-cinq mille florins, tant par l'énorme cherté du bois, que par la néceſſité de tranſporter d'Europe les matériaux néceſſaires à la conſtruction. La pierre eſt encore plus rare & plus chere ; & la chaux manque totalement.

Le gouvernement occupe un des côtés de la place d'armes, près de l'endroit où débarquent les étrangers. Derriere, eſt un fort beau jardin, par lequel le Gouverneur peut ſe rendre au fort de Zélandia, qui, comme je l'ai dit, n'eſt pas loin de la ville. On voit, dans preſque toutes les rues, des allées d'orangers qui fleuriſſent deux fois l'an, & répandent, en tout tems, une odeur délicieuſe. La rade eſt une des plus belles de l'Amérique : on y compte actuellement près de ſoixante vaiſſeaux, outre une infinité de barques, qui donnent à ce lieu un air très-animé.

On ne peut diſconvenir néanmoins que

Surinam ne ſoit un ſéjour redoutable pour la ſanté. On y éprouve ſucceſſivement quatre ſaiſons, deux de ſéchereſſe, & deux de pluie, qui en rendent la température très-mal ſaine. Il y regne un équinoxe perpétuel; & les nuits ſont très-funeſtes à ceux qui s'expoſent au ſerein après les chaleurs du jour. Lorſque le ſoleil eſt à ſon plus haut degré, l'atmoſphere embraſée produit, dans les humeurs, une ſi forte diſſolution, & dans le corps, une tranſpiration ſi continue, ſi abondante, que toute l'eau qu'on boit paſſe dans l'inſtant au travers des pores, comme ſi elle ſortoit d'une éponge comprimée. Les matelots reſpirent un air encore moins pur ſur les vaiſſeaux: la chaleur y eſt étouffante, ſur-tout lorſqu'on y a chargé du ſucre, dont les vapeurs preſque enflammées, interceptent la reſpiration. Joignez à cela l'inconſtance du climat, qui eſt telle, que les quatre ſaiſons ſe ſuccedent quelquefois toutes dans le même jour. Les vents y ſont fréquens, impétueux, les tonneres des plus violens; & ſouvent, au milieu de la plus grande ſérénité, tous les météores

réunis ſemblent avoir conſpiré la deſtruction totale de la Colonie.

Ici, comme aux Antilles, & dans preſque toutes les contrées de l'Amérique méridionale, on compte trois ſortes d'habitans : les Blancs, les Noirs & les naturels du pays. Ces derniers different peu des autres ſauvages, & principalement des Caraïbes, dont ils portent le nom, & paroiſſent avoir la même origine. Ce ſont les mêmes traits, la même couleur, la même taille, les mêmes ornemens, la même parure. A l'égard des mœurs, ce ſont les mêmes vices & les mêmes vertus ; même reſpect pour les vieillards, même ſimplicité, même indolence, même cruauté envers leurs priſonniers, même amour pour la liberté, même éloignement pour le Chriſtianiſme. Ils ont auſſi les mêmes uſages, les mêmes amuſemens, les mêmes cérémonies, les mêmes armes, la même nourriture, mêmes logemens, mêmes occupations ; en un mot, ce que j'ai dit des ſauvages des Antilles, convient également à ceux de la Guiane. Ils vivent en paix avec les Hollandois, par le ſoin qu'on

à de leur faire rendre juſtice, & d'empêcher qu'ils ne ſoient moleſtés. Ils ſont d'ailleurs d'un très-grand ſecours, & même dans une infinité d'occaſions, abſolument néceſſaires à la Colonie.

Les Negres forment la partie la plus nombreuſe des habitans de Surinam. Comme ils ſont tirés des mêmes régions que ceux de nos iſles, il n'y a de différence entr'eux, que celle qui peut provenir du gouvernement ſous lequel ils vivent. Ici, par exemple, ſi un Maître veut affranchir ſon eſclave, outre la perte qu'il fait du prix de ſon Negre, il eſt encore obligé d'acheter fort cher des lettres de franchiſe, ſans leſquelles aucun Noir ne peut être inſtruit dans la religion chrétienne, ni baptiſé. Il faut de plus, que l'eſclave ait appris une profeſſion, & ſoit en état de gagner ſa vie; ſans quoi, c'eſt encore au Maître à l'entretenir, de peur qu'il ne ſoit à charge aux Colons. De-là il réſulte que peu de Negres font ici profeſſion du chriſtianiſme. Leur religion conſiſte à croire qu'il y a un Dieu; mais ils ne peuvent s'empêcher en même tems, de ſe livrer à des ſuperſtitions idolâtres. Ils

ſont choix d'un animal qu'ils adorent ; & chaque famille a le ſien ; car le fils n'en connoît pas d'autre, que celui de ſon pere. Ce culte abſurde ne s'éteint que dans ceux qui, éclairés des lumieres de la foi, ont demandé & reçu le baptême. Le nombre en eſt petit, par les difficultés qu'ils trouvent à obtenir leur liberté.

Lorſqu'un Negre devient pere d'un enfant mâle, il va prier ſon Maître de lui donner un nom ; ſi c'eſt une fille, il s'adreſſe à la Maîtreſſe. Le premier mot qu'on leur apprend à prononcer, eſt, *Bon jour, Maître ;* le premier ſentiment qu'on leur inſpire, c'eſt de reſpecter leurs ſupérieurs. Ce reſpect va ſi loin, que quoique très-jaloux de leurs femmes, les Negres ſe font gloire d'en être trahis, ſi c'eſt avec leurs Maîtres qu'elles ont à faire ; au lieu qu'ils les empoiſonneroient, elles & leurs amans, s'ils s'appercevoient de quelque liaiſon, ſoit avec un Indien, ſoit avec un Noir. Juſqu'au moment de leur délivrance, les Négreſſes ne ſont jamais incommodées de leur groſſeſſe ; & il ne leur arrive aucun des accidens ſi communs à nos femmes d'Europe. J'ai vu une

e ces eſclaves, qui, pour avoir com-
is une faute grave, reçut, cinq ou
x heures avant que d'accoucher, plus
e cinquante coups de fouet ſur les
eſſes, & n'en mit pas ſon enfant au
onde moins heureuſement.

J'eſtime que la population qui s'eſt for-
née ſur les bords de Surinam, ou à peu
le diſtance de ce fleuve, ſe monte à plus
le cinquante mille Noirs & de quatre
nille Blancs. On compte, parmi ces der-
iers, des réfugiés François, des freres
Moraves, & ſur-tout des Juifs. Il n'eſt
eut-être pas d'empire ſur la terre,
ù cette nation ſoit ſi bien traitée.
On ne lui a pas ſeulement laiſſé la li-
erté de profeſſer ſa religion, d'avoir
les terres en propriété, de terminer
lle-même les différends qui s'élevent
ntre ſes membres; elle jouit encore
lu droit commun à tous les citoyens,
d'avoir part à l'adminiſtration géné-
rale. Tels ſont les progrès de l'eſprit
de commerce, qu'il fait taire tous
les préjugés de nation & de religion
devant l'intérêt général qui doit lier
tous les hommes.

Les Negres Marons forment un peuple redoutable, qui a ſouvent mo-

leſté la Colonie. Le gouvernement a fait les plus grands efforts, juſqu'à mettre leur tête à prix, pour les ramener à l'obéiſſance. Ils s'en ſont vengés, en ſaccageant les plantations pendant la nuit, en engageant les autres eſclaves à égorger leurs Maîtres, & à les venir joindre. Ils ont barré les chemins à ceux qui ont voulu les attaquer; ils ont profité de tous les avantages du terrein, pour multiplier les obſtacles, & augmenter la difficulté de les pourſuivre. Ces peuplades errantes tombent inopinément, tantôt ſur un côté de la Colonie, tantôt ſur un autre, pour y piller des ſubſiſtances, pour y dévaſter les richeſſes de leurs tyrans. En vain les troupes ſont dans une activité continuelle, pour contenir ou pour ſurprendre un ennemi ſi dangereux. Des avis ſecrets le mettent à l'abri de tous les pieges, & dirigent ſes incurſions vers les lieux ſans défenſe. Il me ſemble voir ce peuple eſclave dans l'Egypte, qui, réfugié dans les déſerts de l'Arabie, erra durant quarante ans, tâta tous les peuples voiſins, les harcela, les entama tour à tour, &, par de légeres & fréquentes incurſions, prépara l'invaſion de la Paleſtine. On eſt

actuellement occupé à négocier avec ces Negres un traité de paix ; & l'on parle déjà de leur envoyer, par un détachement de la garniſon de Paramaribo, les préſens convenables. Voici, m'a-t-on dit, quels doivent être les préliminaires & les conditions de ce traité.

« Six Conſeillers & un Secretaire » ſeront députés par la Régence; & » du côté des Marons, il y aura ſeize » Chefs, dont ſix viendront habiter la » capitale, pour ſervir d'otages, avec » leurs femmes & leurs enfans. On pro- » mettra à leur nation, de ne plus l'in- » quiéter; & il ſera permis à chacun » d'eux, de s'établir où il voudra. Mais » ils s'engageront à ne pas augmenter » leur nombre, à rendre les déſerteurs » qui voudroient ſe joindre à eux, & » à fournir du ſecours à la Colonie en » tems de guere. On leur permettra » auſſi de commercer avec les Blancs ; » & ils ſeront regardés comme une na- » tion voiſine & libre, avec laquelle » on deſire de vivre en bonne intelli- » gence ».

On compte vingt-ſept mille de ces Negres Marons; ils peuvent de-

venir plus nombreux ; car ils ont preſque tous des femmes ; & au défaut des Négreſſes, les Indiennes ne les rebutent pas.

Les Européens établis à Surinam, ou ceux qui ſont nés de peres Européens, compoſent la troiſieme claſſe des habitans. Il regne entr'eux une liberté que nous ne connoiſſons point dans nos pays. A la ville, comme à la campagne, en compagnie, comme dans ſon particulier, ailleurs, comme chez ſoi, rien n'eſt plus ſimple, ni moins recherché, que la maniere générale de ſe vêtir. L'habillement ordinaire, à moins qu'on ne faſſe des viſites de cérémonie, eſt une veſte blanche, un bonnet de coton, & un chapeau par-deſſus. Il eſt pourtant des occaſions, où l'on étale le luxe & la ſomptuoſité dans les habits. Nos modes ſe répandent dans ces contrées, peu de tems après qu'elles ont été inventées en Europe ; & cette eſpece de femmes, à qui le deſir de plaire ne permet pas de ſe négliger, ne ſont, ni les ſeules, ni même toujours les premieres à les ſuivre. Auſſi y a-t-il, dans la ville, un grand nombre de boutiques très bien fournies en tout genre

de marchandiſes. Le drap, le velours, les étoffes, les galons d'or & d'argent, tout y abonde ; mais tout y eſt à un prix exceſſif, parce que tout y vient de dehors, & qu'on n'a point ici de manufactures. Vous admireriez ſur-tout la blancheur éblouiſſante du linge de table, & du linge de corps ; ce ſont les Négreſſes qui le lavent & le repaſſent. On vante, en Amérique, les cordonniers de Saba, les tanneurs de la Jamaïque, & les blanchiſſeuſes de Surinam.

Les tables y ſont ſervies abondamment, quoique les vivres y ſoient très-chers. La viande de boucherie ſe vend dix ſols; cinq ſols la livre de pain ; la volaille n'eſt pas ce qui coûte le plus. Les riches ont, dans leurs plantations, des Negres pêcheurs & chaſſeurs, qui ne leur laiſſent manquer, ni de poiſſon ni de gibier ; & quoiqu'on ne recueille point de vin dans le pays, on n'y en conſomme pas moins, ni de moins bon, que dans toute autre colonie. La délicateſſe & l'abondance de ces tables ſont encore relevées par un nombre d'eſclaves, qui donnent à ces gros Hollandois, l'air d'opulence & de faſte, qu'on ne pardonne qu'aux grands ſeigneurs.

Un Surinamois ſe leve avec le ſoleil, c'eſt-à-dire, à ſix heures. A peine il eſt debout, qu'il prend ſon thé ou ſon café, pendant que ſes Negres couvrent la table, pour ſervir le déjeûné, qui ſe fait dans toutes les maiſons, avec du jambon, ou autres viandes ſalées, accompagnés de beurre, de fromage, de bierre forte & de vin de Madere. Cette table reſte ainſi dreſſée juſqu'à neuf heures, pour tous les amis qui ſe préſentent. Après ce ſecond déjeûné, il s'occupe de diverſes affaires dans ſa maiſon, juſqu'à onze heures, & ſe rend à la bourſe. C'eſt une eſpece de cabaret, où il boit du ponche, du vin ou de la bierre, juſqu'à une heure, qu'il ſe retire chez lui pour dîner. Ce repas eſt bientôt ſuivi de la méridienne. A quatre heures on ſert le thé; & à cinq, il retourne à la bourſe, s'amuſe à différens jeux, ou ſe promene juſqu'au ſouper. Il va rarement en caroſſe; les voitures ſont peu communes à Surinam; il faut les faire venir d'Europe; & les frais, ainſi que l'achat & l'entretien des chevaux, ſont très-coûteux. Je ne connois que le Gouverneur, & cinq ou ſix des principaux de la ville, qui

aient équipage. Quelques autres ont une chaiſe, uniquement pour la campagne ; mais perſonne ne marche dans les rues, ſans avoir un Negre qui lui porte un paraſol. Les femmes ont de plus, quelques ſuivantes qui les accompagnent. En parlant autrefois des dames de Batavia, j'ai preſque fait le portrait de celles-ci ; c'eſt le même faſte, le même orgueil, la même ignorance, la même dureté pour leurs eſclaves, la même nonchalance, la même moleſſe.

Il n'eſt permis qu'aux Anglois, ou à ceux qui dépendent uniquement de la Société de Surinam, de faire le commerce dans la province. Aucun vaiſſeau, de quelque nation qu'il ſoit, pas même ceux des autres états de Hollande, ne peuvent entrer dans le port, pour y négocier. Les Anglois apportent de la viande, du poiſſon ſalé, du tabac en feuilles, des planches de ſapin, de la farine, des chandelles, &c ; ils reçoivent en échange de la mélaſſe pour faire leur rum : c'eſt la ſeule marchandiſe qu'ils puiſſent emporter ; ſans cette condition, l'entrée du port leur ſeroit interdite.

Les Hollandois, dépendans de la Compagnie, fourniſſent le pays de vin, de bierre, de liqueurs fortes, de beurre, de fromage, d'épiſſeries, de bas, de ſouliers, de chapeaux, de toile & d'habits, toutes choſes d'autant plus néceſſaires, qu'on n'a ici, que deux cordonniers, deux tailleurs, deux boulangers, deux charpentiers, un maçon, & un maréchal; mais en récompenſe, on y voit beaucoup de médecins, de chirurgiens & d'apothicaires. Il eſt vrai qu'on forme les eſclaves à toutes ſortes de métiers; mais comme ils ne peuvent ſervir que leurs Maîtres, le reſte de la ville eſt obligé d'avoir recours à ce peu d'ouvriers qui ſont dans la capitale. Il eſt facile de juger que ce petit nombre ne peut ſuffire à l'entretien de plus de quatre mille habitans, Européens ou Créoles, ſans y comprendre onze ou douze cens hommes de troupes réglées, qui ſont au ſervice de la Colonie.

Ces troupes, ſous les ordres du Gouverneur, nommé Colonel en chef par la Société, & breveté par leurs Hautes Puiſſances, ſont diviſées en deux bataillons. Ils ont chacun à leur

tête deux Lieutenans Colonels, quatre Capitaines, autant de Lieutenans, & d'autres officiers ſubalternes; le tout à la ſolde de la Hollande & de la Compagnie de Surinam. Indépendamment de ces troupes régulieres, les habitans compoſent entre eux un régiment de milice, qui, dans un beſoin, doit ſe trouver prêt à combattre, étant toujours muni d'armes, de plomb & de poudre, pour la défenſe de la province. C'eſt à quoi les Capitaines doivent veiller par une viſite générale, qui ſe fait deux fois l'année, ſuivant les ordres du gouvernement. Il en eſt de même des rivieres où il y a des plantations: chaque fleuve a pluſieurs diviſions, qui forment de petits corps détachés, & doivent ſe rendre à leurs départemens, au premier coup de canon tiré en ſigne d'alarme.

Dans les commencemens de la Colonie, le Gouverneur & quelques membres du Conſeil jugeoient de tous les différends, en dernier reſſort & ſans appel. Mais le nombre des Colons ayant augmenté, les procès ſont devenus plus importans, les affaires plus multipliées, les conteſtations plus fré-

quentes. Les nouveaux venus, en paſſant la mer, apporterent avec eux l'eſprit de chicane, qui obligea d'établir divers tribunaux, où ils puſſent appeller d'un premier jugement à une Cour ſupérieure. Ce n'eſt pas que les membres de ces différens Conſeils ſoient fort verſés dans l'étude des loix. Ce ſont des hommes ſages, honnêtes & integres, qui, comme nos Conſuls ou nos Baillis, jugent ſuivant la droiture de leur cœur, & les lumieres d'un gros bon ſens.

Le Gouverneur eſt le Préſident né de tous ces tribunaux de judicature. Le premier, appellé Cour de Police & de Juſtice criminelle, eſt compoſé de douze perſonnes choiſies entre les principaux habitans, & nommées par eux. On ne peut aſpirer à ces places, ſans avoir des biens fonds dans le pays. Elles ſont toutes à vie, & ne rapportent que de l'honneur. Le ſecond, qui a le titre de juſtice civile, eſt formé de douze membres élus par ceux du premier tribunal. Il y a appel de leurs déciſions en Europe, au Conſeil de leurs Hautes-Puiſſances. Auſſi ſont-ils totalement indépendans des premiers; & ils ſe qualifient, comme eux, de Cour ſou-

ine. Le troiſieme enfin, eſt une pe-
juriſdiction, où ſe portent les affai-
en premiere inſtance, ou de peu
valeur. Le Gouverneur a droit de
ider auſſi à ces deux derniers Con-
; & les juges peuvent être changés
i les quatre ans. Sans être excédé,
me en France, par cette foule de
i de loix, qui dévorent la ſubſtance
leurs cliens, & fondent l'or des
deurs dans le creuſet de la juſtice, il
n a cependant encore ici un aſſez
id nombre, pour ſatisfaire le goût
eux qui aiment la chicane.

es ſeules eſpeces qui aient cours à
nam, ſont celles de Hollande, à la
rve d'une petite piece de trois ſols,
les Portugais y ont introduite;
la monnoie la plus baſſe; & l'on ne
t rien acheter au-deſſous de cette
ur. Les repas ſont réglés dans les
rges à quarante ſous par tête, ſans
in; & la bouteille en coûte trente.
logement n'y eſt pas cher, parce
n ne couche que dans des hamacs.
e marché des fruits, des légumes
es eſclaves, ſe tient devant la mai-
de ville, dans une grande & belle
e garnie d'orangers. Le haut de

cette maiſon eſt deſtiné au ſervice divin. Il s'y fait le dimanche matin en hollandois, l'après-midi en françois. Il y a des miniſtres de l'une & de l'autre nation, à qui l'on donne d'aſſez bons appointemens. Les Luthériens ont une égliſe ſuperbe, & les Juifs Allemands & Portugais, deux ſinagogues. On a auſſi établi une eſpece d'hôpital, où l'on reçoit les perſonnes âgées, & les orphelins indigens. Il eſt ſi bien gouverné, qu'on n'eſt point accablé par cette multitude de mendians, dont fourmillent la plupart de nos villes d'Europe. Les Directeurs ſont encore chargés de veiller ſur ceux qui meurent ſans teſtament : ils avertiſſent les héritiers, & leur remettent les fonds, après en avoir tiré, pour leur ſalaire, dix pour cent de proviſion.

Les revenus de la Société de Surinam conſiſtent en différens impôts, que les habitans doivent payer à divers bureaux. Dans l'un, on perçoit les droits impoſés ſur toutes les parties du commerce, ſur les vaiſſeaux, ſur les denrées qui ſortent du pays, ſur le bois de charpente, qui ſe fabrique dans la Colonie. On commence par prélever l'ar-

gent néceſſaire pour payer la garniſon ; le reſte eſt remis aux Aſſociés.

Le ſecond bureau eſt celui de la capitation, pour lequel on prend par habitant, blanc ou noir, vingt-cinq ſols, chaque année, depuis trois ans juſqu'à douze ; & cinquante ſols, depuis douze juſqu'à ſoixante ans. Les Blancs, qui ne ſont point nés à Surinam, en ſont exempts pendant les dix premieres années de leur ſéjour dans la province. La taxe ſe leve ou en argent, ou en ſucre, ſur le pied d'un ſol la livre, dont le Bureau tient compte aux Aſſociés; toute autre denrée n'eſt point admiſe. Le Gouverneur peut diſpoſer de ces recettes, comme il lui plaît, & n'eſt comptable qu'envers la Compagnie.

Les autres Bureaux regardent les achats, les ventes, l'induſtrie, l'entrée des vins, des liqueurs fortes, l'impôt ſur les maiſons, les équipages, les beſtiaux, &c. Tout vendeur eſt tenu de payer un certain droit, & l'acheteur un ſol par livre, pour ce qu'il acquiert. Chaque habitant eſt obligé de déclarer par ſerment, le gain clair qu'il fait dans le courant de l'année, & d'en donner une partie pour ſubvenir aux frais des

détachemens qu'en envoie contre les Negres Marons. L'argent provenant de la taxe ſur les maiſons & ſur les beſtiaux, eſt deſtiné à l'entretien des chemins & des places publiques. Les penſions du clergé, c'eſt-à-dire, des Miniſtres, ſe prennent ſur l'impôt du vin, de l'eau-de-vie, de la bierre, & autres boiſſons enivrantes.

Je ſuis, &c.

A Surinam, ce 24 novembre 1750.

P. S. Je pars demain pour la Cayenne avec un chien, un Negre, un Caraïbe, à pied comme eux, nud comme eux, ou n'ayant, de plus qu'eux, qu'un gillet de coton, & un caleçon de toile. Nous irons en chaſſant, & ne ſuivrons de route que celle du caprice. Les bêtes que nous tuerons, le Negre nous les apprêtera; il me ſervira de cuiſinier; le chien, de compagnie; le Sauvage, d'interprete.

gent néceſſaire pour payer la garniſon ; le reſte eſt remis aux Aſſociés.

Le ſecond bureau eſt celui de la capitation, pour lequel on prend par habitant, blanc ou noir, vingt-cinq ſols, chaque année, depuis trois ans juſqu'à douze ; & cinquante ſols, depuis douze juſqu'à ſoixante ans. Les Blancs, qui ne ſont point nés à Surinam, en ſont exempts pendant les dix premieres années de leur ſéjour dans la province. La taxe ſe leve ou en argent, ou en ſucre, ſur le pied d'un ſol la livre, dont le Bureau tient compte aux Aſſociés; toute autre denrée n'eſt point admiſe. Le Gouverneur peut diſpoſer de ces recettes, comme il lui plaît, & n'eſt comptable qu'envers la Compagnie.

Les autres Bureaux regardent les achats, les ventes, l'induſtrie, l'entrée des vins, des liqueurs fortes, l'impôt ſur les maiſons, les équipages, les beſtiaux, &c. Tout vendeur eſt tenu de payer un certain droit, & l'acheteur un ſol par livre, pour ce qu'il acquiert. Chaque habitant eſt obligé de déclarer par ſerment, le gain clair qu'il fait dans le courant de l'année, & d'en donner une partie pour ſubvenir aux frais des

coup au delà. Il y en a, qui, pour s'épargner cette peine, ont la hardieſſe de franchir ces caſcades, dont la rapidité cauſe de l'effroi. Il en coûte ſouvent la vie aux Européens qui veulent les imiter.

Après pluſieurs jours de marche, nous arrivâmes dans une bourgade de ſauvages, dont le Chef, âgé de cent ans, joignoit à une longue expérience, une ſanté robuſte, & une préſence d'eſprit admirable. Il avoit été, dans ſa jeuneſſe, à l'iſle de Cayenne, où le commerce des François lui avoit appris à connoître la différence des nations & celle des hommes. Il parloit notre langue avec aſſez de facilité; & la qualité de François me procura un accueil qui me charma. « J'ai tou-
» jours aimé votre nation, me dit-il;
» vous n'êtes point venus dans ces con-
» trées éloignées, comme les autres
» Européens, pour y détruire notre
» race. Vous n'avez pas même attenté
» à notre liberté; & en devenant nos
» voiſins, vous n'avez pas entrepris de
» nous rendre vos eſclaves. Vous nous
» avez traités comme des hommes; &

» nous

» nous vous regardons comme nos » amis, comme nos freres ».

Je profitai de ces diſpoſitions favorables, pour m'inſinuer de plus en plus dans les bonnes graces du Vieillard. Son grand âge, ſon eſprit & l'excellence de ſa mémoire, me firent eſpérer des éclairciſſemens ſur l'intérieur du pays, & ſpécialement ſur la fameuſe ville d'El-Dorado, dont les Eſpagnols ont raconté tant de merveilles. « Vous n'êtes » pas, reprit il, le premier François qui » m'ait parlé de cette région fabu- » leuſe; & pour vous donner quel- » que ſatisfaction, voici, continua-t-il, » ce que je me rappelle d'avoir ſouvent » entendu répéter dans mon enfance, » à une vieille femme, qui paſſoit pour » ſorciere, & que nous appellions la » folle. Mon pauvre Ouaco, diſoit- » elle (c'étoit le nom de ſon mari) » fut pris par des hommes à longues » barbes (les Eſpagnols), qui venoient » de l'Orient, & obligé de leur ſervir » d'interprete & de guide dans la re- » cherche d'une ville toute d'or. Ils » arriverent d'abord dans un pays, » dont les habitans ont les yeux ſur les » épaules, la bouche dans la poitrine,

» & les cheveux ſur le dos : c'eſt la
» plus redoutable de toutes les nations.
» Ses armes qui ſont des arcs & des
» fleches, ont trois fois la grandeur des
» nôtres. Le poiſon dans lequel elle
» les trempe, eſt toujours mortel, &
» cauſe des douleurs effroyables, qui
» jettent les bleſſés dans une eſpece de
» rage. Ils deviennent noirs ; & la
» puanteur qu'ils exhalent, eſt inſup-
» portable. Je n'oblige perſonne à me
» croire.

» Ces peuples ne firent point de mal
» aux Eſpagnols, & les laiſſerent paſſer
» tranquillement ſur leurs terres. Mais
» plus loin, ils rencontrerent des hom-
» mes plus méchans, qui en firent périr
» une partie, ſans autre effort, que
» de les inveſtir dans une vallée, & de
» mettre le feu aux herbes, dont la fu-
» mée & la flamme les étoufferent. Je
» n'oblige perſonne à me croire.

» Cette vallée eſt frontiere de la
» ville d'or ; & les habitans ne ſont
» occupés qu'à en éloigner les étran-
» gers. Mais ſi ces derniers ne ſont pas
» réunis en corps d'armée, & qu'ils
» paroiſſent n'y être attirés que par la
» curioſité, ou l'envie de faire fortune,

» ils ne reçoivent aucun mauvais trai-
» tement. On ſe contente de leur bou-
» cher les yeux, & de leur donner des
» gardes pour les accompagner. On les
» renvoie enſuite chargés d'or; car ce
» métal y eſt ſi commun, qu'on y voit
» des montagnes qui en ſont couvertes.
» Les Eſpagnols en apperçurent une,
» de fort loin, toute éclatante de dia-
» mans & de pierreries. Je n'oblige
» perſonne à me croire.

» Cette vue anima leur courage; ils
» firent une marche forcée; & dans
» la crainte que d'autres Européens ne
» vinſſent avec eux partager ces tré-
» ſors, leur général mit tout le monde
» en corps de bataille, & prit poſſeſ-
» ſion du pays, au nom du grand Caci-
» que d'Eſpagne. « Amis, dit-il, à ſes
» ſoldats, vous ſavez quels ſoins je me
» ſuis donnés, pour découvrir le puiſ-
» ſant état de la Guiane, le riche royau-
» me d'El-Dorado: voici le moment
» d'en recueillir le fruit; ainſi je vous
» charge, vous, dom François Carillo,
» mon lieutenant, de lever cette croix,
» qui eſt à terre, & de la tourner vers
» l'Orient ». Carillo obéit; toute l'ar-
» mée ſe mit à genoux, fit ſa priere; le

» général prit une taſſe pleine d'eau,
» & la but. On lui en préſenta une ſe-
» conde ; il jetta l'eau à terre, auſſi
» loin qu'il put, tira ſon épée, & cou-
» pant l'herbe qui étoit autour de lui,
» il dit : « Au nom de Dieu, je me rends
» maître de cette contrée, pour ma
» nation, & pour le Roi mon ſouverain
» ſeigneur. Après quoi l'on ſe remit à
» genoux ; & tous les aſſiſtans répon-
» dirent qu'ils défendroient cette con-
» quête, juſqu'à la derniere goutte de
» leur ſang.

» Le Général pénétra deux lieues
» plus loin, & arriva dans un village,
» où, ſe trouvant le plus fort, il fut
» traité avec beaucoup d'amitié par le
» Caciſque, qui lui fit préſent de quan-
» tité d'or. Ouaco eut ordre de lui de-
» mander d'où il tiroit ce métal. Il ré-
» pondit : d'une province voiſine, où
» en arrachant l'herbe avec ſa racine
» & la terre qui tient après, on jette
» l'une & l'autre dans de grands vaiſ-
» ſeaux ; quand on les a bien lavées, on
» en tire l'or le plus pur. Je n'oblige
» perſonne à me croire.

» Tous les habitans en avoient des
» plaques ſur l'eſtomac, & des pendans

» d'oreilles. Le Cacique ajouta que ſi
» on vouloit lui apporter des haches,
» des ſabres, ou des couteaux, il don-
» neroit en échange des lingots d'or.
» On lui en fit venir auſſi-tôt; & pour
» chaque inſtrument de fer, il donna un
» morceau d'or fin de la groſſeur du
» bras. Le Général ſe rendit maître de
» ſa joie; & ſa troupe affecta de ne té-
» moigner aucun empreſſement à la
» vue de toutes ces richeſſes. Je n'o-
» blige perſonne à me croire.

» Les Eſpagnols étoient tranquilles,
» dans les plus agréables eſpérances,
» lorſqu'au milieu de la nuit, on vint
» leur dire que les peuples de la mon-
» tagne ſe mettoient en mouvement
» pour les attaquer..... Ici, la ſor-
» ciere, comme ſi elle n'eût plus été
» occupée que du ſort de ſon cher
» Ouaco, ſe livroit à des hurlemens,
» qui ne lui permettoient pas d'achever
» ſon hiſtoire.

» Il y a bien de l'apparence, conti-
» nua le vieillard, que les Caſtillans
» furent arrêtés par la réſiſtance des
» peuples de la montagne; à moins,
» ajouta-t il, qu'on ne prenne le parti
» plus ſage, de ne rien croire de ces

» contes de vieilles femmes. « C'eſt, lui » dis je, ce que n'ont pas fait les Eſpa- » gnols; car on prétend qu'ils ne s'en- » tretenoient alors, à Carthagene, que » de la découverte d'El-Dorado. Un » d'entr'eux écrivoit à un de ſes amis, » qu'il étoit arrivé une frégate, avec » une ſtatue giganteſque, d'or maſſif, » du poids de quarante-ſept quintaux. » C'étoit, diſoit-on, la divinité d'une » grande province, dont les habitans » ayant pris la réſolution d'embraſſer » le chriſtianiſme, avoient commencé » par ſe défaire de leur idole.

» Ce qui doit le plus étonner ceux » qui connoiſſent le génie des peuples » de l'Europe, c'eſt que des Anglois » eux-mêmes aient donné dans ces » chimeres. Raleigh, le célebre Ra- » leigh, n'a jamais voulu revenir de » cette folle idée. Son entêtement étoit » extrême; & cet homme ne ceſſoit de » ſolliciter la Cour, & toutes les com- » pagnies de commerce, de faire les » derniers efforts pour s'établir dans ce » riche & chimérique pays. Il proteſ- » toit ſouvent, qu'il emploieroit vo- » lontiers à cette entrepriſe, le reſte » de ſa fortune & de ſa vie; & dans

» un mémoire qu'il fit publier à Lon-
» dres, il donnoit l'évaluation du pro-
» fit des marcaſſites & d'autres minerais
» de la Guiane, qu'il avoit, diſoit-il, ex-
» poſés à la curioſité des incrédules ».

Dans les divers entretiens que j'eus avec mon vieillard centenaire, il fut ſouvent queſtion des ſauvages de cette contrée. Vous lirez avec étonnement, ce qu'il m'a raconté, touchant la maniere dont ces peuples font leurs Capitaines & leurs Médecins. « Les pre-
» miers, me dit-il, ſont les Chefs de
» nos bourgades, & les généraux de
» nos armées. Celui qui aſpire à cette
» qualité, fait connoître ſon intention,
» en portant une rondache ſur ſa tête,
» baiſſant les yeux, & gardant un pro-
» fond ſilence. Il ſe retire dans un coin
» de ſa caſe, & s'y fait faire un petit
» retranchement, qui lui donne à
» peine la liberté de ſe remuer. Il ne
» ſort de ce lieu, que pour les né-
» ceſſités de la nature, & pour ſubir
» des épreuves terribles, par leſquelles
» les autres capitaines le font paſſer ſuc-
» ceſſivement. Il obſerve, pendant
» quarante jours, un jeûne des plus
» rigoureux; & durant ce tems-là, on

» vient, matin & ſoir, lui faire une » longue harangue, qu'il écoute fort » patiemment. Il ſe tient debout, les » mains croiſées ſur la tête; & chaque » capitaine lui décharge trois grands » coups de fouet. On le frappe en » trois endroits du corps, aux mam- » melles, au ventre & aux cuiſſes; & » ce traitement a lieu deux fois par » jour. Dans la plus vive douleur, il » ne doit pas faire le moindre mouve- » ment, ni donner la plus légere mar- » que de ſouffrance.

» Cette épreuve finie, il faut qu'il » en ſubiſſe une ſeconde, précédée » d'une nouvelle harangue. On amaſſe » autour de lui quantité d'herbes très- » fortes & très-puantes, auxquelles on » met le feu, ſans que la flamme puiſſe » le toucher. La ſeule fumée qui le pé- » netre de toutes parts, lui fait ſouffrir » des maux étranges. Il devient à moi- » tié fou, & tombe enſuite dans de » ſi grandes pamoiſons, qu'on le croit » mort. On lui fait prendre quel- » ques liqueurs, pour rappeller ſes for- » ces; mais il n'eſt pas plutôt revenu à » lui-même qu'on redouble le feu, » avec de nouvelles exhortations.

» Tandis qu'on le tourmente ainſi, » tous les autres capitaines paſſent le » tems à boire autour de lui. Enfin, » lorſqu'ils le croient au dernier degré » de langueur, ils lui font un collier & » une ceinture de feuilles, qu'ils rem- » pliſſent de groſſes fourmis, dont la » piqûre, extrêmement vive, le ré- » veille bientôt par de nouvelles dou- » leurs. Il ſe leve alors; & on lui verſe » ſur la tête une liqueur ſpiritueuſe au » travers d'un crible. Il va ſe laver dans » la riviere la plus voiſine, & retourne » dans ſa caſe, pour y prendre un peu » de repos. On l'oblige encore de gar- » der ſon jeûne, mais avec moins de » rigueur qu'auparavant; & lorſqu'il a » repris toutes ces forces, il eſt pro- » clamé Capitaine, & reçoit les armes » convenables à cette dignité.

» On n'obſerve pas une méthode » moins rigoureuſe, pour la réception » d'un Médecin. Lorſque le tems de l'é- » preuve eſt arrivé, on fait jeûner le » récipiendaire plus ſtrictement encore » que les Capitaines; mais au lieu de le » fouetter on l'oblige à danſer avec ſi » peu de relâche, qu'accablé de laſſitu- » de, il tombe ſans connoiſſance. Il re-

» vient bientôt à lui, par le moyen » des coliers & des ceintures de four- » mis qu'on lui applique : enſuite, pour » le familiariſer avec les plus violens » remedes, on lui met dans la bouche » une eſpece d'entonnoir, par lequel on » lui fait avaler plein un grand vaiſſeau » de jus de tabac. Cette médecine lui » cauſe des évacuations, qui vont juſ- » qu'au ſang, & durent pluſieurs jours. » Alors, on le déclare revêtu de la » puiſſance de guérir toutes ſortes de » maladies. Pour la conſerver, il doit » jeûner encore pendant l'eſpace de » trois ans, & ne peut être appellé à la » viſite d'aucun malade, qu'après avoir » achevé ce long cours d'épreuves & » de pénitences ».

Quoique tous ces récits ſe fiſſent en françois par notre vieux ſauvage, cependant le peu d'habitude qu'il avoit, depuis long-tems, de parler notre langue, lui faiſoit employer quelquefois des expreſſions, & ſur-tout des conſtructions de celle du pays. Par exemple, dans cette partie de la Guiane, ils ont bien, comme nous, des ſubſtantifs & des adjectifs ; mais ſans diſtinction de nombre, ſans cas & ſans articles. S'ils

veulent vous apprendre que cette cabane appartient à leur pere, ils diſent *cabane pere.* Au lieu du pluriel, ils ſe ſervent du mot *papo*, qui veut dire *tout.* Ainſi, pour ſignifier pluſieurs hommes, pluſieurs femmes, on dit, *homme tout*, *femme tout.* S'ils repréſentent un nombre fort grand, ils montrent leurs cheveux, en prononçant ce mot : *beaucoup.* Ils n'ont qu'une ſeule terminaiſon pour tous les genres. S'ils veulent exprimer des qualités contraires à celles des adjectifs, ils ajoutent la négation *non ;* par exemple, *les Anglois ſont bons non*, pour dire qu'ils ſont méchans. A l'égard des nombres, ils ne comptent que juſqu'à quatre ; pour marquer celui de cinq, ils montrent les cinq doigts de la main ; les deux mains pour celui de dix; les mains & les pieds, pour celui de vingt.

Les autres uſages des ſauvages de la Guiane, à quelques différences près, ſont les mêmes que ceux des Caraïbes. Lorſque la mort leur enleve un vieillard, ils l'enterrent dans la caſe où il a vécu, ſans autre cérémonie, que de s'enivrer en ſon honneur. Ils croient, par là, lui témoigner le plus grand reſ-

pect. Mais lorſqu'ils jugent que les chairs ſont conſumées, ils aſſemblent leurs voiſins, déterrent les os, les brûlent, & en mettent les cendres dans leur boiſſon, pour les avaler dans une fête éclatante.

Après avoir quitté notre vieillard, nous nous enfonçâmes dans l'intérieur des terres ; & nous y trouvâmes beaucoup de gibier. En traverſant les forêts, nous vîmes des cerfs, des ſangliers que nous ne tirâmes pas ; ils euſſent été trop difficiles à emporter. Nous nous contentâmes de tuer des agoutis, petits animaux qui terrent comme nos lapins. Ils ſont de la groſſeur d'un lievre, ont la couleur du cerf, le muſeau pointu, de petites oreilles, les jambes courtes & menues. Les canards, les ſarcelles, les bécaſſes, les ramiers, les tourterelles, les perdrix, les faiſans, les perroquets de toutes les eſpeces, voloient autour de nous ; & nous n'étions embarraſſés que du choix. C'eſt vous dire que nous euſſions pu faire bonne chere, ſi nous avions eu la commodité d'apprêter toutes ces différentes ſortes de viandes. Les rivieres nous offroient une égale variété de poiſſons. Mon Negre

me faiſoit ſouvent manger du Paka : c'en eſt un fort délicat, qu'on peut comparer à la Dorade de Provence. On le trouve dans le plus fort du courant. Il eſt, d'ordinaire, tellement attaché à ſucer une eſpece de mouſſe qui naît contre les rochers, qu'on peut en approcher de fort près, ſans qu'il s'en apperçoive. Mon autre Compagnon mangeoit auſſi quelquefois des ſerpens, & m'aſſuroit que c'étoit un mets délicieux. Nous en vîmes depuis huit, juſqu'à vingt pieds de long, & gros comme la cuiſſe d'un homme.

Nous paſſâmes ſur les terres de plus de quinze nations différentes, dont quelques-unes font profeſſion du chriſtianiſme, ſous la conduite d'un Miſſionnaire. C'elles qu'on appelle les *Longues Oreilles*, les ont en effet pendantes juſques ſur les épaules. C'eſt à l'art, non à la nature, qu'elles ſont redevables de ce bizarre & horrible ornement. On perce les oreilles des enfans ; on y paſſe de petits morceaux de bois, pour empêcher que le trou ne ſe referme ; l'on augmente le volume, juſqu'à ce que l'ouverture ait deux ou trois pouces de diametre. On grave, ſur ce bois, des

figures groteſques, peintes en noir ou en rouge, & qui, attachées aux oreilles, donnent à celui qui les porte, un air auſſi étrange que riſible : mais c'eſt, au gré de ces bonnes gens, une de leurs plus belles parures. Vous avez vu que ce goût n'eſt point particulier aux ſauvages ; pluſieurs nations Aſiatiques comptent auſſi pour un agrément, l'avantage de porter de longues oreilles, comme autrefois en France, l'envie d'avoir un grand pied, avoit fait imaginer ces ſouliers ridicules qu'on appelloit à *la Poulaine.*

Mon Negre s'étant trouvé incommodé pendant la nuit, voulut, le lendemain voir un médecin qui demeuroit à quelque diſtance de la bourgade où nous avions couché ; mais on lui dit que cet homme laiſſoit mourir d'inanition, ceux qui l'alloient conſulter, & propoſoit enſuite à leurs veuves de les épouſer. Il étoit en effet le mari de trois femmes qu'il n'avoit eues que par ce moyen. Vous jugez bien que notre malade n'eut plus envie de ſes ordonnances.

Le Chef de cette même bourgade venoit de recevoir du Gouverneur de Cayenne, un brevet d'officier, avec

la canne de commandement. Cette canne eſt un jonc orné d'une pomme d'argent, aux armes de France, qui ſe donne, de la part du Roi, aux Capitaines ſauvages.

Cet homme me voyant fort tourmenté des couſins, me propoſa de me mener dans ce qu'il appelloit la *Tocaye*. C'eſt une caſe, écartée dans le bois, qui reſſemble à nos glacieres. Pour ſe garantir de ces inſectes, les Indiens s'y rendent vers les huit heures du ſoir, & en ſilence, de peur que ces animaux ne les ſuivent; car on prétend que le bruit les attire. La tocaye renferme quelquefois trente ou quarante perſonnes; & il y fait une chaleur inſupportable. Ces couſins, un peu plus gros que les nôtres, ſont quelquefois en ſi grand nombre, que pour prendre ſes repas, il faut ſe retirer dans quelque coin obſcur, ou manger en ſe promenant. On en diſtingue de deux ſortes, connues ſous les noms de Mouſtiques & de Maringouins. Ces derniers bourdonnent ſans ceſſe; les premiers piquent ſans faire de bruit. Les uns ſemblent vous avertir d'être ſur vos gardes. L'attaque des autres étant imprévue, s'évite plus

difficilement. Cependant, ſoit que le bourdonnement, fatigue, ou qu'on n'aime pas à être menacé continuellement, les maringouins ſont, de l'aveu de tout le monde, plus déteſtés que les mouſtiques.

Nous avancions, à grands pas, vers la hauteur de la riviere d'Ouy-à-Pok; & nous nous trouvâmes au milieu de trois nations nombreuſes, qui ſont les Pirious, les Acoquas, & les Palicours. Ces derniers ſont dans l'uſage de ſe graver, ſur la figure, des barres, ou des lignes circulaires, qui, traverſant le menton, vont d'une oreille à l'autre. Ils donnent à cette eſpece de maſque, le nom de *Jouparat*, & les François celui de *Barbe à la Palicour*. Chez ces mêmes Indiens, les enfans mâles vont tout nuds, juſqu'à l'âge de puberté, alors ils reçoivent la camiſa. Je crois vous avoir dit, que c'eſt un morceau de toile, que les ſauvages paſſent entre leurs cuiſſes, & qu'ils laiſſent pendre, devant & derriere, par le moyen d'une corde qu'ils ont à la ceinture. Avant que de le prendre, chez les Palicours, ils ſont aſſujettis à des épreuves fort dures : on les oblige à jeûner pendant

plusieurs jours, & à reſter dans leurs hamacs, comme s'ils étoient malades. On les fouette fréquemment ; & ces petites cérémonies ſervent, dans leurs idées, à leur inſpirer de la bravoure : dès qu'elles ſont achevées, ils deviennent des hommes faits.

Une autre coutume plus extraordinaire, chez le même peuple, c'eſt que les femmes mariées ſont abſolument nues. Elles portent, étant filles, une eſpece de tablier d'environ un pied en quarré ; mais du moment qu'elles ont un mari ; elle reſtent entiérement découvertes, perſuadées que leurs charmes, une fois expoſés à la vue d'un homme, peuvent l'être indifféremment aux yeux de tous les autres.

Juſqu'à préſent, je n'ai nommé que les nations Indiennes, connues des François, & voiſines des côtes. Celles qui ſont enfoncées dans les terres, doivent être plus nombreuſes ; mais leur diſtance les unes des autres, & la difficulté de pénétrer dans une région ſi vaſte, par d'affreux déſerts, des forêts de cent lieues, & des rivieres innavigables, ne permettent guere de ſe procurer les informations qu'on deſire, &

moins encore, d'y tenter quelque commerce. Joignez à cela l'ignorance des langues, & ſur-tout la férocité des habitans, qui n'ayant jamais vu d'Européens, tueroient également un voyageur, pour le plaiſir, ou de lui enlever ſes habits, ou de le manger. A l'égard de ceux qu'on nomme les Indiens des côtes, leur nombre ne monte pas à plus de douze ou quinze mille. Depuis un ſiecle, on s'efforce de leur inſpirer des principes de religion & d'humanité. Les Jéſuites en ont raſſemblé une partie dans des habitations régulieres, où ils ne ceſſent d'exercer leur zele.

Les Palicours, amis des François, nous fournirent un canot pour deſcendre l'Ouy-à-Pok. C'étoit le tronc d'un arbre creuſé, terminé en pointe, & qui pouvoit contenir cinq ou ſix perſonnes. Nous trouvâmes pluſieurs ſauts, qui nous donnerent d'abord beaucoup de peine; mais enſuite notre navigation n'eut plus rien de difficile. Nous rencontrâmes une bande nombreuſe d'Acoquas, qui enivroient la riviere; c'eſt le terme dont ſe ſervent ces ſauvages, pour exprimer le ſecret qu'ils ont de prendre le poiſſon, en

l'étourdiſſant par le moyen d'un certain bois qu'ils jettent dans l'eau, & dont il eſt très-friand.

Pour ne pas vous entretenir trop long-tems de ces petits détails, je ſupprime d'autres circonſtances de notre route, juſqu'au fort d'Ouy-à-Pok. Cette place étoit dans un état lamentable, par les malheurs qu'elle avoit eſſuyés dans la derniere guerre. La ſenſibilité avec laquelle un Miſſionnaire, témoin de cet événement, me l'a raconté, ne me permet pas d'altérer ſes expreſſions.

« La paix fut à peine rompue entre » la France & la Grande-Bretagne, que » des corſaires Anglois vinrent croiſer » ſous le vent de Cayenne, dans l'eſ- » pérance de prendre des vaiſſeaux, » & de piller nos habitations. Comme » ils manquoient d'eau, ils approche- » rent de la riviere d'Ouy-à-Pok. Quel- » ques Indiens leur donnerent des con- » noiſſances ſur cette Colonie; d'au- » tres leur ſervirent de guides; & tout » concourut à la perte de ce poſte.

» Ce fut le 6 novembre de l'année » 1744, que les Anglois vinrent mouil- » ler à la montagne d'Argent, nom » que l'on donne à la pointe intérieure

» de la baie d'Ouy-à-Pok. Après avoir
» reconnu la ſituation, les forces, &
« généralement tout ce qui regarde le
» fort, ils ſe déterminerent à le ſur-
» prendre; & la nuit du 11, ils deſ-
» cendirent, à cinquante toiſes de la
» paliſſade. La ſentinelle de la porte
» les prit pour des Indiens ou des
» Negres domeſtiques, qui vont &
» viennent aſſez ſouvent pendant la
» nuit. Elle cria; on ne répondit point;
» elle donna l'alerte dans la place; &
» chacun s'éveilla en ſurſaut. Mais les
» Anglois étoient déjà dans le fort; &
» à la faveur des cris effroyables, &
» d'un feu très-vif de leur mouſquet-
» terie, ils jetterent une telle épou-
» vante dans les eſprits, que chacun
» connoiſſant la foibleſſe du poſte, ne
» vit d'autre reſſource, dans le pre-
» mier mouvement de ſa terreur, que
» la fuite. Le Commandant tira pour-
» tant, & bleſſa au bras le capitaine
» Anglois, le ſeul, des deux côtés, qui
» reçut une bleſſure. Tout fut livré au
» pillage; & moi-même, continue le
» Miſſionnaire, je fus mis au rang des
» priſonniers. Sur quelques repréſen-
» tations que je voulus faire, on me

ɔndit qu' c'étoit le Roi de France
le premier avoit déclaré la guerre
Anglois; qu'en conſéquence, les
ıçois avoient déjà fait au Cap-
ton, contre les ſujets de la Gran-
Bretagne, ce qui leur arrivoit à
-mêmes à Ouy-à-Pok; avec cette
érence, ajoutoient-ils, qu'ayant
le feu au fort Anglois, il y eut
ieurs perſonnes, & ſur-tout des
ıns étouffés dans l'incendie.
)ès qu'il fut jour, le pillage re-
ımença; chacun apportoit, &
ɔit en tas, ce qui lui tomboit
ɜ la main. L'un arrivoit, revêtu
ıe de mes ſoutanes; l'autre, avec
jupe ou un tablier; un troiſieme,
c un bonnet quarré ſur la tête. Il
étoit de même de ceux qui gar-
ɜnt le butin; ils fouilloient dans
nonceau de hardes; & quand ils
ıvoient quelque choſe qui leur
ɔit plaiſir, comme une perruque,
chapeau bordé, un habit, une
ɔtte, ils s'en revêtoient auſſi-tôt,
ɔient quatre ou cinq tours de
mbre, en s'examinant avec com-
ſance, & enſuite reprenoient
ɜs haillons. C'étoit comme une

» troupe de ſinges, ou comme des ſau-
» vages, qui ne ſeroient jamais ſortis
» de leurs forêts ».

Les miſſions établies à Ouy-à-Pok, ſous la direction des Jéſuites, comprennent différentes nations, gouvernées, comme celle du Paraguay, & aſſujetties à des exercices ſpirituels, auxquels préſident les Miſſionnaires. Ceux-ci font le bonheur de ces barbares, en établiſſant entr'eux la paix & l'union, en leur procurant une infinité de commodités, en les mettant à l'abri des maladies & de la miſere. Mais c'eſt à quoi ſe bornent aujourd'hui tous leurs ſoins; car on ne leur connoît plus cette glorieuſe curioſité, qui, alliée autrefois avec les devoirs de leur état, leur a fait rendre, aux ſciences humaines, autant de ſervices qu'à la religion. Ils croient en avoir aſſez dit, dans leurs relations, en nommant quelques égliſes qu'ils ont formées, ſans jetter leurs regards ſur d'autres objets.

Malgré de vives inſtances pour nous retenir encore quelques jours, nous partîmes pour nous rendre à Cayenne. Par ce nom, on peut enten-

dre l'iſle, le gouvernement, ou la ville. Le gouvernement s'étend à plus de cent lieues ſur le continent; il eſt borné, à l'Occident, par la riviere de Maroni, qui le ſépare de la colonie de Surinam, & au midi, par la rive ſeptentrionale du fleuve des Amazones, où les Portugais ont des établiſſemens. Les Hollandois, malgré les bornes marquées par cette riviere, nous diſputent encore quelques terres; & les Portugais, de leur côté, s'emparent inſenſiblement de ce qui nous appartient. Il y a trente ans, qu'ils pouſſerent l'inſolence, juſqu'à venir faire un abattis d'arbres ſur le Ouy-à-Pok, & à ériger, ſur un poteau, les armes de Portugal.

L'iſle, qui donne ſon nom à tout le gouvernement, n'en eſt guere que la cinquieme partie. Elle eſt formée par la riviere de Cayenne, qui ſe ſépare en deux bras, dont le principal qui garde ſon nom, ſe jette dans la mer à l'Ou-Eſt. L'autre coule du côté de l'Eſt, & ſe nomme Mahuri, d'une pointe de terre, où il ſe joint à l'Océan. L'Iſle preſque entiere, à qui l'on donne quinze lieues de circuit, eſt une terre ſablonneuſe, relevée de collines, ſur leſ-

quelles on cultive des cannes de ſucre, du roucou, de l'indigo, du cacao, du café, du maïs, du manioc, &c. Le reſte eſt un terrein bas & entrecoupé de tant de marais, que les communications y ſont preſque impraticables. Auſſi eſt-on ſouvent obligé de faire de longs détours, pour ſe rendre aux plantations. Il y a pourtant des cantons, ſurtout du côté de la mer, où ces marais ſont couverts de mangliers ſi épais, que leur entrelacement forme une eſpece de chauſſée, ſur laquelle on peut marcher, en quelques endroits, comme ſur la terre ferme. Le manglier eſt un arbriſſeau ſemblable au ſaule, qui croît juſques dans l'eau de la mer, empêche, par la diſpoſition de ſes racines, l'abordage des vaiſſeaux, & aſſure aux poiſſons une retraite contre les pêcheurs.

L'air de Cayenne, autrefois fort malſain, y rendoit les maladies très-fréquentes. Les enfans mouroient preſqu'au moment qu'ils voyoient le jour; mais depuis que le pays eſt défriché, on commence à ſe mieux porter. On ne connoît pas même cet affreux mal de Siam, qui fait tant de ravages à la Martinique,

tique & à Saint-Domingue ; les fievres malignes & la petite vérole y ſont rares, & l'on n'y reſſent point ces vives chaleurs, qui ſont la principale incommodité des autres iſles. Un vent d'Eſt, qui s'éleve chaque jour à huit heures du matin, y rafraîchit l'air.

Le commerce de l'Iſle conſiſte principalement en ſucre & en roucou ; encore s'en fait il peu de l'un & de l'autre, parce que les habitans manquent de bras pour y travailler. Auſſi les navires y paſſent ils quelquefois près d'un an, pour attendre leur cargaiſon. Les marchandiſes qu'on y apporte de France, ſont le vin, l'eau-de-vie, la farine, de la viande ſalée, des merceries, des ferremens, pour négocier avec les Indiens. Les bœufs y ſont rares ; il eſt même défendu d'en tuer, ſans une permiſſion expreſſe, pour leur laiſſer le tems de multiplier. On y trouve quantité de chevaux, depuis que les Anglois de Boſton & la Nouvelle Yorck traitent avec la Colonie. On nourrit auſſi des moutons & des chevres, ſans autre ſoin, que de mettre le feu dans les ſavanes. Ces terres brûlées avant la ſaiſon des pluies, produiſent une l'herbe excel-

lente. Auſſi le mouton & le bœuf ſont-ils meilleurs à Cayenne, que dans les autres iſles, où la viande de boucherie eſt déteſtable.

Le plus grand obſtacle à la multiplication des beſtiaux, vient des tigres, ſurtout de ceux qu'on nomme, dans le pays, *tigres rouges*, & qui paſſent du continent à la nage, pour chercher leur proie. On eſt ſouvent obligé d'aſſembler les Negres & les Indiens, pour donner la chaſſe à ces furieux animaux. L'uſage eſt de promener en triomphe, dans les habitations, la mâchoire du tigre; & chacun fait ſon préſent à celui qui l'a tué.

La ſaiſon des pluies, qu'on nomme hiver dans toute l'Amérique méridionale, commence ici au mois d'octobre. On les appelle pluies d'Acajou, parce que ces fruits mûriſſent alors; & elles ſont ſi continuelles, ſi abondantes, qu'on a peine à conſerver les meubles dans les maiſons, tant elles cauſent d'humidité. Mais auſſi c'eſt le tems où le bétail trouve de bons pâturages; car en été les campagnes ſont ſi arides, que la plupart des beſtiaux périſſent de ſoif & de faim.

Les mouſtiques, les maringouins, les couſins, les poux de bois, les fourmis, les ſcarabées, les crapauds ſeroient d'autres fléaux par leur nombre & leur voracité, ſi tous ces inſectes, toujours en guerre les uns contre les autres, ne ſe détruiſoient réciproquement. Rien n'eſt plus meurtrier qu'une fourmi paſſagere, appellée vulgairement *Fourmi Coureuſe*. Auſſi-tôt qu'elle arrive dans un canton, elle y tue tout ce qu'elle trouve; mouches, guêpes, araignées, & juſqu'aux rats: de quelque groſſeur qu'ils ſoient, elles en font de véritables ſquelettes.

La ſituation de la ville de Cayenne eſt à l'Occident de l'Iſle, où la nature & l'art ont également contribué à la fortifier. Elle forme un exagone irrégulier, défendu par un fort qui commande de toutes parts, & par différentes batteries de pluſieurs pieces de canon. On y compte deux ou trois cens maiſons bâties de terre ou de bois; les plus apparentes, comme les plus commodes, ſont celles du Gouverneur & des Jéſuites. Ces derniers deſſervent la paroiſſe, dont l'égliſe, quoiqu'aſſez petite, eſt le plus bel édifice

du pays. La garniſon eſt actuellement compoſée de deux cens hommes; on parle de l'augmenter de quelques compagnies. Outre l'Etat Major, il y a un Conſeil Souverain, où le Commiſſaire Ordonnateur préſide dans l'abſence du Gouverneur & de l'Intendant.

La néceſſité de faire valoir les terres, oblige les propriétaires de ſe tenir dans leurs plantations; & ils préferent ce ſéjour à celui de la ville. L'abondance y regne particuliérement à l'arrivée des vaiſſeaux. On y fait très-bonne chere; & il n'y a point d'habitant aiſé, qui n'entretienne une baſſe-cour, où l'on éleve de la volaille. L'Iſle produit toutes les eſpeces de gibier qui ſe trouvent dans le continent; & le poiſſon eſt excellent dans les rivieres & ſur la côte. Chaque plantation a ſon jardin, qui fournit toutes ſortes de légumes; & quoique les fruits d'Europe s'accommodent peu du climat, on ne laiſſe pas d'y manger d'aſſez bonnes figues. La vigne y vient à merveille; mais on a beaucoup de peine à ſauver le raiſin des oiſeaux, & ſur-tout des fourmis. L'agrément qu'on goûte à la campagne, rend la ville aſſez déſerte. Ce

n'eſt qu'aux grandes fêtes, ou dans le tems des revues, qu'elle eſt paſſablement habitée. On voit alors arriver tout le monde, les uns dans des canots, les autres dans leurs hamacs, avec une ſuite de Negres & de Négreſſes, qui portent les proviſions.

La Colonie françoiſe de Cayenne a éprouvé, en différens tems, & de nos jours même, des échecs & des accroiſſemens. Au commencement, les habitans s'attachoient à cultiver leurs plantations; & le profit qu'ils faiſoient avec nos navires, excita la jalouſie des Hollandois, en poſſeſſion de nous vendre leurs denrées. Ils envoyerent des vaiſſeaux pour ſe rendre maîtres de l'Iſle; & lorſqu'ils s'en furent emparés, ils en augmenterent les fortifications & l'artillerie. Une eſcadre, ſous le commandement de M. d'Eſtrées, les en chaſſa; les François y rentrerent; & de nouvelles familles vinrent s'y établir. Tout ce qui pouvoit être un objet de commerce, fut de nouveau cultivé avec ardeur; les Flibuſtiers y apporterent les richeſſes de la mer du Sud; & enfin la province redevenoit floriſſante, lorſque, dans la vue de ſurpren-

dre Surinam, les habitans s'engagerent dans une entrepriſe contre les Hollandois. L'expédition fut malheureuſe; & les Cayennois, faits priſonniers, furent tranſportés aux iſles Françoiſes, où d'autres eſpérances les inviterent à ſe fixer.

Cette diſgrace a mis la Colonie dans un état de foibleſſe, dont il lui ſera difficile de ſe relever. On parle cependant de la rétablir, en y envoyant de nouveaux ſecours de France, & principalement beaucoup de familles Allemandes. Le ſuccès dépendra des moyens qu'emploiera le Miniſtere, pour les faire ſubſiſter, ainſi que du choix de ceux qu'il mettra à la tête de cette entrepriſe. S'ils manquent d'activité, de prudence ou de zele; ſi plus occupés de leurs querelles particulieres, que du bien général, ils agiſſent par des vues & des intérêts oppoſés, la Colonie retombera dans ſon ancienne diſgrace; & les millions deſtinés à repeupler ce pays, n'auront ſervi qu'à le dévaſter. L'Etat déplorera cette perte, & en punira les auteurs; mais il n'en ſera pas moins douloureux pour la patrie, pour toutes les ames avares

du ſang humain, de le voir prodiguer à des entrepriſes ruineuſes. On ſe trompera en croyant que des Européens ſoutiendront ſous la zone torride, les fatigues qu'exige le défrichement des terres; & que des hommes qui ne s'expatrient que dans l'eſpérance d'un meilleur ſort, s'accoutumeront à la ſubſiſtance précaire d'une vie ſauvage, dans un climat moins ſain que celui qu'ils auront quitté. Le Miniſtere ſe laiſſera entraîner par des hommes qui ne connoîtront ni le pays qu'il s'agit de peupler, ni la maniere d'y fonder des colonies. En vain le Gouvernement ſe chargera de la ſubſiſtance des Colons pour pluſieurs années; ce ſera trop de proviſions à la fois; elles ſe gâteront, ſoit dans le tranſport, ſoit au terme du voyage. Un climat chaud, un pays humide ſeront un principe de corruption pour les alimens, & de mortalité pour les hommes. Avant que de jetter du monde à Cayenne, on oubliera de s'aſſurer d'une certaine multiplication de grains & de beſtiaux propre à le nourrir; on oubliera de bâtir des caſes pour le mettre à l'abri de l'intempérie des climats. Il faut que la popu-

lation des troupeaux précede celle des hommes; il faut accroître l'un & l'autre par degrés, jetter les germes de la culture, avant que d'y multiplier les habitans. On ne fera point ces réflexions; & des milliers d'hommes ſeront débarqués ſur des plages déſertes & impratiquables, où, livrés à l'inaction, à l'ennui, à la miſere, aux maladies, ils verront finir leur triſte deſtinée dans les horreurs du déſeſpoir. Tous y périront ſans laiſſer aucun germe de leur poſtérité, & leurs cendres crieront vengeance contre les impoſteurs qui auront abuſé de la confiance du Gouvernement, pour immoler à ſi grands frais tant de malheureuſes victimes.

Je ſuis, &c.

A Cayenne, ce 17 décembre 1750.

LETTRE CXXXVI.

SUITE DE LA GUIANE.

AYANT promis de retourner à Suriam, j'ai fait ce voyage le long de la ier, pour être toujours parmi des rançois. Ils occupent le poſte de Cou-ou, à quatorze lieues de Cayenne, : plus loin celui de Sinamari, l'un & iutre défendus par des forts & du anon. Les Miſſionnaires, après beau-oup de travaux & de ſoins, pour apprendre la langue des différentes naons barbares qui habitent ces conées, en convertirent un aſſez grand ombre, & les déterminerent à ſe xer auprès d'eux, en bâtiſſant un illage & une égliſe. Ce qu'il y eut e ſingulier, c'eſt que n'ayant point 'argent pour payer l'Architecte qui enreprit & dirigea la conſtruction des bâimens, ils eurent aſſez d'éloquence, our engager ces ſauvages, à faire inq pirogues, propres à contenir cha-

cune cinquante hommes, qu'il prit en paiement. Les femmes, de leur côté, filerent, entr'elles, du coton pour huit hamacs, qui acheverent de ſatisfaire l'Entrepreneur. Cette peuplade eſt ſituée dans une belle anſe, arroſée par la riviere de Courou, & fortifiée par des paliſſades, de petites redoutes, & des eſpeces de baſtions. Toutes les rues, tirées au cordeau, aboutiſſent à une place, au milieu de laquelle eſt l'égliſe, où les ſauvages Calibis ſe rendent deux fois par jour pour la priere.

Cette partie de la Guiane eſt, ſans contredit, la plus agréable, la plus fertile, la plus abondante en choſes néceſſaires à la vie. Les étrangers y ſont reçus parfaitement. Les femmes y ont de l'eſprit; & la propreté qui leur eſt naturelle, contribue à la ſanté dont elles jouiſſent. Peut-être portent elles trop loin le goût de la parure; car ici, comme dans toutes les colonies, les maris ſont obligés de faire, pour elles, une dépenſe extraordinaire à l'arrivée des vaiſſeaux. Une loi qui éloigneroit le luxe des familles, feroit la richeſſe de la province.

Malgré la multitude de ſes produc-

tions naturelles, je doute qu'elle puiſſe ſe paſſer des ſecours d'Europe, & particuliérement de nos farines, pour la ſubſiſtance des troupes, des colons & des eſclaves. Pour augmenter les vivres que fournit le pays même, la Cour recommande aux Intendans, aux Gouverneurs, d'en encourager la culture; mais comme l'événement peut ne pas répondre à leurs ſoins, il ſeroit important d'aprécier l'étendue de cette reſſource. Elle conſiſte, en général, dans trois ſortes d'alimens, les grains, les fruits, & les racines. Parmi ces dernieres, le manioc tient le premier rang dans preſque toute l'Amérique méridionale. On le diſtingue en rouge & blanc: celui ci, quoique plus rare, croît plus promptement, rend beaucoup moins, & ſe pourrit plus facilement en terre. Il n'a pas beſoin, comme l'autre, d'être rapé & exprimé, pour être mangé. On peut abſolument le faire cuire ſous la cendre.

Le manioc rouge ſe plante en tout tems, & réſiſte aſſez bien aux variations du climat. Il ſe plaît dans les terres légeres, & vient difficilement dans les terres graſſes. On le fouille;

bout d'un an, dans les bons terreins; il eſt plus de tems à donner, & produit moins, dans les médiocres. Le trop de pluie le fait pourrir; la ſéchereſſe le conſerve en terre pluſieurs mois après avoir acquis ſa maturité.

Il y a deux manieres de préparer cette racine, en farine & en caſſave. Dans l'un & l'autre cas, il faut la peler, la laver, la raper, & la mettre dans des eſpèces de ſacs ou de chauſſes, pour en exprimer & faire ſortir tout le ſuc, qui eſt un poiſon des plus ſubtils. Après cette préparation, ſi l'on veut faire de la farine de manioc, on deſſeche, ſur le feu, cette rapure, en l'agitant ſans ceſſe, pour empêcher les parties de s'unir. Si, au contraire, on aime mieux la caſſave, on étend la rapure, de l'épaiſſeur d'un demi-doigt, ſur une platine de fer; le feu en lie bientôt les différentes parties; on la retourne; & un inſtant après, on a une galette mince, large & ronde, qu'on appelle caſſave; mais la farine a, ſur elle, cet avantage, qu'elle s'arrange plus aiſément dans les magaſins, ſe tranſporte plus facilement, ſe conſerve plus long-tems.

Pluſieurs inconvéniens empêchent

re, de cette nourriture une ſubſiſ-
aſſurée, principalement en tems
erre : la lenteur de cette produc-
la longueur de ſa préparation,
ficulté de la tenir ſeche, ſoit en
re, ſoit en farine ; la répugnance
it, pour elle, les Européens, &
ſa qualité, qui étant froide par
ture, relâche néceſſairement l'eſ-
c.

i dit que le ſuc de manioc eſt un
n : voici des faits que je tiens
médecin de Surinam. Il en mit
un vaſe ; & à peine un chat l'eut-
lé, qu'il fit des efforts conſidéra-
mais inutiles, pour vomir. Deux
tes après, il ne fit que tourner
ôté & d'autre, avec des anxiétés
es de convulſions ; & il expira au
de vingt-deux minutes. Le même
ecin donna à un chien de boucher,
e même ſuc : l'animal fit d'abord
urlemens terribles, & mourut une
e heure après, avec des mouve-
s convulſifs.

l'ouverture de chaque corps, on
va, dans les deux eſtomacs, la même
tité de liqueur que ces animaux
ent avalée, ſans aucun change-

ment de couleur, ſans la moindre altération dans les viſceres, ſans nulle inflammation, ni coagulation dans la maſſe du ſang : d'où le Docteur conclut, que le poiſon n'avoit agi que ſur le genre nerveux ; & qu'étant une fois dans l'eſtomac, la mort eſt inévitable, à moins d'avoir recours à un remede conſtaté par l'épreuve ſuivante.

Il fit prendre à un chat du jus de manioc ; & après les tournoiemens, les convulſions, les efforts pour vomir, il lui fit avaler de l'huile chaude de navette, que l'animal rejetta auſſi-tôt avec une partie du poiſon. Se trouvant un peu ſoulagé, il repoſa deux minutes, recommença à vomir avec une évacuation abondante d'urine & d'excrémens ; & quand on l'eut détaché, il ſe ſauva à toutes jambes. Cette expérience montre, qu'on peut, par le même moyen, ſauver un homme qui auroit mangé de cette racine.

Mais voici une épreuve d'une toute autre importance, & que je rapporterai de même, non pour prouver la ſubtilité de ce poiſon, elle n'eſt malheureuſement que trop reconnue, mais pour vous apprendre juſqu'où le

ıfir de tuer, peut pouſſer un Méde-
. « Un de mes amis, dit-il, me con-
ia qu'il vouloit punir de mort un de
es eſclaves très-coupable. Comme
'étois curieux de connoître toujours
nieux l'effet de ce poiſon, je le dé-
erminai à l'employer, pour ſe dé-
aire de ſon Negre, avec promeſſe
l'une fidélité inviolable à garder le
ecret, d'aſſiſter moi-même à l'exé-
:ution, & de faire enſuite l'ouver-
ure du cadavre. Je lui donnai trente-
inq gouttes de cette liqueur; & à
›eine les eut-il avalées, que ce miſé-
able fit des contorſions & des hur-
emens horribles. Ils furent ſuivis d'é-
acuations, de mouvemens convul-
ifs; & en ſix minutes, mon homme
ut expédié. Trois heures après j'en
is l'ouverture, & ne trouvai aucune
les parties offenſées, aucune inflam-
nation, excepté l'eſtomac qui s'étoit
etiré de plus de moitié. J'ai renou-
ellé depuis toutes ces expériences;
& elles ont toujours réuſſi au gré de
nes deſirs.
Pour juſtifier des homicides ſi réels,
volontaires, ſi criminels, le Méde-
ı de Surinam ajoute : « aucun pro-

» priétaire ne peut faire mourir ſon
» eſclave, ſous quelque prétexte que
» ce ſoit; mais comme il ſe trouve,
» parmi ces malheureux, un grand nom-
» bre d'empoiſonneurs, ſi l'on vient à
» en découvrir quelqu'un, on doit le
» remettre entre les mains de la juſ-
» tice. Il arrive ſouvent, que le cou-
» pable n'avoue pas ſon crime, & que
» les preuves ne ſont pas ſuffiſantes
» pour prononcer la peine de mort.
» Les Juges alors décernent le châti-
» ment ordinaire, qui eſt le fouet; &
» après que le Maître a payé trois ou
» quatre cens florins, pour toutes ces
» formalités, on lui renvoie ſon eſclave.
» Peut-on ſuppoſer qu'un habitant, à
» qui ſon Negre aura coûté douze à
» quinze cent livres, veuille le perdre
» ſans des cauſes très-graves? Pour-
» quoi donc n'en eſt-il pas cru ſur ſa
» parole, quand il l'accuſe d'un crime
» capital? Pour prévenir cet abus, con-
» tinue le Docteur, il eſt d'uſage qu'un
» Maître, qui a le malheur d'avoir chez
» lui un de ces coquins, ſe rende juſ-
» tice à lui-même, & faſſe trancher la
» tête au ſcélérat. Il eſt vrai, que l'e-
» xécution doit être ſecrete, & n'a-

» voir aucun Blanc pour témoin, ſans » quoi on encourt le banniſſement. » Auſſi ne ſe fait-elle qu'en préſence » des Negres, qui, dans aucun cas, ne » peuvent dépoſer contre un Blanc. Le » Maître aſſemble ſes eſclaves; & après » avoir convaincu le coupable, il or- » donne aux premiers officiers de la » troupe, de lui abattre la tête. On » l'enterre ſur le champ; & perſonne » ne prend fait & cauſe pour le cri- » minel. J'ai donc pu, ſans craindre les » recherches de la juſtice, ce qui, » comme vous ſavez, eſt un privile de » notre profeſſion, prêter mon mi- » niſtere pour la deſtruction de ce mal- » heureux ».

Vous remarquerez que le ſuc de manioc, cet inſtrument de mort dans la main d'un Médecin, devient, travaillé par les Créoles, une ſauſſe appétiſſante & ſalutaire. Après en avoir fait évaporer les parties les plus ſubtiles par la cuiſſon, ce qui reſte, aſſaiſonné de ſel & de piment, forme un coulis agréable, qu'on appelle du Cabiou. Ce ſuc, lorſqu'il eſt exprimé nouvellement, a la blancheur & l'odeur du lait d'amande. En le laiſſant repo-

ſer, on en obtient une ſubſtance nourriſſante, qui ſe trouve au fond du vaſe; elle a l'apparence de l'amidon, & on l'emploie aux mêmes uſages; mais à la longue, cette poudre brûle les cheveux. On en fait auſſi des eſpeces d'échaudés, ou de maſſepins, en y mettant du ſucre; & cette préparation ſe nomme Cipipa. Ce qu'on appelle du Langou, n'eſt autre choſe que de la caſſave détrempée dans de l'eau bouillante: mêlé de ſucre ou de ſyrop, il devient du Mateté.

En diſtillant, à un feu gradué, cinquante livres de ſuc récent de manioc, la vertu du poiſon ne paſſe que dans les trois ou quatre premieres onces de l'eſprit qu'on en retire. L'odeur en eſt inſupportable; & c'eſt de cet élixir terrible, que ce ſervit le médecin de Surinam, pour envoyer le malheureux eſclave dans l'autre monde. On prétend que le ſuc de roucou eſt un puiſſant antidote contre celui de manioc; mais il faut le prendre ſur le champ; car il n'auroit aucun effet, ſi on différoit de l'employer.

La Patate, dont je vous ai parlé autrefois, eſt auſſi une racine connue

dans la Guiane, comme dans les autres contrées de l'Amérique méridionale. On n'en fait aucun amas dans des greniers ; & on ne la fouille qu'à meſure du beſoin ; car une fois hors de terre, elle fermente au bout de quelques jours, & ſe corrompt.

L'Igname, autre racine à l'uſage des Negres, a, ſur la précédente, l'avantage de ſe conſerver plus long-tems. Elle eſt même plus légere, & plus facile à digérer, ſans être moins nourriſſante. Elle ne donne qu'une fois l'an ; & les récoltes n'en ſont abondantes, que dans les terreins nouvellement défrichés. Quand on en fait des proviſions dans les magaſins, il faut empêcher que l'humidité ne la gagne ; car elle fermente alors, & végete, comme les oignons. L'igname eſt une eſpece de betterave, dont la peau eſt épaiſſe, rude, inégale, & couverte de beaucoup de filamens. Le dedans, ſoit qu'elle ſoit cuite ou crue, tire ſur la couleur de chair. On la mange, ou avec de la viande, ou rôtie ſous la braiſe. Avec cette plante & des patates, on peut abſolument ſe paſſer de pain.

On cultive peu de grains à Cayenne,

ainſi que dans le reſte de la Guiane. Les riches y conſomment des farines du dehors ; les pauvres & les eſclaves ſe nourriſſent de racines, de légumes & de fruits du pays. L'entretien des colombiers & des baſſes-cours eſt le ſeul objet qui exige eſſentiellement le ſecours des grains. Ceux qui viennent le mieux, ſont le ris, le maïs, les pois & le mil. Il eſt inutile de rechercher ſi nos autres eſpeces réuſſiroient également ; la difficulté de ce travail doit diſpenſer de cet examen. On ne laboure point les terres ; on ne les fume point ; on ne les laiſſe point repoſer. On n'y apporte d'autre préparation, que de les ſarcler ; on prend même la précaution de le faire avec un gratoir, pour n'emporter que les herbes. Les pluies abondantes entraîneroient toute la terre qu'un l'abour plus profond auroit détachée ; & les campagnes ſe trouveroient bientôt épuiſées. On n'y ſeme, à proprement parler, que des graines potageres. Pour toutes les autres, on fait un trou en terre ; & l'on y met des pois, du café, du maïs, du mil, &c.

On diſtingue le mil ordinaire, & le petit mil. Ce dernier differe de celui

l'Europe [illegible] la forme de ſon épi, par a petiteſſ[illegible] de ſon grain, & par ſa qualité, qui eſt plus agréable au goût. Le grand inconvénient de ce grain, eſt ſa culture & ſa préparation. Il lui faut un tems favorable; la fleur eſt ſujette à couler; & les oiſeaux ravagent les épis, lorſqu'ils mûriſſent. Pour le préparer, faute de moulin, on l'écraſe entre deux pierres; ce travail, comme vous voyez, ne peut ſe faire pour un grand nombre de bouches. Avec cette méthode, il faudroit la moitié du monde, pour apprêter à l'autre ſa nourriture.

La banane eſt le principal fruit, dont ſe nourriſſent les habitans de Cayenne. L'arbre qui le porte, eſt de la groſſeur de la cuiſſe, enveloppé de pluſieurs écorces écailleuſes. La tige monte à la hauteur de dix à douze pieds, & meurt après avoir donné ſon fruit. Ses feuilles ſont plus longues qu'aucunes de celles que nous connoiſſons; & l'on croit, pour cette raiſon, qu'elles couvrirent la nudité de nos premiers peres. Du ſommet de la plante, s'éleve un ſeul & grand rameau, qui porte des fleurs rougeâtres, auxquelles ſuccedent des

fruits de la longueur [illegible] ncom-
bres. La chair en eſt [illegible], pleine
d'un ſuc humectant, & d'un goût
agréable. On les mange cruds à l'eau,
au vin, ou au ſel; ou cuits au four,
dans une poële, ſous la cendre, ſur le
gril, ou au ſoleil. D'autres en font de
la bouillie, qu'ils appellent de l'Em-
bagnon.

Ce qu'on nomme la figue banane,
eſt une eſpece particuliere, dont les
fruits ſont plus petits & plus délicats.
Les ſauvages, pour en avancer la ma-
turité, les enveloppent de feuilles
priſes de la plante même, & les met-
tent dans un coin de leurs cafes; quel-
ques jours après, ils les retirent mûres,
& d'un beau jaune. Les Cayennois les
ſervent en entre-mets, & au deſſert.

Le bananier ſe multiplie comme l'a-
nanas, par des rejettons qui naiſſent
au pied. On le plante en tout temps &
en toute terre, mais principalement le
long des ravines & des ruiſſeaux, par-
ce qu'il ſe plaît dans les lieux humides.
Il rapporte au bout d'un an, & exige
peu de culture: il ne faut d'autre ſoin,
que de ſarcler la terre, & d'empêcher

es lianes de l'entourer. La lenteur de cette production, & l'impoſſibilité de la conſerver, empêchent qu'on ne puiſſe en faire un objet de ſubſiſtance aſſurée en cas de guerre.

D'après cela, comment ſe paſſer des ſecours d'Europe, pour la nourriture des troupes & des habitans de la Colonie, puiſque ſes propres denrées ne ſuffiſent pas même pour celle des eſclaves? Ils conſomment annuellement une grande quantité de groſſe farine, & preſque toutes les ſalaiſons en bœuf, en morue, en poiſſon, qu'apportent les vaiſſeaux. L'uſage de ces ſalaiſons eſt même néceſſaire pour leur ſanté, il corrige les mauvaiſes qualités des vivres du pays.

Comme la caſſave eſt leur pain ordinaire, leur boiſſon la plus commune eſt l'Ouycou, dont ils ont appris l'uſage & la compoſition des Indiens. On y emploie de grands vaſes de terre, appellés Canaris, qu'on remplit d'eau, juſqu'à neuf ou dix pouces du bord. On y jette deux groſſes caſſaves rompues, avec une douzaine de patates coupées par quartiers; autant de ba-

nanes écraſées, & une certaine quantité de ſyrop de cannes. On bouche avec ſoin l'ouverture du canaris, pour laiſſer fermenter ce mêlange pendant deux ou trois jours ; enſuite on en enleve, avec une écumoire, le marc qui a formé une croûte au-deſſus. La liqueur qui reſte dans le vaſe, reſſemble à de la bierre forte. Elle eſt rougeâtre, rafraîchiſſante, & enivre aiſément. C'eſt dans l'ivreſſe de ce breuvage, fort commun dans les iſles, que les Caraïbes ſe ſouvenant des moindres offenſes qu'ils ont reçues, maſſacrent leurs ennemis ſans miſéricorde.

Le Maby eſt une autre boiſſon, qui n'eſt guere moins en uſage. On met, dans un canaris, vingt ou trente pots d'eau, deux pots de ſyrop clarifié, & douze patates rouges, avec autant d'oranges aigres, coupées par quartiers. Cette liqueur fermente en moins de trente heures, & fait un vin clairet auſſi fin, que le meilleur cidre de Normandie.

En approchant de Surinam par une route nouvelle, je ne pouvois me laſſer d'admirer avec quel travail, quelle induſtrie

duſtrie, les Hollandois ont ſçu rendre habitables & fertiles, des lieux autrefois ſi marécageux, couverts de forêts inacceſſibles. Pour vous donner une idée de la maniere dont s'eſt fait ce changement, je vais entrer dans les détails d'une nouvelle habitation, expliquer comment on la défriche, & parler de tout ce qui ſert à la former.

Dès qu'on a obtenu la conceſſion d'un terrein, on commence par y bâtir la maiſon du Maître. On choiſit un endroit élevé, afin qu'elle ait de l'air, & qu'on puiſſe voir plus aiſément le travail des eſclaves. On la place à une petite diſtance de la riviere, pour être à portée d'avoir de l'eau. On conſtruit enſuite quelques baraques pour les Negres, avec une partie du bois qu'ils ont abattu; on en réſerve pour d'autres bâtimens; on fait ſécher le reſte, pour y mettre le feu & le conſumer. Par-là, le terrein ſe nettoie; & lorſque les pluies ſont arrivées, on plante les bananiers, les ignames, les patates, le maïs, & tout ce qui fait la principale nourriture des eſclaves. C'eſt toujours par-là qu'il faut commencer;

autrement on court riſque de les perdre, ou par la mort, ou par la déſertion; car vous ne ſauriez croire combien ces travaux les rendent affamés; & il eſt important de ne les laiſſer manquer de rien juſqu'à la récolte des nouveaux fruits.

Après les denrées de premiere néceſſité, on doit ſonger à celles qui ſont l'objet du commerce de la colonie, telles que le ſucre, le café, le tabac, l'indigo, le cacao & le coton. J'ai parlé de toutes ces productions, pour leſquelles il faut choiſir des terreins propres, & s'attacher à la culture la plus convenable. Mais ces travaux ne ſont encore que les premiers préparatifs, pour fonder une riche habitation, qui exige bien d'autres bâtimens; car juſqu'à préſent, le Maître eſt mal logé; il lui faut une plus belle maiſon avec un jardin, des offices, & mille autres commodités. Elle doit être tournée de façon, que les vents ordinaires n'y entrent que de biais; car ils ſont inſupportables, lorſqu'ils battent à plomb contre les fenêtres, qu'ils obligent de tenir toujours fermées. On prétend que

les maiſons de bois ſont plus ſaines que les édifices de pierre ; mais ces derniers ſont plus ſûrs, durent plus longtems, demandent moins de réparations, ſont moins ſujets aux incendies ; les ouragans n'y cauſent pas tant de dommages ; & enfin, l'épaiſſeur des murs eſt plus capable de réſiſter au froid piquant, qui ſe fait ſentir vers la fin de la nuit. Il eſt vrai que dans un tremblement de terre, ils ſont plus expoſés que les bâtimens de charpente. Au reſte, je les vois ici preſque tous élevés ſur un fond de brique de deux ou trois pieds de hauteur, afin que les poteaux ne ſe pourriſſent pas en terre.

A quinze ou vingt pas de la maiſon, on place la cuiſine. Elle doit être munie d'un four, pour y cuire le pain de ménage. Les magaſins ſont vis-à-vis, tant pour les proviſions du Maître & des Eſclaves, que pour les inſtrumens néceſſaires à l'agriculture. A quelque diſtance, ſe trouvent les écuries pour le gros & le menu bétail, les baſſes-cours pour la volaille, l'infirmerie pour les malades, le moulin, l'étuve & la purgerie pour la fabrication du ſucre. Plus loin, on place les

caſes des Negres, qui doivent toujours être ſous le vent des principaux édifices, par précaution contre les accidens du feu. Quoique compoſées des plus vils matériaux, il ne faut pas négliger de les bâtir avec ordre, ſéparées les unes des autres, dans un lieu ſec, avec un ſoin extrême d'y faire régner la propreté. Elles forment quelquefois une file de quatre-vingt à cent pieds de longueur; & quand le nombre des eſclaves eſt au delà de quatre cens, on en conſtruit une ſemblable vis-à vis de la premiere; mais il n'y a que les gens très-riches, qui poſſedent de pareils établiſſemens.

Le parc où l'on enferme les beſtiaux pendant la nuit, eſt à côté de cette longue ſuite de bâtimens; tous les eſclaves en ont la garde, & en ſont reſponſables. Moins on éloigne le moulin des champs de cannes, plus on diminue le travail, & l'on facilite le charroi. A meſure que l'on coupe du bois pour brûler, on tire parti du terrein, pour une nouvelle plantation. Si le pays eſt propre au cacao, il ne faut pas négliger cette production : c'eſt une marchandiſe également précieuſe, & par

a facilité de la cultiver, & par le pro-
it qu'on en retire. Un propriétaire,
ans autres frais qu'une augmentation
le quinze à vingt Negres, entretient
ent mille cacaotiers, & groſſit ſon
evenu de trente mille francs de plus.

Le terrein qui n'eſt pas employé en
lantations, peut être mis en ſavanes.
On n'a jamais trop de pâturages dans
ne grande habitation, où les bœufs
ont néceſſaires pour les voitures, &
es vaches pour avoir des veaux qui
emplacent les bœufs. Si l'on a des
oulins à chevaux, c'eſt un nouveau
ombre de bêtes à nourrir. On ne peut
e diſpenſer d'entretenir un troupeau
le moutons & de chevres ; ſans quoi
a dépenſe de la table augmente ; &
'on eſt toujours mal ſervi.

Comme toutes les habitations de ce
ays ſont ſituées ſur des rivieres, il
onvient d'avoir un bateau mené à la
ame par cinq ou ſix Negres, pour
anſporter le Maître, de ſa plantation
la ville, & de la ville à la campagne,
uand il ne peut s'y rendre par terre. Il
n faut un autre pour les proviſions ;
ans compter quelques petites pirogues
our les eſclaves qui vont à la pê-

che, ou qu'on envoie en commiſſion.

Vous voyez que ce n'eſt pas peu de choſe, que de former de pareils établiſſemens; mais lorſqu'on a le bonheur de réuſſir, il eſt aiſé de tirer quinze à dix-huit pour cent d'intérêt du fonds qu'on y a mis. Cependant je ne conſeillerois à perſonne d'en commencer un ſoi-même, par les riſques qu'y court la ſanté, & les dommages que cauſe la perte des Negres. Je préférerai toujours d'en acheter un tout fait, qui mette l'acquéreur à portée de percevoir tranquillement ſes revenus, ſans en courir les dangers & ſans s'expoſer aux chagrins, auxquels on eſt livré continuellement, avant que les plantations ſoient en état de rendre l'intérêt du capital.

Le café eſt aujourd'hui une des principales richeſſes des colonies de la Guiane. Dans les premieres années de celle de Surinam, on a commencé par ſemer les graines, pour en former des pépinieres. On faiſoit d'abord tremper les feves dans l'eau pendant vingt-quatre heures; enſuite on les plantoit dans des caiſſes remplies de bonne terre; on les plaçoit à deux pouces de

diſtan e les unes des autres ; & l'on avoit de les arroſer, au défaut de pluie. Au bout de quinze jours, les germes produiſoient de petites tiges ; & quand elles commençoient à avoir des feuilles, on choiſiſſoit un tems pluvieux, pour les tranſporter dans un terrein préparé. On ſuivroit, ſans doute, encore aujourd'hui cette méthode, s'il en étoit beſoin ; mais les vieux arbres fourniſſent aſſez de rejettons, pour entretenir les plantations, ou les renouveller

On n'a commencé cette culture, à Cayenne, qu'en 1721. Pluſieurs déſerteurs François, qui étoient à Surinam, ſe flatterent d'obtenir leur amniſtie, en apportant des feves de café. On les mit en terre ; quelques tiges qui leverent bientôt, furent diſtribuées entre les habitans ; & dans peu de tems, toute l'iſle en fut pourvue. Cet arbre croît fort vîte ; mais ce n'eſt que la troiſieme année, qu'il produit aſſez de fruits, pour dédommager des frais annuels de ſa culture. L'extrême ſéchereſſe le fait périr ; les pluies exceſſives empêchent que les feves ne mûriſſent ; on a d'ailleurs beaucoup de

peine à garantir les nouveaux plants, des fourmis & autres inſectes qui les dévorent.

Aux dépenſes qu'exigent tous ces ſoins, ajoutez encore celles du bâtiment où le café doit ſe préparer, pour être mis en barriques, & envoyé en Europe. C'eſt une grande loge de quatre vingt pieds de long, ſur trente ou quarante de large, ſurmontée d'un grenier de la même étendue. De chaque côté, ſont des eſpeces de tiroirs poſés ſur des couliſſes, pour les ôter de la loge quand il fait beau, & les y faire rentrer quand il pleut. Ces tiroirs ſont remplis de café; & il y a dans le grenier, de côté & d'autre, de grandes fenêtres qui donnent de l'air, & empêchent que les feves ne germent ou ne s'échauffent. On les pile dans des pieces de bois, creuſées en forme d'auge; on les vanne enſuite, comme le bled; on les remue ſouvent avec la pelle; on les met dans des paniers pour les tranſporter; on les étend devant la loge, dans un quarré revêtu de brique, & expoſé au ſoleil pour les ſécher. On a des balances & différens poids, pour prendre la tare des barriques, & les

peſer quand elles ſont pleines. Il n'eſt permis, à aucun propriétaire de Surinam, de vendre ſon café en Amérique. Cette marchandiſe doit être livrée en nature aux correſpondans de Hollande.

Comme chaque pays a ſes productions particulieres, ſi l'on ne trouve pas ici les mêmes fruits qu'en Europe, on en a d'autres à qui vous donneriez la préférence. Tels ſont en particulier, l'ananas, les mamis, &c. L'arbre qui produit ces derniers eſt aſſez grand; & ſes branches, garnies de feuilles longues & épaiſſes, fourniſſent beaucoup d'ombre. Le fruit reſſemble à un boulet de canon, & a depuis ſix juſqu'à huit pouces de diametre. Il eſt couvert d'une écorce rouſſeâtre, de l'épaiſſeur d'un demi doigt, ſouple comme du cuir, & qu'on leve comme la pelure d'une pêche. On le coupe par tranches; & il ſatisfait également le goût & l'odorat. On en fait des marmelades, des confitures, des tourtes qui ſurpaſſent tout ce que vous connoiſſez de plus exquis en ce genre. Les différentes eſpeces de melons qu'on mange dans la Guiane, l'emportent encore ſur les nôtres, par la groſſeur, le goût & le parfum.

Le calebaſſier eſt un arbre dont on ne ſauroit ſe paſſer dans une plantation. Il reſſemble à nos plus grands pommiers ; & le fruit qu'il porte, a la figure de nos citrouilles. On le creuſe en y verſant de l'eau bouillante, pour faire macérer la moëlle ; & on l'en tire avec un bâton. Les Negres, après l'avoir ainſi vuidé, en font des bouteilles, des plats, des écuelles, & toutes ſortes d'uſtenſiles pour les uſages domeſtiques. Quelques-uns y gravent des compartimens & des groteſques à leur maniere ; & quoiqu'ils n'emploient ni la regle, ni le compas, leurs deſſeins ſe trouvent quelquefois aſſez juſtes.

J'ai dit ailleurs, que la liane étoit une plante commune dans la Guiane. On en diſtingue de pluſieurs ſortes ; les unes ſervent aux habitans à faire des cordages, les autres à déſaltérer les voyageurs & les chaſſeurs. Les premieres montent, en ſerpentant, autour des arbres ; & après être parvenues juſqu'aux branches les plus hautes, elles jettent des filets qui retombent perpendiculairement, s'enfoncent dans la terre, y prennent racine, s'élevent de nouveau, montent & redeſcendent.

alternativ[illegible]t. D'autres filamens, portés obliq[illegible]nt par le vent, ou par quelque haſard, s'attachent aux plantes voiſines, & forment une confuſion de cordages, qui offrent le même aſpect que les agrêts d'un vaiſſeau. Il y a de ces lianes auſſi groſſes que le bras, qui étouffent l'arbre qu'elles embraſſent à force de le ſerrer. Cet arbre alors ſeche ſur pied, ſe pourrit, ſe conſume; & il ne reſte que les ſpires de la liane, qui préſente une eſpece de colonne torſe, iſolée & à jour, que l'art auroit peine à imiter.

Il eſt une autre ſorte de liane, qui étant coupée, rend une eau claire & pure, dont on uſe dans le beſoin. Ce qu'il y a d'admirable, c'eſt qu'en quelque expoſition que ſoit la branche, au ſoleil ou à l'ombre, en quelque tems qu'on la coupe, le jour ou la nuit, l'eau eſt toujours également fraîche & limpide. Les voyageurs altérés ſe ſervent de leur chapeau, pour la recevoir. Ils trouvent dans une ſeule tige, de quoi éteindre la ſoif d'un grand nombre de perſonnes. J'ai ſouvent eu recours à cet expédient; & j'eſpere que ce ſecours ne me manquera pas dans les

courſes qui me reſtent encore à faire, pour me rendre, de Surinam, dans la province de Terre-Ferme. Je compte partir avec deux Hollandois, que le Gouverneur envoie à Carthagene. Je devrai à ſon amitié les moyens de voyager avec agrément. En traverſant cette extrêmité de la Guiane, juſqu'à l'embouchure de l'Orénoque, je m'attacherai principalement à vous faire connoître les différentes nations qui habitent les bords de ce fleuve. En attendant, je vous parlerai d'une chaſſe aux perroquets, que je fis hier avec une nombreuſe compagnie. Nous tuâmes plus de deux cens de ces animaux, qu'on mange comme des perdrix. On agita, pendant le ſouper, de quelle maniere on les apprêteroit pour le lendemain. On décida qu'on commenceroit par en prendre toutes les langues, pour en faire un pâté. Il ſe trouva fort mauvais à la vérité; mais du moins nous pûmes nous vanter d'avoir goûté d'un mets qu'on n'auroit en Europe, que pour des ſommes exorbitantes. On mit vingt de ces oiſeaux dans un marmite; & l'on en fit une aſſez bonne ſoupe. D'autres, cuits en fricaſſée, ſe trou-

verent tendres & délicats ; mais ceux qu'on fit rôtir, devinrent ſi ſecs, qu'ils n'avoient plus de goût. Je puis dire avoir mangé, une fois dans ma vie, d'un pâté de langues de perroquets, & le corps même de l'animal, accommodé de trois ou quatre façons différentes.

Je ſuis, &c.

A Surinam, ce 9 Janvier 1751.

LETTRE CXXXVII.

SUITE DE LA GUIANE.

Le peu de raiſon, d'eſprit, de lumieres qu'on rencontre de Surinam à Carthagene, ne ſe trouve que dans la tête de quelques Miſſionnaires. Ce ſont les ſeuls hommes, avec leſquels on puiſſe parler, les ſeuls du moins, dont on tire quelques connoiſſances. Ils ont été ma reſſource chez les ſauvages, comme, dans nos villages d'Europe, on ne voit, on ne conſulte, on n'écoute que le Curé.

Aujourd'hui, Madame, je ne vous écris que d'après le témoignage d'un Jéſuite Eſpagnol, dont vous allez lire la relation. Il dirige, depuis quinze ans, une peuplade d'Indiens, ſur la rive droite de l'Orénoque; & il a fait ſur le cours de ce fleuve, des recherches particulieres, qu'il a bien voulu me communiquer. Il y a joint des détails curieux ſur différens peuples qu'il a éclairés des lumieres de la foi, & ſur

d'autres qu'il n'a pas encore pu convertir. Je me ſuis attaché aux objets les plus intéreſſans, ou les plus ſinguliers, que je traduis en les copiant.

Le pere Mugilla, c'eſt le nom de ce Miſſionnaire, commence ſon récit par la découverte de l'Orénoque, qu'il attribue à Chriſtophe Colomb; mais ce navigateur ne fit, pour ainſi dire, que l'appercevoir. Trente-ſix ans après, Diego de Ordaz approcha de ſon embouchure, & y perdit une partie de ſon monde & de ſes vaiſſeaux. Cet accident ne le découragea point; il revint avec de nouveaux ſecours, & fonda une ville, connue aujourd'hui ſous le nom de Saint-Thomas de la Guiane. Des navigateurs François, Anglois, Hollandois eſſayerent de s'y établir; mais l'Eſpagne eſt toujours reſtée maîtreſſe de cette contrée. Elle envoya des religieux pour y prêcher l'évangile; les miſſions furent partagées entre les Capucins, les Cordeliers & les Jéſuites; mais ces derniers occupent une plus grande étendue de pays.

L'Orénoque ſe jette dans la mer par pluſieurs embouchures, & forme un

tel labyrinthe de petites iſles, qu'il n'eſt pas poſſible d'en déterminer le nombre. Les habitans ſe perdent quelquefois eux-mêmes dans ce dédale aquatique, & ſont obligés de gagner le golphe, pour redreſſer leur route. En mêlant ſes eaux avec celles de l'Océan, il l'adoucit pendant l'eſpace de pluſieurs lieues, s'étend le long des côtes, & oblige la mer à les abandonner. Voici une autre ſingularité : il croît pendant cinq mois, ſe maintient trente jours dans ſon plus grand accroiſſement, diminue pendant cinq autres mois, & reſte trente autres jours dans ce dernier degré. Il emploie ainſi le cours d'un an à s'élever & à deſcendre graduellement, marquant ſes diverſes hauteurs, par les traces qu'il laiſſe ſur les rochers ou ſur les arbres qui bordent le rivage. Quand un peuple éclairé habitera les bords de ce fleuve, il ſaura, ou du moins il cherchera les raiſons de ces phénomenes.

En remontant l'Orénoque, depuis ſon embouchure, on trouve d'abord la riviere de Caroni, qui s'y précipite avec tant de violence, que le courant

fleuve remonte plus de trois cens
vers ſa ſource. On diſtingue très-
g-tems leurs eaux : celles de la
ıere paroiſſent noires, parce qu'elles
ılent ſur un ſable de cette couleur ;
ıs lorſqu'on en met dans un vaſe, on
voit claire & brillante comme du
ſtal : celles de l'Orénoque au con-
re ſont toujours troubles. Il a plus
ſoixante braſſes de fond, dans quel-
ılques endroits, & près de quatre-
gt, lorſque les eaux ſont dans leur
s grande élévation. Ce que j'ai vu
ſon étendue, de ſa largeur, de ſa
fondeur, me le fait regarder com-
un des plus grands fleuves du mon-
Il parcourt neuf cens lieues de
's, & reçoit le tribut d'une infinité
ıtres rivieres, dont les bords ſont
ıupés par des Indiens de différentes
ions.
On appelle Gaurauniens, ceux qui
ıitent les petites iſles, formées par
bouches de l'Orénoque. Il eſt d'au-
t plus ſurprenant qu'ils puiſſent y
re, que ce fleuve inonde leur pays,
s interruption, pendant ſix mois
ıfécutifs, & deux fois par jour le

reſte de l'année. Leur langage n'a rien de dur ; & les étrangers l'apprennent avec facilité. Ils ſont doux, affables, & très-attachés aux Eſpagnols. Dès qu'ils apperçoivent un de leurs vaiſſeaux, ils accourent ſur le rivage avec les plus vives démonſtrations de joie ; & dès cet inſtant, tous les jours ſont marqués, chez eux, par quelque nouveau divertiſſement. Les Européens ne peuvent vivre dans leurs iſles, à cauſe d'une quantité incroyable de moucherons, qui rendent ce ſéjour inſupportable. De leur côté, les habitans ne veulent pont en ſortir, quelques inſtances qu'on leur faſſe. Leurs maiſons ſont élevées au-deſſus du ſol aſſez haut, pour que le fleuve ne puiſſe pas les inonder dans ſes plus grandes crûes. L'architecture en eſt aſſez ſolide, pour réſiſter aux courans. Après avoir planté des pilotis, ſoutenus les uns ſur les autres, par de longues & fortes traverſes, ils y conſtruiſent un plancher de bois de palmier, ſur lequel chacun bâtit ſa cabane.

Ce même arbre, le ſeul qui croiſſe dans ces iſles, leur fournit abondamment tout ce qui eſt néceſſaire à la vie,

Rappellez-vous ce que je diſois autrefois du cocotier de la côte de Malabar. Le palmier eſt, pour cette partie de l'Amérique, ce que l'autre eſt pour les Indes orientales. Le tronc ſert à faire des planchers; les branches, des murailles; les feuilles, des cordes, des lits, des voiles, des filets, des habits, & des éventails pour chaſſer les moucherons. Les Guarauniens ne dépouillent le palmier, qu'après en avoir tiré du pain, du vin, de la viande. Lorſque l'arbre eſt à ſon point de maturité, on le ſaigne à coups de haches. La liqueur qui coule avec abondance, eſt épaiſſe & douce comme du ſyrop. Elle acquiert enſuite la même force que le vin; & quelque tems après, elle devient auſſi piquante que le vinaigre. On s'en ſert alors, pour faire cuire des eſpeces de vers qui naiſſent dans le palmier, lorſqu'il ne reſte plus de liqueur. Cette nourriture eſt excellente, quoiqu'elle inſpire d'abord un peu de dégoût. Le pain ſe fait avec une pâte qui ſe trouve dans le cœur de l'arbre: lavée & ſéchée au ſoleil, elle produit une très-belle farine. Enfin les Indiens cueillent le fruit, qui conſiſte en de

belles grappes de dattes rondes, de la groſſeur d'un œuf, & d'un jaune tirant ſur le rouge. Ils les pilent, en expriment le jus, & en font une boiſſon très-ſaine & très-agréable. Enfin, pour ne rien perdre de cet arbre merveilleux, ils caſſent les noyaux, & en tirent une eſpece d'amande à peu près ſemblable à celle de la noiſette.

Outre les Guarauniens, qui habitent près de l'embouchure de l'Orénoque, on trouve, en remontant le fleuve, les Mapuyes, les Guamos, les Salivas, les Othomacos, les Achaguas, les Caribes, les Araucas, &c. « Il eſt » difficile de connoître l'origine de » toutes ces nations, dit le pere Mu» gilla. Il y en a parmi elles, qui ſe » croient fort au-deſſus des autres, & » ont, en effet, l'avantage ſur le plus » grand nombre, par la figure, l'air, » la taille, & la douceur du langage. » Les Caribes, par exemple, ſont tous » bien faits, grands & de bonne mine. » Ils parlent auſſi librement à un étran» ger, la premiere fois qu'ils le voient, » que s'ils l'avoient connu toute leur » vie. On ne trouve, chez eux, ni » peintures, ni hiéroglyphes, ni au-

» cune autre eſpece de monumens, » qui puiſſe répandre le moindre jour » ſur leur hiſtoire. Lorſqu'on veut s'en » inſtruire, en leur faiſant des queſ- » tions, ils répondent avec hauteur: » nous ſeuls ſommes des hommes; les » autres ne ſont que des eſclaves ». Leur » fierté ne leur permet pas de donner » d'autres éclairciſſemens. Leur tradi- » tion porte, que l'Être ſuprême fit » deſcendre ſon fils du ciel, pour tuer » un ſerpent horrible; & que l'ayant » vaincu, il ſe forma, dans les entrail- » les de l'animal, des vers qui produi- » ſirent chacun un Caribe avec ſa » femme. Comme ce monſtre avoit fait » une guerre cruelle aux nations voi- » ſines, les Caribes, qui lui doivent » le jour, les regardent toutes comme » des peuples ennemis.

» Les Salivas ſe donnent une origine » non moins abſurde. Ils croient que » la terre engendra des hommes & des » femmes, comme elle produit des » plantes & des fleurs, & que certains » arbres portoient pour fruits, des » créatures humaines. Leurs penſées ne » s'élevent jamais plus haut que la » terre qu'ils habitent; & ils n'ont

» d'autres idées, que celles qui leur
» ſont communes avec les animaux. Ils
» n'apprennent qu'il y a des hom-
» mes vêtus, que lorſqu'un Miſ-
» ſionnaire arrive chez eux pour la
» premiere fois. Ils en ſont effrayés, &
» courent ſe cacher dans les bois en
» pouſſant des hurlemens horribles.
» Nos peres, continue le Jéſuite, ſont
» ſur-tout effarouchés de l'entiere nu-
» dité des femmes & des filles, qui
» ne voilent aucun de leurs attraits.
» Elles n'en rougiſſent point; & lorſ-
» qu'on leur diſtribue des mouchoirs
» pour ſe couvrir, elles les jettent dans
» la riviere; & ſi on leur en demande
» la raiſon, elles répondent que ces vê-
» temens leur cauſent de la honte;
» comme ſi elles ſentoient qu'effecti-
» vement, des appas voilés ſont plus
» capables d'irriter les deſirs, qu'une
» dégoûtante nudité. C'eſt par ce mê-
» me ſentiment de pudeur, que chez
» d'autres nations Indiennes, nul ne
» porte des habits que les courtiſannes,
» dont l'état eſt de manquer de pu-
» deur, & d'irriter les deſirs. Les fem-
» mes de l'Orénoque, quand elles ſont
» inſtruites des myſteres de notre re-

» pratique, c'eſt qu'en mariant un jeune
» garçon avec une jeune fille, on unit
» enſemble deux fous, qui ne ſavent
» comment ils doivent ſe gouverner ;
» au lieu qu'une femme âgée met ſon
» jeune mari au fait du ménage, & lui
» donne de bonnes inſtructions, fon-
» dées ſur une longue expérience. Cette
» coutume déplaît aux jeunes gens ;
» mais ils trouvent moyen de ſe ven-
» ger, & de chagriner à leur tour les
» vieillards. Ceux-ci ſe rendent odieux
» par leur jalouſie ; & les jeunes épou-
» ſes en deviennent plus diſpoſées à
» les tromper. La polygamie occa-
» ſionne auſſi quelquefois des guerres
» ſanglantes. La querelle commence
» entre des femmes qui, forcées de
» vivre enſemble, ne manquent guere
» de ſe déteſter. Bientôt les hommes s'en
» mêlent ; & ce qui n'étoit d'abord qu'u-
» ne tracaſſerie domeſtique, met les ar-
» mes à la main à pluſieurs nations,
» qui ne les quittent, qu'après la deſ-
» truction totale de l'une ou de l'autre.

» Quelques-uns des ces Indiens re-
» gardent comme un très-grand dés-
» honneur pour les maris, d'être peres
» de deux enfans à la fois. Cette folie

» Dès qu'une fille vient au monde, » on lui met au deſſous des genoux, » & un peu au-deſſus de la cheville du » pied, des bandes larges & épaiſſes, » qui leur font groſſir extraordinaire- » ment les gras de jambe ; ce que nous » regardons comme un énorme défaut » dans une femme, eſt à leurs yeux de » la plus grande beauté.

» Il n'y a point de fourmilliere, qui » ne ſe gouverne avec plus d'ordre, » que ces peuples : ils obſervent ce- » pendant certaines loix, & ſpéciale- » ment au ſujet de l'adultere ; les uns » font mourir les coupables au milieu » de la place publique : chez d'autres, » le mari offenſé ſe contente, pour » toute réparation, de coucher autant » de fois avec la femme de l'époux » adultere, que celui-ci a eu commerce » avec la ſienne. Par cette loi du talion, » les parties ſe trouvent ſatisfaites. » D'autres, par un troc mutuel, chan- » gent de femmes pour un tems ; le » terme expiré, chaque épouſe revient » à ſon mari, & n'en eſt que plus aimée, » & même plus aimable. Quelquefois, » par un conſentement réciproque, les

» troqueurs

» troqueurs rompent le bail, avant l'ex-
» piration du terme.

» Les peres ne donnent aucune inſ-
» truction à leurs enfans ; & ceux-ci
» ne ſont tenus à aucune obéiſſance.
» Tant qu'ils ſont petits, ils ſont aimés
» avec une tendreſſe exceſſive ; mais
» dans un âge plus avancé, les uns &
» les autres ſemblent ne s'être jamais
» connus; il n'eſt pas même ſans exem-
» ple, de voir des fils porter la main ſur
» les Auteurs de leur vie. Un jour que
» pluſieurs de ces Indiens étoient occu-
» pés à élever la charpente d'une égli-
» ſe, un jeune homme dit à ſon pere:
« l'endroit où tu travailles, m'appar-
» tient ; c'eſt la tâche qui m'a été mar-
» quée. Tu te trompes, dit le pere;
» c'eſt moi qui ſuis chargé de cette be-
» ſogne ». Le fils ſe mit en colere, &
» donna au vieillard un ſoufflet qui fut
» entendu de tous les ouvriers. Il en
» fut quitte pour quelques coups de
» diſcipline, ordonnés par le Miſſion-
» naire.

» Ces peuples, avant que de marier
» leurs filles, les aſſujétiſſent, pendant
» ſix ſemaines à un jeûne ſi rigoureux,
» que le jour de leur noce, elles reſ-

» ſemblent plutôt à des ſquelettes, qu'à » de jeunes mariées. Ils diſent, pour » raiſon, que, lorſqu'elles étoient dans » leurs jours critiques, elles corrom- » poient tout ce qu'elles touchoient; » que ſi un homme poſoit ſes pieds » dans un endroit où elles avoient mar- » ché, ſes jambes devenoient d'une » groſſeur monſtrueuſe, & que ſou- » vent il en mouroit. Pour éviter ce » danger, & remettre ces filles bien » pures entre les mains de leurs futurs » maris, on les enferme; & on ne » leur donne que trois dattes par jour, » trois onces de caſſave, & de l'eau.

» La nuit qui précede le mariage, » eſt employée à peindre & à emplu- » mer le corps de ces momies. Dès » que le ſoleil paroît, une troupe de » muſiciens & de danſeurs, au ſon des » inſtrumens, font pluſieurs fois le tour » de la maiſon. On leur préſente un » plat de viande; ils le prennent, » s'enfuient dans le bois, & le jettent » à terre en criant: « tiens, prends » cela, chien de démon; & laiſſe-nous » tranquilles, du moins pour aujour- » d'hui ». Ils reviennent enſuite cou- » ronnés de fleurs, tenant un bouquet

» d'une main, & de l'autre des ſon-
» nettes.

» Alors la mariée paroît, mais dans
» un état à faire compaſſion, après
» quarante jours d'abſtinence, & une
» nuit paſſée ſans avoir fermé l'œil. A
» côté d'elle, marchent deux vieilles
» femmes qui pleurent & rient, en
» chantant alternativement ces cou-
» plets. « Hélas! ma fille, dit celle qui
» pleure, ſi tu connoiſſois les douleurs
» de l'enfantement, tu ne te marierois
» certainement pas. Ah! reprend l'au-
» tre, que tu auras de joie d'être ma-
» riée, quand tu goûteras le plaiſir qui
» précede les douleurs de l'enfante-
» ment!

» Que les mauvais traitemens d'un
» mari, continue la Pleureuſe, cauſent,
» hélas! d'amertume & de chagrin à
» une malheureuſe femme! Que les
» careſſes, que les embraſſemens d'un
» jeune époux, répond la Rieuſe,
» font oublier de chagrins & de mau-
» vais traitemens!

» Hélas! ma fille, reprend la pre-
» miere, que les jours vont te paroî-
» tre longs, ſous le poids des fardeaux
» qu'on t'obligera de porter! Va, mon

» enfant, dit la ſeconde, nuits te
» ſembleront bien courtes, avec un
» jeune mari qui c uchera à côté de
» toi ».

» C'eſt ainſi que les uns pleurant,
» les autres riant, les muſiciens fai-
» ſant un vacarme ffreux, les enfans
» criant de toutes l urs forces, & les
» nouveaux mariés ne ſachant quelle
» contenance tenir u milieu de cette
» orgie, on ſe t utour d'une table
» chargée de s & de tortues;
» on mange, s'e ivre, on chante,
» on danſe, n bruit épouvan-
» table juſqu'au l'end main.

» Quoiqu'habi des mêmes con-
» trées, tous ces ples n'ont pas les
» mêmes uſages. Un des plus ſinguliers
» eſt celui qui obli es garçons d'épou-
» ſer les veuves les lus âgées; & les
» filles, les vieillards les plus décrépits.
» Par-là, diſent-ils, chacun remplit les
» devoirs du mariage. Les jeunes gens
» y ſont excités par l ur tempérament;
» les vieillards, par les attraits des jeu-
» nes filles. Ils trouvent les plaiſirs de
» l'amour ſi doux, qu'ils veulent en
» jouir juſqu'au bord du tombeau. Une
» autre raiſon qu'ils apportent de cette

» pratique, c'eſt qu'en mariant un jeune
» garçon avec une jeune fille, on unit
» enſemble deux fous, qui ne ſavent
» comment ils doivent ſe gouverner ;
» au lieu qu'une femme âgée met ſon
» jeune mari au fait du ménage, & lui
» donne de bonnes inſtructions, fon-
» dées ſur une longue expérience. Cette
» coutume déplaît aux jeunes gens ;
» mais ils trouvent moyen de ſe ven-
» ger, & de chagriner à leur tour les
» vieillards. Ceux-ci ſe rendent odieux
» par leur jalouſie ; & les jeunes épou-
» ſes en deviennent plus diſpoſées à
» les tromper. La polygamie occa-
» ſionne auſſi quelquefois des guerres
» ſanglantes. La querelle commence
» entre des femmes qui, forcées de
» vivre enſemble, ne manquent guere
» de ſe déteſter. Bientôt les hommes s'en
» mêlent ; & ce qui n'étoit d'abord qu'u-
» ne tracaſſerie domeſtique, met les ar-
» mes à la main à pluſieurs nations,
» qui ne les quittent, qu'après la deſ-
» truction totale de l'une ou de l'autre.

» Quelques-uns des ces Indiens re-
» gardent comme un très-grand dés-
» honneur pour les maris, d'être peres
» de deux enfans à la fois. Cette folie

» qu'à la fin de mes jours! Si elle m'eût
» enterrée en naiſſant, je n'aurois
» point ſenti la mort ; & elle m'auroit
» exemptée de celle, à laquelle je ſuis in-
» diſpenſablement aſſujettie, ainſi que
» des travaux auſſi amers pour moi,
» que la mort même. Ah! qui ſait le
» nombre des peines qui m'attendent
» encore avant qu'elle arrive! Repré-
» ſente-toi bien, Pere, les maux aux-
» quels une femme eſt ſujette ; nos ma-
» ris vont à la chaſſe avec leurs arcs &
» leurs fleches ; & c'eſt à quoi ſe borne
» toute leur fatigue : nous, au con-
» traire, nous y allons chargées d'une
» corbeille, d'un enfant qui pend à
» nos mamelles, & d'un autre que
» nous portons dans ce panier. Nos
» hommes vont tuer un oiſeau ou un
» poiſſon ; & nous, nous bêchons la
» terre, & ſupportons tous les travaux
» du ménage. Ils reviennent le ſoir ſans
» aucun fardeau ; & nous, outre celui
» de nos enfans, nous leur apportons
» des racines & du maïs. En arrivant
» chez eux, ils vont s'entretenir avec
» leurs amis ; & nous allons chercher du
» bois & de l'eau, pour leur préparer
» à ſouper. Ont-ils mangé ? ils ſe met-

» tent à dormir ; au lieu que nous paſ-
» ſons preſque toute la nuit à faire leur
» boiſſon ; & à quoi aboutiſſent toutes
» nos veilles ? Ils boivent & s'enivrent ;
» & tout hors d'eux-mêmes, ils nous
» rouent de coups, nous traînent par
» les cheveux, & nous foulent aux
» pieds.

» Ah ! Pere, plût à Dieu que ma
» mere m'eût enterrée dès l'inſtant
» qu'elle m'a miſe au monde ! Tu ſais
» toi-même, que nous nous plaignons
» avec raiſon, puiſque tu vois, tous
» les jours, la vérité de ce que je viens
» de te dire ; mais tu ne connois pas
» encore notre plus grande peine !
» Qu'il eſt triſte de voir une pauvre In-
» diennne ſervir ſon époux comme
» une eſclave, aux champs accablée
» de ſueur, & au logis privée de ſom-
» meil, tandis que ce mari, dédaignant
» ſa premiere femme, prend, au bout
» de vingt ans de mariage, une épouſe
» plus jeune, qui bat nos enfans, &
» nous maltraite nous-mêmes ! Et ſi
» nous oſons nous plaindre, on nous
» impoſe ſilence avec un fouet. Une
» mere peut-elle procurer un plus grand
» bien à ſa fille, que de l'exempter de

toutes ces peines, & de la tirer d'une » ſervitude pire que la mort ? Plût à » Dieu, Pere, je le répete, plût à » Dieu, que celle qui m'a donné la vie, » m'eût témoigné ſon amour en me » l'ôtant dès ma naiſſance ! Mon cœur » auroit moins à ſouffrir, & mes yeux » moins à pleurer » !

» Lorſque les enfans ſont malades, » leurs meres ſe percent la langue avec » des os de poiſſons. Du ſang que ces » bleſſures leur font perdre, elles arro- » roſent le corps de ces enfans tous les » matins, juſqu'à ce qu'ils meurent ou » qu'ils guériſſent. S'il arrive qu'une » maladie épidémique afflige toute une » peuplade, celui qui en eſt le Chef, » eſt obligé de procurer le même ſou- » lagement à chaque habitant. Il leur » frotte l'eſtomac, après s'être percé » les chairs avec des lancettes. Je ren- » contrai un jour un de ces Capitaines ; » & le voyant pâle, maigre & défait, » je lui demandai des nouvelles de ſa » ſanté ? « Je me porterois aſſez bien, » me répondit-il ; mais mes malades » me font périr ». Ce devoir, qui ſou- » vent cauſe la mort, n'empêche pas de » briguer le funeſte honneur d'être à » la tête de la nation.

» Le Chef de chaque bourgade diſ-
» tribue au peuple ſes occupations. Dès
» le matin, il en envoie une partie à
» la pêche, une autre à la chaſſe, une
» autre aux champs pour labourer la
» terre ; car tous les biens ſont com-
» muns. Les femmes travaillent à plu-
» ſieurs ouvrages domeſtiques ; & ſur
» le midi, elles vont jouer à la paume.
» Elles tiennent le batoir à deux mains,
» & pouſſent la balle avec tant de
» force & de roideur, qu'il n'y a point
» d'Indien qui oſe la parer, ſans s'ex-
» poſer à avoir l'épaule démiſe. Cet
» accident arrive quelquefois, & di-
» vertit fort les joueuſes. Les parties
» ſont de douze ou de vingt-quatre,
» contre un pareil nombre. Les maris,
» ſimples ſpectateurs, parient pour
» leurs femmes. Quand ils jouent eux-
» mêmes ; ils ne ſe ſervent point de
» batoirs : ce n'eſt qu'avec l'épaule
» droite, qu'ils doivent renvoyer la
» balle ; & ſi elle vient à toucher quel-
» que autre partie du corps, on perd
» un point ou une raie. On ne peut
» s'empêcher d'admirer l'adreſſe, avec
» laquelle ils la rechaſſent dix à douze
» fois de ſuite ; mais ce qui étonne le

» plus, c'eſt que la balle venant à raſer le ſable, ils ſe jettent ventre à » terre, & la relevent de l'épaule avec » une agilité ſurprenante. Echauffés par » cet exercice & par l'ardeur du ſoleil, » les joueurs ſe font des inciſions aux » cuiſſes, aux jambes, aux bras; & » lorſqu'ils ont répandu aſſez de ſang, » ils entrent dans la riviere, ou ſe » roulent ſur le ſable. Pendant ce tems-» là, ils tiennent une poignée de terre, » qu'ils lechent & ſavourent, hommes » & femmes, avec un plaiſir infini, » parce qu'elle eſt imprégnée de graiſſe » de tortue ou de caïman, qui les nour-» rit, & dont ils ſont très avides. Auſſi » les meres qui veulent appaiſer leurs » enfans, leur donnent-elles un mor-» ceau de cette terrre, qu'ils ſucent » comme une dragée.

» A quatre heures, les pêcheurs ar-» rivent; & chacun rentre dans ſa ca-» bane. Les femmes & les enfans vont » prendre le poiſſon ou le gibier, & le » portent au Capitaine, qui le partage » également entre toutes les familles. » On ſoupe; on va ſe baigner de nou-» veau; & l'on danſe juſqu'à ce qu'on » ſe couche. Les hommes ſe tiennent

» par [illegible], forment un rond. » Les femmes en font un ſecond; & » les enfans renferment les deux pre- » miers, dans un troiſieme cercle.

» Le lit de quelques-uns de ces peu- » ples ne conſiſte qu'en un monceau » de ſable, qu'il vont chercher ſur le » rivage, & dans lequel ils s'enterrent, » mari, femme, enfans, juſqu'à la » moitié du corps, comme des pour- » ceaux. Leur coutume eſt de pleurer » dès la pointe du jour, juſqu'au lever » du ſoleil, l'abſence des parens que la » mort leur a ravis. Au premier chant » du coq, on entend un murmure con- » fus de ſoupirs & de gémiſſemens, ac- » compagnés de larmes & de marques » de douleur.

» Les Indiens de l'Orénoque regar- » dent comme un très grand malheur » les éclypſes de lune. Les uns croient » que cet aſtre eſt à l'agonie & prêt à » mourir; d'autres, qu'il eſt irrité » contre eux; qu'il ſe retire pour ne » les plus éclairer; & tous, dans cette » occaſion, ſe livrent à mille extrava- » gances. Ceux-ci ſortent de leurs ca- » banes, & pouſſent des cris effroya- » bles. Ceux-là courent, éplorés,

» tenant chacun un tiſon à la main;
» qu'ils vont cacher dans la terre ou
» dans le ſable; perſuadés que ſi la
» lune mouroit, il ne reſteroit de feu,
» que celui qu'on auroit dérobé à ſa
» vue. Les uns s'aſſemblent au bruit d'un
» tambour, ou d'autres inſtrumens de
» guerre, ſe rangent en file, préſen-
» tent leurs armes à l'aſtre malade, &
» offrent de le défendre contre ſes en-
» nemis, tandis que leurs enfans ſe
» mettent ſur deux lignes, & que les
» vieillards les fouettent avec des cour-
» roies. Les autres prennent les outils
» du labourage, & vont défricher un
» terrein, pour ſemer du maïs à l'uſage
» de la lune, afin de l'engager à ne
» point les abandonner. Voyant que
» tous leurs efforts ſont inutiles, &
» qu'elle perd peu à peu ſa lumiere,
» ils rentrent dans les cabanes, & gron-
» dent leurs femmes, de ce qu'elles ſe
» montrent ſi peu ſenſibles à ſa maladie.
» Celles-ci font ſemblant de ne pas les
» entendre, & ne leur répondent rien.
» Alors ils adouciſſent leur ton, les
» ſupplient de pleurer & de prier, pour
» qu'elle reprenne ſes forces, & ne ſe
» laiſſe point mourir. Leurs prieres ne

» font pas plus d'effet que leurs me-
» naces. Les maris, pour vaincre cette
» inflexibilité, les comblent de careſſes
» & de préſens. Lorſque les femmes
» ont tiré d'eux tout ce qu'elles ſou-
» haitent, elles offrent, à la lune, des
» bracelets de verre, des colliers de
» dents de ſinges, &c. Elles ſortent en-
» ſuite pour la ſaluer, & lui adreſſent,
» d'une voix plaintive, un grand nom-
» bre de prieres. L'aſtre éclipſé reprend
» inſenſiblement ſa lumiere, & repa-
» roît bientôt dans tout ſon éclat;
» alors les maris font mille remercie-
» mens à leurs femmes, d'avoir ainſi
» engagé la lune à conſerver ſa vie &
» ſa clarté.

» Les cérémonies funéraires ne ſont
» pas les mêmes chez tous les peuples
» de l'Orénoque; en voici une qui
» paſſe pour la plus honorable. Dès
» que le Chef eſt mort, on met ſon
» corps dans un hamac de coton, ſuſ-
» pendu par les deux extrêmités. Les
» femmes du défunt ſe placent autour,
» & ſe relevent alternativement. Com-
» me il fait extrêmement chaud, le ca-
» davre n'eſt pas vingt-quatre heures
» dans cet état, ſans ſe corrompre, ni

» attirer une quantité prodigieuſe de
» mouches. Ces malheureuſes femmes
» ſont obligées de les chaſſer pendant
» quarante jours, ſans ſouffrir qu'au-
» cune s'arrête ſur le corps. Le fils
» aîné du défunt ſe met en poſſeſſion
» de l'héritage de ſon pere, & épouſe
» toutes ſes femmes, excepté ſa propre
» mere, qui, par un privilege ſpécial,
» eſt inhumée avec ſon mari.

» En rapportant les uſages de ces
» différentes nations, je n'ai voulu par-
» ler que de celles qui n'ont point em-
» braſſé le chriſtianiſme; car il eſt rare
» qu'après avoir été inſtruites & bapti-
» ſées, elles perſiſtent dans leurs ancien-
» nes coutumes. Il eſt vrai qu'il faut les
» obſerver avec ſoin, tant il eſt diffi-
» cile de leur faire perdre entiérement
» leurs premieres habitudes. Un Miſ-
» ſionnaire ayant converti un de ces
» ſauvages qui étoit à l'agonie, le nom-
» ma Ignace, & lui dit, pour le con-
» ſoler : « courage, mon ami, tu iras
» bientôt te repoſer dans le ciel avec
» ton patron ». Sur cela les parens
» creuſerent la foſſe au pied de ſon lit,
» & alloient l'enterrer, du conſente-
» ment du malade. Le Jéſuite rentra.

» Que faites-vous-là, leur dit il? Tu » as dit, répondirent les ſauvages, » qu'Ignace alloit au ciel; nous allons » l'enterrer pour qu'il y aille plus vîte. » Doucement, reprit le Miſſionnaire; » il faut attendre qu'il ſoit mort; & » nous le porterons au cimetiere. Cela » ne ſera pas, répliquerent les parens; » car comme ce lieu n'eſt pas encore » bien couvert, le pauvre Ignace ſeroit » mouillé ».

» Un vieillard qui étoit au lit depuis » long-tems, pria ſes fils de le mener » à la campagne, pour y prendre l'air. » Dès qu'il y fut arrivé, « mes enfans, » leur dit il, je ne fais que vous em- » barraſſer dans ce monde; j'ai vécu » en bon chrétien; & je veux aller me » repoſer dans le ciel: creuſez-moi ma » ſépulture ». Ses fils obéirent, firent » une foſſe, & y placerent le malade, » qui leur ordonna de le couvrir de » terre, excepté le viſage. Ils en avoient » déjà jetté une grande quantité, lorſ- » qu'il leur dit: « attendez un peu; » cette terre eſt peſante; laiſſez-moi » reſpirer un moment ». Il ſe tranquil- » liſa pendant quelque tems, & dit en- » ſuite à ſes fils: « adieu, mes enfans,

» ſoyez auſſi bons chrétiens, que l'a » été votre pere; & achevez de me » couvrir ». Ses ordres furent exécu- » tés ; & malheureuſement le Jéſuite » n'arriva pas aſſez tôt, pour empê- » cher ce pieux parricide.

» Un Miſſionnaire qui veut appri- » voiſer & convertir les ſauvages, doit » bien s'inſtruire des mœurs & du génie » de ceux, chez leſquels il a deſſein de » voyager. Il leur envoie d'abord des » préſens par des Néophites ; mais il » faut bien ſe garder de dire que le Pere » noir viendra les voir : on les aſſure » ſeulement, qu'il eſt leur ami. On re- » nouvelle pluſieurs fois cette même » ambaſſade ; on leur dit que ſi le Jé- » ſuite avoit le tems, il les viſiteroit. » Alors ils témoignent une grande en- » vie de le recevoir, & marquent à « quelle lune ils ſouhaitent qu'il arrive. » Le Miſſionnaire qui n'attendoit que » ce moment, ſe met en chemin, em- » porte avec lui quelques bagatelles » pour des préſens, & ſe fait eſcorter » de pluſieurs ſoldats. La veille de ſon » arrivée, on en donne avis au Chef » de la nation, qui lui prépare un loge- » ment. C'eſt une cabane ouverte de

» tous côtés. Le pere y tend ſon ha-
» mac entre deux pieux, & s'y couche.
» Quelque tems après, le Cacique pa-
» roît & lui crie, « te voilà donc,
» Pere; te voilà arrivé. Oui, répond
» le Jéſuite; je ſuis venu pour te voir,
» comme tu l'as deſiré ». Le Chef ſe
» retire & s'aſſied. Les autres habitans
» ſe préſentent tour à tour, lui font
» même demande, reçoivent la même
» réponſe, & vont s'aſſeoir de même.
» Les femmes arrivent enſuite, por-
» tant chacune un plat de viande, un
» pain, & une bouteille de chica, eſ-
» pece de biere du pays, qu'elles
» mettent auprès du Miſſionnaire, ſans
» dire mot. Celui-ci demande le plat
» qu'il aime le mieux, en mange &
» goûte à toutes les bouteilles. Les
» hommes qui l'ont accompagné, ſe
» ſaiſiſſent des autres mets qu'ils dé-
» vorent dans l'inſtant, & boivent des
» liqueurs juſqu'à ce qu'ils ſoient ivres.
» Lorſque tout a diſparu, le Caci-
» que ſe leve & fait ſa harangue. Il y
» mêle pluſieurs aventures arrivées à
» ſes ancêtres, les raconte d'un ton
» lamentable; & tous les Capitaines
» l'interrompant, répetent deux fois

» de ſuite : « cela eſt vrai, couſin, cela » eſt vrai. Le diſcours fini, l'Orateur » s'aſſied ; le Miſſionnaire s'accroupit » dans ſon hamac, & pérore à ſon » tour. Il parle de tout ce qui lui eſt » arrivé dans la route, du gibier qu'il » a tué, des bêtes qu'il a attaquées, des » dangers qu'il a courus. Il leur dit » qu'il a quitté une patrie éloignée de » quatre ou cinq mille lieues, pour » venir les tirer de l'eſclavage du dé- » mon. Ce trait de généroſité les frappe, » & les prévient ſinguliérement en ſa » faveur. Enſuite il diſtribue ſes pré- » ſens ; & c'eſt ainſi que ſe paſſe la » premiere entrevue.

» Lorſque tout le monde eſt ſorti, » le Pere va voir les malades ; & dans » ces viſites, il baptiſe toujours, en » paſſant, quelque moribond. Pour » s'attirer l'amitié des ſauvages, il » doit careſſer les enfans qui le ſuivent, » les prendre entre ſes bras, leur don- » ner quelques morceaux de verre, &c. » Les femmes s'empreſſent de lui pré- » ſenter ceux qu'elles portent. Mais une » circonſtance critique pour le Miſ- » ſionnaire, eſt l'uſage où ſont ces » peuples, de lui offrir des femmes.

» Ils croient lui faire plaiſir ; & il ne » doit pas rejetter cette offre bruſque- » ment, de peur de les offenſer, mais » ſe défendre d'une maniere honnête » & modeſte.

» Le travail le plus rude de ces hom- » mes apoſtoliques, eſt, ſans contredit » d'apprendre les différentes langues » des Indiens, dont les uns prononcent » abſolument de la gorge, les autres » du nez, quelques-uns du bout des » levres ; d'autres enfin parlent avec » une volubilité ſi extraordinaire, qu'ils » articulent un mot de neuf ou dix » ſyllabes, en moins de tems, que » nous n'en prononçons un de trois ou » quatre lettres. On eſt cependant » obligé de s'attacher à la prononcia- » tion, pour ſe faire entendre de ces » ſauvages.

» Quand on conſidere la variété, » l'énergie & la régularité de ces diffé- » rentes langues, on eſt tenté de re- » monter à la confuſion de la tour de » Babel, pour en trouver l'origine ; car » comment croire que des gens ſi groſ- » ſiers, ſi ſtupides, ſi barbares, aient » été capables de les inventer ? Je ne » ſuis pas moins ſurpris de voir ces

» mêmes peuples compoſer des poi-
» ſons, dont la ſubtilité, la force & la
» durée étonneroient le plus habile
» chymiſte. La nation des Caverres, la
» plus inhumaine, la plus féroce, la
» plus cruelle de toutes celles de l'Oré-
» noque, en poſſede un terrible, dont
» elle ſe réſerve le ſecret. Elle le vend
» aux autres ſauvages, & s'en fait un
» bénéfice conſidérable. Ce poiſon,
» qu'on appelle *Curare*, ſe diſtribue
» dans de petits pots de terre, & reſ-
» ſemble, par ſa couleur, à du ſyrop.
» Il n'a aucune acrimonie particuliere:
» on peut le mettre dans la bouche, &
» même l'avaler, ſans nul danger, pour-
» vu qu'il n'y ait aucune plaie, ni au
» palais, ni aux gencives; car il n'e-
» xerce ſon pouvoir que ſur le ſang.
» Mais il ſuffit qu'il en touche une
» goutte, pour qu'il en fige, ſur le
» champ, toute la maſſe. Qu'un homme
» ſoit bleſſé avec une flêche frottée de
» curare, quand même la plaie n'excé-
» deroit pas la piquure d'une épingle,
» tout ſon ſang ſe glace dans le moment;
» & l'homme meurt ſans avoir eu le
» tems de prononcer quatre paroles.

» Le premier uſage que je vis faire

» de ce poiſon, fut contre un ſinge. » Il étoit debout ſur une branche de » palmier, & empoignoit de la main » gauche, une feuille qui étoit au- » deſſus. La fleche l'atteignit au-milieu » de l'eſtomac ; il leva le bras droit » qu'il tenoit pendant, & eſſaya d'ar- » racher la fleche ; mais à peine y eut- » il porté la main, qu'il tomba mort » au pied de l'arbre. Je courus auſſi- » tôt pour le prendre ; & ne lui trou- » vant aucune chaleur dans les extrê- » mités du corps, je le fis ouvrir, & » vis avec étonnement, que l'intérieur » étoit froid, & le cœur environné de » ſang figé.

» Le curare agit avec la même ac- » tivité ſur les tigres, les buffles, les » lions, & les autres animaux féroces. » Un Indien eſt ſûr de leur mort : il » ſuffit qu'il en tire quelques gouttes de » ſang, pour qu'ils expirent dans le » moment même. On a découvert que » ce poiſon ne cauſe aucun mal à ceux » qui ont du ſel dans la bouche. Mais » il a preſque toujours produit ſon » effet, avant qu'on ait le tems de faire » uſage de ce remede.

» Le curare ſe tire d'une racine qui

» comme la tr ni feuil-
» les, ni rejet ent tou-
» jours cachée, c nme ſi elle crai-
» gnoit de manifeſter ſa malignité. Elle
» ne croît point, omme les autres
» plantes, la terre ordinaire,
» mais dans corrompue des
» lacs & des é . Les Indiens la ra-
» maſſent, la , la coupent par
» morceaux, & nt cuire dans de
» grandes mar ites. Mais comme cette
» opération eſt infini ent dangereuſe,
» mortelle même, s en chargent de
» vieilles fem s, qui ne peuvent
» être d'au e utilité dans le
» monde. Il qu'elles ſurvivent
» à ce travail, plus e encore qu'elles
» refuſent cet empl , quoiqu'elles ſa-
» chent qu'elles ent y perdre la
» vie. Ils n'en t jamais qu'une à
» la fois au es a chaudiere ; &
» lorſque la premiere périt par la vio-
» lence des vapeurs, ils la remplacent
» par une autre qui ſubit ordinaire-
» ment le même ſ , ſans qu'aucune
» d'elles s'en formal , ſans que ni les
» parens, ni les voi ins y trouvent à
» redire : ils ſavent q e c'eſt la deſtinée
» des femmes de cet âge ; & celles-ci

» ſe

» ſe croient honorées de pouvoir, en
» mourant, ſervir encore la nation.

» Après que l'eau s'eſt refroidie,
» elles expriment tout le ſuc de la ra-
» cine; & elles le font bouillir de nou-
» veau, juſqu'à ce qu'il ait pris la con-
» ſiſtance & la couleur du ſyrop. Pen-
» dant la premiere opération, le cœur
» commence à leur manquer; & la
» ſeconde les tue, avant qu'elles en
» voient la fin. Il ne faut pas moins
» que le ſacrifice ſucceſſif de trois ou
» quatre de ces infortunées cuiſinieres,
» pour donner au Curare le degré de
» cuiſſon néceſſaire à ſa perfection. La
» liqueur étant diminuée d'un tiers, la
» vieille, en expirant, crie pour en
» donner avis. Auſſi-tôt les principaux
» chefs viennent faire l'épreuve du
» poiſon. Ils y trempent le bout d'une
» baguette; un enfant ſe fait une petite
» bleſſure au bras ou à la jambe; & à
» meſure que le ſang ſe préſente à l'ou-
» verture de la plaie, on y approche
» la baguette ſans le toucher. Si ce
» ſang qui étoit ſur le point de ſortir,
» rentre dans la chair, on juge que le
» Curare a toute la perfection requiſe;
» mais s'il coule, comme il doit le

» faire naturellement, la liqueur a en-
» core beſoin de cuiſſon; & l'on donne
» ordre à une autre infortunée, d'y
» procéder au péril de ſa vie. Que
» d'habiles chymiſtes, à force de rai-
» ſonnemens & d'expériences, euſſent
» trouvé cette étonnante & funeſte
» compoſition, on n'en ſeroit peut-
» être point étonné; mais qui croiroit
» qu'elle pût êtrel'ouvrage de la nation
» la plus aveugle, la plus groſſiere de
» l'Orénoque?

» M'entretenant un jour ſur cette
» matiere avec un de nos Miſſionnai-
» res, qui arrivoit des iſles Moluques,
» il me parla d'un arbre de Macaſſar,
» dont il ſort des vapeurs ſi malignes,
» que quiconque a le malheur de le
» toucher, tombe mort dans l'inſtant.
» Les Inſulaires en expriment un ſuc
» venimeux, dont ils frottent les poin-
» tes de leurs armes. On n'emploie,
» pour le tirer de la plante, que des
» criminels condamnés à mort; &, s'ils
» en réchappent, ils obtiennent la vie
» & la liberté. Auſſi mettent-ils tous
» leurs ſoins, uſent-ils de tous les pré-
» ſervatifs imaginables, pour ſe garan-
» tir de ces vapeurs peſtilentielles. Ils
» ſe couvrent de pluſieurs habits, ſe

» bouchent les yeux & les narines ; &
» quoique tout leur travail ſe réduiſe
» à percer le trou de l'arbre avec une
» vrille, à y introduire un tuyau, à
» placer deſſous un vaiſſeau pour rece-
» voir la liqueur, il eſt cependant très-
» rare qu'ils en reviennent. Ce poiſon
» ne perd jamais rien de ſon activité ;
» & au bout de vingt ans, les armes
» qu'on y a trempées, conſervent en-
» core toute la force & la ſubtilité de
» ce ſuc venimeux.

» Ce n'étoit pas aſſez aux peuples de
» l'Orénoque, d'avoir trouvé le Curare
» pour ſe détruire ; ils ont cherché juſ-
» ques dans les animaux, d'autres poi-
» ſons que la nature avoit eu ſoin de
» leur cacher. Le haſard m'en a fait ap-
» prendre un qui, étant pris en petite
» quantité, ôte infailliblement la vie à
» ceux à qui on le donne. Voici à quelle
» occaſion j'en eus connoiſſance. Me
» promenant au bord d'une riviere,
» j'allai m'aſſeoir ſur un tronc d'arbre,
» en m'amuſant à voir pêcher des tor-
» tues. Je vis venir à moi pluſieurs
» fourmis d'une groſſeur extraordinai-
» re, que j'écartai avec mon bâton,
» pour n'être point obligé de quitter

» ma place. Dans ce moment il arriva » un Indien qui jetta un cri effrayant, » & me dit : « que fais-tu, Pere ? Ces » petites bêtes ſont remplies de venin. » ſi une ſeule vient à te piquer, elle » te cauſera une fievre d'un jour. Si » deux te mordent à la fois, tu ſouf- » friras davantage. Mais, ſi le nombre » en eſt plus grand, tu mourras infailli- » blement. Quoique ces fourmillieres » ſoient peu nombreuſes, comme tu le » vois, car elles ne contiennent guere » plus de trente ou de quarante de ces » inſectes, cependant elles fourniſſent » aſſez de poiſon, pour tuer beaucoup » de monde. Quant à la maniere de le » préparer, ajouta le ſauvage, on prend » ces fourmis, les unes après les au- » tres, avec du coton ; on les poſe ſur » le bord d'un vaſe où il y a de l'eau ; » on les coupe par la moitié du corps ; » & l'on y fait tomber la partie infé- » rieure de l'animal. Après que toutes » ces moitiés ont bouilli pendant quel- » que tems, à petit feu, on les retire ; » & il s'amaſſe au-deſſus de l'eau, lorſ- » qu'elle eſt refroidie, une graiſſe figée, » qui forme le poiſon.

» Et ſais-tu, dis-je à l'Indien, la

» façon de s'en ſervir ? Oui, Pere, » répliqua-t-il ; mais je te prie de m'en » garder le ſecret : mes camarades me » tueroient, s'ils ſavoient que je te » l'euſſe révélé. Ne crains rien, lui » dis-je ; & parle-moi ſans défiance. » Tu ſais, continua-t-il, que, lorſque » nous nous réuniſſons pour boire en- » ſemble, l'uſage veut que nous nous » préſentions le verre les uns aux au- » tres. Un homme, qui veut perdre » ſon ennemi, met ſous l'ongle du » pouce, un peu de cette graiſſe ; &, » lorſque ſon tour eſt venu de donner » le verre, il trempe, ſans faire ſem- » blant de rien, ſon pouce dans la » liqueur. Comme il préſente à boire » à tout le monde, & que les autres » en font de même, le coupable reſte » inconnu ; & ſon ennemi meurt em- » poiſonné ».

» C'eſt ici le lieu de vous parler » d'un ſerpent remarquable par la va- » riété de ſes couleurs, la vîteſſe de ſa » marche, & qui ſe diſtingue encore » plus par une touffe de poils déliés, » qui lui croît ſur la tête, lorſqu'il eſt » parvenu à une extrême vieilleſſe. Qui » peut avoir appris aux peuples de

» l'Orénoque, que ces poils ſont un
» poiſon cruel & ſanglant, dont nul re-
» mede ne peut arrêter la violence ? A
» peine en a-t-on avalé un, ou entier,
» ou coupé par morceaux, dans la
» boiſſon, ou avec les alimens, qu'on
» commence à vomir le ſang à pleine
» gorge ; & l'hémorragie ne finit qu'a-
» vec la vie.

» Il eſt un autre ſerpent plus extraor-
» dinaire, nommé le Buio, animal
» monſtrueux, qui reſſemble à un vieux
» tronc d'arbre. Il a autour de lui une
» eſpece de mouſſe. Sa longueur eſt de
» huit aunes, & ſon mouvement preſ-
» que imperceptible. Son corps fait,
» ſur la terre, la même impreſſion
» qu'un mât de vaiſſeau, ou un gros
» arbre qu'on y traîneroit. Lorſqu'il
» entend du bruit, il leve la tête, l'a-
» longe de trois ou quatre pieds, ſe
» tourne vers le lion, le tigre ou l'hom-
» me dont il veut ſe ſaiſir ; & ouvrant
» ſa gueule, il pouſſe un ſouffle veni-
» meux, qui étourdit la perſonne ou
» l'animal, les force de s'avancer à
» lui, & de venir ſe préſenter à ſa
» gueule. Le moyen de détourner l'ef-
» fet de ce poiſon, c'eſt de rompre

» avec un chapeau, ou autrement, la
» colonne d'air, empeſtée par le ſouffle
» de ce monſtre venimeux. Alors cette
» eſpece d'enchantement eſt détruit; &
» l'on devient libre. Pour ſe garantir
» de ce reptile dangereux, les Indiens
» ne voyagent jamais ſeuls.

» Les plaies de l'Egypte furent moins
» nombreuſes, que les fléaux terribles
» qui affligent les pauvres habitans des
» rives de l'Orénoque. Ce qu'on ap-
» pelle le moſquite verd, eſt une eſ-
» pece de mouche, qui dépoſe, dans
» les chairs, un œuf imperceptible. Cet
» œuf produit un inſecte velu, qui en-
» flamme, tuméfie l'endroit où il ſe
» trouve; & occaſionne une fievre
» violente. Les poils dont il eſt cou-
» vert, ſont ſi roides, que toutes les
» fois qu'il fait un mouvement, il cauſe
» une douleur exceſſive. Au bout de
» huit jours, il engendre dix ou douze
» moſquites, qui, en peu de tems, dé-
» poſent d'autres eſſains. Une infinité
» de perſonnes en perdent la vie.

» Les chauves-ſouris ſont encore un
» des fléaux de cette contrée. Il y en
» a de deux eſpeces; les unes ſont de
» la groſſeur de celles d'Europe; les

» autres ont, d'une aile à l'autre, près
» d'une aune de longueur. Elles rodent
» la nuit, autour des cabanes, pour
» s'abreuver du ſang des hommes ou
» des animaux. Si l'on n'a pas eu la
» précaution de ſe couvrir de la tête
» aux pieds, on en eſt ſûrement pi-
» qué; & ſi, par haſard, elles touchent
» à une veine, on paſſe, des bras du
» ſommeil, dans ceux de la mort.
» Cette piquure eſt imperceptible; &
» des perſonnes à qui cet accident eſt
» arrivé, m'ont aſſuré, que pour peu
» qu'elles euſſent tardé à s'éveiller,
» elles auroient dormi éternellement.
» Elles avoient déjà perdu tant de ſang,
» qu'il ne leur ſeroit pas reſté aſſez de
» force, pour arrêter celui qui conti-
» nuoit à ſortir par l'ouverture. Il n'eſt
» pas étonnant qu'on ne ſente point
» la piquure; car, outre la ſubtilité du
» coup, l'air agité par les ailes de l'oi-
» ſeau, rafraichit le dormeur, & rend
» ſon aſſoupiſſement plus profond. On
» dit qu'un Eſpagnol, à qui l'on n'avoit
» pu trouver la veine pour le ſaigner,
» fut piqué par une de ces chauves-
» ſouris. Le ſang ſortit avec tant d'a-
» bondance, qu'il fut guéri d'un mal

» de côté, qui mettoit ſa vie en danger.

» Il y a, dans l'Orénoque, certains » gros poiſſons avides de chair hu- » maine, qui n'attaquent que les per- » ſonnes bleſſées. Un homme qui a le » corps ſain, & ſans aucune plaie, » peut nager librement au milieu de ces » animaux, pourvu qu'il ait la précau- » tion d'écarter les ſardines. Ce petit » poiſſon ſuit les nageurs; & dès qu'il » a pu les piquer, & leur tirer une » ſeule goutte de ſang, ces malheureux » ſont à l'inſtant dévorés.

» Les ſinges ſont d'autres ennemis, » contre leſquels il faut toujours être » en garde. Ils viennent en grand nom- » bre & en ſilence, dans les campagnes » ſemées de maïs. Ils examinent du haut » des arbres, s'il n'y a perſonne dans » les environs. Ils laiſſent un de leurs » camarades en ſentinelle dans un lieu » élevé, ſe répandent dans les champs, » & emportent chacun cinq épis, un » dans la bouche, deux ſous les bras, » & un à chaque main. Si, dans ce » moment, un homme paroît, celui » qui fait le guet crie; & tous les au- » tres ſe ſauvent, mais ſans jamais lâ- » cher ce qu'ils ont volé: ils ſe laiſſe-

» roient plutôt aſſommer, que de s'en
» deſſaiſir. Cette opiniâtreté a fait ima-
» giner un moyen ſingulier de les pren-
» dre. On met, dans la campagne, des
» bouteilles de terre, dont le col eſt
» étroit ; & on les remplit de maïs. Les
» ſinges arrivent, les examinent, en-
» foncent le bras pour prendre ce qu'il
» y a dedans, & rempliſſent leur main,
» qu'ils ne peuvent plus retirer. Ils font
» des efforts inutiles, & jettent des cris
» de déſeſpoir, mais ſans vouloir lâ-
» cher priſe. Ces cris avertiſſent les In-
» diens, qui viennent avec des bâtons ;
» & ces animaux avides ſe laiſſent tuer,
» plutôt que d'abandonner leur proie
» en ouvrant la main.

» Je ne dois pas oublier de parler
» d'un autre quadrupede fort mal-hon-
» nête. C'eſt une eſpece de petit chien,
» vif, méchant, hardi, & qui ne craint
» aucune bête, quelque féroce qu'elle
» ſoit. Il ſe fie ſur ſes armes, dont j'ai
» moi-même éprouvé l'effet, au point
» d'en être ſuffoqué. Dès qu'il voit ap-
» procher un homme, un tigre, un
» lion, &c, il l'attend de pied ferme ;
» & lorſque ſon ennemi eſt à une por-
» tée convenable, il lui tourne le dos,

» & lâche un vent ſi empeſté, qu'il eſt » impoſſible d'y réſiſter. Il continue » enſuite tranquillement ſon chemin, » perſuadé qu'on ne ſera plus tenté de le » ſuivre.

» Parmi d'autres animaux extraor- » dinaires de l'Orénoque, on diſtingue » le Cuſicuſi, eſpece de chat qui n'a » point de queue, & dont la laine » reſſemble à celle du caſtor. Il dort » le jour; & la nuit il va à la chaſſe » des oiſeaux & des ſerpens. Il eſt fort » doux; & lorſqu'on le porte dans les » maiſons, il ne quitte point ſa place » de la journée; mais dès que le ſoir » arrive, il recommence ſes courſes » nocturnes. Il fourre ſa langue, qui » eſt longue & mince, dans tous les » trous; & s'il entre dans un lit, où » quelqu'un dorme la bouche ouverte, » il ne manque pas de la viſiter.

» L'Ante, que l'on appelle la grande » bête, & qui n'a aucune reſſemblance, » avec les quadrupedes que nous con- » noiſſons en Europe, eſt de la groſ- » ſeur d'un mulet. Ses pieds ſont fort » courts, & terminés par quatre on- » gles. Il a, entre les deux ſourcils, un » os, avec lequel il briſe tout ce qu'il

» rencontre dans les forêts. Il eſt tou-
» jours en guerre avec le tigre, qui l'at-
» tend en embuſcade, pour lui ſauter
» à la tête ou ſur le dos. Si le combat
» ſe livre dans la plaine, ou dans une
» eſpace libre, le tigre eſt victorieux;
» mais ſi le pays eſt couvert d'arbres
» ou de buiſſons, l'Ante court avec
» tant de furie dans l'endroit le plus
» touffu, que ſon ennemi eſt déchiré
» dans le moment par les broſſailles.

» On peut juger de la quantité in-
» nombrables de tortues que produit
» l'Orénoque, par la conſommation
» extraordinaire qui s'en fait dans le
» pays. Toutes les nations voiſines de
» ce fleuve, & même celles qui en ſont
» éloignées, s'y rendent avec leurs
» familles, pour en faire la récolte.
» Non-ſeulement elles s'en nourriſſent
» tout le tems que dure cette pêche;
» mais elles en font ſécher pour les
» emporter, & y joignent une infinité
» de corbeilles qu'elles rempliſſent
» d'œufs, après les avoir fait cuire.
» Auſſi tôt que le fleuve commence à
» baiſſer, les tortues vont pondre dans
» les plages qu'il laiſſe à découvert.
» Ces œufs, qui n'ont point de coque

» comme les nôtres, ſont revêtus de » deux membranes, dont l'une eſt » mince, & l'autre plus forte.

» Les groſſes tortues peſent cin- » quante livres à l'âge de trois ans, & » font, pour l'ordinaire, entre cin- » quante & ſoixante œufs. Une ſeule » ſuffit pour nourrir une famille nom- » breuſe; & ſa chair eſt préférable à » celle du veau. Il y en a d'une eſpece » plus petite, qui ne dépoſent que » vingt, ou vingt quatre œufs dans » chaque nichée; il s'en trouve tou- » jours un plus gros que les autres; » c'eſt celui d'où ſort le mâle; les pe- » tits ne renferment que des femelles. » Comme la chaleur du ſoleil fait mou- » rir les tortues, elles profitent de » l'arrivée de la nuit, pour dépoſer » leurs œufs; mais elles ſe préſentent » quelquefois en ſi grand nombre, » qu'elles s'empêchent les unes les au- » tres d'avancer: on en voit une in- » finité, la tête hors de l'eau, qui at- » tendent que les premieres leur faſſent » place.

» Après avoir recueilli une certaine » quantité de ces œufs, on les lave, » juſqu'à ce qu'il n'y reſte plus de ſable,

» ni de terre ; on les jette dans des » barques, où il y a de l'eau ; on les » foule avec les pieds, comme le rai- » ſin ; & lorſque le ſoleil a donné deſ- » ſus pendant quelque tems, il s'éleve » ſur la ſurface une liqueur légere, qui » eſt l'huile qu'on veut en tirer. A me- » ſure que la chaleur la fait monter, » les Indiens la verſent, avec des co- » quilles, dans des chaudieres qui ſont » ſur le feu. Elle s'y purifie en bouillant, » devient plus belle, plus claire, plus » fine que l'huile d'olive.

» Les tortues creuſent, avec beau- » coup de travail, le trou dans lequel » elles veulent pondre ; & elles ont » ſoin de le boucher, de façon, qu'on » ne puiſſe le reconnoître. Pour cet » effet, elles uniſſent la place, & la » mettent de niveau avec le reſte du » terrein, de peur que les traces qu'elles » laiſſent ſur le ſable, ne les faſſent dé- » couvrir. Mais cette précaution eſt » inutile ; car ce même ſable n'étant » point affermi, il cede ſous les pieds » des paſſans, & décele toute la ponte.

» Les jeunes tortues, après être ſor- » ties de leurs œufs, attendent la nuit » pour quitter leurs trous, & ſe rendre

» à la riviere. Elles y vont par la voie
» la plus courte ; & il ne leur arrive
» jamais de s'en écarter. J'en ai quel-
» quefois porté à une grande diſtance
» du fleuve, dans un panier couvert; &
» après leur avoir fait faire pluſieurs
» tours, elles ont toujours pris le che-
» min de l'eau, ſans s'égarer. Rien ne
» m'a tant ſurpris, que la multitude
» d'œufs que les tortues ont dans le
» corps; car outre ceux qu'elles doi-
» vent pondre dans l'année, il y en a
» d'autres, dont la groſſeur va tou-
» jours en diminuant; les plus petits
» ſont comme des grains de millet:
» d'où l'on peut juger que ces animaux
» portent dans leur ſein, les ſemences
» de toutes les tortues qui doivent naî-
» tre dans une longue ſuite d'années ».

Le Pere Mugilla pouvoit ajouter à ſa relation, ce que le haſard m'a fait découvrir au ſujet de cetraines fourmis de l'Orénoque. Lorſqu'elles veulent aller dans quelque lieu, dont le paſſage eſt interrompu par une riviere, elles ſavent ſe faire des ponts de leur propre corps. La premiere ſe met au bord de l'eau ſur un petit morceau de bois, qu'elle tient ſerré dans ſes dents. Une

ſéconde s'attache à la premiere, une troiſieme à la ſeconde, une quatrieme à la troiſieme, & ainſi ſucceſſivement, juſqu'à ce que la derniere ſoit portée à l'autre bord, où elle trouve auſſi moyen de s'attacher; & cette chaîne ſert de pont à toutes les autres.

Je finis par certains gros rats de bois, fort commus dans la Guiane, & que je n'avois point vus dans d'autres pays. Lorſqu'ils vont chercher leur nourriture, ils ſont ſuivis de leurs petits; mais au moindre bruit qui les effraie, ceux-ci ſautent ſur le dos de la mere, s'attachent à ſa queue par la leur, & ſont ainſi portés juſqu'à leur retraite.

Je ſuis, &c.

A Saint-Thomas de la Guiane, ce 1 Janvier 1751.

Fin du Tome XI.

TABLE
DES
MATIERES
Contenues dans ce Volume.

LETTRE CXXIV.

L'Isle de Saint-Domingue.

Abrégé de l'hiſtoire de cette iſle. *page* 5
Hiſtoire de Chriſtophe Colomb. 6
Connoiſſance d'un nouvel hémiſphere. 7
Comment Colomb le découvre. 9
Il s'adreſſe à Iſabelle de Caſtille. 10
Obſtacles qui s'oppoſent à ſon projet. 11
Murmure de ſes gens. *ibid.*
Comment il les appaiſe. 13
Il apperçoit la terre le premier. 14
Etonnement des ſauvages à ſon arrivée. 15
Il prend poſſeſſion de San-Salvador. 16
Il découvre Saint-Domingue. 17

Deſcription de cette iſle, ſes habitans. 18
Vie de ces Indiens. 19
Leurs débauches. 21
C'eſt d'eux que nous eſt venu le mal vénérien. 22
Avec quelle facilité il ſe communique. 24
Il a remplacé la lepre. 25
Les anciens habitans de Saint Domingue. 26
Leur religion, leurs prêtres. 27
Prédictions ſur leur deſtruction. 28
Prophétie répandue chez les Américains. 29
Origine de cette opinion. 32

LETTRE CXXV.

SUITE DE SAINT-DOMINGUE.

Les inſulaires fuient les Eſpagnols. 32
Peu à peu ils s'apprivoiſent avec eux. 33
Ils échangent leur or pour des bagatelles. 34
Colomb bâtit un fort dans cette iſle. 35
Il part & eſt aſſailli d'une tempête. *ibid.*
Moyens de faire connoître ſes découvertes. *ibid.*
Il aborde à Liſbonne. 36
Comment il eſt reçu en Eſpagne. 37
La ligne de démarcation. 40
Second voyage de Chriſtophe Colomb. 41
Etat lamentable de la colonie. 42
Il bâtit une ville dans un autre lieu de l'iſle. 43
Il cherche des terres où il y ait de l'or. 44
Il ſoumet toute l'isle de Saint-Domingue. 45
Il en va rendre compte en Eſpagne. 46

Troiſieme voyage de Colomb. 46
Fauſſe découverte d'Americ Veſpuce. 47
Fondation de la ville de Saint-Domingue. 48
Colomb trouve les Caſtillans diviſés. 49
Ses ennemis en Eſpagne. *ibid.*
Informations ſur ſa conduite. 51
Il eſt mis dans les fers. 52
Revient en Eſpagne avec ſes chaines. 53
Comment il eſt reçu à la Cour. *ibid.*
Diſcours de la reine à Colomb. 54
Autre gouverneur de Saint-Domingue. 56
Il part pour de nouvelles découvertes. *ibid.*
Ouragan qui fait périr la flotte Eſpagnole. 57
Hiſtoire d'un morceau d'or. *ibid.*
Lettre à Ferdinand, par Colomb. 59
Ses nouveaux dégoûts à Saint-Domingue. 61
Sa mort, ſes obſèques, ſon épitaphe. *ibid.*

LETTRE CXXVI.

SUITE DE SAINT-DOMINGUE.

HABITANS maltraités par les Eſpagnols. 65
Peinture de ces traitemens affreux. 66
Hiſtoire de la reine Anacoana. 68
Eſpagnols comparés avec les Croiſés. 71
Font périr tous les inſulaires. 72
Les Dominicains veulent s'y oppoſer. 73
Las Caſas plaide la cauſe des Indiens. 74
L'évêque de Darien plaide contre eux. 75
Réponſe de Las Caſas. 76
Charles-Quint ne prend aucun parti. 79

Nouvelle ville bâtie à Saint-Domingue. *ibid.*
Description de la capitale. 80
Maladie particuliere de ce pays. 81
Gouvernement ecclésiastique. *ibid.*
Son gouvernement civil & militaire. 84
Ville de San'Yago. 85
Ville de la Conception. 86
Maniere de vivre des Espagnols. 87
Leur caractere. 88
Nature du terrein soumis aux Espagnols. 89
Ses rivieres & ses lacs. 90
Vue de l'isle de Saint-Domingue. 91

LETTRE CXXVII.

Suite de Saint-Domingue.

Partie françoise de cette isle. 95
Premiers fondateurs de cette colonie. *ibid.*
Histoire des Boucaniers. 95
Leur religion. 96
Leurs chasses, leur nourriture. 97
Leur chef nommé le Vasseur. 98
Ses cruautés & sa mort. 99
Poincourt gouverne la colonie. 100
D'Ogeron lui succede. *ibid.*
On y envoie des filles qui s'y marient. 101
Arrivée des François de S. Christophe. 102
Administration de la colonie. 103
Elle est érigée en gouvernement général. 104
Description de la ville du Cap. 105
Division des possessions françoises. 106

DES MATIERES. 477
é, beauté des campagnes. 108
e de Léogane. 109
l ſupérieur de Léogane. 110
ions ſur la milice du pays. 111
ıne principauté de Léogane. 112
villes & places Françoiſes. 114
de la Tortue. *ibid.*
ıis habitans de Saint-Domingue. 115
ienfaiſance. 116
ere des femmes. 117
les de cette colonie. 118
ctions de la partie Françoiſe. 119
imans & les lamentins. 120
arité de ce dernier animal. 121
ſeaux. 122
ıadrupedes. 123
ır du climat. 124
ımodité des moucherons. 125
lance des pluies. 127
ntems ſuccede à cette ſaiſon. *ibid.*
re de donner les terreins. 128
lle condition on les accorde. 129

LETTRE CXXVIII.

ITE DE SAINT-DOMINGUE.

ſucreries de Saint-Domingue. 131
ınnes de ſucre. 132
nent ſe fait la récolte. 133
iption d'un moulin à ſucre. 134
nent ſe fait le ſucre. 135

De la mélaſſe ou miel de ſucre. 136
Comment on raffine le ſucre. 137
Vie d'un propriétaire à Saint-Domingue. 138
Des negres de nos colonies. 139
Nourriture, habillement, logement. 140
Comment les traitent les François. 141
Précautions des Hollandois & des Anglois. 141
Comment ſe fait le commerce des noirs. 143
Comment ſe font les eſclaves. 144
Cas de conſcience au ſujet des negres. 145
Réponſe des docteurs de Sorbonne. *ibid.*
On juſtifie l'eſclavage des negres. 146
Quel parti on pourroit en tirer. 147
Negres embarqués pour les isles. 149
Comment on les traite en y arrivant. 151
Comment on les accoutume au travail. 153
Comment on les diſpoſe au baptême. 154
Différentes opinions ſur leur baptême. 155
Qui ſont ceux qui les inſtruiſent. 156
Anglois moins zélés que les François. *ibid.*
Les idées des negres ſur la religion. 157
Ils redoutent les maléfices. 158
Ils ſont fort diſcrets 159
Ils ſont ruſés dans ce qui les intéreſſe. 160

LETTRE CXXIX.

SUITE DE SAINT-DOMINGUE.

Bonnes qualités des negres. 161
Loix concernant leurs mariages. 163

Concubinage avec les négreſſes. *ibid.*
Conduite des negres envers leurs femmes. 164
Cruauté des Anglois envers leurs eſclaves. 165
Les negres ſont ſenſibles aux bienfaits. 166
Comment il faut ſe conduire à leur égard. 167
Les negres marrons, ou déſerteurs. 168
Moyen d'empêcher cette deſertion. 169
Punition des coupables. 170
Negres marrons ramenés à la colonie. *ibid.*
Ce que c'eſt qu'étamper un negre. 171
Punition contre la déſertion. 172
On vit en ſûreté parmi les negres. 174
Combien il faut veiller à leur ſanté. 175
Maladie que leur cauſe la Chique. *ibid.*
Autres maladies particulieres aux negres. 176
Ils en meurent preſque toujours. 177
Les pians, autre choſe que le mal vénérien. 178
Utilité des negres dans les colonies. *ibid.*
Qualités d'un commandeur de negres. 179
Travail de la campagne & de la maiſon. 180
On leur apprend tous les métiers. 181
Devoirs des maîtres envers les eſclaves. 182
Goût des negres pour les animaux morts. 183
Ils compoſent différentes boiſſons. 184
Ils ſe régalent les jours de fêtes. 184
Danſe & muſique de leur pays. 186
Leur poéſie, leur verſification. *ibid.*
Ce que c'eſt que la *Calanda*. 187
Les Eſpagnols la danſent dans les égliſes. 188
Ordre des negres dans leurs caſes. 189
Habillement des negres & des négreſſes. 190
Les eſclaves n'ont rien en propre. 191
En quoi conſiſte la beauté des négreſſes. 192
Goût des blancs pour les négreſſes. 193
Negres enclins au ſuicide. 194

LETTRE XXXIII.

SUITE DES ANTILLES.

Le ral , especes. 303
Comme on tabac. 305
Comment 306
Hiſtoire de du tabac. 308
a eu ſes partu adverſaires. 309
De la vigne & les iſles Antilles. 310
On n'y fait po & pourquoi. 311
Légumes, fr des Antilles. 312
Autres productio ibid.
Les amours 314
Quadrupe , poiſſons. 315
Crabes, dont les n le nourriſſent. 316
Voyage qu'elles mer. 317
Comment elles dep nt leurs œufs. 320
Combat des crabes, accouplement. 321
Comment les negres pprêtent. 322

LETTRE CXXXIV.

LA GUIANE.

IDÉES magnifiques de ce pays. 324
Hiſtoire du voyageur Raleigh. 325
Il débarque dans l'iſle de la Trinité. 327

Il l'indiſpoſe contre les Eſpagnols. 328
Il revient en Angleterre. 329
François, ſous Villegagnon. 330
Ils fondent des établiſſemens. *ibid.*
Les Hollandois à Surinam. 334
Succès de leurs travaux. 335
Propriétaires de la colonie Hollandoiſe. 336
Forts conſtruits ſur la riviere. 337
Ce qu'on obſerve en y arrivant. 338
Beauté de la campagne. 339
Paramaribo, capitale de la colonie. *ibid.*
Séjour dangereux pour la ſanté. 341
Caractere des naturels du pays. 342
Negres de Surinam. 344
Sentimens qu'ils inſpirent à leurs enfans. *ibid.*
Accouchemens des négreſſes. 345
Les negres marrons à Surinam. 346
Traité qu'ils ſont avec la colonie. 347
Peinture des Européens établis à Surinam. 348
Leurs habits, leur luxe. *ibid.*
Leurs tables. 349
Leurs occupations. 350
Leur commerce. 351
Gouvernement militaire. 352
Tribunaux de juſtice, civile & criminelle. 353
Monnoie de Surinam. 355
Gouvernement eccléſiaſtique. 356
Emploi des revenus de la colonie. 357

LETTRE CXXXV.

SUITE DE LA GUIANE.

L'INTERIEUR de la Guiane. 359
Sauts des rivieres. *ibid.*
Sauvages de la Gu 360
Le célebre ro[illegible] Dorado. 361
Peuples de ce ro[illegible] prétendu. 362
Voyage des Eſpagnols [illegible] cette contrée. 363
Crédulité des Eſpagnols & des Anglois. 366
Comment les ſauvages [illegible]nt leurs capitaines. 367
De quelle mani[illegible] leurs médecins. 369
Le langage de[illegible] 370
Leurs cérémon[illegible]es. 371
Grande quantité de[illegible] 372
Abondance de poiſſon. 373
Peuples appellés les *la[illegible] oreilles.* *ibid.*
Brevet d'officier donn[illegible] à ſauvage. 374
Importunité des mou[illegible]ns. 375
La nation des Palicou[illegible] 376
Comment les enfans [illegible]vent la camiſa. *ibid.*
Les femmes mariées ſont n[illegible]es. 377
Les peuples de l'inté[illegible]de la Guiane. 378
Ce que c'eſt que d'enivre[illegible]ne riviere. *ibid.*
Le fort d'Ouy-à-Pock. 379
Relation de cet événement. *ibid.*
Les miſſions établies à Ouy-à-Pok. 382
Le gouvernement de Cayenne. 384
L'iſle de Cayenne ; ſa deſcription. 385

climat, commerce de Cayenne. 385
bien les tigres nuisent aux bestiaux. 386
nmodités des pluies, des insectes. ibid.
rmi coureuse. 387
ion de l'isle de Cayenne. ibid.
ctions naturelles de cette isle. 388
lutions arrivées dans cette isle. 389
t de relever cette colonie. 390
i peut en empêcher l'exécution. 391

LETTRE CXXXVI.

ITE DE LA GUIANE.

re de Courou dans la Cayenne. 393
ère des habitans. 394
urce des vivres du pays. 395
anioc blanc & le manioc rouge. ibid.
nent on prépare la racine du manioc. 396
nvéniens de cette nourriture. 397
c de manioc est un poison. ibid.
ve faite sur un negre. 399
édecin justifie cet empoisonnement. 400
ment on se défait des negres. 401
cine de manioc sert à une fausse. 402
c de roucou est un antidote. ibid.
tate, autre racine de la Guiane. ibid.
ame, autre racine du pays. 403
rses sortes de grains de la Guiane. 404
il ordinaire & le petit mil. ibid.
nane, espece de figue de la Guiane. 405
manier, maniere de le cultiver. 406

L'ouycou, boiſſon des negres de la Guiane. 407
Maniere dont ſe fait cette liqueur. ibid.
Le maby, autre boiſſon. 408
Comment on forme une habitation. 409
Quels ſont les bâtimens néceſſaires. 410
Quelle doit en être la diſtribution. 411
Le parc qui renferme les beſtiaux. 412
Les ſavanes pour les beſtiaux. 413
Travaux d'un établiſſement, leurs dangers. 414
Café, richeſſe des colonies de la Guiane. ibid.
Depuis quel tems on le cultive à Cayenne. 415
Bâtiment qu'exige la culture du café. 416
Comment on le prépare pour l'Europe. ibid.
Les mamis, fruits de la Guiane. 417
Le calebaſſier; uſage qu'en font les negres. 418
La liane, plante commune dans la Guiane. ibid.
Autre ſorte de liane qui fournit de l'eau. 419
Chaſſe aux perroquets. 420
Pâté de langues de perroquets. 421

LETTRE CXXXVII.

SUITE DE LA GUIANE.

Du fleuve de l'Orénoque. 423
Diverſes embouchures de ce fleuve. 424
La riviere de Coroni. ibid.
Les Guaraniens, peuples. 425
Singulieres propriétés du palmier. 427
Habitans des bords de l'Orénoque. 428
Nudité des femmes & des filles. 430

Parure des habitans du bord de ce fleuve. 431
Loix de ces peuples au ſujet de l'adultere. 432
Les peres maltraités par les enfans. 433
A quoi ils aſſujettiſſent leurs filles. *ibid.*
Cérémonies nuptiales. 434
Ce qui ſe chante à une jeune mariée. 435
Coutume ſinguliere ſur les mariages. 436
Querelles qu'occaſionne la polygamie. 437
Femmes qui accouchent de pluſieurs enfans. 438
Uſage obſervé au tems des labours. *ibid.*
Amour des meres pour leurs filles. 439
Plainte d'une femme à un miſſionnaire. *ibid.*
Remede dans la maladie des enfans. 442
Occupations & amuſemens de ces peubles. 443
Leur adreſſe à un certain jeu de paulme. *ibid.*
Autres uſages particuliers. 444
Ce qui ſe paſſe pendant les éclypſes. 445
Cérémonies funéraires. 447
Ce que doit faire un miſſionnaire. 450
Comment il eſt reçu chez eux. 451
Comment il gagne leur amitié. 452
Difficulté d'apprendre leur langue. 453
Leur habileté à compoſer des poiſons. 454
Ce que c'eſt que le poiſon appellé *curare*. *ibid.*
Activité & propriété de ce poiſon. 455
Ils le font faire par de vieilles femmes. 456
Arbre dont il ſort des vapeurs empoiſonnées. 458
Fourmis venimeuſes de la Guiane. 459
Comment on en tire du poiſon. 460
Comment les Indiens s'en ſervent. 461
Serpent venimeux. 462
Autre ſerpent plus extraordinaire. *ibid.*

Moſquite qui produit un inſecte dangereux. 463
Piquure mortelle des chauves-ſouris. 464
Poiſſons qui dévorent les hommes. *ibid.*
Eſpece particuliere de ſinge. 465
Petit animal mal-honnête. 466
La cuſi-cuſi, eſpece de chat. 467
L'Ante, appellé la grande bête. *ibid.*
Quantité inombrable de tortues. 468
Huile excellente avec des œufs de tortue. 469
Maniere dont elles pondent leurs œufs. 470
Fourmi ſinguliere. *ibid.*
Eſpece particuliere de rats. 471

Fin de la table des matieres.

L'ouycou, boiſſon des negres de la Guiane. 407
Maniere dont ſe fait cette liqueur. *ibid.*
Le maby, autre boiſſon. 408
Comment on forme une habitation. 409
Quels ſont les bâtimens néceſſaires. 410
Quelle doit en être la diſtribution. 411
Le parc qui renferme les beſtiaux. 412
Les ſavanes pour les beſtiaux. 413
Travaux d'un établiſſement, leurs dangers. 414
Café, richeſſe des colonies de la Guiane. *ibid.*
Depuis quel tems on le cultive à Cayenne. 415
Bâtiment qu'exige la culture du café. 416
Comment on le prépare pour l'Europe. *ibid.*
Les mamis, fruits de la Guiane. 417
Le calebaſſier; uſage qu'en font les negres. 418
La liane, plante commune dans la Guiane. *ibid.*
Autre ſorte de liane qui fournit de l'eau. 419
Chaſſe aux perroquets. 420
Pâté de langues de perroquets. 421

LETTRE CXXXVII.

SUITE DE LA GUIANE.

Du fleuve de l'Orénoque. 423
Diverſes embouchures de ce fleuve. 424
La riviere de Coroni. *ibid.*
Les Guaraniens, peuples. 425
Singulieres propriétés du palmier. 427
Habitans des bords de l'Orénoque. 428
Nudité des femmes & des filles. 430

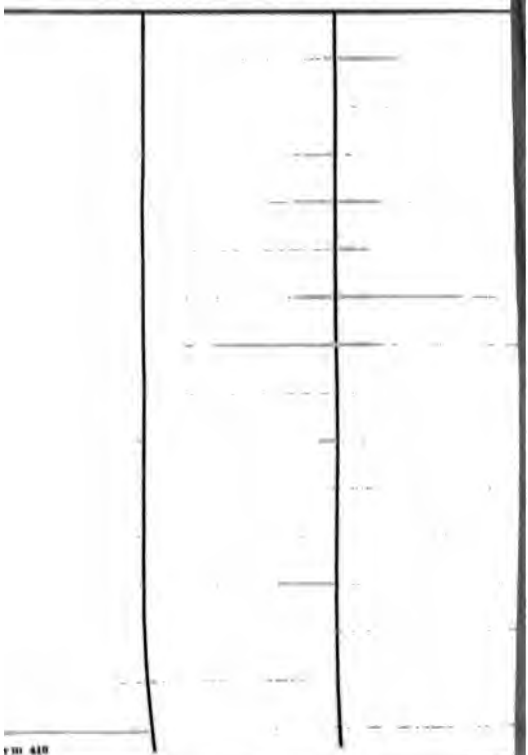
Parure des habitans du bord de ce fleuve. 431
Loix de ces peuples au ſujet de l'adultere. 432
Les peres maltraités par les enfans. 433
A quoi ils aſſujettiſſent leurs filles. *ibid.*
Cérémonies nuptiales. 434
Ce qui ſe chante à une jeune mariée. 435
Coutume ſinguliere ſur les mariages. 436
Querelles qu'occaſionne la polygamie. 437
Femmes qui accouchent de pluſieurs enfans. 438
Uſage obſervé au tems des labours. *ibid.*
Amour des meres pour leurs filles. 439
Plainte d'une femme à un miſſionnaire. *ibid.*
Remede dans la maladie des enfans. 442
Occupations & amuſemens de ces peuples. 443
Leur adreſſe à un certain jeu de paulme. *ibid.*
Autres uſages particuliers. 444
Ce qui ſe paſſe pendant les éclypſes. 445
Cérémonies funéraires. 447
Ce que doit faire un miſſionnaire. 450
Comment il eſt reçu chez eux. 451
Comment il gagne leur amitié. 452
Difficulté d'apprendre leur langue. 453
Leur habileté à compoſer des poiſons. 454
Ce que c'eſt que le poiſon appellé *curare*. *ibid.*
Activité & propriété de ce poiſon. 455
Ils le font faire par de vieilles femmes. 456
Arbre dont il ſort des vapeurs empoiſonnées. 458
Fourmis venimeuſes de la Guiane. 459
Comment on en tire du poiſon. 460
Comment les Indiens s'en ſervent. 461
Serpent venimeux. 462
Autre ſerpent plus extraordinaire. *ibid.*

Moſquite qui produit un inſecte dangereux. 463
Piquure mortelle des chauves-ſouris. 464
Poiſſons qui dévorent les hommes. *ibid.*
Eſpece particuliere de ſinge. 465
Petit animal mal-honnête. 466
La cuſi-cuſi, eſpece de chat. 467
L'Ante, appellé la grande bête. *ibid.*
Quantité inombrable de tortues. 468
Huile excellente avec des œufs de tortue. 469
Maniere dont elles pondent leurs œufs. 470
Fourmi ſinguliere. *ibid.*
Eſpece particuliere de rats. 471

Fin de la table des matieres.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building



DEC 2 9 1885